



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 991,321





11
1223
1224
1225

HISTOIRE DES ISRAËLITES

DEPUIS LA RUINE DE LEUR INDÉPENDANCE NATIONALE
JUSQU'A NOS JOURS

COULOMMIERS

Imprimerie Paul. BRODARD.

THÉODORE REINACH

HISTOIRE DES ISRAÉLITES

DEPUIS LA RUINE DE LEUR INDÉPENDANCE NATIONALE
JUSQU'A NOS JOURS

TROISIÈME ÉDITION
REVUE ET CORRIGÉE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1903

Droits de traduction et de reproduction réservés.

DS
123
R364
1903

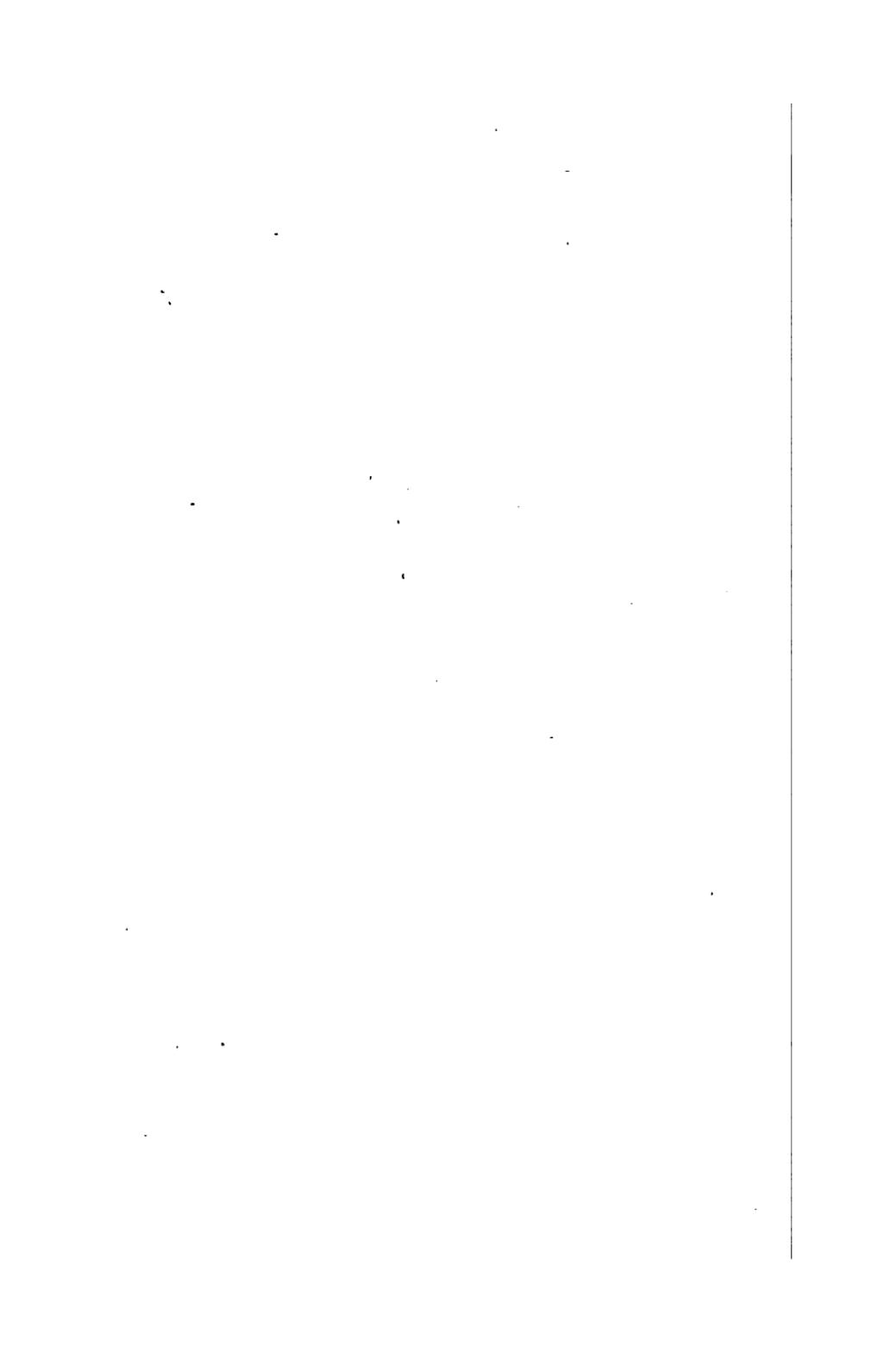
2 mm and fit

A LA MÉMOIRE

DE

JAMES DARMESTETER

427271



✓ EXTRAIT

DE LA

PRÉFACE DE LA 1^{re} ÉDITION

Ce volume commence où finissent la plupart de nos histoires des Juifs : à la chute du second temple et à la répression de la révolte de Bar-Cochéba, dernière convulsion de l'indépendance d'Israël. Là s'arrête, en effet, l'histoire de l'État juif; mais l'histoire des Juifs n'est pas terminée. Désormais elle est celle d'une nation — en prenant ce mot au sens moral et non au sens physique — dispersée sur une grande partie du globe, mais dont les membres sont étroitement unis entre eux par une croyance et des espérances communes, par de pieux souvenirs, par des pratiques minutieuses, fixées avec un soin jaloux, enfin par les livres où tout ce patrimoine religieux est déposé. La communauté religieuse tint lieu aux Juifs de tout ce qu'on leur refusait : patrie, liberté, organisation

politique; elle remplaça même pour eux l'unité d'origine, car bien des éléments étrangers se sont introduits, par la suite des temps, dans le sang des descendants de Jacob. L'héroïque fidélité à la foi des ancêtres ne fut pas seulement l'honneur des Juifs après leur dispersion : c'est encore elle qui constitue l'unité et comme la charpente de leur histoire.

Cette fidélité est un fait nouveau, sans précédent. Chez les peuples païens, la lutte de deux États était aussi la lutte de leurs divinités respectives : le sort des armes décidait du rang des dieux. Aussi les vaincus acceptaient-ils sans difficulté le culte des vainqueurs, et ceux-ci, pour hâter la fusion des races, admettaient le plus souvent le dieu des vaincus dans leur propre Panthéon. C'est ainsi que Rome avait annexé successivement au sien les divinités du Latium et de l'Étrurie, de la Grèce et de la Phrygie, de la Syrie et de l'Égypte. Pourquoi n'en fut-il pas de même après la chute de Jérusalem? pourquoi le Capitole n'a-t-il pas hérité du nimbe religieux du Temple, comme il s'est enrichi de ses dépouilles? Ce ne fut pas faute de bonne volonté chez les Romains : Jéhovah aurait sans peine obtenu une petite place dans l'assemblée cosmopolite de leurs dieux, entre Sabazius, Sérapis et Mithra. La résistance vint des vaincus : Israël se refusa à l'annexion

religieuse; il s'y refusa, non, comme on le crut, parce que son Dieu était un dieu jaloux, exclusivement national, mais, au contraire, parce que depuis le triomphe définitif de la doctrine prophétique, il avait cessé de l'être. Rome ne pouvait remplacer Jérusalem, parce que la véritable Jérusalem était dans le cœur des fidèles; Jéhovah ne pouvait admettre le partage avec Jupiter, parce que, si Jéhovah existait, Jupiter n'avait jamais existé; le Dieu unique, universel, n'était susceptible ni de défaite, ni de conquête, ni de diminution. Et les mêmes raisons qui ne permirent pas aux Juifs de se courber sous la loi religieuse de Rome païenne devaient les empêcher, un peu plus tard, de se laisser absorber par les deux grandes religions universelles, issues de leur propre Livre; là encore ils trouvaient, soit dans le dogme, soit dans la morale, des nouveautés ou des concessions qui répugnaient à l'austère simplicité de leur monothéisme irréductible.

Ainsi la ruine de la ville sainte et de l'État juif laissa intact le judaïsme. Vaincu, décimé, rayé du nombre des peuples, déraciné, persécuté, Israël resta inébranlablement attaché à sa loi, à sa foi, aux pratiques dont il s'exagéra peut-être la valeur morale, mais qui entouraient son existence et ses croyances comme d'une haie impénétrable. Grâce à cette ténacité, dont ne triomphèrent ni les

séductions de la tolérance ni les rrigueurs de l'op-
pression, les Juifs ne disparurent pas dans ce
grand va-et-vient de peuples qui marque la fin de
l'antiquité; ils survécurent pour conserver au
moyen âge et jusque dans les temps modernes
une physionomie distincte, et pour jouer un rôle
original dans le développement de la civilisation.

Je distinguerai cinq périodes dans cette histoire
de dix-huit cents ans. Les dates qui les enfer-
ment, et qui ne correspondent souvent à aucun
fait spécial, ne doivent être considérées que
comme des limites approximatives : dans bien
des pays l'histoire d'une période empiète, en effet,
sur la précédente ou sur la suivante. Le progrès
n'a pas suivi partout une marche uniforme. Il
est des contrées où, aujourd'hui encore, les bar-
rières d'une législation surannée perpétuent, pour
les juifs, les conditions économiques, politiques
et intellectuelles du moyen âge.

La première période (100-950), qui commence
en réalité bien avant la destruction de l'État juif,
est essentiellement une période de transition :
c'est celle où une race purement asiatique, séden-
taire et agricole se transforme en un peuple
moitié européen, moitié oriental, s'adonnant de
préférence à l'industrie et surtout au commerce.
Pendant cette période, où s'élabore et se répand
le Talmud, qu'on peut définir le viatique des Juifs

dispersés, le centre de gravité du judaïsme est toujours en Asie, en Palestine d'abord, sous les empereurs romains, puis en Babylonie, sous la domination successive des rois perses et des Califes arabes.

Durant la seconde période (950-1200), le judaïsme occidental, désormais le plus important par le nombre et par les lumières, jouit d'une tolérance relative en pays musulman comme en pays chrétien. Aussi les Juifs vivent-ils à peu près de la même vie que les populations indigènes, chez lesquelles le sentiment de la nationalité ne s'est pas encore accentué; ils exercent les mêmes professions, parlent la même langue, adoptent les mêmes usages en tout ce qui ne concerne pas la religion. Une activité littéraire féconde se développe parmi les communautés d'Espagne, de Languedoc et de Champagne.

Vient ensuite l'ère des persécutions (1200-1500). Aussi variées dans leurs formes que dans leurs causes accidentielles, elles se ramènent toutes cependant à une origine commune : le préjugé religieux, nourri par l'Eglise, favorisé par l'ignorance générale. Sans ce préjugé, qui servait toujours au moins de prétexte, ni les oppositions de race, ni la jalousie économique, ni les légendes calomnieuses n'auraient enfanté cette antipathie profonde qui se traduit ici par des massacres, là par des

expulsions ou des conversions forcées, presque partout par une législation inique. On impose aux Juifs un vêtement distinct, un quartier séparé, on leur interdit l'exercice des métiers et des professions libérales, on ne leur laisse d'autre gagne pain que l'usure, en attendant qu'on leur en fasse un crime capital. Quelque temps protégés contre les excès populaires par l'avidité des rois, qui les exploitent comme des intermédiaires financiers entre le contribuable et le fisc, les Juifs, à la fin de cette période, sont successivement proscrits en masse par les trois pays qui marchent à la tête de la civilisation occidentale : l'Angleterre, la France et l'Espagne.

La quatrième période (1500-1750) récolte les fruits semés par la persécution. En Europe, il n'y a plus guère de Juifs qu'en Allemagne, où ils traînent une existence misérable, et en Pologne où ils s'étouffent, où la barbarie environnante les dégrade ; moins nombreux en Turquie, en Italie, en Hollande, ils y sont plus prospères. Mais, en général, l'Église a atteint son but : comme une maison dont les fenêtres sur le dehors seraient bouchées, Israël dépérit faute d'air et de lumière ; la période de renaissance de l'Europe chrétienne coïncide ainsi avec celle de la plus grande dépression d'Israël.

Enfin s'ouvre avec Mendelssohn (1750) et la

Révolution française (1789) une ère de justice, de réparation, de relèvement moral et social qui n'a pas encore abouti partout, mais qui partout a commencé. En échange de la liberté, du droit commun, Israël abandonne ses rêves de restauration politique ; il cesse d'être ou de vouloir redevenir une nation pour n'être plus qu'un groupement religieux : transformation laborieuse, mais inévitable, et qui avait déjà eu des précédents, dans l'antiquité à Alexandrie, au moyen âge en Espagne. Le juif émancipé réussit à concilier l'attachement à son antique tradition religieuse avec les devoirs que lui imposent les progrès de la civilisation et sa qualité de citoyen dans les divers pays qui l'ont affranchi. Français, Allemand, Anglais, Italien, sans cesser de se sentir israélite, comme ses autres compatriotes se sentent catholiques ou protestants sans être pour cela moins attachés à leur patrie respective, il apporte au mouvement économique, scientifique et politique des peuples européens l'utile concours de ses aptitudes natives ou développées par la marche particulière de ses destinées.

Intéressante par ses vicissitudes d'éclat et de décadence, féconde en épisodes tragiques, en dévouements et en martyres, l'histoire des Juifs dispersés mérite encore et surtout d'être étudiée à cause de ses rapports intimes et trop peu connus avec l'histoire générale de la civilisation euro-

péenne. Je ne parle pas seulement du rôle économique considérable que les Juifs ont joué dans la société du moyen âge, comme intermédiaires commerciaux entre l'Occident et l'Orient dans sa première période, comme détenteurs du numéraire et agents du crédit dans la seconde; je fais aussi allusion à la part qu'ils ont prise au développement intellectuel et moral des peuples modernes. On parle souvent avec dédain des arguties de la casuistique talmudique, des ténèbres spéculatives de la Cabbale; on oublie que les rabbins juifs, s'ils n'ont rien créé de bien nouveau en science ou en philosophie, ont été le trait d'union entre la Grèce et les Arabes d'abord, ensuite entre le monde musulman et le monde chrétien. Partout associés aux travaux intellectuels des peuples parmi lesquels ils vivaient, voyageant beaucoup et s'assimilant avec une souplesse merveilleuse les idées et les langues étrangères, les Juifs ont pu devenir, suivant l'heureuse expression d'un historien moderne, les rouliers de la pensée à travers le monde. Leurs traductions des commentateurs arabes rendent accessibles aux Latins Aristote, Hippocrate, Ptolémée; la sobre exégèse d'un Raschi prépare les voies à l'interprétation moderne de l'Écriture. Par Gabirol et Maïmonide, le judaïsme influe sur la scolastique chrétienne; un juif, Spinoza, formé à l'école dialectique du Tal-

mud, est le père de la métaphysique contemporaine.

Le petit volume qu'on va lire ne saurait présenter le tableau complet d'une histoire qui déroule à travers tant de pays et tant de siècles tant d'aspects différents : c'est une simple esquisse, faite d'après les meilleurs travaux modernes, et qui n'a d'autre prétention que d'inviter et de préparer à leur étude. Un résumé ne diffère pas seulement d'une histoire développée par l'étenue, mais encore par la proportion et le choix des faits qu'il renferme : une carte élémentaire de France, qui serait une réduction photographique de la carte de l'état-major, ne présenterait aux yeux qu'une image confuse et indéchiffrable. Aussi ne s'étonnera-t-on pas si, à côté de chapitres assez détaillés, j'ai laissé dans l'ombre bien des noms et bien des écrits, bien des faits même, qui auraient leur place marquée dans un ouvrage d'érudition. Obligé, par le but de mon travail, d'introduire l'unité dans une histoire qui se compose de la juxtaposition d'une foule d'histoires locales dont les liens ne sont pas toujours très visibles, j'ai supprimé sans hésitation tout ce qui pouvait troubler l'esprit du lecteur et nuire à l'impression d'ensemble qu'il s'agissait, avant tout, d'obtenir. Par la même raison, lorsque je me suis trouvé en présence d'une grande figure

XVI EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

pouvant servir de type, d'un épisode caractéristique et saisissant, je n'ai pas cru devoir marchander l'espace et les développements. Ce parti pris a pu donner à quelques chapitres de l'ouvrage un aspect un peu artificiel; mais je me consolerai de ce défaut s'il a pu contribuer à rendre la lecture du livre plus aisée et surtout à répandre parmi la jeunesse la connaissance d'une histoire si peu étudiée et si digne de l'être.

Saint-Germain-en-Laye, octobre 1884.

PRÉFACE DE LA 2^{me} ÉDITION

Appelé, un peu à l'improviste, à préparer une deuxième édition de ce petit livre, j'ai décidé, après avoir consulté mes forces, de me borner à une simple remise au point, au lieu de la refonte complète que certains critiques eussent préférée. Le mieux est l'ennemi du bien, et si cette œuvre de jeunesse a trouvé des amis et même des traducteurs, elle le doit sans doute, pour une bonne partie, à la simplicité de son plan, à la fraîcheur un peu juvénile de l'exécution, qui n'est pas pour déplaire à de jeunes lecteurs. C'est à eux et au grand public, non aux savants, que je m'adresse.

Au reste, cette remise au point n'a pas laissé d'être un travail sérieux et délicat. Si les divisions générales du livre ont été maintenues, si le nombre des chapitres est resté le même, quelques-uns ont été refaits en entier, d'autres, relatifs au judaïsme français, ont été développés; ça et là j'ai ajouté

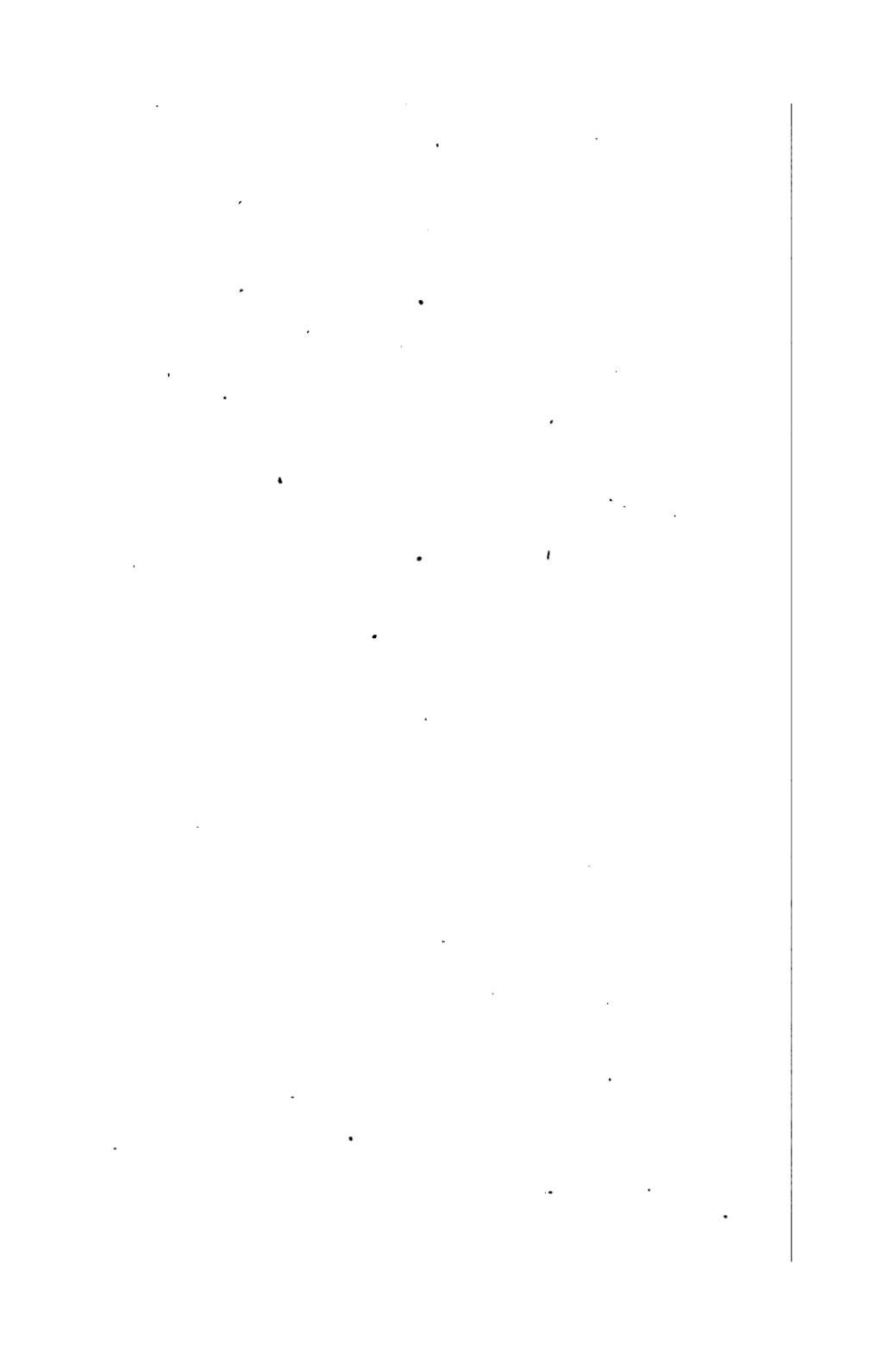
quelques références bibliographiques à des publications françaises, notamment à l'excellente collection de la *Revue des études juives*¹. Mais, en général, ma révision a consisté non à augmenter, mais à corriger, à retoucher, parfois à élaguer. Nombre d'erreurs de fait ou d'appréciation se sont révélées à moi par la lecture ou la réflexion personnelle; d'autres m'ont été signalées par des amis obligeants. Au premier rang de mes utiles censeurs je dois nommer le regretté Isidore Loeb. La mort prématurée de cet admirable savant m'a fait un devoir de ne pas me désintéresser d'une esquisse qui avait obtenu sa sympathie et qui serait devenue inutile s'il avait pu réaliser à son tour son projet, longuement caressé, d'écrire un *Précis de l'histoire juive*. Je dois aussi des remerciements tout particuliers à M. Israël Lévi, qui a bien voulu relire en épreuves cette nouvelle édition et la faire profiter de ses nombreuses remarques et corrections.

Comme dans la première édition, j'ai mené le tableau des destinées du judaïsme jusqu'à l'époque tout à fait contemporaine, au risque d'y faire figurer certains événements qui ne sont pas encore entrés dans la paix de l'histoire. J'ai pris soin de réduire ces mentions au strict nécessaire et

1. Elle est désignée ordinairement par l'abréviation *R. E. j.* suivie du chiffre du tome.

d'éviter les noms propres de personnes vivantes ; mais j'aurais cru manquer à ma tâche en m'abs tenant complètement. Certes, je ne puis m'approprier le mot de Tacite : *Sine ira et studio, quorum causas procul habeo* ; mais c'est précisément lorsque les causes « de bienveillance et de colère » lui sont très proches qu'un historien doit savoir faire effort sur lui-même pour parler d'avance le langage impartial de la postérité.

Saint-Germain-en-Laye, août 1900.



HISTOIRE DES ISRAÉLITES

LIVRE I

ÉPOQUE ORIENTALE FORMATION ET PROPAGATION DU TALMUD

(100 à 950)

CHAPITRE I

LE JUDAÏSME SOUS LES EMPEREURS PAÏENS

SOMMAIRE : § 1. Coup d'œil sur l'histoire du judaïsme jusqu'à la destruction du second temple. — § 2. Juifs de Palestine. Le sanhédrin et le patriarche. Fixation du calendrier. — § 3. La *diaspora*. Organisation des communautés. Attitude des empereurs. Prosélytisme. Édit de Caracalla.

I

L'histoire du peuple hébreu, jusqu'à la destruction du premier temple, nous est racontée dans les livres historiques de la Bible. Nous y voyons des tribus pastorales, parentes de race et de langue, sorties du désert de Syrie, s'établir de gré ou de force sur les deux rives du Jourdain et dans les montagnes avoisinantes.

sinantes, parmi les populations cananéennes qu'elles exterminent ou soumettent. Quelque temps tributaires de l'Égypte (environ 1500-1300 av. J.-C.), ensuite menacées dans leur existence par des peuplades belliqueuses, la nécessité de se défendre contre l'ennemi commun rapproche les tribus dispersées. Elles forment d'abord des ligues partielles, puis une fédération plus vaste, Israël, qui, pour mieux organiser ses forces, finit par se donner un roi commun. Enfin, lorsque le premier roi d'Israël a péri sous les coups des Philistins, les Israélites, surmontant d'antiques répugnances, s'unissent en un corps de nation avec une grande tribu de même sang, restée longtemps à l'écart, Juda, et acceptent même d'obéir à des rois judéens.

Sous David, sous Salomon, le peuple hébreu, vainqueur de tous ses rivaux, atteignit l'apogée de sa puissance. Mais l'union ne survécut guère au danger. Après soixante-dix ans de vie commune, Israël et Juda se séparèrent de nouveau (973) pour ne plus jamais se réunir. Ils formèrent deux royaumes distincts, qui, tantôt amis, tantôt hostiles, trainèrent pendant plusieurs siècles une existence assez obscure, d'abord en lutte avec les petits États de Syrie, ensuite ballottés entre les grandes puissances rivales, Égypte et Assyrie, qui se disputaient l'hégémonie de l'Asie antérieure. Le royaume du nord succombe en 719 sous les coups de Salmanasar, roi d'Assyrie; celui de Juda est détruit en 586 par Nabuchodonosor, roi de Chaldée. Le temple de Jérusalem est en cendres, le nom d'Israël semble rayé de l'histoire.

Au milieu de ces vicissitudes politiques s'était formé le chef-d'œuvre d'Israël, son principal titre devant l'histoire: sa religion. Le Pentateuque nous en a conservé les multiples prescriptions, rituelles, civiles, politiques, groupées autour du nom vénéré de Moïse, et les poétiques légendes au charme toujours jeune qui sont devenues le patrimoine commun de l'humanité. Quelle que soit dans la genèse de cette religion la part d'un passé lointain, c'est aux prophètes, aux voyants d'Israël que revient l'honneur d'avoir dégagé le diamant de la gangue; c'est à eux que s'est faite la révélation efficace. Sous leur action, à leur appel enflammé, le culte des dieux étrangers s'efface devant le culte exclusif du dieu national; puis le culte de Jéhovah lui-même se débarrasse peu à peu des grossières formes d'idolâtrie empruntées aux peuples voisins; enfin, dernier progrès, ce dieu préféré est reconnu pour le dieu unique, et le vrai temple, le vrai sacrifice, est placé dans le cœur du fidèle. On vit alors, fait nouveau dans l'histoire, la morale incorporée à la religion et devenue même son essence.

Parallèlement à cette action des prophètes, se développe, tantôt favorable, tantôt contraire, l'influence croissante de la caste sacerdotale; elle s'accentue après la disparition du royaume du nord. En 621, par la proclamation du Deutéronome comme loi de l'État, fut consommée la révolution religieuse et scellée l'alliance définitive de Juda avec son dieu; la concentration absolue du culte à Jérusalem devenait le symbole vivant de l'unité religieuse et prélu-

dait à l'établissement d'un gouvernement théocratique.

Rien ne marque mieux la profondeur du changement ainsi opéré que la destinée différente des deux royaumes hébreux. Quoique la rénovation religieuse ait pris naissance dans le royaume du nord, elle n'avait pas encore, quand celui-ci succomba, atteint son complet développement ni solidement assis son empire sur les âmes ; aussi les dix tribus déportées dans les monts de Médie ne tardèrent-elles pas à perdre leurs traditions nationales et à s'absorber, sans laisser de traces, parmi les populations environnantes. A peine un faible reste du peuple d'Israël subsista, fidèle à son dieu, mais gravement altéré par le mélange d'éléments étrangers, dans la petite nation des Samaritains. Il en alla tout autrement de Juda. La catastrophe de 586, qui démentait en apparence toutes les promesses de Jéhovah, trouva cependant la majorité des fidèles inébranlables dans leur attachement au dieu national, comme dans leurs espérances tenaces de relèvement ; la royauté disparue, Jéhovah devenait le vrai, le seul roi de Juda : il avait châtié son peuple élu, il lui réservait le pardon et la réparation. Cette conviction maintint, dans l'exil, la cohésion morale de la nation. Un peuple vit quand il veut vivre : les Juifs vécurent assez pour voir luire les jours de délivrance annoncés par les prophètes.

Quand les rois Achéménides permirent aux exilés de retourner dans la terre natale, tous ne profitèrent pas de la permission et la Babylonie resta l'un des grands foyers de la race juive ; mais les plus pauvres, qui

étaient aussi les plus fervents, reprit le chemin de la Palestine; autour du temple rebâti se forma une communauté peu nombreuse, mais animée d'une merveilleuse ardeur religieuse, résolue désormais à prendre pour guide unique de la vie publique et privée le livre où le scribe Ezra avait fondu en une rédaction définitive les différentes versions de l'histoire sainte et de la loi. Cette communauté, bientôt grossie de nombreuses recrues, fut gouvernée par ses grands-prêtres et jouit, sous la domination des Perses, d'une assez large autonomie; rien ne fut changé à sa situation après la conquête d'Alexandre (332).

Le judaïsme grandit paisiblement sous la tutelle successive des Ptolémées et des Séleucides (198), et commença d'essaimer en Égypte et dans les pays de la Méditerranée. Mais, à ce moment, un danger plus redoutable que la déportation chaldéenne menaça son existence. A la suite des armées macédoniennes, l'hellénisme avait pris racine en Syrie; ses séductions, inseparables de son culte brillant, risquaient non seulement de transformer la vie matérielle et intellectuelle des Juifs, mais encore de ruiner leurs croyances. Israël devait-il acheter la civilisation hellénique au prix de son originalité religieuse? Grave problème. La tolérance et le temps l'auraient peut-être résolu en faveur de la Grèce: le salut du judaïsme lui vint de l'impatience d'Antiochus Épiphane. Sous ses provocations brutales, le vieil esprit prophétique se cabra; le soulèvement glorieux des fils de Mattathias inaugura une violente réaction, à la fois religieuse et nationale (167). Après de nombreuses vicissitudes, la bravoure

des insurgés, le talent de leurs chefs, les déchirements intérieurs de la dynastie séleucide, l'appui intéressé des Romains assurèrent le triomphe de l'indépendance. La monarchie juive, éteinte depuis quatre cent cinquante ans, renaquit alors de ses cendres sous la nouvelle dynastie des Hasmonéens, d'abord grands-prêtres, bientôt rois.

La royauté hasmonéenne ne manqua pas d'éclat; des conquêtes heureuses, des conversions forcées étendirent rapidement le territoire juif et la religion juive. Mais était-il possible de maintenir à la longue l'accord entre une législation austère et minutieuse, enveloppant de ses prescriptions la vie entière, faite pour une petite communauté de dévots, et les conditions d'existence d'un État considérable, d'allure profane, militaire et volontiers pillarde? L'événement prouva que non : ceci devait tuer cela. Les docteurs, qui, désormais plus respectés que les prêtres, se consacraient à l'explication de la loi et à son développement par la tradition orale, l'élite morale en qui s'incarnait l'esprit religieux d'Israël, les pharisiens, ne tardèrent pas à entrer en conflit avec les Hasmonéens ; privée de son point d'appui populaire, la famille royale s'affaiblit encore par ses dissensions ; la jalouse de Rome fit le reste. Débarrassée des Séleucides, Rome n'avait plus à ménager ses humbles clients de Palestine. Pompée entra de force à Jérusalem (63 av. J.-C.), le prince juif fut réduit au rang d'ethnarque et la Judée soumise au tribut.

Si le peuple juif s'était montré incapable de diriger lui-même ses destinées politiques, le joug de l'étranger

lui parut d'autant plus insupportable qu'il avait goûté de l'indépendance pendant un siècle. Rome, hésitante, eut beau ménager les apparences et changer à diverses reprises son système de gouvernement : qu'ils fussent régis par un roi vassal, l'Iduméen Hérode, ou, après sa mort, par plusieurs tétrarques, ou, directement, par des procureurs de l'empereur, les Juifs n'étaient plus libres ; et, dans ces âmes où grandissait sans cesse l'exaltation religieuse, qui attendaient chaque jour le Messie libérateur et refusaient de le reconnaître en Jésus de Nazareth, la domination, même déguisée, du païen était ressentie à la fois comme une servitude et comme une injure. Plus d'une fois la rudesse ou la maladresse des agents de Rome froissèrent les susceptibilités nationales ; à la fin, une série de fautes provoqua l'explosion définitive.

Ce fut une lutte terrible, mais sans espoir. Contre les Séleucides, les Juifs avaient trouvé l'appui de Rome ; contre Rome, ils étaient seuls ; et qu'était-ce que l'empire composite et déjà chancelant d'Antiochus au regard de la colossale puissance militaire de Rome, entraînant dans les cadres de son armée disciplinée tous les peuples de l'Occident et de l'Orient ? Après quatre ans d'une résistance héroïque, l'insurrection succomba. Jérusalem fut prise d'assaut par Titus, et le temple, centre de la vie religieuse et politique des Juifs du monde entier, s'écroula dans les flammes (70 ap. J.-C.).

Même après cette catastrophe, la nation « au col rebelle » ne s'avoua pas encore domptée. Pendant

deux générations, elle ronge son frein ; puis, comme à un signal donné, au moment où Trajan s'enfonce dans la haute Asie pourachever la soumission des Parthes, les Juifs de Cyrène, de Chypre, d'Égypte, de Mésopotamie, prennent simultanément les armes, se ruent sur les Grecs, leurs ennemis héréditaires, et les immolent par milliers. Ce soulèvement insensé fut noyé dans le sang (115-117) ; néanmoins, quinze ans après (132), les Juifs de la mère patrie, à la voix du pieux docteur Akiba et du « fils de l'étoile » Bar Cocheba, font à leur tour une suprême tentative d'affranchissement. La lutte fut aussi acharnée, aussi sanglante que du temps de Vespasien ; il fallut trois ans de guerre, cinquante combats et autant de sièges, une armée formidable, le meilleur général de l'empire et la présence de l'empereur Hadrien lui-même, pour venir à bout de ces bandes fanatisées, assoiffées de martyre, qui s'ensevelirent à la fin dans les ruines de Béthar, dernière citadelle de la nationalité juive (135).

II

Au lendemain de la prise de Béthar, la Palestine offrait le spectacle d'une effrayante désolation. Près de six cent mille personnes, dit-on, avaient péri par le fer et le feu, sans compter les victimes de la faim et de la maladie. Les marchés regorgeaient d'esclaves qu'on vendait à vil prix. La Galilée, dépeuplée et ravagée, n'avait plus d'oliviers, et, suivant un historien païen, « presque toute la Judée était devenue

un désert; les loups et les hyènes entraient dans les villes ».

L'ancienne Jérusalem n'existe plus, même de nom. Sur son emplacement s'éleva une ville toute païenne, *Ælia Capitolina*, ainsi appelée de l'empereur *Ælius Hadrien* et de *Jupiter Capitolin*, dont le temple couronna la montagne de Sion. Cette ville était peuplée de vétérans, de Grecs, de Phéniciens et de Syriens. Un décret, qui subsista longtemps, en interdisait l'entrée aux Juifs sous peine de mort; ils devaient avoir recours au déguisement pour venir prier et se lamenter sur les ruines de leur ancien sanctuaire.

Afin de mieux étouffer chez les Juifs toute nouvelle velléité d'insurrection, un certain nombre d'usages qui pouvaient entretenir le souvenir de l'ancienne indépendance furent sévèrement proscrits pendant toute la durée du règne d'Hadrien : de ce nombre étaient la circoncision, l'observation du sabbat et surtout l'étude de la loi. Le successeur d'Hadrien, l'empereur Antonin le Pieux, jugea les esprits assez pacifiés pour abroger ces prohibitions. L'organisation religieuse du judaïsme, dont les liens avaient été rompus pendant la révolte de Bar Cocheba, put alors se reconstituer.

Pendant le siège même de Jérusalem par Titus, le Sanhédrin s'était transporté à Iamnia ou labné, ville assez voisine de Joppé (Jaffa), sous la conduite du sage et prudent R. Iohanan ben Zaccâï, qui, dit la légende, était sorti de Jérusalem dans un cercueil. labné succéda à Jérusalem dans le rang de métropo-

pole religieuse du judaïsme; mais après les affreux ravages de la guerre d'Hadrien, elle devint à son tour inhabitable. Le Sanhédrin dut émigrer dans le nord, en Galilée; il établit successivement son siège dans diverses localités et finit par se fixer à Tibériade.

Le Sanhédrin, quoique déchu de son ancien prestige, resta constitué comme par le passé et conserva nominalement les mêmes attributions. Il avait pour président le patriarche ou *naci* (prince), dignité hérititaire dans la famille d'Hillel, qui prétendait se rattacher par les femmes au sang royal de David. A côté du *naci* figuraient deux vice-présidents : l'*ab-beth-din* (père de la maison de justice) et le *hakham*, hauts fonctionnaires dont les attributions ne sont pas très bien connues. Ensuite venaient les simples membres du Sanhédrin, qui se recrutaient parmi les « anciens » (*zekenim*), c'est-à-dire parmi les docteurs qui avaient reçu du patriarche l'ordination ou apposition solennelle des mains (*semikha*), nécessaire pour exercer les pouvoirs de juge.

Le patriarche était entouré d'un certain faste, que le judaïsme universel contribuait à entretenir. Il avait des fonctions multiples, dont la plus importante était la régulation du calendrier. Il déterminait, d'après le dire de témoins, le moment précis de l'apparition de la nouvelle lune, c'est-à-dire le commencement de chaque mois et, par suite, la date des fêtes ; un système ingénieux de signaux et de messagers la communiquait ensuite à toutes les communautés d'Asie. Il intercalait en temps opportun le mois sup-

plémentaire, destiné à rétablir l'accord entre l'année lunaire et l'année solaire. Enfin, c'est lui qui résumait les discussions du Sanhédrin, promulguait ses décisions légales et assurait le maintien de l'unité religieuse par l'emploi de l'arme redoutable de l'excommunication (*niddouy* ou *herem*)¹. Plusieurs patriarches furent aussi des docteurs éminents, qui cumulaient avec leur rôle de président du Sanhédrin celui de chef de l'école (*rosch-ieschiba*).

Parmi les plus célèbres *naci* il faut citer, au temps de Trajan et d'Hadrien, Gamaliel II, connu par son savoir astronomique; déposé un jour à cause de son caractère impérieux, il rentra en grâce par la sincérité de sa soumission. C'est lui qui mit fin aux querelles des Hillélites et des Schammaïtes en faisant trancher par la majorité du Sanhédrin les points de doctrine litigieux; c'est lui aussi qui fit rédiger définitivement la célèbre prière des dix-huit bénédictions. Son petit-fils, Juda le Saint (*Rabbi*), l'auteur de la Mischna, porta le prestige du patriarchat à son apogée. Une tradition, probablement légendaire, le met en relation avec un des empereurs du nom d'Antonin.

A partir du milieu du III^e siècle, l'éclat des écoles de Judée et de Galilée alla en diminuant au profit de celles de Babylone; leur décadence entraîna celle des institutions judiciaires. Le Sanhédrin lui-même ne fut bientôt plus considéré que comme une relique

1. Maurice Aron, *Histoire de l'excommunication juive*, Nîmes, 1882.

vénérable du passé. Le patriarche Hillel II, contemporain des premiers empereurs chrétiens, hâta cette décadence en se dépouillant lui-même de la plus importante de ses prérogatives : il dressa, d'après les calculs des astronomes grecs, ou peut-être simplement d'après la pratique des Grecs de Babylone, un calendrier perpétuel, qui, porté à la connaissance de tous, dispensait désormais les communautés éloignées de recourir au Sanhédrin pour connaître la date exacte des fêtes (358). Cependant la rédaction définitive et l'adoption générale de ce calendrier perpétuel ne se firent pas en un jour ; encore bien longtemps on constate à cet égard des divergences de détail entre les différentes communautés. En outre, il subsista un curieux vestige de l'ancien système empirique. Dans l'incertitude de l'heure précise où la nouvelle lune était apparue à Iabné ou à Tibériade, les synagogues situées hors de Palestine avaient pris l'habitude de doubler chaque fête afin d'être sûres de la célébrer en même temps que leurs coreligionnaires de Palestine ; quoique la fixation du calendrier enlevât à cet usage sa raison d'être, il fut conservé sur l'ordre exprès du patriarche, et il s'est maintenu jusqu'à nos jours.

Le patriarchat végéta encore pendant plus d'un demi-siècle ; ses titulaires reçurent même un rang élevé dans la hiérarchie de cour créée par les empereurs de Constantinople ; mais leur autorité n'était plus guère que nominale, et quand le dernier descendant d'Hillel, Gamaliel VI, prétendit la relever, il fut, pour son « outrecuidance », dépouillé de ses

honneurs et dignités. A sa mort, l'empereur Théodose II abolit, sans rencontrer de résistance, ce faible vestige de l'antique royaume juive (425). Le Sanhédrin de Tibériade avait depuis longtemps cessé d'exister.

III¹

Quittons maintenant le sol épuisé de la Palestine et jetons un regard sur les contrées de la dispersion.

Bien avant la destruction de Jérusalem, la nation juive, par suite de causes très variées, avait essaimé dans la plupart des régions de l'Orient grec et commencé déjà à pénétrer en Occident. Des témoins autorisés, juifs et païens, s'accordent à nous la montrer dès le 1^{er} siècle répandue sur presque tout le pourtour de la Méditerranée, et le témoignage des inscriptions vient confirmer celui des auteurs. La chute du temple accéléra ce mouvement de colonisation. Désormais les Juifs n'étaient plus attachés à leur patrie par l'attrait de la liberté et le culte brillant du sanctuaire; la Palestine était même, de toutes les parties du monde romain, celle dont le séjour leur était rendu le plus pénible, à la fois par la surveillance tracassière de l'administration et par le souvenir présent de leur grandeur disparue. Ajoutez qu'une foule de Juifs avaient été faits prisonniers et réduits en esclavage par Titus et par Hadrien; vendus à l'encan, trans-

1. Pour ce paragraphe, voir mon article *Judei* dans le *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio.

portés dans les pays les plus divers, ils arrivaient assez facilement à recouvrer leur liberté : d'une part, en effet, les lois religieuses faisaient à leurs frères plus heureux un devoir de les racheter; d'autre part, les maîtres ne se souciaient guère de garder des esclaves aussi obstinément attachés à leurs usages et animés d'une haine irréconciliable contre leurs vainqueurs. Une fois affranchis, ils ne songeaient pas à retourner dans leur patrie désolée, mais se groupaient dans les villes de commerce, où ils vivaient de leur industrie et faisaient des prosélytes.

Établis à Alexandrie et dans d'autres parties de l'Égypte ainsi que dans la Cyrénaïque (Tripolitaine) depuis l'époque des Ptolémées, les Juifs étaient aussi en grand nombre à Antioche, capitale de la Syrie, à Césarée, capitale de la Cappadoce, dans la plupart des ports de Grèce et d'Asie Mineure, dans les îles de l'Archipel; Chypre, où ils formaient autrefois une colonie nombreuse, les avait bannis sous peine de mort à la suite de l'insurrection sous Trajan. On les retrouve en Sicile, en Italie, notamment à Rome, où, dès l'époque de Cicéron, on signale leur influence politique. La Gaule et l'Espagne même reçurent leur contingent de colons juifs; au III^e siècle, Cologne était déjà un de leurs centres importants.

Toutes ces communautés, si disséminées qu'elles fussent, étaient unies par certains liens communs. Elles reconnaissaient la suprématie religieuse du patriarchat de Palestine, elles contribuaient à son entretien par des subsides réguliers que venaient recueillir des envoyés, appelés *apostoli*, et qui ne

furent interdits qu'au commencement du v^e siècle.

Le gouvernement intérieur des diverses communautés était assez variable, mais généralement calqué sur celui des cités grecques. A Alexandrie, la nombreuse colonie juive fut longtemps réunie sous l'autorité d'un chef unique, que les Grecs nommaient *ethnarche*. Plus souvent, on trouvait un sénat ou conseil des anciens, qui élisait un président, et des magistrats temporaires ou viagers (*archontes*), investis de la gestion des intérêts généraux de la communauté. Un fonctionnaire spécial, l'*archisynagogue*, était probablement chargé de l'entretien de la maison de prière et de la surveillance du culte. A Rome, les Juifs se subdivisaient en plusieurs synagogues ayant chacune son administration distincte et son nom emprunté à quelque grand personnage ou au quartier de la ville qu'elle occupait.

Les Romains n'en voulaient ni aux croyances religieuses des Juifs, ni même à leurs lois, si intimement liées à leur religion. Ils exigeaient simplement que l'impôt annuel de deux drachmes (environ 2 francs) par tête, payé naguère par chaque Juif au sanctuaire de Jérusalem, fût désormais versé au trésor de Jupiter Capitolin à Rome : c'est ce qu'on appela le *fisc judaïque*, qui subsista jusqu'au règne de l'empereur Julien. Sauf cette marque de servitude et quelques actes de persécution isolés et temporaires, Rome témoigna aux Juifs, comme à tous les peuples soumis à sa domination, une parfaite tolérance. Ils eurent partout le droit de s'assembler librement, de célébrer des repas communs, de se cotiser pour sub-

venir aux besoins du culte, de bâtir des cimetières et des lieux de prière; on les dispensa du service militaire, peu compatible avec l'observation rigoureuse de leurs pratiques cérémonielles. On enleva aux communautés la juridiction pénale, considérée comme un attribut de la puissance politique, mais on laissa subsister leur juridiction civile; un poète du temps de Trajan s'en plaint même avec amertume : « Habitués, dit-il, à mépriser les lois romaines, ils n'apprennent, ils ne redoutent que le droit de Moïse. »

Les Juifs de Rome, qui vivaient de petits métiers, dans des conditions sociales très humbles, et qui parlaient un grec barbare, étaient enveloppés dans le mépris général que l'aristocratique société romaine professait pour les Orientaux et pour les gens de basse condition. On riait de leurs superstitions, on les accusait de « misanthropie », et la calomnie se donnait libre cours sur leur religion mal comprise. Cela ne l'empêchait pas d'exercer un singulier attrait sur une partie du monde païen, sur les femmes en particulier. Dégoutés d'une mythologie brillante, mais vide, qui, après avoir cessé de parler à leur foi, ne disait plus rien même à leur imagination, beaucoup de Romains cherchaient un aliment à leurs besoins religieux dans les cultes du monde oriental. Les dieux de l'Égypte, de la Perse, de la Syrie, en dépit ou à cause de leur cortège de légendes bizarres et de leurs mystères d'une moralité douteuse, trouvaient partout de fervents adeptes. Comment n'en eût-il pas été de même de la religion mosaïque? Si ses rites

étaient bien austères pour captiver le public frivole, la simplicité de ses dogmes, la pureté de sa morale intéressaient les esprits d'élite. On commençait à se familiariser avec les traditions juives; un empereur plaça dans son oratoire la statue d'Abraham à côté de celles du poète Orphée et de Jésus-Christ. Le judaïsme fit même à cette époque de nombreux prosélytes; il en recruta, ce semble, jusque sur les degrés du trône. C'est à un prosélyte de Sinope, Akylas, qu'est due une nouvelle version grecque de l'Écriture, remarquable par sa fidélité littérale. Ces progrès parurent assez inquiétants pour que certains empereurs crussent nécessaire d'y mettre un terme: Antonin le Pieux interdit aux Juifs, sous des peines sévères, de circoncire des étrangers et notamment leurs esclaves, et cette défense fut plusieurs fois renouvelée, ce qui prouve qu'elle n'était guère observée.

Déjà, sous la république et dans les premiers temps de l'empire, beaucoup de Juifs avaient obtenu individuellement, par voie de concession gracieuse ou par l'effet de l'affranchissement, le droit de cité romaine. Au III^e siècle, un édit de l'empereur Caracalla, inspiré par des raisons fiscales, vint accorder ou plutôt imposer ce droit à tous les sujets de l'empire, quelle que fût leur race. Les Juifs, comme les autres peuples, bénéficièrent de cette innovation. Malheureusement, le titre de citoyen, jadis si recherché, avait perdu une grande partie de sa valeur depuis la disparition de toutes les libertés politiques. S'il assurait aux Juifs la protection plus com-

plète et plus efficace de la loi romaine, en revanche il contenait en germe la destruction de leur **auto** nomie et leur assujettissement à des charges **nou**velles : les empereurs chrétiens ne manqueront **pas** de s'en prévaloir.

CHAPITRE II

LE TALMUD¹

SOMMAIRE : § 1. Origine et nécessité des lois nouvelles. Principaux *tannaïm* : Akiba, Méir, Rabbi Juda le Saint. La Mischna. — § 2. Écoles de Palestine et de Babylone. Principaux *amoraim* : Iohanan, Rab, Samuel. Rédaction des Talmuds de Jérusalem et de Babylone. — § 3. Forme et caractère du Talmud. *Halakha* et *haggada*. Critiques adressées au Talmud. Sa valeur et son influence.

I

Le fait le plus important de l'histoire du peuple juif pendant les quatre siècles qui suivent la chute de Jérusalem est la composition du Talmud, c'est-à-dire de la Mischna et de la Guemara, commentaire de la Mischna. En réalité même, cette composition embrasse une durée beaucoup plus longue : elle représente,

1. Voir sur ce sujet les aperçus d'ensemble de J. Derenbourg (art. *TALMUD* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*) et d'Arsène Darmesteter (*Actes de la Société des Études juives*, I). Le Talmud de Jérusalem a été traduit en français par Moïse Schwab (11 vol.), et il existe dans notre langue des études spéciales sur la géographie du Talmud par Neubauer, sur la médecine et la législation par Rabbinowicz.

comme on l'a dit, un travail ininterrompu pendant huit cents ans — depuis Ezra jusqu'à la clôture du Talmud de Babylone, — travail auquel ont collaboré presque toutes les forces vives du judaïsme et toute son activité religieuse.

La loi mosaïque, que la croyance juive fait remonter à Dieu lui-même, devait servir de règle à la vie israélite dans toutes ses manifestations publiques et privées. Mais cette loi, bien qu'on ait fini par la rédiger sous forme d'un véritable code, était loin de suffire à tous les besoins de la pratique; elle présentait des obscurités et des contradictions, elle offrait surtout des lacunes : dissiper et résoudre les unes, combler les autres, telle fut l'œuvre de la tradition orale. On se persuadait d'ailleurs que cette tradition était aussi sacrée dans son origine que la loi écrite elle-même : comme la Thora, Moïse l'avait reçue de Dieu sur le Sinaï, et elle s'était transmise successivement à Josué, aux Juges, aux Prophètes, aux hommes de la « grande synagogue », enfin aux docteurs et aux rabbins, leurs héritiers.

Grâce au développement de cette loi orale, rattachée d'ailleurs par un lien plus ou moins artificiel au texte de la Bible, on parvint peu à peu à composer un deuxième code beaucoup plus détaillé que le premier, qui embrassa dans la multiplicité de ses prescriptions l'ensemble de la vie civile et religieuse de chaque Israélite et en assura ainsi l'uniformité. La théocratie, devenue, depuis le retour de l'exil, le principe fondamental de la constitution juive, survécut ainsi à l'État même qu'elle avait créé; seulement, au lieu d'être

une forme de gouvernement pour l'association politique, elle dut se contenter désormais d'être une règle de conduite pour les individus et les communautés.

Le travail législatif que nous venons de définir avait commencé bien avant la chute du temple. Dès l'époque du retour de la captivité, et surtout au temps des Macchabées, les scribes (*soferim*) s'adonnaient à l'étude de la loi et y ajoutaient des gloses dont la réunion finit par former des commentaires suivis. Quelquefois aussi ils formulaient des lois nouvelles qui, tout en s'inspirant de l'esprit général de la Thora, ne se déduisaient qu'indirectement de ses prescriptions à l'aide de certains procédés logiques, énoncés pour la première fois par Hillel, précisés et multipliés jusqu'à la subtilité par Akiba. De ce genre était déjà la défense faite par Néhémie de laisser entrer dans la ville aucune marchandise le jour du Sabbat. Ces lois nouvelles, formulées avec concision et netteté, s'appelèrent des *halakhot* (de *halakh*, marcher).

L'enseignement de la *halakha* devint l'objet principal des écoles ouvertes à Iabné et dans plusieurs autres villes de Judée après la chute de Jérusalem, et qui, à la suite de la malheureuse tentative de Bar-Cocheba, se transplantèrent en Galilée à Ouscha, à Sepphoris, à Tibériade. Les docteurs qui professèrent dans ces écoles ou académies reçurent le nom de *tannaïm*¹. C'étaient, pour la plupart, des hommes simples et vertueux, qui dédaignaient de se faire payer leurs leçons et subsistaient du produit de quelque tra-

1. De *tend*, enseigner (en araméen).

vail manuel. Avant l'époque d'Hadrien vécurent Ioha nan ben Zaccai, le second fondateur du Sanhédrin; au temps d'Hadrien, Gamaliel II, le patriarche, et R. Akiba, si célèbre par son ardent patriotisme, par la part active qu'il prit à la révolte de Béthar et par son héroïque martyre. Après Hadrien on doit mentionner surtout Siméon ben Iokhai, qui passa, dit-on, plusieurs années dans une grotte pour échapper aux persécutions des Romains et devint plus tard le héros d'innombrables légendes; et R. Méir, « le lumineux », le restaurateur des études en Galilée, qui, dans son ardeur d'accroître son savoir, montrait assez d'indépendance d'esprit pour converser avec des païens et même avec des apostats.

Ce ne sont-là que quelques noms choisis entre beaucoup. L'étude et le commentaire de la Loi, la fixation de la tradition jusque dans les moindres détails, même ceux auxquels la ruine du Temple enlevait toute utilité pratique, occupèrent et passionnèrent des centaines, des milliers d'esprits, et cela malgré les obstacles de toute sorte que le gouvernement romain opposa à cet enseignement. C'est que l'étude de la Loi, depuis la perte de l'indépendance nationale, était devenue pour les Juifs le lien moral le plus efficace et comme une sorte de patrie idéale; elle n'intéressait pas seulement l'intelligence, elle parlait au cœur; elle remplaçait, avec les prières, dont la rédaction appartient à la même époque, le culte désormais aboli du sanctuaire de Jérusalem. Longtemps la loi orale resta, en effet, purement orale et se transmit par la simple tradition; on éprouvait à la fixer par écrit un

certain scrupule religieux, et un rabbin alla jusqu'à dire : « Celui qui met par écrit une *halakha* vaut celui qui brûle la Thora. » A la longue, cependant, les nécessités de la pratique et de l'enseignement l'emportèrent sur ces répugnances. Plusieurs docteurs, afin de simplifier l'étude des *halakhot*, devenues de plus en plus nombreuses, entreprirent de les ranger méthodiquement sous différentes rubriques et d'en faire des recueils distribués par ordre de matières. Déjà le Sanhédrin, pour mettre fin aux discussions sans cesse renaissantes des disciples de Hillel et de Schammaï, avait constitué une sorte d'enquête par témoins, qui permit de fixer définitivement quelques points de doctrine controversés. On rédigea sans doute un protocole écrit de cette enquête. Akiba, Méir, R. Iosé firent des recueils plus étendus du même genre, qui reçurent le nom de *mischna* (enseignement, du verbe *schanah*). Mais la Mischna par excellence, qui éclipsa toutes les autres et devint comme le code définitif de la loi orale, fut celle de R. Juda le Saint (Iehouda ha-kaddosch), patriarche, chef de l'académie de Tibériade.

Juda, sixième descendant du grand Hillel, vivait à la fin du second siècle de l'ère chrétienne (150-210). Son savoir et sa vertu lui ont valu le surnom de *Rabbi* par excellence. Il prit pour base de son travail les compilations de ses prédécesseurs et divisa sa Mischna en six livres ou ordres (*seder*), subdivisés en traités (*massekhet*, littéralement « tissu »), chapitres (*perek*) et articles (*mischna*), dont chacun renferme une ou plusieurs décisions. Les six livres ont pour objet prin-

cipal : 1^o les lois agraires (précédées d'un traité sur la prière); 2^o les fêtes; 3^o le mariage, les successions et les vœux; 4^o le droit civil et pénal; 5^o les objets et rites sacrés; 6^o les lois relatives à la pureté.

La Mischna a le caractère d'un ouvrage purement juridique; elle rapporte sèchement et avec concision les diverses *halakhot*, accompagnées du nom des docteurs qui les ont formulées, et en indiquant souvent les opinions divergentes. Le souci de la forme et de la composition y est presque nul; la langue est un hébreu abâtarde, mêlé de termes étrangers; l'ordre des matières ressemble beaucoup à du désordre¹; les répétitions et même les contradictions ne sont pas rares. Malgré ces vices de forme, l'œuvre de Rabbi devint un livre classique, parce qu'elle arrivait à son heure et répondait à un besoin général; on lui attribua bientôt un caractère sacré qui la préserva des retouches et des additions; quelques enthousiastes allèrent jusqu'à la préférer à la Thora : « La Loi est de l'eau, disaient-ils, la Mischna est du vin ». Cependant on s'aperçut bientôt qu'elle était loin d'être complète. Les nombreuses dispositions que Rabbi n'avait pas cru devoir accueillir dans son code durent être réunies, sous le nom de *baraitot* (lois extérieures, apocryphes), dans des recueils spéciaux, dont le plus important est la *Tosefta*. D'autres recueils, antérieurs pour le fond à la Mischna, s'occupaient spécialement de rattacher les décisions nouvelles à telle ou telle partie de l'Écri-

1. Dans chaque livre les traités sont rangés en principe suivant l'ordre décroissant du nombre de chapitres qu'ils renferment.

ture sous forme de commentaire de celle ci. Trois de ces recueils sont venus jusqu'à nous : ils portent les noms de *Mekhilta* (commentaire sur l'Exode), *Sifra* (sur le Lévitique), *Sifré* (sur Nombres et Deutéronome).

II

Rabbi ferme la liste des docteurs connus sous le nom de *tannaïm*; ses successeurs se contentèrent du titre plus modeste d'*amoraïm*, « explicateurs » (de *amar*, dire, expliquer). Leur enseignement (*guemara*, enseignement traditionnel), s'écartant de plus en plus du texte même du Pentateuque, prit pour point de départ la Mischna, comme celle-ci avait pris la Thora et la tradition. On ne se contenta pas, d'ailleurs, de transmettre de génération en génération les règles posées par les *tannaïm*; on s'efforça de les développer, de les concilier, de se rendre compte de leurs raisons les plus intimes, enfin d'appliquer les principes généraux à des cas réels ou fictifs que les anciens docteurs n'avaient pas prévus.

Ce travail se poursuivit, avec ardeur dans deux groupes d'écoles : en Palestine et en Babylonie. Celles de Palestine, dont la principale était à Tibériade, ne fleurirent guère que pendant un siècle; leur docteur le plus renommé est R. Iohanan (199-279), dont on vantait la beauté physique et le talent agressif. R. Simlaï fut un adversaire vigoureux du christianisme et distingua le premier dans le Pentateuque 613 lois positives ou négatives, chiffre arbitraire qui

résultait simplement de l'addition des trois cent soixante-cinq jours de l'année aux 248 « parties » du corps humain¹. La décadence des écoles galiléennes fut précipitée, comme on le verra, par les guerres entre les Romains et les Perses, les progrès du christianisme et l'intolérance des empereurs de Constantinople. Aussi dut-on se hâter de compiler les résultats de leurs travaux pour les préserver de l'oubli. Cette compilation, terminée sans doute au IV^e siècle, est la *Guemara* ou *Talmud* (étude) de Jérusalem, vulgairement le *Ierouschalmi*. Le *Ierouschalmi*, dont le commentaire n'embrasse que la moitié environ de la Mischna, n'a pas exercé une grande influence sur la pensée juive, mais il est précieux à consulter à cause des renseignements épars qu'il fournit sur la vie matérielle et intellectuelle des Israélites de Palestine pendant de longs siècles.

Les écoles de Babylone eurent une floraison plus longue et plus brillante que celles de Galilée. Ces écoles avaient déjà existé sous les dynasties des Séleucides et des Arsacides, mais elles ne prirent un réel essor qu'au commencement du III^e siècle, lorsqu'un savant docteur, Abba Arekha, formé à l'école de Rabbi, apporta la Mischna à ses compatriotes des bords de l'Euphrate et fonda une académie dans la ville de Soura (219). Ce rabbin, nommé par respect *Rab* tout court (comme Juda le Saint avait été nommé

1. La supposition de Simlaï fut prise au sérieux, et de nombreux auteurs (à partir de Simon Katira et des rédacteurs anonymes des *Azharot* ou poèmes de la Pentecôte) s'efforcèrent de dresser la liste des 613 lois (*taryag*), qui varie d'ailleurs d'un rabbin à l'autre. Cf. Moïse Bloch, *Revue des études juives*, I et V.

Rabbi), contribua également à la rédaction des prières. L'école (*sidra, metibta*) tenait ses grandes assises (*kalla*) deux fois par an, un mois au printemps et un mois à l'automne. Au temps de Rab, douze cents étudiants venaient avec avidité y recueillir ses leçons. L'instruction populaire était donnée à la foule pendant une semaine avant le commencement de chaque fête; la ville regorgeait alors de tant de monde qu'il fallait dresser des tentes sur les places publiques ou dans les environs. Rab eut pour contemporain, pour rival et pour ami un docteur du nom de Samuel, qui jouissait de la faveur des rois de Perse. A la fois jurisconsulte, médecin et astronome, Samuel se vantait de se retrouver aussi facilement dans les voies du firmament que dans les rues de sa ville natale.

L'école de Nahardea, où enseignait Samuel, ne survécut pas à la ruine de cette ville par les hordes palmyréniennes (259). A sa place, R. Iehouda fonda l'académie de Poumbedita, qui rivalisa bientôt avec celle de Soura. Il y eut aussi pendant quelque temps une école à Mahouza, sur le Tigre; mais cette ville, célèbre par son opulence et son luxe, était peu propre aux sévères études talmudiques. Ces différentes écoles atteignirent leur apogée au début du IV^e siècle avec le savant Rabba ben Nahméri et ses deux disciples rivaux, Abaï et Râba. On trouve encore au V^e siècle deux docteurs illustres, R. Aschi (332-427) et Rabina (mort en 499); leurs disciples ont réuni et coordonné l'énorme quantité de gloses et de controverses accumulées par leurs devanciers. Ce sont eux probablement qui ont donné sa forme

actuelle à la *Guemara* ou *Talmud* de Babylone. Les docteurs qui vinrent ensuite (au vi^e siècle) n'y ont fait que des additions insignifiantes, destinées à prévenir quelques difficultés de détail, à formuler la règle adoptée en pratique et à éclaircir les endroits obscurs du texte. Ils prenaient eux-mêmes le nom modeste de *saboraïm*, « ceux qui font des suppositions. »

III

Le *Talmud de Babylone*, ou *Bábli*, est un ouvrage plus vaste que celui de Jérusalem ; il se compose, dans les éditions imprimées, de douze gros volumes ; encore ne paraît-il pas nous être parvenu intégralement. Le *Bábli* partage avec le *Talmud palestinien* ce dédain absolu de la forme littéraire, cette concision algébrique dans l'expression et ce manque de méthode qui engendrent souvent l'obscurité. Comme lui, il est écrit dans un dialecte araméen très impur ; comme lui, il constitue moins un livre qu'un vaste recueil de procès-verbaux des discussions de l'école.

Ces discussions, surtout celles des *amoraïm* de Babylone, se distinguent par un amour de la dialectique souvent poussé à l'excès. Les subtils raisonneurs de Babylone prenaient un vif plaisir à se proposer la solution de difficultés parfois aussi inextricables qu'invraisemblables, à disserter à l'infini sur les opinions de leurs prédecesseurs, à y découvrir des contradictions réelles ou imaginaires, ou, inverse-

ment, à rapprocher et à concilier ce qui répugnait à tout accommodement. Ces subtilités, qui nous fatiguent aujourd'hui, sont en bonne partie l'écueil à peu près inévitable de tout enseignement théologique ou juridique; on en trouverait l'analogie dans les écrits des jurisconsultes romains comme dans la scolastique du moyen âge. Pour les docteurs du Talmud, la religion est avant tout une loi; une règle de conduite; si le fidèle doit y trouver le bonheur, il faut qu'elle puisse fournir une réponse immédiate et précise à tous les problèmes, à tous les « cas » qui se présentent dans la pratique de la vie religieuse; de là un formalisme rigoureux qui est la conséquence extrême, mais logique, du point de départ. Toutefois il reste vrai que les talmudistes de Babylone ont encouru le reproche mérité de perdre parfois de vue le but religieux ou pratique de l'enseignement pour s'attarder à de simples arguties, et faire, comme on le disait déjà de leur temps, passer un éléphant par le trou d'une aiguille. Encore ne faut-il pas toujours prendre au sérieux cette chasse aux finesse: sous l'écorce rébarbative, il faut voir « le jeu des physionomies, le sourire qui accompagne ces traits d'esprit, qui montre que c'est bien pure plaisanterie et que ce jour-là l'école était d'humeur folâtre¹. »

Les controverses juridiques (*halakha*) ne sont d'ailleurs qu'une partie du Talmud de Babylone; elles sont intimement mêlées à un autre élément dont

1. Isidore Loeb, *R. E. j.*, IX, 307.

nous n'avons pas encore parlé : la *haggada* ou « causerie ». La *haggada* est un genre littéraire qui remonte à une haute antiquité, probablement même à l'époque biblique, où un grand nombre de récits légendaires sur les patriarches et les héros d'Israël, exclus de la rédaction écrite, circulaient de bouche en bouche. Il est difficile d'en donner une définition, car on y trouve de tout : proverbes populaires, contes fantastiques nés d'une imagination tantôt gracieuse ou touchante, tantôt excentrique et bizarre, récits historiques étrangement travestis, digressions scientifiques, ordonnances médicales, où les superstitions chaldéennes jouent un trop grand rôle. La *haggada* est, comme son nom l'indique, une causerie familière sans règle ni plan, mais qui poursuit presque toujours un but édifiant et représente en quelque sorte l'élément poétique, la part de la *folle du logis* dans la religion juive du moyen âge. Elle faisait le fond de la prédication, de l'homilétique et se rattachait en général assez étroitement à un texte de la Bible.

La *haggada*, qui fleurit à Alexandrie autant qu'en Palestine, est représentée dans la littérature juive par un très grand nombre d'ouvrages spéciaux. Les plus anciens, qui datent de l'époque du second temple et n'ont survécu parfois que dans des traductions grecques, ont été recueillis dans la collection des livres *apocryphes*; tels sont les romans historiques de Judith et de Tobie, le *Livre des Jubilés* et la *Sagesse de Salomon*. Dans les Évangiles, la moitié des discours de Jésus et notamment les paraboles sont de la pure *haggada*. Elle remplit encore des

recueils souvent très étendus, presque tous anonymes, qu'on désigne sous le nom de *Midraschim* (de *darasch*, déduire, interpréter) et qui s'échelonnent entre le v^e et le xii^e siècle¹.

Dans le Talmud, la haggada se mêle de la manière la plus capricieuse aux controverses juridiques. « C'est à propos de la détermination de la nouvelle lune, d'où dépend la date des fêtes, qu'on donne incidemment quelques notions sur l'astronomie. S'occupe-t-on du règlement du sabbat, discute-t-on la permission de faire, ce jour-là, du feu pour un malade, le sujet amène quelques remarques médicales. Traite-t-on des prélevements des produits de la terre? Il intervient quelques notions sur la botanique. Quant à la géographie et à l'histoire², comme pour le reste, il n'en est question qu'incidemment, quand on parle d'une institution religieuse établie par un personnage historique ou dans un lieu précis. C'est ainsi qu'on traitait dans l'école une question dogmatique quelconque et on y rattachait un sujet haggadique qui ne s'y rapportait que de très loin. Cette première haggada en entraînait une autre

1. Les plus connus sont : les *Midraschim* sur plusieurs parties de la Bible et portant l'épithète de *Rabba* (grand), la *Pesikta* de R. Kahna, le *Yelamdenou* en grande partie entré dans le *Tanhuma*, le *Pirké R. Eliézer*, la *Pesikta Rabbati*, etc.

2. A proprement parler le Talmud ne connaît pas l'histoire; pour lui la réalité et le songe se mêlent dans un vague nuage; il ne paraît pas avoir une juste idée du temps.... Edom, Nabuchodonosor, Vespasien, Titus, Hadrien, tous les ennemis de la race juive se confondent dans une même individualité et se substituent l'un à l'autre dans ce long martyrologue de l'histoire ». (A. Darmesteter.)

d'un genre analogue qui se rapportait à un pays différent, et ainsi de suite¹. »

Ces quelques remarques permettent de se faire une idée générale de la forme et de la composition du Talmud; quant à en examiner et, à plus forte raison, à en juger le fond, c'est une étude qui sort du cadre de ce travail. Disons seulement que le Talmud, après avoir été prôné avec exagération à certaines époques et placé par les Juifs au-dessus de la Bible elle-même, a été, à l'inverse, rabaisé et décrié avec une injustice choquante par bien des critiques. On a reproché à la partie juridique sa sécheresse, oubliant qu'on avait affaire au commentaire d'un code, non à une œuvre littéraire. On a signalé la multiplication et la rigueur excessives des prescriptions rituelles que le Talmud a déduites par des tours de force de quelques textes de la Bible; mais cette critique, outre qu'elle méconnaît que la dialectique est intervenue aussi souvent pour atténuer les dispositions de la loi que pour les aggraver, fait trop bon marché de la valeur symbolique et conservatrice des pratiques religieuses, surtout dans les siècles de confusion, de persécution et d'ignorance. Un bon juge, Montesquieu, a dit avec raison que si le christianisme a si facilement conquis les sauvages de l'Amérique et si peu entamé le judaïsme, c'est parce que les uns « avaient peu de pratique et de culte extérieur », tandis que « la ténacité des autres tient surtout aux nombreuses pratiques qui les attachent à leur religion². » Les docteurs juifs, de leur

1. Neubauer, *Geographie du Talmud*, préface.

2. *Esprit des lois*, XXIV, 7.

côté, ont bien compris qu'au moment où le judaïsme entreprenait son voyage à travers le monde il fallait à tout prix éléver autour de ses organes vitaux une double et triple cuirasse, une « enceinte extérieure », pour le protéger contre les influences dissolvantes du dehors. C'est de cette espèce de coquille que le judaïsme est redévable au Talmud; même après l'avoir, en grande partie, brisée, il doit lui en être aussi reconnaissant que le papillon à l'enveloppe protectrice de la chrysalide.

D'autres ont dressé contre toute la partie haggaïque du Talmud une accusation de dureté, d'intolérance et de superstition. Quelques apophthegmes détachés, et qu'on a eu soin de réunir en les isolant, ont pu donner le change à cet égard; mais ils ne représentent pas une image exacte de l'ensemble. Le Talmud, qui a toutes les qualités et tous les défauts d'un procès-verbal, enregistre le pour et le contre sans prendre parti entre les doctrines contradictoires; aussi n'est-il pas surprenant qu'on y trouve le mal à côté du bien, des remarques utiles ou élevées à côté des absurdités les plus choquantes. « Certes, dans une série de sentences et de faits qui embrassent tant de siècles et où tant d'hommes sont mis en scène, il ne manque pas de passages qui révèlent un esprit étroit, des sentiments exclusifs, des conceptions fausses des choses divines et humaines; les persécutés n'ont pas toujours pardonné à leurs oppresseurs, les martyrs n'ont pas toujours bénis leurs bourreaux; mais la plupart du temps la *haggada* contient des préceptes de la morale la plus élevée. La

charité la plus exquise, la tolérance la plus large, la piété la plus douce, n'y sont pas seulement enseignées : elles sont presque toujours accompagnées d'exemples illustres qui montrent la morale en action¹. » Pour un Siméon ben Yokhaï qui, au fort des atroces persécutions d'Hadrien, s'écrie : « Le meilleur des *goyim* (gentils), tue-le ! », que de paroles, que de décisions empreintes de bonté, d'humanité ! Le traité *Aboth*, — les « Maximes des aïeux », — soutient la comparaison avec les plus belles œuvres morales de la sagesse grecque. La législation civile, dans ses dispositions destinées à protéger les femmes et les enfants, est en avance sur la loi romaine.

Le Talmud, dans certains pays, a été longtemps, il est même encore par endroits, le principal, sinon l'unique aliment intellectuel des Israélites dispersés ; aussi ses destinées ont-elles été celles de la race juive, et là où le Talmud a été brûlé, on n'était pas loin de brûler les Juifs eux-mêmes. Son influence éducatrice a été énorme. « Si certains esprits se sont rapetissés dans ses débats minutieux et stériles, d'autres y ont acquis les qualités d'une vive pénétration et d'une dialectique serrée. Des rabbins, qui avaient d'abord exercé et affiné leur intelligence dans les écoles talmudiques, l'appliquaient ensuite à d'autres sciences qu'ils fécondeient et développaient. La philosophie de Saadia, de Maïmonide et de tant d'autres penseurs juifs a sa racine dans la Bible et le Talmud. Les premiers

1. Derenbourg, art. *TALMUD* dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger.

traducteurs d'Aristote et d'Averroès ont passé leur jeunesse dans les écoles rabbiniques. La scolastique du moyen âge était une sorte de féodalité; l'université, une aristocratie; l'école juive était une démocratie, et les plus humbles en emportaient quelques lambeaux de science qui les garantissaient des ténèbres répandues pendant tant de siècles sur l'univers. Si les Juifs n'ont pas connu l'ignorance du moyen âge, c'est au Talmud qu'ils le doivent¹. »

1. Derenbourg, *loc. cit.*

CHAPITRE III

LES EMPEREURS CHRÉTIENS ET LES ROIS SASSANIDES

SOMMAIRE : § 1. Caractère du christianisme à son origine. Judéo-chrétiens et helléno-chrétiens. Rupture du clergé chrétien avec le judaïsme. Chrétiens judaïsants. — § 2. Concile de Nicée. Législation des empereurs chrétiens. Émigration des Juifs de Palestine; l'empereur Julien. Juifs de Constantinople; Justinien. — § 3. Juifs de Babylone sous les Sassanides. L'exilarchat. Persécutions des mages et des rois. Guerre de Syrie. Conquête arabe.

I

Deux révolutions religieuses, d'une portée inégale, mais accompagnées l'une et l'autre de graves changements politiques, vinrent dans l'intervalle de cent ans (230-330) modifier le cours des destinées du judaïsme : l'une est le triomphe du christianisme et son avènement au trône impérial; l'autre, plus ancienne, résurrection de l'ancienne religion de Zoroastre par une nouvelle dynastie persane, dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

La religion chrétienne était née au sein du judaïsme; son fondateur n'avait même jamais pré-

tendu en sortir : il venait, disait-il, pour accomplir la loi et non pour la changer. Une partie des disciples de Jésus resta quelque temps fidèle à cette parole du maître et continua d'observer la plupart des prescriptions rituelles. Déjà cependant l'apôtre Pierre paraît avoir entrepris quelques conversions parmi les païens. L'apôtre Paul, découragé par les progrès insignifiants que faisait le christianisme parmi les Juifs, porta plus résolument l'Évangile aux « gentils ». Dès lors, la religion du Christ changea de caractère. Pour devenir facilement accessible aux païens, elle dut sacrifier les pratiques sévères qui élevaient autour du mosaïsme une barrière presque insurmontable ; en même temps, par une sorte de transaction avec les principes polythéistes, elle admit peu à peu des dogmes et des symboles étrangers à son essence primitive : la divinité de Jésus, le dogme de la Trinité, le mystère de l'Eucharistie.

Les concessions aux idées païennes eurent sans doute le mérite de hâter la propagation d'une religion plus pure et plus morale que toutes celles que le monde romain avait connues jusque-là ; en revanche elles amenèrent pour le peuple juif, dans le présent et dans l'avenir, les plus funestes conséquences. Étrangers au judaïsme par leur naissance, beaucoup de ces nouveaux chrétiens (chrétiens « hellénistes ») professaient pour lui les sentiments d'indifférence ou de mépris répandus dans la société païenne. Le petit groupe des judéo-chrétiens, qui avaient d'abord résisté avec énergie aux innovations de saint Paul, se laissa bientôt entraîner par l'exemple

et par le nombre; la chute de Jérusalem, la ruine de l'État juif, la cessation des solennités du Temple les confirmèrent dans la pensée que c'en était fait de l'ancienne loi. Beaucoup avaient déjà renoncé au sabbat; un jour vint où ils choisirent un évêque non circoncis : dès lors la séparation définitive était accomplie.

Alors à l'ancienne concorde succédèrent trop souvent, dans les rapports entre Juifs et chrétiens, des sentiments de haine et d'intolérance d'autant plus violents que la rupture avait été plus tardive. Ces sentiments se reflètent à la fois dans les écrits des rabbins et dans ceux des Pères de l'Église. Les uns introduisent dans les prières des formules d'interprétation contre les *minim*¹, c'est-à-dire contre les chrétiens d'origine juive qui avaient abandonné leurs frères à l'heure du péril national; ils suppriment la récitation journalière du Décalogue pour ne pas laisser croire aux chrétiens que les dix paroles seules ont été révélées à Moïse sur le Sinaï. Les autres, tels qu'Origène et saint Jérôme (auteur de la Bible latine appelée *Vulgate*), tout en recommandant de flatter les Juifs pour en obtenir des exemplaires des livres saints et l'explication des mots hébreux difficiles, les dénonçaient au mépris des fidèles comme une race aveugle, réprouvée et « déicide ».

Et cependant, sourde à ces excitations réciproques,

1. Ce nom vient du terme biblique *min*, qui a signifié d'abord race, ensuite secte, enfin sectaire, et particulièrement sectaire chrétien. Son histoire ressemble à celle du terme *gentil* (de *gens*). (Bacher, *R. E. j.*, XXXVIII, 45.)

dans plus d'un endroit la masse des Juifs et des chrétiens continua, jusqu'à une époque fort avancée, à entretenir des relations pacifiques, presque cordiales, comme une sorte de protestation vivante contre l'antagonisme factice que les fanatiques des deux camps s'efforçaient de créer. En plein III^e siècle, au temps de Zénobie, Antioche a un évêque judéo-chrétien, Paul de Samosate, qui travaille encore au rapprochement des deux religions. Au IV^e siècle, le concile d'Elvire (en Espagne) devra interdire aux chrétiens de faire bénir par les Juifs les fruits de leurs champs. A la fin de ce siècle, saint Jean Chrysostome tonnera du haut de sa chaire contre les chrétiens d'Antioche qui s'obstinent à fréquenter les synagogues, à y prononcer leurs serments, à prendre part aux fêtes juives, à soumettre leurs différends à des arbitres juifs. Bien plus tard encore, on rencontre un peu partout, mais surtout en France, des chrétiens « judaïsants », qui continuent à célébrer le sabbat au même titre que le dimanche, sans s'émouvoir de l'indignation des évêques.

II

Secte longtemps obscure et méprisée, puis persécutée et conquérante, le christianisme devint, avec l'empereur Constantin, la religion officielle de l'empire romain. Le concile de Nicée (325) fixa son dogme et effaça de son rituel la dernière trace de son origine

juive en adoptant définitivement, pour la célébration de la Pâque chrétienne, une date qui ne coïncidait pas avec celle de *Pesakh*:

L'esprit hostile qui animait le clergé catholique contre les Juifs ne tarda pas à s'épancher dans la législation impériale, comme le prouvent les nombreux textes réunis au commencement du v^e siècle dans le *Code* de Théodore II. Sans doute les empereurs n'allèrent jamais jusqu'à proscrire le judaïsme: ils répètent, au contraire, à diverses reprises qu'il constitue une religion licite; ils protègent expressément contre les violences de la plèbe ses fêtes, ses assemblées, ses cimetières, ses synagogues. Mais si l'on ne poursuit pas l'extermination des Juifs, on veut à tout prix leur humiliation; on veut surtout préserver la société chrétienne de leur influence, de leur contact jugé délétère. A cet effet, d'abord, le législateur adopte à l'égard des Juifs un langage injurieux et méprisant; c'est une secte « détestable, perverse, sacrilège, abominable. » Puis on invoque leur qualité de citoyens romains pour leur imposer des charges onéreuses, tout en leur refusant de participer aux honneurs qui en étaient la contre-partie. Désormais les Juifs aisés, à l'exception de quelques dignitaires religieux, contribueront, le cas échéant, aux dépenses des cités, et répondront sur leurs biens, ainsi que les autres *curiales* (notables), de la rentrée, toujours plus difficile, des impôts.

C'est encore en se fondant sur leur droit de bourgeoisie (dû à l'édit de Caracalla) que les empereurs défendent aux Juifs de contracter mariage selon leur

loi et, en particulier, de pratiquer la polygamie ; qu'ils les dépouillent, au moins en théorie, de leur juridiction nationale : la compétence des rabbins fut bornée aux cas d'arbitrage volontaire. Ce n'est pas tout. Si, comme citoyens romains, les Juifs doivent renoncer à leurs anciens priviléges, en revanche, comme mécréants, ils subissent de nombreuses déchéances. Le mariage avec les femmes chrétiennes leur est interdit sous peine de mort ; on encourage par des avantages successoraux les enfants israélites à abandonner la foi de leurs pères : l'enfant apostat, même convaincu d'un crime capital envers son père, ne peut être exclu de sa succession ! A l'inverse, la défense de faire des prosélytes, qui datait de l'époque païenne, est renouvelée et aggravée : tout chrétien qui se fait circoncire encourt la confiscation, et le Juif qui l'a séduit, la mort. Si le converti est un esclave païen, le châtiment est l'exil ; quant aux esclaves chrétiens, Constantin avait déclaré les Juifs incapables d'en posséder. Le Juif est également indigne de juger des chrétiens ; l'accès de toutes les fonctions publiques, civiles ou militaires, même municipales, lui est interdit. Enfin, la liberté même du culte ne fut pas entièrement respectée : les anciennes synagogues furent maintenues, moyennant un impôt, mais il fut défendu d'en éléver de nouvelles.

Ces mesures vexatoires et bien d'autres du même genre sont importantes à noter, car elles ont servi de modèle à toutes les législations restrictives qui ont pesé sur les Juifs dans les États de l'Europe chrétienne pendant le moyen âge. Pour le moment, leur

effet principal fut de désaffectionner les Juifs orientaux du gouvernement romain encore plus que par le passé; peu à peu les écoles de Palestine se ferment, docteurs et disciples émigrèrent en Babylonie. Ce mouvement d'émigration fut encore accéléré par l'énergique propagande chrétienne qui commence en Palestine dès le règne de Constantin; on y multiplie les églises et les monastères, on travaille activement aux conversions. Sous l'orthodoxe successeur de Constantin, Constance, les exactions et les profanations répétées des légions du général Ursicinus, cantonnées dans les villes de Galilée, provoquèrent même un sérieux soulèvement de la population juive (351). La répression fut féroce, et la ville de Sepphoris, où la sédition avait pris naissance, fut rasée jusqu'au sol.

Julien, successeur de Constance, qui entreprit la tâche chimérique de restaurer le paganisme, s'acquit, par sa bienveillance, des titres à la reconnaissance des Juifs. Il songea même à relever le temple de Jérusalem de ses ruines, mais les travaux furent interrompus par un phénomène naturel — un jet de flammes sorti de terre — que la crédulité populaire transforma en un présage du ciel courroucé. Bientôt après, la mort surprit Julien dans une expédition contre les Perses, et les tribulations des Juifs recommencèrent; elles furent plus ou moins sérieuses suivant que le trône était occupé par un prince catholique ou par un sectateur de l'hérésie *arienne*, qui se rapprochait davantage du monothéisme juif.

Les cerveaux exaltés du clergé taxaient les empereurs, même catholiques, d'une mansuétude exa-

gérée et les poussaient dans la voie des persécutions ouvertes. Saint Ambroise prend contre Théodose le Grand la défense des fanatiques qui incendent les synagogues. En 415, à la suite d'une échauffourée où les torts avaient été partagés, l'évêque Cyrille fait chasser les Juifs d'Alexandrie. En 418, l'évêque Sévère de Minorque convertit de force les Juifs de son diocèse.

Depuis la mort de Théodose le Grand (395), l'empire romain s'était séparé définitivement en deux tronçons. L'empire d'Occident succomba au bout d'un siècle sous les coups des peuples germains; l'empire d'Orient, dont la capitale était Constantinople, vécut ou végéta pendant plus de mille ans. Les Juifs de Constantinople, confinés dans un faubourg de la ville, placés sous la juridiction d'un magistrat spécial, eurent surtout à souffrir de la législation tracassière et inique de l'empereur Justinien (527-565). Non content d'étendre encore leurs incapacités civiles il refusa toute force à leur témoignage en justice contre des chrétiens), ce prince, qui avait la manie de légiférer, s'immisça dans les affaires religieuses des Israélites. Il leur défendit de célébrer leur Pâque avant la Pâque chrétienne, sous peine d'amende; il innova dans la liturgie en obligeant les communautés de se servir toujours de traductions grecques ou latines de l'Écriture pour les lectures sabbatiques; enfin, il interdit le commentaire populaire du texte sacré, la *haggada*, qui était en usage dans les synagogues. Un de ses successeurs, Léon le Philosophe (886-911), alla plus loin et prohiba formellement — sans succès d'ailleurs, — la pratique de la religion juive.

III

La dépopulation et la décadence de la Palestine se firent, on l'a vu, au profit de la Mésopotamie. De nombreuses colonies juives habitaient le bassin du Tigre et de l'Euphrate depuis les temps reculés de la captivité de Babylone; on sait même que lorsque Cyrus permit aux Juifs de retourner à Jérusalem, la majorité des exilés préféra rester dans la Babylonie, devenue pour eux comme une nouvelle patrie. Après la chute de la monarchie perse, les Juifs babyloniens passèrent sous la domination de la dynastie macédonienne des Séleucides, puis sous celle de la dynastie parthe des Arsacides, barbares frottés de civilisation grecque; assez bien traités par les rois Parthes, ils prirent une part active à leurs guerres incessantes contre les Romains et défendirent vaillamment Nisibis contre Trajan.

Au III^e siècle, une nouvelle dynastie d'origine perse, celle des *Sassanides*, supplanta les Parthes et restaura le culte national de Zoroastre. Comme les Arsacides et les anciens rois Achéménides, auxquels leurs traditions les rattachaient, les Sassanides suivirent d'abord à l'égard des Juifs une politique tolérante. Ils leur laissèrent même une demi-indépendance, sous les auspices d'un magistrat national, le « prince de la captivité » ou *exilarque* (*resch galouta*), dont la famille croyait descendre du sang royal de David. Un de ces exilarques eut même, dit-on, l'honneur de

donner sa fille en mariage au roi Yezdigerd I^{er}. Aussi est-ce sous les Sassanides que les écoles de Babylonie prirent le brillant essor qu'on a raconté au chapitre précédent, à Soura, à Poumbedita, etc. Les chefs de ces écoles étaient les premiers à poser en principe le respect des institutions du pays; l'un des plus célèbres, Samuel, est l'auteur de la maxime : « Les lois du gouvernement font loi. »

Comme dans l'empire romain, ce fut un clergé fanatique qui détruisit les bons rapports entre le gouvernement perse et les Israélites. Dans les premiers temps, les mages, ou prêtres du culte de feu, entretenaient des relations amicales avec les rabbins ou se bornaient à des taquineries assez inoffensives. Le soir du sabbat, ils faisaient irruption dans les maisons et éteignaient la lumière qu'on allumait d'après une ancienne habitude; d'autres fois ils s'opposaient aux feux de joie de la fête de *Hanoukka*; enfin il arrivait qu'un prêtre enlevât de l'âtre un tison qu'il apportait triomphalement dans son sanctuaire, et le Juif avait la mortification de fournir ainsi du feu au temple païen¹.

Au v^e siècle, les persécutions devinrent plus sérieuses. Sous Yezdigerd II, on enlevait les enfants juifs pour les élever dans la religion de Zoroastre, on interdit les grandes assemblées de Soura. Firouz d'abord, puis le farouche Kobad ou Cabadès (vers 520), circonvenu par une secte de communistes fanatiques, détruisirent l'autonomie des communautés juives, prohibèrent la plupart des usages religieux et fermè-

1. Derenbourg, art. *TALMUD*, *loc. cit.*

rent même les écoles talmudiques dont les docteurs commencèrent à reprendre le chemin de la Palestine. Interrrompues sous Chosroès le Grand (531-579), qui porta à son comble la puissance et la civilisation de l'empire néo-perse, les persécutions repritrent de plus belle sous son fils.

On est presque étonné de voir les Juifs, au sortir de ces épreuves, seconder aussi énergiquement les Perses dans leur tentative d'arracher la Syrie aux empereurs byzantins ; apparemment, l'odieuse législation de Justinien et de ses successeurs les avait exaspérés contre les Grecs, et les Perses les flattaienr de l'espoir de restaurer leur indépendance nationale. Les Juifs de Palestine, à l'instigation d'un certain Benjamin de Tibériade, s'unirent à l'armée persane, entrèrent avec elle à Jérusalem (614) et y exercèrent, dit-on, de cruelles représailles. Mais bientôt, trompés par leurs alliés, les Juifs les trompèrent à leur tour et ne tardèrent pas à retomber sous la domination byzantine. A cette occasion, l'empereur Héraclius renouvela l'édit d'Hadrien et de Constantin qui leur interdisait l'accès de la ville sainte.

Quelque temps après, l'arrivée inattendue d'un troisième conquérant mit d'accord les deux puissances rivales qui se disputaient la Syrie : Grecs et Perses succombèrent également sous les coups des successeurs de Mahomet, et le Coran triomphant remplaça, au grand avantage des Juifs, l'Évangile à Jérusalem et les livres de Zoroastre à Babylone.

CHAPITRE IV

LE JUDAÏSME DANS LE MONDE ARABE ; KHAZARES, KARAÏTES ET GAONAT

SOMMAIRE : § 1. Juifs d'Arabie avant Mahomet. Samuel ben Adiya le poète de Médine. Le royaume himyarite. — § 2. Mahomet et les Juifs. Législation des califes. Traducteurs et médecins juifs. Les Khazares. — § 3. Le gaonat et les exilarques. Naissance et progrès de la secte karalte. — § 4. Renaissance littéraire; la Massora; la poésie synagogale. Naissance de la philosophie religieuse : Saadia, Scherira et Hai. Extinction du gaonat.

I¹

Bien avant la naissance de Mahomet, les Juifs étaient nombreux en Arabie et y jouaient un rôle considérable. Les persécutions de certains rois sassanides avaient déterminé un courant d'émigration vers ce pays. Pasteurs et agriculteurs dans le nord, commerçants dans le midi, les Juifs vivaient tantôt réunis en tribus indépendantes, tantôt dispersés parmi les indigènes qui leur étaient étroitement apparentés. Ils avaient communiqué aux Arabes leurs traditions

1. Voir Hirschfeld, *Juifs de Médine*, dans la *R. E. j.*, VII et XI.

historiques, leur calendrier et peut-être leur écriture; à leur tour, ils avaient, dans plus d'un endroit, adopté les mœurs guerrières, hospitalières et chevaleresques de leurs voisins. Ils ne craignaient même pas de se mesurer avec eux dans les tournois poétiques qui étaient en honneur parmi les fils du désert, et, au VI^e siècle, ils produisirent un poète illustre, As-Samuel, l'ami du prince des bardes arabes, Imroulkéïs.

Ce Samuel, fils d'un Juif de Yathreb (Médine), installé dans son château fort de Teima, offrait un généreux asile à tous les persécutés; un jour Imroulkéïs, fuyant les meurtriers de son père qui l'avaient dépouillé de son héritage, frappe à la porte du château, et, après y avoir reçu l'hospitalité, s'éloigne, laissant en dépôt au châtelain juif sa fille et ses précieuses armures. A quelque temps de là, le roi de Hira envoie une armée devant la forteresse et réclame les armes du poète fugitif; en cas de refus, il menace de mettre à mort un des enfants de Samuel que le hasard avait amené en ses mains. Les lois rigoureuses de l'honneur chevaleresque, que la noblesse chrétienne a plus tard empruntées aux Arabes, ne permettaient pas l'hésitation : « Fais comme il te plaira, répondit Samuel, la trahison est un carcan qui jamais ne se rouille, et mon fils a des frères. » Le barbare tua l'enfant sous les yeux de son père, mais la forteresse tint bon et le dépôt était sauvé. « Fidèle comme Samuel » devint une expression proverbiale dans la bouche des Arabes.

Après les puissantes tribus de Yathreb, les plus

importantes agglomérations juives se trouvaient dans le Yémen. Un jour vint même où l'on put croire que la puissance politique des Juifs, anéantie en Palestine, allait revivre dans l'Arabie Heureuse. Vers la fin du IV^e siècle, la dynastie des rois Himyarites se convertit au monothéisme, et ce monothéisme paraît avoir pris peu à peu une couleur juive. Le dernier roi de cette dynastie, Dhou Novas, est formellement qualifié de juif, et ce fut peut-être en cette qualité qu'il persécuta les marchands byzantins et les chrétiens de Nedjran. Mal lui en prit : le roi chrétien d'Éthiopie (Abyssinie), allié de l'empereur Justin, entreprit une campagne contre lui ; le roi et le royaume juifs disparaissent dans la tourmente (529).

II

Mahomet, qui tira les Arabes d'une idolâtrie grossière et leur enseigna le monothéisme, dut beaucoup à la religion juive. Tout jeune encore, il avait voyagé en Syrie et rapporté de ce pays la connaissance des traditions chrétiennes et hébraïques. Son livre, le Coran, est plein de réminiscences de la Bible, de l'Évangile et même du Talmud ; il y puise non seulement l'idée du Dieu unique, mais bien des inspirations poétiques et les meilleurs principes de sa morale.

Toutefois, Mahomet ne fut pas l'ami des Juifs. Il ne leur pardonna pas les railleries avec lesquelles ils avaient pour la plupart accueilli « l'envoyé, le pro-

phète de Dieu », dont Moïse et Jésus auraient été les précurseurs; les imaginations sensuelles dont il habilla quelques parties de sa religion achevèrent de la rendre odieuse au judaïsme, qui a toujours eu horreur de l'esprit païen, même sous ses formes les plus brillantes.

Les Juifs, d'ailleurs, étaient un obstacle aux ambitions politiques que Mahomet menait de front avec sa réforme religieuse. C'est pourquoi il les combattit avec acharnement et contraignit leurs différentes tribus à se réfugier, les unes après les autres, en Syrie ou en Mésopotamie. Seuls, les Juifs de Khaïbar, qui lui avaient cependant opposé une résistance opiniâtre, obtinrent la permission de rester sur le territoire arabe; en revanche, ils furent durement rançonnés. Le calife Omar acheva par leur expulsion l'unification religieuse de l'Arabie.

Après la mort de Mahomet (632), les Arabes unis et fanatisés par sa doctrine se répandirent comme un torrent sur l'Afrique et sur l'Asie. Cinquante ans ne s'étaient pas encore écoulés que l'empire des califes, successeurs du prophète, s'étendait depuis les bords de la mer Caspienne et de la mer d'Aral jusqu'au détroit de Gibraltar.

En Syrie comme en Mésopotamie, les Juifs, qui n'avaient pas plus à se louer de la domination des empereurs grecs que de celle des rois perses, paraissent avoir favorisé la conquête musulmane. L'islamisme était cependant bien loin de leur apporter l'égalité des droits. Une loi qui date du deuxième calife, Omar, leur refusait, ainsi qu'aux chrétiens,

l'accès des emplois publics. Ils ne pouvaient ni juger les musulmans, ni témoigner en justice contre eux. S'ils étaient autorisés à entretenir leurs anciennes synagogues, il leur était défendu en principe d'en construire de nouvelles. Le séjour de Jérusalem, où le calife Omar éleva une mosquée sur l'emplacement du temple de Salomon, leur resta longtemps interdit, comme sous les empereurs romains. Enfin, on imposait aux Juifs, comme aux autres « infidèles », un vêtement d'une couleur particulière et l'on ne souffrait pas qu'ils se montrassent en public à cheval.

Malgré ces restrictions humiliantes, la conquête arabe fut, à double titre, un bienfait pour les Juifs.

D'abord, la communauté d'origine, la similitude de race, de langue et de religion, tout contribuait à établir en pratique entre Juifs et Arabes des rapports pacifiques, sinon amicaux. Les califes de Bagdad (*Abbasides*), qui succédèrent à ceux de Damas (*Omeyyades*), n'étaient point des fanatiques; amis d'une civilisation brillante, entourés de Grecs, de Persans, de Syriens, de Juifs, ils témoignèrent souvent à ceux-ci une bienveillance qui corrigeait les rigueurs de la loi. Ils leur laissèrent leur justice et leur administration particulières, sans autre obligation que le paiement de l'impôt ou tribut des étrangers. Quelques califes, surtout le célèbre Almansour, employèrent, à côté des Syriaques, des traducteurs juifs pour initier les Arabes, par leur intermédiaire, à la science grecque: ce fut un Juif qui traduisit en arabe l'*Almageste* de Ptolémée où tout le moyen âge apprit l'astronomie.

En second lieu, la conquête musulmane, en soumettant pendant quelque temps à une même domination une vaste étendue de pays, facilita les communications entre les Juifs dispersés. Par là, leurs aptitudes commerciales se développèrent, et le Talmud put se répandre peu à peu depuis la Perse jusqu'à l'Espagne. Lorsque le vaste empire arabe se morcela en plusieurs califats indépendants, le mouvement d'expansion et de colonisation juives ne s'arrêta pas. Des écoles talmudiques fort importantes fleurirent au Caire, à Fez et surtout à Kairouan, dans la Tunisie actuelle. Plusieurs Israélites jouèrent aussi, dès lors, un rôle important comme médecins et confidents des souverains musulmans d'Afrique. L'un des plus célèbres fut Isaac Israéli (mort vers 940), médecin du fondateur de la dynastie des Fatimites (Égypte); ses écrits, traduits en diverses langues, paraissent avoir exercé quelque influence sur le développement de l'école de médecine de Salerne, en Italie, la première en date du moyen âge.

A cette expansion considérable du judaïsme dans le monde oriental, on peut rattacher l'histoire assez mystérieuse du royaume juif des Khazares. Ce peuple d'origine finnoise avait établi le siège de sa puissance sur les rives de la Volga et de la mer Caspienne. A une époque inconnue, probablement au VIII^e siècle, un roi ou *khagan* des Khazares, appelé Boulan, se convertit au judaïsme avec une grande partie de sa noblesse et de son peuple. Ce fait, que les chroniques ont entouré de mille détails fabuleux, fut probablement l'œuvre de docteurs juifs, chassés de l'Asie

Mineure par les persécutions des empereurs grecs, notamment de Léon l'Isaurien. Au x^e siècle, un des successeurs de Boulan, Joseph, entra en correspondance avec le célèbre Hasdaï, ministre du calife de Cordoue Abd-er-Rahman III; c'est grâce à cette correspondance, venue jusqu'à nous, que nous connaissons l'histoire des juifs Khazares.

La puissance des Khazares, pas plus que celle des rois Himyarites, dont on a vu la courte histoire, ne reposait sur des fondements solides; le peuple avait perdu trop tôt le goût des armes, et la défense du royaume était confiée à douze mille mercenaires musulmans. Un prince russe de Kiev, Sviatoslav, eut bon marché de cette armée vénale, et les Khazares vaincus furent rejetés en Crimée et dans les îles de la Caspienne (970). Quelques-uns pensent que les Khazares sont en partie les ancêtres des Juifs actuels de la Russie méridionale.

III

Le foyer principal du judaïsme pendant toute cette période était resté la Babylonie, appelée maintenant Irak. Là subsistait une institution qui maintenait énergiquement les liens de l'unité morale et religieuse, le *gaonat*. On donnait, à partir de la fin du vi^e siècle, le nom de *gaons* (*gueōnim*) aux chefs des deux académies de Soura et de Poumbedita (ou Anbar), dont la fondation remontait, comme on l'a vu, à l'époque

talmudique; ils exerçaient l'autorité spirituelle sur les communautés de l'Irak, dirigeaient les études théologiques et rendaient réponse aux consultations légales qui leur parvenaient des pays les plus éloignés.

A côté des gaons, héritiers des Amoraïm et des Saboraïm, subsistait aussi l'exilarchat, devenu hérititaire dans la famille de Bostanaï, qui en avait reçue l'investiture solennelle de la main du calife Omar. L'exilarque, ou prince de la captivité, était entouré d'une grande considération et déployait un faste presque royal; il représentait l'autorité temporelle en face de l'autorité spirituelle des gaons, mais les deux pouvoirs vivaient rarement en bonne intelligence. Comme le peuple était beaucoup plus attaché à ses docteurs qu'à ses princes, les exilarques finirent par avoir le dessous. Abandonnés par les califes qui voyaient avec jalouse cette sorte d'image affaiblie de la royauté juive, ils disparurent complètement, après une existence de sept siècles (940).

La conquête musulmane n'eut pas seulement pour résultat de permettre en Babylonie et ailleurs un brillant épanouissement des études talmudiques; elle amena aussi un renouvellement de la pensée juive, fécondée par le contact avec le mouvement religieux, philosophique et littéraire des Arabes.

Le premier effet de ce rapprochement fut la formation, au sein du judaïsme, d'une secte religieuse. De même que l'islamisme, presque dès l'origine, s'était divisé en deux grandes sectes, — les Sunnites, partisans de la tradition, et les Chiites, qui la rejetaient, —

il se produisit parmi les Juifs, vers le milieu du huitième siècle, un schisme fondé sur des motifs analogues. Un homme du sang des exilarques, Anan ben David, exclu du pouvoir par l'hostilité des gaons, crée la secte des *Karaïtes*, c'est-à-dire partisans exclusifs de l'Écriture (*mikra*), par opposition aux *Rabbanites* ou partisans du Talmud. Les Karaïtes rejetaient en entier la tradition orale, le Talmud qui en est l'organe et toutes les institutions d'origine récente, telles que les phylactères (*tephilin*), le calendrier permanent, le doublement des fêtes, la fête de Hanoukka, les prières rituelles, etc. Ils prétendaient s'en tenir uniquement aux prescriptions de la loi écrite, qu'ils observaient avec la dernière rigueur. Ils poussaient le respect du sabbat jusqu'à considérer comme un péché d'allumer ou de faire allumer des feux, le soir du sabbat, et passaient la nuit du vendredi au samedi dans les ténèbres; exagérant les entraves du droit matrimonial, ils interdisaient les unions entre parents, presque jusqu'à l'infini. Même outrance dans l'interprétation des lois de pureté et des lois alimentaires. Rabbanites et Karaïtes s'excommuniaient mutuellement, échangeaient les polémiques les plus acerbes, et finirent par interrompre, dans la plupart des pays, toute relation d'amitié et de commerce.

Le talmudisme conserva la prééminence en Babylone et dans les communautés d'Occident; le karaïsme eut son siège principal en Palestine, d'où il rayonna en Égypte, en Asie Mineure, en Crimée et en Castille; dans ce dernier pays, cependant, il n'eut qu'une durée éphémère et fut anéanti en 1178 par Alphonse IX, à

l'instigation des rabbanites. La littérature religieuse des karaïtes fut extrêmement féconde et, au début, très utile pour les études bibliques; mais enchainée à la lettre du texte, privée de cet élément de souplesse et de progrès qui est renfermé dans la tradition, desséchée enfin par l'excès d'ascétisme, elle ne tarda pas à s'enliser. Il faut venir jusqu'au XIV^e siècle pour retrouver un théologien de valeur, Aaron de Nicomédie. Aujourd'hui encore le karaïsme subsiste, mais limité à un nombre assez restreint de communautés qui sont principalement répandues en Lithuanie, en Galicie et en Crimée. Si leur rigorisme et leur orgueil les rendent peu sociables, les karaïtes se distinguent, aujourd'hui comme autrefois, par leur droiture, leur esprit de justice et la pureté de leurs mœurs.

IV

Quoique la réforme d'Anan, semblable au protestantisme, n'ait pas réussi à s'imposer à la majorité, son action cependant fut loin d'être stérile, car elle remit en honneur la lecture du texte de la Bible qui avait été trop négligée pour la glose. Karaïtes et rabbanites rivalisèrent désormais de zèle dans l'étude grammaticale et critique des livres saints. Pour les rendre accessibles au commun des lecteurs, peu versés dans la connaissance de l'alphabet, on fixa, à l'imitation des Syriaques, la prononciation traditionnelle à l'aide de points voyelles et d'accents, dont il existe deux systèmes. Ensuite on chercha à préserver le

texte sacré de toute altération en comparant les diverses leçons, en choisissant entre elles, en comptant le nombre des versets, des mots, des lettres même dans chaque livre de la Bible; ce minutieux travail, appelé *massora*, fut principalement l'œuvre des docteurs karaïtes de l'école de Tibériade. La division de la Bible, adoptée par les massorètes, est appropriée aux lectures hebdomadaires de la synagogue; il y eut cinquante-quatre sections (*parascha*), subdivisées chacune en sept chapitres, selon le nombre des personnes appelées, chaque sabbat, à la lecture de la loi¹.

Vers la même époque apparaissent les premiers symptômes d'une rénovation littéraire. Les Juifs avaient appris à parler et à écrire la langue de leurs nouveaux maîtres; bientôt, s'inspirant des Arabes, ils cherchèrent à rendre à leur idiome national la pureté et l'harmonie qu'il avait perdues par son mélange avec tant d'éléments étrangers. Toutefois cette renaissance de l'hébreu est antérieure, au moins par ses saponances de l'arabe: elle commence dans l'Italie méridionale vers le vi^e siècle. Dans les inscriptions funéraires de la catacombe de Venouse (Apulie), on assiste à l'élimination progressive du latin et du grec par l'hébreu. C'est aussi, peut-être, un Italien que ce mystérieux Eléazar Kalir ou Ben Kalir, dont les œuvres occupent une si grande place

1. En Palestine on faisait usage d'un cycle triennal auquel correspondaient 155 paragraphes (*seder*). La répartition et le sectionnement des *paraschot*, qui varie d'après la durée de l'année, obéissent à des règles assez compliquées qui n'ont été définitivement tirées au clair que par les savants modernes.

l'instigation des rabbanites. La littérature religieuse des karaïtes fut extrêmement féconde et, au début, très utile pour les études bibliques; mais enchaînée à la lettre du texte, privée de cet élément de souplesse et de progrès qui est renfermé dans la tradition, desséchée enfin par l'excès d'ascétisme, elle ne tarda pas à s'enliser. Il faut venir jusqu'au XIV^e siècle pour retrouver un théologien de valeur, Aaron de Nicomédie. Aujourd'hui encore le karaïsme subsiste, mais limité à un nombre assez restreint de communautés qui sont principalement répandues en Lithuanie, en Galicie et en Crimée. Si leur rigorisme et leur orgueil les rendent peu sociables, les karaïtes se distinguent, aujourd'hui comme autrefois, par leur droiture, leur esprit de justice et la pureté de leurs mœurs.

IV

Quoique la réforme d'Anan, semblable au protestantisme, n'ait pas réussi à s'imposer à la majorité, son action cependant fut loin d'être stérile, car elle remit en honneur la lecture du texte de la Bible qui avait été trop négligée pour la glose. Karaïtes et rabbanites rivalisèrent désormais de zèle dans l'étude grammaticale et critique des livres saints. Pour les rendre accessibles au commun des lecteurs, peu versés dans la connaissance de l'hébreu, on fixa, à l'imitation des Syriaques, la prononciation traditionnelle à l'aide de points-voyelles et d'accents, dont il existe deux systèmes. Ensuite on chercha à préserver le

texte sacré de toute altération en comparant les diverses leçons, en choisissant entre elles, en comptant le nombre des versets, des mots, des lettres même dans chaque livre de la Bible; ce minutieux travail, appelé *massora*, fut principalement l'œuvre des docteurs karaïtes de l'école de Tibériade. La division de la Bible, adoptée par les massorètes, est appropriée aux lectures hebdomadaires de la *synagogue*; il y eut cinquante-quatre sections (*parascha*), subdivisées chacune en sept chapitres, selon le nombre des personnes appelées, chaque sabbat, à la lecture de la loi¹.

Vers la même époque apparaissent les premiers symptômes d'une rénovation littéraire. Les Juifs avaient appris à parler et à écrire la langue de leurs nouveaux maîtres; bientôt, s'inspirant des Arabes, ils cherchèrent à rendre à leur idiome national la pureté et l'harmonie qu'il avait perdues par son mélange avec tant d'éléments étrangers. Toutefois cette renaissance de l'hébreu est antérieure, au moins par ses origines, à l'influence arabe: elle commence dans l'Italie méridionale vers le VI^e siècle. Dans les inscriptions funéraires de la catacombe de Venouse (Apulie), on assiste à l'élimination progressive du latin et du grec par l'hébreu. C'est aussi, peut-être, un Italien que ce mystérieux Eléazar Kalir ou Ben Kalir, dont les œuvres occupent une si grande place

1. En Palestine on faisait usage d'un cycle triennal auquel correspondaient 155 paragraphes (*seder*). La répartition et le sectionnement des *paraschot*, qui varie d'après la durée de l'année, obéissent à des règles assez compliquées qui n'ont été définitivement tirées au clair que par les savants modernes.

dans la poésie synagogale¹. Cette poésie, qui prit dans le culte la place des prédications haggadiques, diffère essentiellement par sa forme de l'ancienne poésie hébraïque, celle des parties lyriques de la Bible. Elle adopte les règles de la versification arabe, notamment la division en vers de longueur fixe, l'acrostiche, puis la rime. Ses sujets favoris sont la grandeur de Dieu, les maux de l'exil, l'exposé allégorique des doctrines religieuses ; c'est, en quelque sorte, une haggada versifiée. Ses productions, qui commencent longtemps avant le Kalir, portent le nom bizarre de *piyoutim* ; ses auteurs, généralement anonymes, celui de *païtanim* : on reconnaît dans ces mots les termes grecs qui désignent la poésie et les poètes.

Comme la poésie, la philosophie religieuse des Juifs du moyen âge s'est formée à l'imitation des Arabes. Ceux-ci eurent de bonne heure une philosophie scolaistique, dont les docteurs s'appelaient *motecallemin*. Les Karaïtes se mirent les premiers à leur école ; mais le véritable fondateur de la philosophie religieuse chez les Juifs est le gaon Saadia ben Joseph (892-942). Né au Fayoum, en Égypte, Saadia acquit une prompte célébrité par sa traduction de la Bible en arabe, par le commentaire naïvement hardi dont il l'accompagna et par sa polémique virulente contre les docteurs karaïtes. Appelé jeune encore à la direction de l'école de Soura, il s'y crée de nombreux ennemis par son

1. J. Derenbourg fait de Kalir un italien, Celer, originaire de Portus, le port de Rome. On a aussi songé à la ville de Cagliari (Sardaigne).

caractère entier et inflexible, entra en lutte ouverte avec l'exilarque, perdit et recouvrâ ses fonctions de gaon. Ces combats incessants ne l'empêchèrent pas de publier de nombreux ouvrages où il se montre novateur en tout, exégèse, grammaire, théologie. Son œuvre la plus célèbre est un traité de philosophie religieuse, *Croyances et opinions* (*Emoundt ve dedit*), dont l'idée maîtresse, qu'on retrouve dans toutes les productions de la scolastique chrétienne, est de démontrer l'accord entre la révélation biblique et les résultats de la pensée philosophique.

L'homme, suivant Saadia, est doué d'assez de raison pour parvenir par lui-même à la connaissance de la vérité religieuse; si Dieu lui a apporté la révélation, ç'a été uniquement pour abréger sa peine, mais, en réalité, il n'est rien dans la loi de Moïse qu'un jugement sainement conduit ne puisse découvrir ou corroborer. Partant de là, Saadia s'efforce d'expliquer ou d'éliminer tous les récits bibliques qui, au premier abord, semblent choquer le sens commun; à cet effet, il fait une part très large à l'allégorie et à l'interprétation dite naturelle. C'est ainsi qu'il considère Satan et les fils de Dieu, dans le prologue de *Job*, comme des hommes; de même, le serpent tentateur de la *Genèse* et l'ânesse de Balaam ne sont pour lui que des figures poétiques.

Au temps où les écrits du gaon Saadia ouvraient à la pensée juive de nouveaux horizons, le gaonat était déjà en pleine décadence. Affaibli par les mesquines rivalités des deux académies et par l'intolérance de quelques califes, il le fut encore plus par les progrès

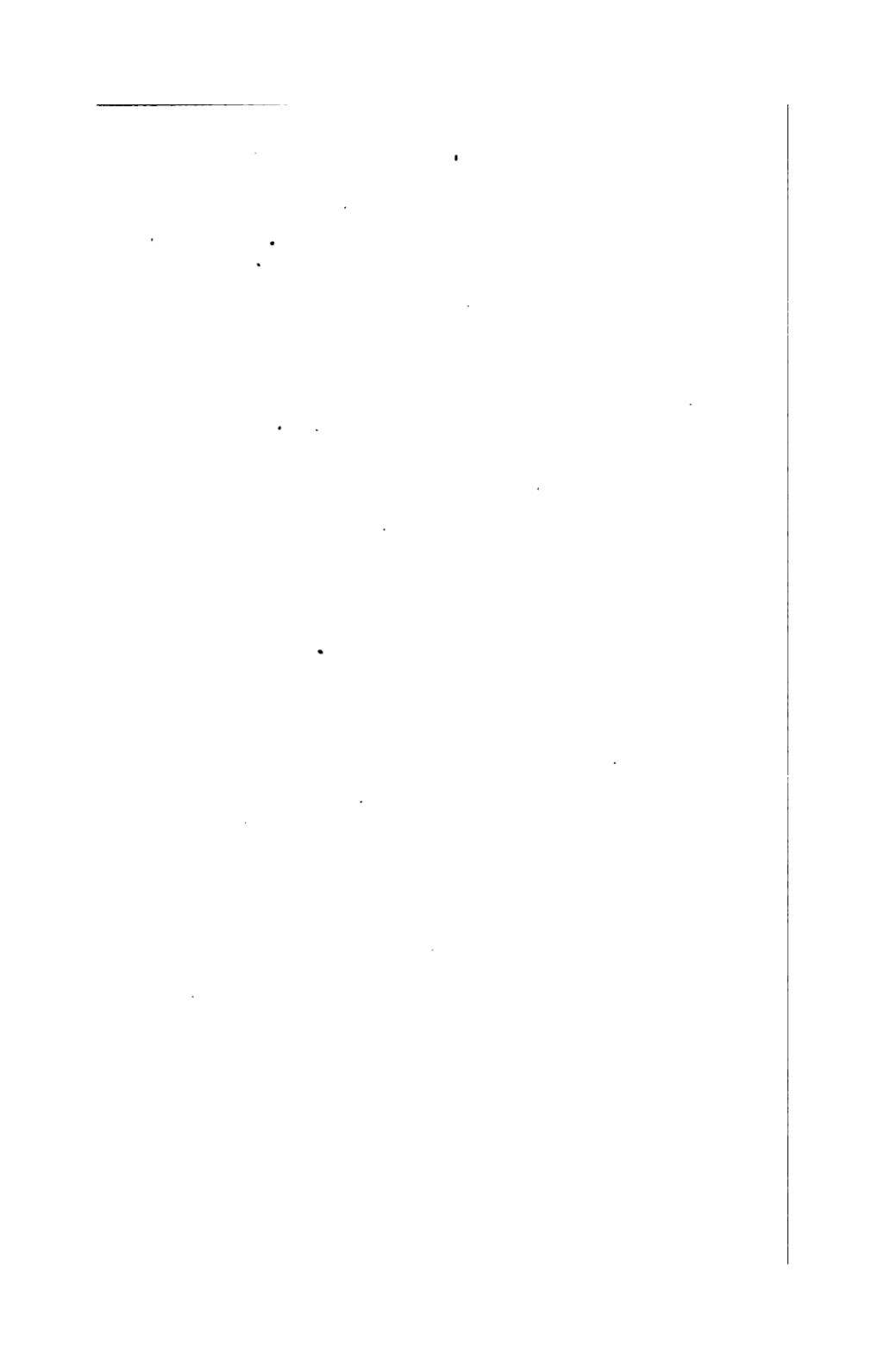
rapides des écoles talmudiques fondées sur divers points du monde musulman et chrétien, et par les manuels de droit talmudique qui rendirent désormais le recours aux autorités de Babylone moins indispensable¹. Toutefois les écoles babylonniennes, avant de s'éteindre, jetèrent une dernière et brillante lueur dans les écrits des deux gaons Scherira et Haï, aux-quels on peut joindre Samuel ibn Hofni, beau-père de ce dernier.

Scherira (mort en l'an 1000) est surtout connu par sa précieuse chronique en forme de message, adressée aux Juifs de Kairouan, qui est, avec le Talmud lui-même, la source principale de nos connaissances historiques sur les écoles de Babylone. Son fils Haï (969-1038) est l'auteur de nombreux commentaires bibliques et de consultations talmudiques rédigées en arabe.

Haï fut la dernière grande autorité de la Mésopotamie juive. Son successeur, calomnié auprès du tout-puissant « maire du palais » de Bagdad, se vit jeter en prison, torturer et finalement mettre à mort; ses fils se réfugièrent en Espagne (1040). A partir de cette date, il n'est plus question des écoles de Soura et de Poumbedita, et le judaïsme babylonien tombe dans une obscurité complète. Dans les régions voisines, Mésopotamie, Perse, d'assez nombreuses communautés subsistèrent. Au XII^e siècle un faux Messie,

1. Les premiers résumés de ce genre sont ceux de R. Akha (*Scheelot*, vers 750), du gaon Yehudai l'aveugle (*Halakhot ketanot*, même époque) et de R. Simon du Caire (*Halakhot guedolot*, IX^e siècle).

David Alroï, parvint à y susciter un mouvement politique inquiétant (1160); un peu plus tard il s'y produisit même une renaissance poétique, mais la pensée juive ne retrouva plus jamais dans ces régions le calme et la prospérité nécessaires aux études scientifiques. Heureusement, au moment où disparaissait ce foyer séculaire des études juives, un autre foyer, plus éclatant et plus vivifiant peut-être, s'allumait à l'autre extrémité de l'ancien monde, dans l'Espagne mahométane.



LIVRE II
ÉPOQUE ESPAGNOLE ET FRANÇAISE
(950-1200)

CHAPITRE I

**LES JUIFS D'ESPAGNE SOUS LES WISIGOTHS
ET LES ARABES**

SOMMAIRE : § 1. Origine des Juifs d'Espagne. Législation des rois wisigoths. Conquête arabe. — § 2. Le califat des Omeyyades. Hasdai. École de Cordoue. — § 3. Royaume d'Andalousie. Les deux Ibn Nagrela à Grenade. Les rois de Castille et les Almoravides.

I

Le premier établissement des Juifs en Espagne est enveloppé de nuages. Au moment des persécutions religieuses, certaines familles de Juifs espagnols, pour mieux établir leur innocence de la mort de Jésus, prétendaient que la fondation de Tolède était contemporaine de la ruine du premier temple, et l'on montrait même à Sagonte le tombeau d'Adoniram, serviteur de Salomon, qui aurait, dit-on, noué

des relations commerciales avec les tribus ibériques par l'intermédiaire des Phéniciens.

En réalité, les captifs de Titus et d'Hadrien paraissent avoir formé le premier noyau des communautés juives d'Espagne, qui ont dû se grossir de nombreux prosélytes. Les sévères règlements du concile d'Elvire (*Illiberis*), une des premières assemblées de l'Église catholique qui se soient occupées des Juifs (320), prouvent de quelle considération ils jouissaient parmi les indigènes; c'est ainsi que le concile dut interdire aux habitants chrétiens de faire bénir par les Juifs, considérés comme magiciens, leurs champs et leurs récoltes¹. S'il en était ainsi dans l'Espagne chrétienne, quelle puissance d'attraction le judaïsme a-t-il dû exercer sur les Ibères païens au II^e et III^e siècle?

Lors de l'effondrement de l'empire romain d'Occident, l'Espagne, envahie successivement par divers peuples barbares, finit par se constituer en un royaume indépendant sous la domination des Wisigoths, que les victoires de Clovis et de ses successeurs avaient presque entièrement chassés des Gaules; ce royaume comprenait également la Septimanie (Haut Languedoc), qui renfermait une population juive nombreuse et guerrière. Les premiers rois wisigoths suivaient l'hérésie arienne, plus rapprochée du monothéisme pur que le dogme catholique, tel qu'il avait été fixé par le concile de Nicée. C'était assez pour disposer ces princes équitablement envers les Israélites. Aussi, dans les commencements de la domina-

1. Voir plus haut, p. 39.

tion gothique, la condition des Juifs d'Espagne fut-elle supportable; ils jouissaient de tous les droits, avaient accès aux emplois et pouvaient convertir impunément leurs esclaves chrétiens ou païens. Les mariages mixtes n'étaient pas rares.

Cette situation prospère cessa tout à coup lorsque le roi Reccared eut embrassé, avec le catholicisme, les passions du clergé orthodoxe (589). A partir de cette date et pendant plus d'un siècle, l'histoire des Juifs d'Espagne n'est plus qu'une succession monotone de lois oppressives, de spoliations arbitraires, de conversions et d'expulsions, interrompues de loin en loin par un moment d'accalmie, quand un prince plus doux ou moins inféodé à l'Église occupe le trône. Après Reccared, ce furent les rois Sisebut, Chuintila, Reccesuinthe, Erwig qui se signalèrent le plus par leur zèle persécuteur.

Les seigneurs wisigoths, presque indépendants dans leurs vastes domaines, se montrèrent en général favorables aux Juifs, moins par humanité que par intérêt. Tout autre fut l'attitude des évêques, dont les conciles généraux étaient comme les parlements du royaume; ce sont eux qui, renouvelant les décrets de l'assemblée d'Elvire et s'inspirant du Code Théodosien, proscrivirent tout commerce d'amitié entre chrétiens et israélites, firent interdire à ceux-ci, sous peine de la confiscation, de posséder des esclaves non-juifs, imposèrent enfin aux rois, à leur avénement, une formule de serment où ils juraiient de ne tolérer dans l'Etat ni hérétiques ni mécréants. D'illustres et savants prélates, Isidore, évêque de Séville, Julien,

métropolitain de Tolède, non contents de combattre dans leurs écrits les opinions des Juifs, excitèrent sans cesse les rois à de nouvelles rigueurs.

A diverses reprises, les malheureux Israélites furent appelés à opter entre l'exil et l'abandon de leur foi; ceux qui prenaient ce dernier parti, justement suspects à leurs convertisseurs, devenaient l'objet d'une surveillance tyrannique de la part du clergé; plusieurs fois on exigea d'eux une solennelle déclaration de la sincérité de leurs nouvelles croyances. Les surprenait-on retombant dans leurs anciennes pratiques, les peines les plus sévères — la mort, le servage ou la confiscation — les attendaient.

Comme ces mesures n'étaient guère propres à gagner le cœur des nouveaux convertis, et que d'ailleurs les lois n'étaient jamais complètement exécutées, l'un des derniers rois wisigoths, Egica, renchérisant sur ses prédécesseurs, et voulant sans doute forcer les Juifs par la misère à l'émigration, leur défendit l'acquisition des immeubles, le commerce et la navigation. Cette loi inique ayant provoqué une conspiration générale des Juifs du royaume, ils furent enfin tous réduits en servage et on leur enleva leurs enfants pour les élever dans la religion catholique (694).

Quelques années plus tard, une catastrophe imprévue renversa cette royauté persécutrice. Une armée arabe, conduite par Tarik, lieutenant du gouverneur d'Afrique, Mouça, envahissait l'Espagne et triomphait à Xérès; en quelques années, toute l'Espagne, jusqu'aux Pyrénées, devenait une province du vaste

empire des Califes (711). Il est douteux que les Juifs aient, comme le veut la légende, prêté main-forte aux envahisseurs; l'eussent-ils fait, l'oppression barbare dont ils avaient été victimes suffirait à les excuser.

II

Sous la domination musulmane, les Juifs d'Espagne, comme ceux de Mésopotamie et d'Afrique, purent enfin respirer. Moyennant le paiement d'une capitulation modérée, ils obtinrent le libre exercice de leur religion et des tribunaux autonomes. La tolérance ramena à sa suite l'activité commerciale et industrielle; la communauté de Cordoue, en particulier, atteignit un haut degré de prospérité, lorsque cette ville fut devenue (756) le siège d'un califat ommiade, indépendant de celui de Bagdad. Les Juifs de Cordoue avaient adopté le costume, les mœurs, la langue des Arabes; ils se distinguaient par leur extérieur brillant et leur allure chevaleresque.

Il manquait encore aux Juifs d'Espagne, si riches et si florissants, l'éclat de la science qui assurait la primauté morale des communautés babylonniennes. La conquête de cette suprématie nouvelle fut surtout l'œuvre d'un homme éminent, Hasdaï ibn Schaproud¹ (915-970). Trésorier et médecin du calife Abd-er-

1. Le mot *ibn* en arabe équivaut à l'hébreu *ben*, « fils » (quelques-uns écrivent aussi *Aben*); c'est ainsi que le nom du poète Salomon ben Gabirol devient en arabe Ibn Gabirol, et chez les chrétiens « Avencebrol » ou « Avicebron ».

Rahman III, il avait conquis la faveur de ce prince par des services diplomatiques et par la traduction arabe des œuvres du célèbre médecin grec Dioscoride, que lui avait envoyées l'empereur Romain. Instruit et entreprenant, Hasdaï entra en rapports suivis avec ses coreligionnaires d'Orient et échangea notamment avec le roi des Khazares, le Juif Joseph, une correspondance curieuse qui s'est conservée¹. Ce nouveau Mécène attira à Cordoue des poètes, des grammairiens, des savants juifs, qui épisèrent les formules de louange en son honneur.

C'est aussi au temps de Hasdaï que remonte l'origine de l'école tamulique de Cordoue. Une tradition, peut-être légendaire, rapporte en ces termes la fondation de cette école célèbre.

Quatre disciples de l'académie de Soura, envoyés à l'étranger pour recueillir des fonds, furent faits prisonniers sur la côte d'Italie par l'amiral espagnol Ibn Roumahis. Les captifs furent vendus et dispersés dans diverses contrées : l'un échoua à Kairouan ; le second au Caire ; un troisième, on ne sait où, peut-être à Narbonne. Le quatrième, R. Moïse ben Hénoch, était accompagné de son jeune fils. Le cœur plein d'affliction, revêtu d'habits d'esclave, Moïse arrive à Cordoue où ses coreligionnaires le rachètent de la captivité. Encore obscur et inconnu, il se rend un jour à la maison d'école de la communauté ; il y trouve un rabbin ignorant qui expliquait le Talmud. R. Moïse intervient, lui propose quelques objections

1. Voir sur les Khazares plus haut, p. 52.

que le maître ne peut résoudre, répond à son tour aux questions les plus épincuses soulevées par les auditeurs, bref, convainc si vite tout le monde de sa supériorité, que le rabbin Nathan, plus désintéressé que savant, descend de sa chaire et lui cède la place. Peu de jours après, Moïse était nommé par acclamation rabbin de Cordoue. L'amiral Ibn Roumahis prétendit, il est vrai, annuler le rachat de son captif pour en obtenir une rançon plus élevée; mais le Calife, sur les conseils de son ministre juif, repoussa la demande du corsaire et confirma l'élection de R. Moïse. Il prévoyait sans doute que l'essor donné par ce docteur aux études théologiques à Cordoue devait affranchir les Juifs d'Espagne de la tutelle onéreuse de l'académie de Soura, comme les Ommiades espagnols eux-même avaient secoué le joug des Califes de Bagdad. En effet, Cordoue ne tarda pas à devenir le centre de la science juive; les Califes ommiades continuèrent à s'intéresser aux travaux de ses docteurs et même aux querelles de ses rabbins; l'un d'eux se fit traduire en arabe la Mischna, dont il plaça un exemplaire dans sa bibliothèque.

III

La ruine du califat de Cordoue par un chef berbère (1031) modifia, sans l'arrêter, le cours de la civilisation juive en Espagne. Plusieurs docteurs de Cordoue, contraints de s'expatrier, allèrent porter le flambeau

des études dans d'autres cités de la péninsule. Quelques-uns arrivèrent à de hautes situations politiques dans les divers royaumes musulmans qui naquirent du morcellement du califat de Cordoue. De ce nombre fut Samuel Halevi ibn Nagrela, surnommé *Nagid* (prince), qui, grâce à ses connaissances littéraires, à son talent de calligraphe et à son esprit délié, devint et resta jusqu'à sa mort le tout-puissant vizir d'un roi de Grenade. A la fois homme d'État, théologien et poète, Samuel, s'inspirant de l'exemple de Hasdaï, fit servir son influence aux progrès de la science juive. Son fils Joseph hérita de ses emplois et de ses talents, mais se perdit par la hauteur de son caractère : impliqué dans une intrigue de cour, décrié par les musulmans fanatiques, il fut massacré par la soldatesque berbère. Quinze cents familles juives de Grenade partagèrent son sort, et leurs maisons furent rasées ; tous les Juifs du royaume durent vendre leurs biens et émigrer. Ils trouvèrent un accueil bienveillant chez les autres princes de l'Andalousie (1066), notamment à Séville, et ne tardèrent pas d'ailleurs à rentrer à Grenade.

L'histoire des Juifs d'Espagne a désormais deux faces : elle se poursuit à la fois dans les états mahométans au Midi, et dans les jeunes royaumes chrétiens du Nord, — Asturies, Castille, Aragon, Navarre, — qui renaissent peu à peu des cendres de l'ancien empire wisigoth. Ceux-ci commencent alors cette croisade presque continue de cinq siècles, qui devait, à travers bien des vicissitudes, aboutir à la reconquête entière de la péninsule par la Croix et à la

retraite des Maures en Afrique. Les Juifs prirent, pendant les XI^e et XII^e siècles, une part importante à cette longue lutte. Guerriers, ils formaient un élément important des armées chrétiennes et mahométanes; à la bataille de Zalaca (1086), ils étaient si nombreux que le roi de Castille, d'un commun accord avec le général ennemi, différa la rencontre d'un jour afin de ne pas troubler le repos du sabbat. Négociateurs, leur connaissance des langues, la souplesse d'esprit qui leur permettait de s'assimiler rapidement les idées des Arabes aussi bien que celles des Goths, faisaient d'eux des agents diplomatiques précieux que les deux nations rivales se disputaient.

Le roi de Castille, Alphonse VI, qui, par la reprise de Tolède, jeta les fondements de la grandeur castillane, appréciait à merveille le parti qu'il pouvait tirer de ses sujets juifs. Aussi, loin de remettre en vigueur les prescriptions tyranniques de l'ancien code wisigoth, donna-t-il (1091) force de loi aux dispositions favorables des coutumes locales (*fueros*) qui plaçaient les Juifs sur un pied d'égalité avec les bourgeois et les seigneurs. Bien plus, il leur ouvrit l'accès des fonctions publiques, malgré les objurgations du pape Grégoire VII, et prit des Juifs pour conseillers et pour ambassadeurs.

Les États maures suivirent une politique analogue sous la domination des *Almoravides*. Cette tribu guerrière, appelée d'Afrique par les émirs d'Andalousie, les avait aidés à repousser les premiers assauts de l'invasion chrétienne; puis elle s'était fait payer

son secours en asservissant ses alliés. Esprits cultivés, les Califes almoravides protégèrent les israélites; ils donnèrent à plusieurs d'entre eux le titre de vizir et de prince (*nagid*), et choisirent parmi eux leurs médecins et leurs astrologues.

CHAPITRE II

LA LITTÉRATURE JUIVE EN ESPAGNE. MAÏMONIDE

SOMMAIRE : § 1. Grammaire : Aboul-Walid. Philosophie : Bahya, Gabiro. Théologie : Alfassi. Poésie : Juda Halévi. — § 2. Voyageurs et savants. Ibn Ezra, Benjamin de Tudèle. — § 3. Persécutions des Almohades. Vie de Maïmonide. Ses principaux ouvrages. Caractère et influence de son œuvre.

I

Grâce aux circonstances politiques si favorables que nous venons de décrire, la période qui s'étend du x^e au xii^e siècle vit l'apogée de la civilisation juive en Espagne. Au x^e siècle, deux savants rivaux, appelés par Hasdaï, illustrèrent l'école de Cordoue : Menahem ibn Sarouk et Dounasch ibn Labrat, auxquels on doit les premiers essais de lexicographie et de grammaire hébraïque. Un élève de Menahem, Hayyoudj, fit faire à ces études un progrès décisif par la découverte du principe des racines à trois lettres, fondement du vocabulaire hébreu. Au milieu du xi^e siècle, autour de Samuel Nagid et de son fils, se groupent toute une pléiade d'hommes éminents

qui ouvrent à la pensée juive des voies nouvelles et fécondes. La grammaire et la lexicographie furent portées à leur perfection par Yona ibn Djanah (ou Aboul-Walid), de Cordoue, mort vers 1055, qui posa les règles de la syntaxe et apporta dans l'exégèse biblique une hardiesse et une profondeur qui étonnent. Il est, à certains égards, le précurseur des savants modernes qui ont créé la grammaire comparée.

Bahya (ou Bekhaï) ben Joseph, de Saragosse, écrivit sous le titre de *Devoirs des cœurs* un traité de philosophie morale d'une rare élévation, où il proclame la supériorité de la religion intérieure, celle de l'âme, sur les pratiques cérémonielles et sur la spéculation théorique. Son contemporain Salomon ibn Gabirol, de Malaga (1020-1071), fut un poète remarquable, malgré l'amertume et la mélancolie qui enveloppent tous ses écrits; il est aussi l'auteur d'un grand ouvrage de philosophie, intitulé *la Source de la vie*, rédigé sous forme de dialogue. Gabirol, dont les idées, par delà ses maîtres arabes, se rapprochent de celles qu'avaient émises autrefois les philosophes juifs d'Alexandrie, resta sans influence sur ses coreligionnaires; mais son livre, traduit de l'arabe en latin, est souvent cité dans les premières productions de la scolastique chrétienne où l'auteur était célèbre sous le nom d'*Avicebron*. Là encore le judaïsme fut un précurseur.

La théologie traditionnelle eut pour principaux représentants, à cette époque, cinq docteurs qui portaient tous le nom d'*Isaac*. Le plus célèbre est Isaac

Alfassi (1013-1103), c'est-à-dire Isaac de Fez, auteur du premier *Code talmudique* (*Halakhot*) qui soit devenu classique. Alfassi fixa à Lucéna, près de Séville, le siège des études talmudiques. Il eut de dignes successeurs, qui apportèrent dans l'enseignement du Talmud beaucoup de méthode et de liberté; mais ils furent tous dépassés, surtout pour l'exégèse biblique, par leur célèbre contemporain français, Raschi. A partir de Raschi, la France du Nord devint le foyer principal des études juridiques; les Juifs d'Espagne ne conservèrent une suprématie incontestée que dans la philosophie, les sciences, la grammaire et la poésie.

Le xii^e siècle fut l'Âge d'or de la poésie néo-hébraïque. La versification, créée par Kalir et les premiers Païtanim, façonnée par Gabirol et Moïse ibn Ezra — à la fois poète et législateur du Parnasse —, enrichie par l'imitation des formes de la poésie arabe, avait atteint un degré de souplesse et d'élégance qui lui permettait de se plier sans peine à tous les sujets et à tous les tons, depuis l'hymne liturgique et la sombre élégie jusqu'aux plus légers badinages et aux simples jeux d'esprit. Parmi la prodigieuse quantité de versificateurs de cette époque, il se trouve un vrai poète, le médecin Juda Halévi (1086-1146^{1.})

Né en Castille et mort en Palestine, en vue de la ville sainte où l'avait conduit un long pèlerinage, Halévi atteint presque à la majesté des Psaumes dans ses *Sionides* ou élégies sur les malheurs de Sion. Ses poésies liturgiques, ses moindres pièces de circon-

1. Voir l'étude de Julien Weill, *R. E. j.*, XXXVIII.

stance, révèlent partout une nature merveilleusement douée, un caractère aimable, une âme pieuse. On lui doit aussi un ouvrage philosophique, le *Cozari*, qui est plutôt un ouvrage contre la philosophie. Il a la forme d'un dialogue entre un docteur juif et le roi des Khazares qui se convertit au judaïsme, après avoir vainement cherché dans l'Évangile et dans le Coran la satisfaction de ses besoins religieux. C'est une apologie ingénieuse, éloquente, mais parfois étroite, de la religion juive, de la race israélite et de la tradition talmudique.

Le dernier représentant illustre de la poésie néo-hébraïque en Espagne est Juda Al-Harizi, qui florissait à Tolède dans la première moitié du XIII^e siècle. Son poème *Tachkemoni* — imité des *Séances* arabes d'Hariri, — est écrit moitié en prose, moitié en vers; on y chercherait vainement l'élevation et le sérieux de son modèle; mais on y trouve de l'esprit, de la grâce et de curieux souvenirs de voyage.

C'est aussi de la Castille que sortirent les deux prosateurs juifs les plus connus du XIII^e siècle : Abraham ibn Daoud, adversaire du karaïsme, auteur d'ouvrages historiques et philosophiques, et Abraham ibn Ezra (1093-1168), qui fut à la fois mathématicien, astrologue, grammairien et exégète. Doué d'une érudition immense, Ibn Ezra eut une intelligence mobile, un esprit satirique et fécond en contradictions; tantôt il pousse à l'extrême l'indépendance philosophique, tantôt il exagère l'orthodoxie et tombe dans la superstition; enfin on lui reproche l'obscurité souvent calculée de son style.

La vie d'Ibn Ezra fut aussi agitée que son âme et peut être prise pour type de celle de beaucoup de savants juifs de son temps. « Quittant son pays natal à un âge déjà avancé et sans avoir laissé presque aucune trace d'activité intellectuelle pendant les premiers quarante ans de sa vie, il se rend en Italie après avoir peut-être parcouru l'Afrique et le Levant. Il séjourne à Rome, à Mantoue, à Lucques; il va de là dans le midi de la France, à Narbonne, à Béziers, puis à Dreux, qui était alors un centre rabbinique de quelque importance. Il traverse le mer et passe quelques années à Londres; puis il retourne à Dreux, et, vieux déjà, il paraît avoir été pris subitement du désir de revoir sa patrie et meurt en route sans avoir pu le satisfaire. A l'étranger, il était devenu d'une fécondité extraordinaire. Chaque étape est marquée par une œuvre de grammaire, d'exégèse, d'astronomie. Comme il écrit presque toujours pour des Mécènes ou pour des élèves, il compose souvent diverses recensions de ses commentaires sur le même livre biblique; c'est pour lui un moyen de gagner sa vie. Il rédige quatre grammaires, dont aucune n'est complète, où l'ordre dans l'arrangement des matières fait défaut, et qui sont ce que sont d'ordinaire des ouvrages écrits sur commande. Son principal mérite est d'avoir répandu et vulgarisé en pays italien, français et saxon les idées originales de ses compatriotes qui avaient illustré pendant deux siècles le judaïsme en Andalousie¹. »

1. D'après Derenbourg, *Revue des études juives*, V, 139 (avec quelques retouches). Le nom de Dreux a été substitué à Rodez ou Rhodes par M. Bacher.

Le goût des voyages lointains, surtout des pèlerinages en Terre sainte, était très répandu au temps d'Ibn Ezra ; grâce aux communautés disséminées que les pèlerins rencontraient un peu partout, grâce aux riches Mécènes toujours prêts à les accueillir et à leur prêter assistance, les Juifs pouvaient satisfaire ce goût plus facilement que les chrétiens ou les musulmans. De là est né tout un genre littéraire, la littérature de voyages, dont les œuvres abondent en renseignements curieux, mais ne sont pas exemptes d'exagérations et de mensonges. L'exemple fut donné dès le ix^e siècle par l'imposteur Eldad, dit le Danite, qui parcourut l'Afrique en émerveillant ses auditeurs crédules par ses récits fabuleux sur les descendants des dix tribus d'Israël, qu'il prétendait avoir retrouvés au bord du fleuve Sabbathion. Parmi les voyageurs moins fantaisistes, la place d'honneur appartient à Benjamin de Tudèle, dont le *Pèlerinage en Asie, en Afrique et dans le midi de l'Europe* (1165-1173) a été traduit dans plusieurs langues ; il constitue un document du plus grand prix non seulement pour l'histoire du judaïsme, mais encore pour l'état économique du moyen Âge. Il est curieux de comparer à ses descriptions celles de son contemporain Petahya de Ratisbonne.

II

Au milieu du XII^e siècle une secte musulmane fanatique, née en Afrique, les *Almohades*, conquit en quelques années sur les Almoravides la Barbarie d'abord, ensuite l'Andalousie. Partout où elle établit sa domination, les « Infidèles », c'est-à-dire les Chrétiens et les Juifs, furent chassés sans merci ou contraints d'embrasser l'islamisme. La population juive du Maroc se résigna presque tout entière à cette apostasie, tout en continuant à pratiquer en secret les rites israélites ; celle de l'Espagne musulmane émigra en grande partie dans les royaumes chrétiens du nord.

Fidèles à la politique d'Alphonse VI, les rois de Castille accordèrent aux réfugiés une généreuse hospitalité ; ils en furent récompensés par les secours en hommes et en argent qu'ils reçurent des Juifs contre les Maures. A la place de Cordoue, dont la magnifique synagogue avait été détruite, à la place de Lucena dont l'école avait été fermée, Tolède, capitale de la Castille, devint le centre de la civilisation juive ; la communauté y compta bientôt plus de douze mille membres. L'Aragon, auquel appartenait la Catalogne, eut également depuis cette époque des communautés juives très prospères, surtout à Barcelone, à Girone et à Tudèle.

Au moment où la décadence va commencer, le judaïsme espagnol se concentre dans un grand nom

qui domine son époque et éclaire les âges suivants. Ce nom est celui de *Maïmonide*, ou Moïse ben Maïmon (1135-1204).

Né à Cordoue, d'un père profondément versé dans les études talmudiques, Maïmonide émigra jeune encore au Maroc où il dut, comme sa famille, professer extérieurement le mahométisme pour échapper au fanatisme des Almohades. De là, il se rendit en Palestine, puis en Égypte, où il fit le commerce des bijoux, et après avoir souffert de grandes pertes dans sa fortune et dans ses affections, il se fixa comme médecin au Vieux-Caire ou Fostat. Il y acquit à la longue une clientèle étendue, jouit de la protection d'un vizir du sultan Saladin et devint plus tard le médecin du fils de ce prince. Sa réputation parvint même, dit-on, jusqu'aux oreilles de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, le chef de la troisième croisade, qui l'appela auprès de lui pendant une maladie. Maïmonide exerça aussi les fonctions de grand-rabbin du Caire et de prince (Nagid) des Juifs d'Égypte; cette dernière dignité demeura, après sa mort, hérititaire dans sa famille.

Maïmonide, qui a laissé de nombreux écrits sur la médecine et sur divers sujets, doit sa renommée durable à trois grands ouvrages : un commentaire de la Mischna, écrit en arabe ; un code talmudique (*Mischné Thora* ou la Main forte¹) et enfin un traité de philosophie religieuse, le *More Neboukhim* ou *Guide*

1. *Yad hazaka*. La valeur numérique des lettres du mot *Yad* rappelle les quatorze livres dont l'ouvrage se compose. Ce titre n'est d'ailleurs pas de l'auteur.

des égarés. Maïmonide n'est pas à proprement parler un créateur, mais c'est un organisateur de génie, qui possède, ordonne et complète magistralement toute la tradition qui le précède. Son commentaire de la Mischna, son Code talmudique se distinguent par une méthode et une lucidité qui devaient, dans sa pensée, les substituer au Talmud lui-même et, en tout cas, faciliter singulièrement l'étude de ce volumineux et indigeste recueil, jusqu'alors si longue et si hérisseé d'obstacles. Sa philosophie religieuse est tout imprégnée de l'étude d'Aristote et de ses commentateurs arabes; traduite en latin, elle a contribué à faire connaître à l'Europe chrétienne la doctrine péripatéticienne. Maïmonide s'efforce de concilier la révélation mosaïque avec la philosophie, en cherchant partout à découvrir un fondement rationnel aux prescriptions religieuses et en appelant à son secours, dans l'exégèse de la Bible, l'interprétation allégorique. Enfin, on ne saurait trop louer son horreur des croyances superstitieuses et des fausses sciences du moyen âge (astrologie, magie, etc.), qu'il s'efforça de rejeter du Talmud et de faire abandonner par ses contemporains.

Comme tous les organisateurs, Maïmonide eut les défauts de ses qualités. Esprit positif et systématique, poursuivant partout l'ordre, la clarté et la précision rigoureuse, il crut devoir ériger en règles absolues, au risque d'arrêter le progrès, nombre de décisions dont les docteurs du Talmud eux-mêmes n'admettaient pas sans réserve la valeur définitive. Il est le premier aussi qui ait rédigé sous forme d'un *credo* obligatoire les principes de la religion juive; ce sont les treize *articles*

de foi que la synagogue a depuis adoptés. Il y inséra le dogme de la résurrection corporelle, quoique cette croyance s'accordât difficilement avec la doctrine qu'il professait sur l'immortalité de l'âme; les attaques dont il fut l'objet à ce propos le déterminèrent à écrire un commentaire spécial sur la résurrection.

Ce grand homme eut de son vivant et après sa mort des détracteurs passionnés; mais les communautés les plus éclairées du judaïsme accueillirent avec enthousiasme ses livres, bientôt traduits en hébreu, et le vénérèrent à l'égal d'un second Moïse. Ses consultations étaient recherchées avec avidité de tous côtés; une lettre, une parole de lui suffisait à relever le courage de ses coreligionnaires dans l'affliction. Enfin, il justifia par sa vie cette sentence de l'un de ses traités: « La loi a eu pour but de dompter nos passions et nos appétits, de nous rendre doux et de nous inspirer des moeurs pures et saintes. »

CHAPITRE III

LES JUIFS D'ITALIE, DE FRANCE ET D'ALLEMAGNE JUSQU'AUX CROISADES

SOMMAIRE : § 1. Juifs d'Italie. *L'Aroukh* de Nathan de Rome.
— § 2. Juifs de France sous les Mérovingiens. Histoire de
Priscus. — § 3. Activité commerciale des Juifs sous Charle-
magne et Louis le Débonnaire. L'évêque Agobard. L'Eglise
et les Juifs sous les derniers Carolingiens. Origine des com-
munautés d'Allemagne.

I

Dans les dernières années de l'empire romain (iv^e-v^e siècle), nous avons trouvé les Juifs déjà répandus en assez grand nombre en Italie, en Gaule et sur les bords du Rhin. L'histoire des Juifs d'Italie ne présente pendant longtemps qu'un intérêt médiocre; ils sont surtout remarquables comme intermédiaires entre leurs coreligionnaires d'Orient et d'Occident. En particulier, dans le sud de la péninsule et en Sicile, où les Juifs parlaient grec, ils entretenaient d'étroites relations avec leurs coreligionnaires de Grèce qui s'occupaient de commerce, de teinturerie et de la culture des vers à soie.

A Rome, au temps des invasions barbares, les papes, dont la puissance était encore précaire, ménageaient les Juifs, tout en faisant effort pour les convertir. Les évêques y mettaient encore plus de zèle; le célèbre Cassiodore, ayant échoué dans ses tentatives, se vengea par des injures et appela les Juifs « scorpions, lions, ânes sauvages, chiens et licornes. » Mais à part ces violences de langage et quelques brutalités isolées, les Juifs n'étaient guère inquiétés dans leur liberté religieuse. Les dispositions mêmes du Code Théodosien n'étaient pas appliquées avec sévérité, si ce n'est celles qui interdisaient aux Juifs l'acquisition d'esclaves chrétiens et l'érection de nouvelles synagogues. Théodoric, roi des Ostrogoths, qui gouverna l'Italie au commencement du VI^e siècle, réprima vigoureusement une sédition dirigée contre les Juifs de Rome et obligea la municipalité de rebâtir à ses frais les synagogues qui avaient été incendiées. Les Israélites ne perdirent pas le souvenir des bienfaits de Théodoric, et, lorsque ses successeurs furent attaqués par l'empereur d'Orient, les Juifs de Naples furent presque seuls à défendre cette ville contre Bélisaire, général de Justinien (536). Heureusement pour eux, la domination tyrannique des Grecs ne se maintint que peu d'années dans le nord de l'Italie : les Lombards qui leur succédèrent traitèrent les Juifs avec douceur; il faut venir jusqu'au carolingien Louis II pour trouver un édit d'expulsion (883), inspiré par le clergé, et qui ne fut d'ailleurs pas exécuté. Bientôt, d'ailleurs, le morcellement politique de la péninsule, les ravages des Arabes et des Nor-

mands, la lutte de la papauté et de l'empire allemand détournèrent des Juifs l'attention des gouvernements et du clergé et leur permirent de vivre cachés, c'est-à-dire assez heureux.

En revanche, le judaïsme de la péninsule n'atteignit pas, comme en Espagne et en Provence, une civilisation originale; les études talmudiques y furent longtemps peu prospères. Jusqu'au xi^e siècle la part des Juifs d'Italie au développement de la littérature hébraïque se borne à des œuvres, à la vérité assez nombreuses, mais généralement anonymes. A peine quelques noms émergent de cette brume. Vers 950, le médecin *Sabbataï Donnolo*, originaire de la province d'Otrante, composait un commentaire mystique; c'est de la même époque que paraît dater la compilation moitié historique et moitié légendaire connue sous le nom de *Yosippon* (le faux Josèphe). Un certain réveil littéraire se produisit ensuite sous l'influence des Juifs émigrés d'Afrique, qui fuyaient des dynasties persécutrices. C'est alors, vers 1100, qu'un Juif de Rome, *Nathan ben Yehiel*, rédigea le plus célèbre lexique talmudique, l'*Aroukh*, qui est demeuré classique. Un peu plus tard, le passage d'*Ibn Ezra* à Rome y implanta le goût des études d'exégèse et de grammaire.

II

L'histoire des Juifs de France mérite, à tous égards, plus d'attention. Au moment de l'invasion des Barbares, on trouvait déjà des israélites dans tout le Midi,

en Aquitaine, en Auvergne, à Orléans, à Paris et même en Belgique. Agriculteurs, commerçants et artisans, ils étaient aussi estimés comme orfèvres, comme forgerons et comme médecins. Quant à la cordialité de leurs rapports avec la population gallo-romaine, elle résulte des efforts même que faisaient les conciles pour la troubler : Juifs et chrétiens vivaient familièrement ensemble, les ecclésiastiques acceptaient à dîner dans les maisons israélites, et les unions entre Juifs et chrétiens, quoique interdites, n'étaient point rares. On voyait aussi les Juifs prendre part, en se lamentant, aux obsèques des évêques.

Peu à peu cependant la condition légale des Juifs des Gaules se modifia d'une manière défavorable, surtout lorsque Clovis, roi des Francs; et Sigismond, roi des Burgondes, eurent abandonné l'un le paganism, l'autre l'hérésie arienne, pour embrasser la religion catholique. Des conciles défendent alors aux chrétiens, même laïques, de manger avec les Juifs, aux Juifs de se montrer en public pendant les fêtes de Pâques, d'exercer les fonctions de juges ou de fermiers des impôts, de convertir leurs esclaves ou de garder des esclaves chrétiens contre leur gré. Sous l'influence de la législation romaine et du pape, les rois francs sanctionnent ces prohibitions, et dans plusieurs provinces le zèle des évêques les dépasse impunément; c'est ainsi qu'Avitus, évêque de Clermont, fit baptiser cinq cents Israélites de son diocèse et contraignit les autres à se réfugier à Marseille (576). Cet exemple trouva des imitateurs parmi les rois mérovingiens. Finalement, en 629, à l'instiga-

tion, dit-on, de l'empereur Héraclius, Dagobert imposa le baptême à tous les Juifs du royaume franc; ceux qui refusèrent furent obligés de s'expatrier. Ils n'y reparurent que sous la dynastie carolingienne.

Il ne semble pas toutefois que le sentiment public se soit associé à ces mesures iniques; c'est ce qui ressort d'un curieux récit que nous a laissé le savant évêque Grégoire de Tours, tableau de mœurs complet et instructif, qui mérite d'être reproduit.

« Un jour, raconte Grégoire, que j'étais allé faire mes adieux au roi Chilpéric, il vint un certain Juif, nommé Priscus, familier avec le roi, qui achetait par son intermédiaire des joyaux d'or et d'argent. Le roi, l'ayant pris doucement par la chevelure, l'adressa à moi et me dit :

« — Viens, prêtre de Dieu, et impose-lui les mains!

« Comme l'autre résistait, le roi reprit :

« — Esprit dur et race toujours incrédule, qui ne comprend pas le fils de Dieu, que lui a promis la voix de ses prophètes, qui ne comprend pas les mystères de l'Eglise figurés par ses sacrifices!

« Alors le Juif lui dit :

« — Dieu n'a pas besoin de se marier. Il ne s'enrichit point de postérité et ne souffre point de compagnon de sa puissance. Il a dit par la bouche de Moïse : « Considérez que je suis le Dieu unique, « qu'il n'y en a point d'autre que moi seul; c'est moi « qui fais mourir et c'est moi qui fais vivre, c'est « moi qui blesse et c'est moi qui guéris¹. »

1. *Deutéronome*, xxxii, 39.

La discussion continue quelque temps sur ce ton ; le roi, bientôt à court d'arguments, appelle à son secours l'évêque, qui cherche à écraser le Juif sous le poids des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais en vain :

« Nous lui dîmes ces choses et plusieurs autres sans que le malheureux pût être touché de la foi...

« A quelque temps de là (582), le roi Chilpéric fit baptiser beaucoup de Juifs et en tint plusieurs sur les fonts de baptême. Cependant il y en eut beaucoup dont l'eau sainte lava seulement le corps et non le cœur, et qui, menteurs envers Dieu, retournèrent à leur infidélité première, en sorte qu'on les voyait à la fois observer le sabbat et honorer le jour du Seigneur. Aucun argument ne put engager Priscus à reconnaître la vérité. Alors le roi irrité ordonna qu'il fût gardé en prison, afin que ce qu'il ne consentait pas à croire volontairement, on le lui fit du moins croire malgré lui. Mais Priscus, au moyen de quelques présents, obtint qu'on lui donnât du temps, jusqu'à ce que son fils eût épousé une Juive de Marseille, promettant faussement d'accomplir ensuite ce que lui avait ordonné le roi.

« Dans l'intervalle, il s'éleva une querelle entre Priscus et Phatir, Juif converti que le roi avait tenu sur les fonts baptismaux. Le jour du sabbat, Priscus, s'étant ceint les reins et ne tenant aucun instrument de fer à la main, s'était retiré dans un lieu saint, sans doute pour y accomplir la loi de Moïse. Phatir survint tout à coup une épée à la main et l'égorgea avec ses compagnons ; puis il s'enfuit dans la basi-

lique de saint Julien avec ses serviteurs, qui se tenaient sur une place voisine. Pendant qu'ils y demeuraient enfermés, ils apprirent que le roi avait ordonné de tuer leur maître, de les tirer de la basilique et de les faire périr comme des malfaiteurs. Alors l'un d'eux se saisit de son épée, frappa ses camarades et sortit de la basilique, son glaive à la main; mais le peuple de Paris se jeta sur lui et le tua cruellement. Quant à Phatir, qui avait pris la fuite, il fut tué peu de jours après par les parents de Priscus^{1.} »

Tous les traits épars qui composeront l'histoire des Juifs au moyen âge sont réunis dans ce petit épisode: on y trouve les argentiers juifs, favoris des rois, mais favoris peu sûrs du lendemain; — les controverses religieuses, toujours aussi monotones que stériles, et qui laissent les convictions respectives comme elles les ont prises; — l'absurde système des conversions forcées; l'hypocrisie excusable des faibles, qui acceptent le baptême pour la forme, tout en restant juifs au fond du cœur; le zèle persécuteur des apostats; — une tolérance précaire achetée au prix de l'or; — enfin, comme une promesse consolante au fond du tableau, la secrète sympathie du peuple pour le malheureux Juif, son compagnon d'infortune, sympathie que l'ignorance et les préjugés réussiront à étouffer pendant des siècles, mais qui présage les temps meilleurs et finira par les amener.

1. Grégoire de Tours, VI, 5 et 17 (traduction Guizot, légèrement modifiée).

III

Dès l'époque des Mérovingiens, l'activité des Juifs de France commençait à se tourner de préférence vers le commerce, surtout vers le commerce d'esclaves, qui fut pour eux une source de profits abondants. Les lettres du pape Grégoire le Grand aux rois de Bourgogne et d'Austrasie se prononcent, il est vrai, contre la tolérance dont les monarques auraient ce trafic; mais il faut se garder de croire que le pape condamnât l'esclavage ou le commerce d'esclaves en général, admis sans difficulté par les mœurs du temps; ce qui l'émeut, c'est la crainte que les négociants juifs puissent circoncire les esclaves qui passent entre leurs mains.

Au début de la dynastie carolingienne, les Juifs, grâce à leur esprit entreprenant et à leurs relations en tout pays, étaient devenus, par terre et par mer, les principaux intermédiaires des échanges, encore très limités, entre le vaste empire franc et les contrées d'Orient. Charlemagne, tout zélé qu'il était pour les intérêts de l'Église, ne les maltraita point et utilisa même leurs connaissances; un Juif du nom d'Isaac fit partie, sans doute comme interprète, de l'ambassade qu'il envoya au calife Haroun al Rachid (797); sous le même règne, les Juifs de Narbonne obtinrent, au grand déplaisir du pape, le droit de posséder des terres et des vignes et d'y employer même des journaliers chrétiens.

Le fils du grand empereur, Louis le Débonnaire, témoigna aux Juifs une faveur encore plus marquée, prouvant par sa conduite que la piété la plus fervente peut s'allier avec une tolérance parfaite. « La foi apostolique, disait le dévot empereur dans le préambule d'un de ses diplômes, nous ordonne de faire du bien à nos sujets qui professent la même foi, mais elle ne nous défend pas d'en faire également à ceux qui professent une foi différente. » Fidèle à ces principes, Louis accorda à plusieurs Juifs sa protection la plus libérale, sous forme de priviléges. Il exempta ces protégés d'impôts et de vexations, réglementa la procédure de leurs démêlés avec les chrétiens, défendit de les soumettre à l'épreuve de l'eau et du feu, qui violentait leurs croyances ; il interdit aussi de baptiser leurs esclaves sans leur consentement et chargea des Juifs, malgré les anciennes prohibitions des conciles, du recouvrement des contributions. Ces mesures libérales ne trouvèrent pas grâce devant le zèle fanatico de l'archevêque de Lyon, Agobard.

Agobard était un prélat savant et intelligent, mais intrigant, ambitieux et intolérant. Ses premiers démêlés avec la communauté juive de Lyon avaient décidé l'empereur à nommer un « conservateur des priviléges des Juifs », Evrard, qu'il envoya dans ce diocèse. Mécontent des procédés de ce personnage, l'archevêque écrivit deux fois à la cour pour s'en plaindre ; comme ses lettres ne firent guère d'impression sur Louis, il vint en personne renouveler ses doléances. Mais l'empereur enjoignit au bouillant prélat de retourner à son siège épiscopal.

Les lettres d'Agobard, qui se sont conservées, jettent un jour fort instructif sur la prospérité commerciale qu'avaient atteinte les Juifs à cette époque : on peut, il est vrai, le soupçonner parfois d'exagérer pour les besoins de la cause. L'archevêque se plaint d'abord que les Juifs aient des esclaves ; il les accuse d'enlever les enfants des chrétiens et d'aller les vendre en Espagne. Ils élèvent, dit-il, de nouvelles synagogues contre la disposition expresse du Code Théodosien ; à Lyon, où ils occupent un des plus beaux quartiers de la ville, ils ont construit un temple monumental (à mi-côte de la montagne de Fourvière). Ils vivent familièrement avec les chrétiens, leur vendent leur viande et leur vin, les emploient comme ouvriers ou domestiques ; ils leur font célébrer le samedi avec eux et les obligent à travailler le dimanche : le marché du samedi a dû être remis à un autre jour. De plus, ils affichent un luxe insolent ; leurs femmes portent des parures magnifiques qu'elles prétendent avoir reçues en cadeau des dames du palais. Ajoutons, au dire d'Amolon, successeur d'Agobard, que les Juifs ont des prédicateurs qui, à en croire plusieurs chrétiens, prêchent mieux que les curés. Ce dernier crime paraissait aux pieux archevêques le plus irrémissible de tous. Ce n'est pas sans raison, semble-t-il, qu'ils redoutaient l'influence du savoir et de la dialectique des rabbins sur l'esprit des fidèles. C'est l'époque où se produisit une conversion au judaïsme qui fit scandale : un diacre du palais, l'Alaman Bodon, se fit juif, prit le nom d'Éléazar et se fixa à Saragosse, où il épousa une Juive (839).

Sous les faibles successeurs de Louis le Débonnaire, l'hostilité du haut clergé contre les Juifs ne fit que s'accentuer. Au concile de Meaux (848), les plus illustres prélates, Amolon, archevêque de Lyon, Hincmar, archevêque de Reims, demandent la remise en vigueur de tous les décrets (canons) des conciles mérovingiens. Charles le Chauve est encore assez énergique pour leur tenir tête et prend à son service quelques israélites; mais on répand le bruit que son médecin juif Séde-
cias l'a empoisonné; bientôt, d'ailleurs, les dissensions intestines, les incursions des Normands, les progrès de la féodalité naissante énervent complètement le pouvoir royal. Il ne sert plus de rien aux Juifs d'être placés « sous la garde et mainbournie » de la Couronne, qui pouvait disposer de leurs biens et de leurs personnes; les rois assistent impuissants aux violences et à l'arbitraire des évêques; l'archevêque de Sens, Anségise, expulse les Juifs de son diocèse; à Béziers, la populace, excitée par les prédications de l'évêque, les assaille tous les ans à coups de pierres le dimanche des Rameaux; à Toulouse, l'insistance du clergé institue ou maintient l'odieux usage de la *colaphisation*¹. Finalement, les Carolingiens dégénérés se firent les complices des haines cupides du clergé et tournèrent contre les Juifs les pouvoirs qu'ils s'étaient arrogés d'abord pour les défendre : Charles le Simple donne aux églises de saint Juste et de saint

1. D'après cet usage, qui ne disparut qu'au XIII^e siècle, chaque année, le jour du Vendredi-Saint, le syndic de la communauté juive recevait sous les yeux du comte un grand soufflet, en expiation de la mort de Jésus-Christ.

Quentin, « à titre d'aumône », toutes les terres, métairies et vignobles que les Juifs possédaient dans le comté de Narbonne (914).

Sous les derniers Carolingiens, les Juifs de Gaule commencent à se répandre en Allemagne et y fondent des colonies bientôt florissantes : Worms, célèbre par son imposante synagogue (1034), Mayence, où se fixa une famille riche et lettrée originaire de Lucques, les Calonymos, sont parmi les plus anciennes ; viennent ensuite Magdebourg, Mersebourg, Ratisbonne ; de là les Juifs rayonnèrent peu à peu jusqu'en Bohême, où on les rencontre dès 942, en Moravie et en Pologne. En Allemagne, sous les empereurs saxons, les Juifs, exclus de la société féodale, sont considérés comme propriété de l'Empire, qui leur accorde sa protection en échange d'un tribut. Ce tribut et le droit d'« avoir » des Juifs étaient d'ailleurs souvent concédés à un prince, à une ville, à une église. Les empereurs s'acquittèrent assez loyalement de leurs devoirs de protecteurs des Juifs, et ceux-ci ne leur marchandèrent pas leur reconnaissance : à une bataille livrée en Italie, Otton II dut son salut, dit-on, au dévouement du Juif Calonymos (982). Sous Henri II, la conversion au judaïsme du chapelain royal Wecelin fit autant de scandale que celle de Bodo au temps de Louis le Pieux ; elle ne fut peut-être pas étrangère à l'expulsion des Juifs de Mayence (1012), qui fut d'ailleurs bientôt rapportée.

CHAPITRE IV

LE SIÈCLE DES CROISADES

SOMMAIRE : § 1. Les rabbins français : Gerson, Raschi, les Tosafistes. — § 2. La première croisade : massacres sur les bords du Rhin. La deuxième croisade : spoliations, moines précheurs. La troisième croisade : les martyrs de York. — § 3. Juifs de France pendant les croisades. Prospérité des Juifs du Midi.

I

Le judaïsme en pays chrétien ne s'est pas associé à la vie intellectuelle des nations médiévales comme en pays musulman. Séparés du christianisme par un fossé bien plus profond que de l'islamisme, les Juifs ignoraient, en outre, la langue qui servait de véhicule à toute la littérature savante du Moyen-Age, le latin. Par la force des choses, ils se confinèrent donc dans l'étude pratique de la Bible et du Talmud; ce ne fut qu'à la fin du XII^e siècle que, sous l'influence des écrits de Maïmonide, un souffle philosophique pénétra dans les écoles rabbiniques de la France du Midi.

Les études talmudiques en Gaule prirent leur pre-

mier essor à Narbonne, d'où elles se propagèrent dans la France du Nord et dans la Lotharingie (pays entre Rhin et Meuse). Un rabbin de Metz, Gerson (Gerschom), mort vers 1040, élève des docteurs de Narbonne, fonda à Mayence une école importante, dont les désastres de la première croisade devaient malheureusement, dès la fin du siècle, interrompre la prospérité. Gerson, surnommé « la lumière de l'exil » (*mébr hagôlah*), écrivit des commentaires sur le Talmud et attacha son nom à diverses décisions légales importantes, sanctionnées par le synode rabbinique de Worms, telles que la prohibition de la polygamie, celle du lévirat et du divorce unilatéral (non accepté par la femme), le respect absolu du secret des correspondances. Après lui, le goût des travaux littéraires se propagea parmi les rabbins de Champagne, d'Anjou, de Maine et de Limousin; mais ils ne produisirent d'abord guère que des chants liturgiques et des recueils de *haggadas*.

Il était réservé à R. Salomon Isaki, plus connu sous le nom abrégé de Raschi (1040-1105)¹, de mettre le talmudisme français hors de pair. Né à Troyes en Champagne, formé dans les écoles de Worms et de Mayence, Raschi fonda lui-même dans sa ville natale

1. L'usage s'était introduit à cette époque de désigner les rabbins célèbres par un mot composé des initiales de leurs différents noms. C'est ainsi que R. Salomon Isaki devient Raschi, R. Isaac ben Méir (petit-fils de Raschi) Ribam, R. Samuel ben Méir, Raschbam, etc. La même coutume existait en Espagne et en Orient : l'on trouve parfois Rambam pour Maimonide (R. Moïse ben Maimon), Raschba pour Salomon ben Adret, Rôsch pour R. Ascher ben Yehiel.

une école qui attira bientôt des disciples de toutes les parties de la France et de l'Allemagne. Il y composa ses savants commentaires sur la plupart des livres du Talmud, monuments d'une science profonde, sans lesquels la grande compilation babylonienne serait à peu près inaccessible et qui en sont restés l'accompagnement obligé; on lui doit aussi des gloses sur le Pentateuque qui sont demeurées jusqu'aujourd'hui populaires. La clarté, la précision, la mesure, qualités vraiment françaises, distinguent l'exégèse de Raschi; on ne peut lui faire un grand reproche, dans le temps où il a vécu, d'avoir trop pris au sérieux l'interprétation *haggadique* de certains versets de la Bible. Sa langue courante, ainsi que celle de ses émules et de ses disciples, même ceux des provinces rhénanes, était le français, comme le prouve le grand nombre de mots de la langue vulgaire répandus dans leurs écrits à titre de gloses explicatives des termes hébreux difficiles. Le recueil de ces gloses, entrepris par des savants contemporains, forme une contribution précieuse et inattendue à l'histoire du vieux français.

L'école de Raschi fleurit pendant deux siècles. Elle eut son siège principal en Champagne, à Troyes et dans la petite ville de Rameru. Ses docteurs sont connus sous le nom général de *tossafistes*, parce que, dans leur respect religieux pour la mémoire du maître, ils ne présentaient leurs commentaires que comme un complément (*tossafot*) de ceux de Raschi. Les principaux *tossafistes* appartinrent à la famille de Raschi; ce furent ses gendres, Méir ben Samuel

et Juda ben Nathan, ses petits-fils Isaac, Samuel et Jacob Tam (1100-1171), dont le dernier correspondit en vers avec Ibn Ezra; enfin, son arrière-petit-fils Isaac de Dampierre. Au XIII^e siècle appartiennent Moïse de Coucy et Simson ben Abraham de Sens; ces derniers docteurs ont compilé les gloses de leurs prédécesseurs sous la forme où elles nous sont parvenues.

Les explications des tossafistes français sur le Talmud se distinguent par une étonnante finesse dialectique, par une vaste érudition et par un souci constant des besoins de la pratique; cette dernière qualité s'explique en partie par l'habitude qu'avaient prise les Israélites de recourir aux tribunaux rabbiniques pour la décision de tous leurs procès civils; un des nombreux synodes de rabbins tenus à cette époque leur en fit même un devoir, sous peine d'excommunication. Mais si les rabbins français sont égaux ou supérieurs à leurs rivaux d'Espagne comme praticiens et comme critiques, ils ne soutiennent pas la comparaison avec eux sous le rapport des connaissances profanes. Ils ignorent les vrais principes de la langue hébraïque, énoncés en Espagne dès le XI^e siècle; quant à la philosophie, elle leur est aussi étrangère que la poésie.

L'exégèse biblique des tossafistes ne manque pas de hardiesse; c'est ainsi que Samuel ben Méïr, petit-fils de Raschi, interprète comme une figure poétique le célèbre verset de l'*Exode* sur lequel est fondé l'usage des *tefillin*: « Et ceci sera comme un signe dans votre main et comme un monument devant vos yeux, afin

que la loi du Seigneur soit toujours dans votre bouche¹. » Cette hardiesse, naïve jusqu'à l'extravagance, est parfois inspirée par une très haute conception de la vérité religieuse. Yom Tob de Joigny, choqué du verset de la Bible² : « Faisons l'homme à notre image, » qui semble prêter à Dieu une forme tangible et humaine, l'interprète en ce sens : « Que les hommes fassent l'homme à leur image; » c'est montrer plus de souci de la théologie que de la grammaire. La morale des tossafistes ne s'inspire pas d'un idéal moins élevé. Le *Grand Livre des préceptes* de Moïse de Coucy proclame qu'il ne faut pas tromper les chrétiens ni leur mentir; il condamne même toute tentative de se soustraire à l'impôt, car « c'est voler le trésor du roi. » Combien de nos contemporains, juifs ou non, auraient profit à méditer des préceptes de ce genre!

II

Le remarquable développement de la science rabbinique dans la France du Nord coïncide avec les épreuves douloureuses qui marquèrent pour les Juifs l'époque des croisades. Le but de ces expéditions, incessamment renouvelées pendant près de deux cents ans, était d'arracher la Terre Sainte, les lieux sanctifiés par le séjour de Jésus-Christ, aux mains des infi-

1. *Exode*, XIII, 9.

2. *Genèse*, I, 26.

dèles. Elles correspondaient à un ensemble de sentiments très divers où la soif des aventures et du butin se mêlait à un enthousiasme religieux poussé jusqu'au fanatisme. L'Europe occidentale avait mis cinq siècles à se *christianiser* complètement : les croisades furent comme l'explosion vigoureuse de ce christianisme enfin adulte. Il n'était que trop naturel qu'il se tournât à la fois contre l'infidèle du dedans et contre celui du dehors, contre le Juif et bientôt contre l'hérétique en même temps que contre le musulman. Si l'on faisait un crime au musulman de détenir le sépulcre de Jésus, comment pardonner à l'israélite d'avoir mis Jésus au tombeau ?

Ce fut la première croisade qui fut signalée par les pires violences ; l'Allemagne en fut le principal théâtre. Une multitude ignorante et grossière, qui précédait l'armée principale, se rua tout à coup sur les florissantes communautés juives de la Moselle et du Rhin ; un certain Emicho était le chef de ces bandes, qui commirent en quelques mois d'épouvantables excès. A Trèves, à Spire, à Worms, à Mayence, à Cologne, et plus loin à Ratisbonne et à Prague, les Juifs furent sommés de choisir entre le baptême et la mort. Beaucoup cédèrent à la contrainte ; les plus courageux résistèrent jusqu'au bout et furent massacrés ; quelques-uns, devançant le martyre, s'entr'égorgaient pour échapper à la fureur raffinée des bourreaux. On évalue à douze mille le nombre des victimes ; partout la spoliation et l'incendie accompagnèrent la boucherie (mai 1096).

Les princes laïques et ecclésiastiques de l'Allema-

gne ne prirent en général aucune part à ces horreurs; ils cherchèrent même à protéger les Juifs contre leurs ennemis, et l'archevêque de Cologne notamment leur offrit un asile dans ses châteaux-forts. Malheureusement, l'autorité était à peu près désarmée contre ces brigands, qui se croyaient tout permis par la sainteté de leur but; spectatrice impuissante, elle dut laisser passer le torrent. Quand il se fut perdu dans la vallée du Danube, on s'efforça tant bien que mal de réparer les ruines qu'il avait faites; l'empereur Henri IV, sans se soucier des remontrances du pape, autorisa même expressément les Juifs convertis par force à retourner à leur ancienne croyance.

Des scènes semblables se renouvelèrent, quoique sur une moindre échelle, lors de la prédication de la deuxième croisade (1146). Le pape Eugène II, pour favoriser l'entreprise, avait dispensé tous ceux qui prendraient la croix de payer aux Juifs les intérêts de leurs dettes. Cette mesure équivalait à une véritable spoliation; elle ne suffit pas cependant aux plus exaltés du clergé. Des moines prêcheurs parcoururent l'Allemagne et la France en excitant le zèle des populations contre les Juifs. « A quoi bon, disaient le moine Raoul et l'abbé Pierre de Cluny, s'en aller au bout du monde, à grande perte d'hommes et d'argent, pour combattre les Sarrasins, quand nous laissons demeurer parmi nous en paix d'autres infidèles qui sont mille fois plus coupables envers le Christ que les mahométans? » Ce raisonnement parut si juste que les massacres recommencèrent dans l'Allemagne

méridionale. Il fallut l'intervention active de l'illustre abbé de Clairvaux, saint Bernard, pour arrêter l'effusion du sang et détourner la fureur des croisés.

La persécution de la troisième croisade eut surtout pour théâtre l'Angleterre. Les Juifs de ce pays étaient venus de Normandie à la suite de Guillaume le Conquérant (1066). Fixés surtout dans les grandes villes, Londres, York, Lincoln, ils y jouissaient depuis plus d'un siècle d'une liberté à peu près complète, à la faveur de laquelle ils acquièrent des richesses considérables et commencèrent à cultiver le Talmud. Leur prospérité causa leur perte en excitant des passions cupides. Le jour même du couronnement de Richard Cœur-de-Lion (3 septembre 1189), une sédition, favorisée par l'archevêque de Cantorbéry, souleva la ville de Londres contre les Juifs. Leurs maisons et leurs synagogues furent incendiées, eux-mêmes massacrés en grand nombre; un seul d'entre eux consentit à recevoir le baptême. Le roi Richard, prince chevaleresque, châtaïa sévèrement les auteurs de ces désordres; mais à peine fut-il parti pour la Terre Sainte que les croisés recommencèrent leurs excès, « moins par un zèle sincère pour la cause de la foi, dit un chroniqueur du temps, que parce qu'ils s'irritaient de l'opulence des Juifs et convoitaient leur fortune. » A Lynn, à Norwich, à Stanford se produisirent des scènes sanglantes.

La nombreuse et riche communauté de York crut échapper au péril en se réfugiant dans la citadelle royale; mais elle s'y vit bientôt assiégée par une armée de brigands, de moines et de bourgeois, dont

le gouverneur du comté autorisait ou subissait l'audacieuse entreprise. Pendant six jours les Juifs repoussèrent tous les assauts de leurs ennemis; le septième jour, comme les vivres manquaient, les infortunés, sur l'avis d'un docteur de la loi, Rabbi Yom Tob de Joigny, résolurent de se donner eux-mêmes la mort. Ils détruisirent leurs trésors, mirent le feu à la citadelle et s'égorgèrent enfin les uns les autres. Le chef de la communauté, le riche Jossé, qui avait échappé par miracle au massacre de Londres, poignarda d'abord sa femme Anna, puis reçut la mort de la main du rabbin. Les rares survivants ouvrirent les portes aux assiégeants et se déclarèrent prêts au baptême; mais on n'écucha ni leurs supplications, ni leurs sanglots, et ils furent tous passés au fil de l'épée. Le nombre des martyrs s'éleva, dit-on, à cinq cents (17 mars 1190).

III

Il semble que la France, dont la noblesse prit aux croisades une part prépondérante, eût aussi dû déchaîner le plus violemment contre les malheureux Juifs établis sur son territoire. C'est le contraire qui eut lieu : la situation des Juifs de France pendant le XII^e siècle fut, à tout prendre, assez enviable. Dans la France du Nord, Sens, Troyes, Paris avaient des communautés riches et prospères, bien qu'il faille rejeter comme une fable ridicule le récit du chroniqueur Rigord suivant lequel les Juifs possédaient

la moitié des maisons de Paris. Les communautés de Champagne et de Bourgogne étaient pourvues d'une organisation régulière et nommaient un prévôt chargé de représenter leurs intérêts auprès du seigneur. Les Juifs n'habitaient pas seulement les villes ; ils étaient répandus jusque dans les villages, et ils y vivaient non exclusivement ni même principalement de l'usure, mais du produit des champs et des vignes qu'ils cultivaient. D'autres se consacraient à l'industrie, au commerce, à la médecine. Le goût de l'instruction était général, et à côté des écoles primaires s'ouvriraient des écoles supérieures où florissait l'étude du Talmud.

Ce qui est particulièrement remarquable, c'est le manque d'animosité entre Juifs et chrétiens. Sans doute les Juifs vivaient beaucoup entre eux, pratiquant sévèrement leurs lois cérémonielles et alimentaires ; mais il n'existant pas encore de barrière infranchissable entre les sectateurs des deux religions : matériellement, le Juif n'était pas enfermé dans un *ghetto* ; moralement, il s'était *francisé* autant que le permettaient l'organisation sociale et les préjugés réciproques. Ainsi les Juifs portaient des noms de famille ou des sobriquets français : Boucherot, Bonnefoy, Bonami, Châtelain ; ils modifiaient à la française ou traduisaient leurs prénoms hébreuques : Isaac devenait Haquin, Joseph Jossé, Haim Vivant. Nous avons déjà mentionné ces gloses romanes en caractères hébreuques, éparses dans les commentaires des tossafistes, qui prouvent que le français était la langue courante des Juifs. Bien plus, au XII^e siècle, la

lecture hebdomadaire des sections sabbatiques du Pentateuque se faisait en français. Certains Juifs étaient admis dans l'intimité de hauts prélates : tel encore, vers 1240, ce rabbin Nathan, *official*, familier de l'archevêque de Sens. Dans les controverses avec les prêtres catholiques, dont nous avons conservé de nombreux procès-verbaux ou extraits¹, on permettait aux rabbins une étonnante liberté de parole et des épigrammes plus qu'irrévérencieuses. Nathan d'Étampes, à qui un chrétien demande pourquoi le peuple juif endure un si long châtiment, répond : « C'est parce qu'il a laissé diviniser un des siens. » Un moine s'informe de Joseph Kara pourquoi les Israélites n'ont pas de cloches : « Va-t'en au marché aux poissons ; tu verras que les bons étalages sont silencieux ; il n'y a que les marchands de harengs qui orient leur marchandise. »

Il ne faudrait pas cependant se représenter le XII^e siècle comme un âge d'or pour le judaïsme français ; les causes qui au siècle suivant amèneront sa ruine, et sur lesquelles nous reviendrons, opéraient déjà à la sourdine. De plus, le domaine royal, jusqu'à Philippe-Auguste, resta fort exigu, et la bienveillance personnelle des premiers Capétiens, notamment de Louis VII, pour les Juifs n'empêchait pas ceux-ci d'être parfois molestés ou massacrés sur le territoire des grands vassaux. Dès l'époque de la prédication de la deuxième croisade, il y eut des tueries locales : à

1. Voir Zadoc Kahn, *le Livre de Joseph le Zélateur* (fils de Nathan official), *R. E. j.*, I et III.

Rameru, métropole religieuse de la Champagne juive, le vénérable Tam, petit-fils de Raschi, vit sa maison pillée et n'échappa à la mort que par miracle (1147). En 1171, à la suite d'une accusation de meurtre rituel — la première de ce genre qui se soit produite en France, — le comte Thibaut de Champagne fit brûler vifs cinquante et un Juifs, toute la communauté de Blois. Vingt ans après, une exécution encore plus horrible eut lieu à Bray-sur-Seine, où plus de cent Juifs trouvèrent la mort sur le bûcher (1191). Enfin, quand Foulques de Neuilly prêcha la quatrième croisade, bien des barons, exaltés par ses discours, laissèrent piller les Juifs ou les proscrivirent de leurs seigneuries (1198). Nous remettons au chapitre suivant le tableau des fluctuations de la politique de Philippe-Auguste à l'égard des Israélites : elles inaugurent réellement une nouvelle période de leur histoire.

Pendant que dans la France du Nord se multipliaient les signes précurseurs de l'orage, dans les provinces du Midi, surtout dans la Provence et le Languedoc, la situation du judaïsme n'avait fait que s'améliorer depuis la chute des Carolingiens. Dans ces contrées, où florissait l'hérésie des Cathares (Albigéois), les souvenirs persistants de la grandeur romaine et le contact de l'Espagne musulmane avaient donné naissance à une civilisation brillante, qui s'alliait à une large tolérance religieuse. Les vicomtes de Béziers, les comtes de Toulouse Raymond V et Raymond VI se signalèrent entre tous par leurs sentiments judéophiles; sourds aux objurgations de

l'Église, ils nommèrent plusieurs Juifs aux fonctions de bailli. Les villes de Narbonne, Béziers, Montpellier, Lunel, Beaucaire, Marseille, de simples bourgades comme Bourg-Saint-Gilles et Posquières eurent des communautés prospères, étroitement unies entre elles, et où l'activité commerciale ne nuisait pas à la pureté des mœurs, Les documents nous montrent les commerçants juifs de Marseille en relation avec Bougie, Acre, Valence ; ils ne s'occupent que de négoce, nullement de change ni d'usure. A Narbonne la communauté était gouvernée par un dignitaire appelé *naci* ou *gaon*, que les chrétiens désignaient sous le sobriquet de « roi juif » ; cette dignité était héréditaire dans la famille de R. Makhir, préteur descendant du roi David. Le siège de cette famille était la *cortada*, qui constituait un franc alleu. En 1165 Benjamin de Tudèle trouva Calonymos, fils du *naci* Todros, possédant de vastes propriétés, des biens-fonds qui lui avaient été donnés par les seigneurs du pays « et que personne n'aurait pu lui enlever de force. » Narbonne avait aussi un hôpital juif et un établissement de bains ; c'était vraiment la capitale juive de la France méridionale.

L'activité intellectuelle de ces communautés était à la hauteur de leur prospérité matérielle. Montpellier, Narbonne, Lunel avaient des écoles rabbiniques qui servirent d'intermédiaires d'une part entre les écoles d'Espagne et celles de la France du Nord, d'autre part entre la civilisation arabe et les universités chrétiennes naissantes. A Montpellier, Juifs et Arabes concoururent à la fondation de la célèbre école de médecine qui

rivalisa bientôt avec celle de Salerne. A Lunel, un riche Mécène, Meschullam ben Jacob (mort en 1170), exerça une influence comparable à celle de Hasdai. C'est en grande partie par l'effet de ses libéralités qu'on vit des familles entières de savants se consacrer à traduire ou à résumer en hébreu, et par conséquent à rendre accessibles à la masse de leurs coreligionnaires, les ouvrages des rabbins espagnols, écrits en arabe. Telles furent les dynasties des Kimhi à Narbonne et des Ibn Tibbon à Lunel. Les premiers vulgarisèrent surtout les découvertes des Juifs d'Espagne dans le domaine de la grammaire et de l'exégèse biblique — la grammaire de David Kimhi resta classique —, les seconds traduisirent de préférence les poètes et les philosophes, Saadia, Bahya, Gabirol, Halévi, Maïmonide. D'autres s'appliquèrent aux œuvres d'Averroès et des commentateurs arabes d'Aristote; quelques-uns écrivirent même leurs traductions en latin. Le XIII^e siècle sera l'âge d'or des traducteurs juifs : l'empereur Frédéric II emploie Jacob Anatoli et Juda Cohen de Tolède; Charles d'Anjou pensionne Faradj et lui permet de placer son portrait en tête de la traduction latine d'une encyclopédie médicale arabe; Robert d'Anjou utilise le savoir du Provençal Calonymos. Les traductions hébraïques et latines des Juifs ont joué un grand rôle dans cette première renaissance du XIII^e siècle : par elles la philosophie d'Aristote et la science de Ptolémée se sont répandues dans les universités chrétiennes, où elles devaient régner sans partage jusqu'à Ramus et Copernic.

LIVRE III

LES PROSCRIPTIONS

(1200-1500)

CHAPITRE I

LA LITTÉRATURE JUIVE DE MAÏMONIDE À ABRAVANEL

SOMMAIRE : § 1. Allégoristes et orthodoxes. Première campagne contre le *More* : Salomon de Montpellier. Deuxième campagne : Abba Mari de Lunel, Rabbenou Ascher. Déclaration du synode de Barcelone. Lévi ben Gerson. — § 2. Origines de la Cabbale. Le *Zohar*. Propagation et funeste influence de la Cabbale. — § 3. Littérature rabbiniue en Espagne. Nahmanide et Salomon ben Adret. Le troubadour Santob de Carrion. Littérature talmudique : les *Turim*. Polémique avec le christianisme : Hasdai Crescas, Joseph Albo, Isaac Abravanel.

I

Avec le XIII^e siècle et le pontificat d'Innocent III, le catholicisme, jusque-là en quelque sorte sur la défensive contre les Juifs, prend une offensive vigoureuse et inaugure l'ère des persécutions véritables. Ces persécutions, qui se présentent sous la forme infini-

ment variée de lois humiliantes, d'exactions fiscales et d'explosions du fanatisme populaire, aboutissent à l'exclusion complète des Juifs de tous les pays de l'Europe occidentale où leur civilisation avait pris un réel essor : l'Angleterre les chasse à la fin du XIII^e siècle, la France à la fin du XIV^e, l'Espagne et le Portugal à la fin du XV^e. Avant de raconter ce long martyrologue nous devons jeter un rapide coup d'œil sur les dernières productions en Occident de cette littérature juive, qui avait déployé tant de fécondité depuis Hasdai jusqu'à Maïmonide. Le spectacle qu'elle offre pendant les trois siècles que nous abordons (1200-1500) est loin d'être aussi captivant : si les études talmudiques proprement dites conservent leur éclat, le génie poétique se fait rare, l'esprit de libre recherche faiblit, les fausses sciences et les superstitions envahissent le judaïsme et le dégradent; on dirait parfois que les obscurants du dedans font cause commune avec les oppresseurs du dehors.

Par une singulière ironie du sort, les écrits de Maïmonide, qui, dans la pensée de leur auteur, devaient clore les discussions rabbiniques, réconcilier définitivement la foi et la raison et resserrer à jamais le lien moral et religieux entre les Juifs de toutes les parties du monde, servirent au contraire de brandon de discorde, et amenèrent indirectement, par la réaction qu'ils provoquèrent, la ruine des études philosophiques; le même siècle vit s'allumer les bûchers de Troyes et de Strasbourg, et brûler par des mains juives le *More Neboukhim*.

C'est surtout parmi les Juifs du Midi de la France,

à l'intelligence agile et hardie comme leurs compatriotes chrétiens, que le *More* avait été accueilli avec enthousiasme. L'esprit philosophique et critique, une fois éveillé par ce chef-d'œuvre, ne s'arrêta pas à mi-chemin. On vit surgir parmi les rabbins de Provence des commentateurs qui, non contents de refuser toute valeur religieuse à la *haggada*, professaient des opinions hérétiques sur la création et la résurrection, et, à force d'user de l'interprétation allégorique, finissaient par chasser le surnaturel de la Bible. D'autres n'attribuaient au Talmud tout entier qu'une valeur relative et temporaire. Bien plus, on en vit qui s'affranchissaient même du joug des pratiques cérémonielles, parce qu'ils n'acceptaient pas l'explication rationnelle que Maïmonide en avait proposée.

Ces tendances excitèrent l'horreur des rabbins de l'ancienne école (France du Nord, Allemagne, Orient) pour qui chaque mot, chaque figure de l'Écriture ou même du Talmud avait son prix et devait s'interpréter à la lettre. Ils voyaient surtout dans la tentative prématurée de rompre le lien des pratiques cérémonielles un germe de mort pour le judaïsme, qui, privé de cette sujexion tyrannique, mais nécessaire, n'aurait pas tardé à succomber aux attaques et aux séductions du dehors.

Déjà, du vivant de Maïmonide, ses doctrines et surtout son dessein de rendre inutile l'étude du Talmud avaient excité les scrupules de quelques docteurs; Abraham de Posquières avait commenté sévèrement son Code talmudique; Aboulafia de Tolède en avait dénoncé les erreurs aux rabbins de Lunel. Peu

d'années après sa mort, trois cents rabbins de France et d'Angleterre, qui émigraient en Palestine, étant venus à passer par l'Égypte, l'un des plus illustres, Simson ben Abraham, de Sens, refusa de rendre visite à Abraham Maïmonide, prince des communautés égyptiennes, à cause des opinions hérétiques de son père. Mais l'attaque ouverte contre le *More* partit d'un obscur rabbin de Provence qui, le premier, osa dire hautement ce que beaucoup pensaient tout bas.

En 1232, Salomon ben Abraham de Montpellier lança l'excommunication contre tous ceux qui liraient le *More* ou qui s'occuperaient d'autres études que de la Bible et du Talmud. Cette déclaration de guerre provoqua une scission violente entre les rabbins de Provence, généralement favorables à Maïmonide, et ceux d'Espagne qui, pressentant les jours d'épreuve, commençaient à exagérer la rigueur de leur orthodoxie. Toutefois, la première campagne des obscurants tourna à leur confusion. Salomon commit l'insigne folie d'invoquer l'intervention de l'inquisition dominicaine et de faire brûler les livres de Maïmonide à Montpellier et à Paris, comme injurieux pour la foi chrétienne. C'était là une espèce de trahison, qui réunit amis et adversaires du *More* dans une commune indignation contre le fanatique rabbin. On exerça de cruelles représailles contre ses acolytes, dont plusieurs eurent la langue coupée, et on laissa tomber provisoirement le débat sur Maïmonide et les études profanes : il devait reprendre avec une ardeur nouvelle à la fin du siècle.

Le signal de cette seconde attaque partit de

trois points à la fois : en Allemagne, en Palestine (Saint-Jean-d'Acre) et en Provence. Dans cette dernière contrée la lutte s'exaspéra davantage, parce que le danger paraissait plus pressant. Alarmé des progrès de l'école rationaliste, qui avait alors son centre d'action à Perpignan et son docteur attitré dans la personne de Lévi de Villefranche, un rabbin de Lunel, Abba Mari (Astruc), prend l'initiative d'une campagne dont le but avoué est d'interdire à la jeunesse l'étude des sciences profanes et de la philosophie. La lutte durait depuis quelque temps entre Abba Mari et les rabbins de Montpellier, qui défendaient avec énergie les droits de la pensée, lorsque Salomon ben Adret, la plus haute autorité rabbinique de l'Espagne, que les deux factions avaient choisi pour arbitre, influencé peut-être par le savant talmudiste allemand, Ascher ben Yehiel, qui venait de s'établir en Espagne, réunit à Barcelone un synode de trente rabbins, qui prononça l'excommunication (*herem*) contre quiconque, avant l'âge de vingt-cinq ans, lirait un ouvrage scientifique dans la langue originale ou dans une traduction hébraïque : on ne faisait exception que pour les livres de médecine, autorisés expressément, disait-on, par le Talmud; quant aux commentaires philosophiques sur l'Écriture, ils furent condamnés au bûcher, et leurs auteurs voués aux peines de l'enfer. Cet anathème, lu en grande solennité dans la synagogue, fut officiellement transmis aux communautés d'Espagne, de France et d'Allemagne (26 juillet 1305).

On peut dater de la déclaration des rabbins de Barcelone le commencement du déclin de la civilisation juive en Espagne; en Provence, au contraire, cette condamnation solennelle n'eut qu'un médiocre effet. Groupés autour de la famille des Ibn Tibbon, les rabbins provençaux opposèrent anathème à anathème, et entretinrent jalousement, au milieu des épreuves multiples du XIV^e siècle, le flambeau des études indépendantes. Du sein de leurs communautés sortirent Yedaïa Penini de Béziers (Bedarschi), poète et polémiste; Moïse de Narbonne et Joseph Caspi de l'Argentière, commentateurs enthousiastes du *Moré* et d'Averroès; enfin et surtout, Lévi ben Gerson ou Gersonide (Lévi de Bagnols, 1288-1345), à la fois astronome, médecin, exégète et philosophe, dont les écrits astronomiques furent traduits de son vivant par ordre du pape Clément VI. Gersonide a laissé dans ses *Combats du Seigneur* (*Milkhamot Adonai*) un traité de théologie d'une hardiesse sereine, qui est comme un hymne à la lumière et à la vérité. Il fallut la proscription générale des Juifs du Midi pour tuer les recherches scientifiques parmi les communautés provençales; elles ne perdirent l'ardeur du savoir qu'avec le droit à l'existence.

II

La fin du XIII^e siècle, époque si fatale au judaïsme à tant d'égards, vit sortir de l'obscurité une fausse science, dont les progrès devinrent plus funestes

encore au sain esprit philosophique parmi les Juifs que le rigorisme outré des partisans exclusifs du Talmud : nous voulons parler de la *Cabbale*.

Le nom de Cabbale (synonyme de « réception » ou tradition) est de toute antiquité; la forme définitive de la doctrine cabbalistique est relativement très moderne. Au temps des *tannaim* et des *amoraïm*, il existait déjà parmi les Juifs un *mysticisme*, c'est-à-dire une doctrine secrète; elle se rattachait à l'étude des premiers chapitres de la *Genèse* et de la vision d'Ezéchiel (*merkaba*). Plus tard, à l'époque des derniers gaons, on trouve des superstitions assez grossières, qui gravitent autour de la théorie des anges et du *Metatron*, sorte d'intermédiaire mystérieux entre Dieu et le monde; on se plaint dans la description du trône, de la figure, des membres de la divinité; on en donne des mesures fantastiques. Ces imaginations monstrueuses, si opposées aux principes essentiels du spiritualisme juif, remplissent le *Schiour Koma*, le *Sefer Yezira* (livre de la création) et d'autres ouvrages, faussement attribués à un docteur du Talmud, R. Ismaël. Ces livres durent à leur obscurité même une certaine vogue; déjà Saadia commente le *Livre de la création*.

Toutefois, la véritable Cabbale ne naît qu'au xm^e siècle, en Espagne, en Allemagne et en Italie; en France, elle a pour promoteur Isaac ben Abraham, dit l'Aveugle, de Posquières (vers 1200). Elle se compose de deux éléments qui se développent d'abord isolément, puis se fondent dans un livre célèbre,

le *Zohar*, qui devint le véritable bréviaire de la Cabbale¹.

Le premier élément, le moins dépourvu de toute valeur philosophique, se relie aux anciennes spéculations des penseurs d'Alexandrie. A côté de l'Être suprême (*Ein sof*, l'« illimité »), la Cabbale reconnaît et adore dix puissances ou sphères (*Sefirot*), la Grâce, la Beauté, etc., qui sont les manifestations extérieures de la divinité immuable. Elle croit aussi à la migration des âmes (métémpsychose), et annonce la réalisation des espérances messianiques pour le jour où la dernière des âmes créées au commencement des choses aura vécu de la vie terrestre.

Le second élément de la Cabbale, d'origine aussi très ancienne, constitue la Cabbale *notarique* ou *Gematria* (du grec *grammateia*). Elle attribue une importance extraordinaire à la forme et aux noms des caractères de l'alphabet hébreu et des signes de numération, appelés ensemble « les trente-deux voies de la sagesse. » En prenant les mots du texte biblique tantôt avec leur valeur numérique, tantôt dans un sens allégorique spécial², elle découvre dans les

1. Le *Zohar* est écrit en chaldéen; la langue en est artificielle et la composition obscure. Son éditeur, Moïse de Léon, l'attribua au docteur tannaïte Siméon ben Yokhal, si célèbre pour avoir passé treize ans dans une grotte à l'époque des persécutions romaines (voir p. 22); mais cette attribution ne soutient pas l'examen. Il est probable que le *Zohar*, où entrent d'ailleurs des éléments de date et d'origine très diverses, est l'œuvre de son éditeur même, Moïse de Léon.

2. Si la Thora, dit le *Zohar* (III, 452), n'avait d'autre but que de faire des récits et d'exposer des choses ordinaires et profanes, il serait facile de faire aujourd'hui une Thora nouvelle qui serait plus riche. Au contraire, les récits de la Bible

phrases les plus simples une foule de révélations mystérieuses qui n'existent que dans l'imagination de leurs inventeurs. Bientôt, on cherche à tirer des conséquences pratiques de ce nouveau système d'exégèse (*sod*). On compose des mots étranges avec les lettres des divers noms de Dieu, on combine artificiellement des chiffres ou des lignes géométriques, et l'on s'imagine, où l'on cherche à persuader aux autres, que ces combinaisons puériles, vides de sens, sont de puissantes formules magiques, propres à donner la santé, la richesse, la science, — bref, qu'elles sont les moyens par lesquels l'âme croyante peut exercer une influence sur les destinées du monde.

La Cabbale, malgré l'absurdité de ses principes, répondait trop à certaines tendances innées à l'homme pour ne pas séduire vivement beaucoup d'esprits. En face de la philosophie abstraite, du froid rationalisme des disciples d'Aristote et de Maïmonide, elle ouvrait au rêve, comme on l'a dit, de mystiques avenues au bout desquelles les âmes crédules entrevoyaient le bonheur suprême. A ceux qui avaient mis en doute la valeur religieuse des prières et des pratiques, elle répondait que c'était là au contraire la véritable essence du judaïsme, le formulaire magique qui permettait à Israël d'entrer en communication directe avec les puissances célestes et d'agir par elles sur la marche de l'univers. On était d'ailleurs dans un âge

sont le vêtement qui enveloppe le corps, lequel lui-même sert d'enveloppe à l'âme, qui en constitue le sens véritable; dans le monde futur se révélera l'âme de l'âme, c'est-à-dire le sens le plus profond. *

où les hallucinations les plus fantastiques trouvaient une créance générale chez les chrétiens comme chez les Juifs : la sorcellerie, l'astrologie, l'alchimie exerçaient leur empire sur la foule ignorante et trônaient même à la cour des rois. La Cabbale vint prendre sa place à côté de toutes ces fausses sciences du moyen âge, qui tenaient lieu des sciences véritables et en ont préparé quelques-unes ; on lui attribua bien vite une origine divine et une portée infinie, et ses élucubrations, traduites en latin, furent étudiées avec ardeur par les savants chrétiens de la Renaissance, qui s'imaginaient y trouver une confirmation du christianisme.

Au sein du judaïsme, la Cabbale, quelque opposé que fût son système d'exégèse à celui des talmudistes orthodoxes, se ligua avec eux pour étouffer la philosophie. Presque aucun des rabbins illustres du XIII^e au XV^e siècle ne sut rester étranger aux spéculations troublantes du *Zohar*, et leur autorité contribua à répandre ce poison qui précipita la décadence intellectuelle de la race israélite.

III

Les deux plus hautes autorités religieuses de l'Espagne juive au XIII^e siècle sont Moïse ben Nahman, de Girone, ou Nahmanide (1195-1270), et son disciple Salomon ben Adret, de Barcelone (1235-1310).

Nahmanide, caractère conciliant, profond talmudiste, admirateur passionné d'Alfassi, dont il commenta les ouvrages, fut en philosophie un esprit

indécis, qui ne sut ni se garder du mirage de la Cabale, ni prendre ouvertement parti pour ou contre Maïmonide. Sur la fin de sa vie, en 1263, il soutint à Barcelone, devant le roi Jacques d'Aragon, une controverse fameuse contre un Juif converti, Pablo Christiani, qui avait mis son talent et son savoir talmudique au service du fougueux dominicain Raymond de Pennafort¹. Le rabbin juif sortit sans dommage de ce tournoi théologique, mais il se vit bientôt en butte à des persécutions pour en avoir publié un compte rendu dont on incrimina la véracité. Presque septuaginaire, il dut se décider à partir pour la Terre Sainte, fonda une école à Jérusalem, et y composa, avant de mourir, un commentaire du Pentateuque qui témoigne d'un juste sentiment de la langue et d'un invincible besoin de clarté.

Salomon ben Adret hérita du prestige de Nahmanide, de sa vaste science, et malheureusement aussi de son indécision. Après avoir conquis une réputation universelle qu'attestent ses nombreuses *Réponses* juridiques, composé un commentaire sur le code talmudique et des écrits polémiques remarquables, en réponse aux controversistes chrétiens et musulmans, il se laissa, déjà vieux, entraîner dans la croisade contre les études philosophiques et y joua le rôle que nous avons retracé.

Après la mort de Salomon ben Adret, l'influence désormais incontestée d'Ascher et de ses fils, jointe à l'aggravation du régime légal et social des israélites,

1. Is. Loeb, dans *R. E. j.*, XV.

acheva d'étouffer en Espagne les études profanes. Il n'est plus guère question de philosophes, de grammairiens; un seul poète mérite d'être cité: c'est le troubadour juif, R. Santob de Carrion (vers 1330), qui composa des vers pleins de grâce en langue castillane. Au début de son poème, adressé au roi Don Pèdre de Castille, il combat ainsi le préjugé humiliant qui pesait sur sa race :

Pour fleurir sur l'épine,
La rose a-t-elle un parfum moins charmant?
Le vin, liqueur divine,
Est-il moins doux pour naître d'un sarment?
L'aigle, oiseau de l'orage,
D'un nid grossier s'élance dans les airs,
Et la sagesse est sage
Encor qu'un Juif l'ait mise dans ses vers !.

Santob ne trouva que bien peu d'émules parmi ses coreligionnaires; un rigorisme exagéré, souvent superstitieux, encouragé par l'isolement des Juifs et l'oppression croissante, envahissait et desséchait les âmes. Même l'exégèse talmudique porte la marque de cette contrainte. Le code classique de cette époque, les *Turim*, œuvre d'un des fils d'Ascher, dépasse de beaucoup, par la rigueur et l'étroitesse, l'ouvrage analogue de Maïmonide.

Un seul genre produit encore des écrivains vraiment originaux: c'est la controverse religieuse. Les

1. Santob n'est pas le seul Juif du moyen Âge qui se soit distingué comme poète dans la langue vulgaire. L'Allemagne du XIII^e siècle compte un Juif, Süsskind de Trimberg, parmi ses *Minnesänger* ou troubadours; et l'on trouvera dans le chapitre suivant un spécimen de la poésie française des Juifs de Champagne vers la même époque.

polémistes chrétiens, Josué de Lorca, Juif baptisé, Alphonse de Spina (l'auteur du célèbre *Rempart de la foi*, rempli d'insinuations calomnieuses) trouvèrent de dignes adversaires, dont plusieurs, comme l'éloquent Prosiat Duran, apportèrent dans l'exposé de la religion juive des idées philosophiques. Le plus remarquable de beaucoup est Hasdaï Crescas, penseur original qui, dans son *Or Adonai*, rompt avec Aristote et prépare Spinoza (fin du XIV^e siècle).

La philosophie religieuse, beaucoup plus religieuse que philosophique, est représentée par les *Ikkarim* (Principes) de Joseph Albo (1380-1444), écrits avec clarté. Déjà Abba Mari de Lunel, le fanatique ennemi de la philosophie, et Crescas avaient tenté une réduction des treize articles de foi de Maïmonide; Albo va plus loin et résume le dogme israélite en trois vérités fondamentales : l'existence de Dieu, la révélation et la rétribution, d'où découle tout le reste. Il relègue à l'arrière-place la croyance au Messie, dont la venue avait tant de fois été annoncée à date fixe par les théologiens et les cabbalistes, toujours, et parfois cruellement, démentis par les événements; en revanche, sa doctrine du salut, étrangère à la religion juive, trahit l'influence du christianisme, dont Albo fut cependant un des adversaires les plus acharnés. Au reste, il ne faut pas attribuer une importance démesurée à ces discussions sur le nombre et le contenu des articles de foi. Ce qui fait précisément l'originalité du judaïsme talmudique, c'est sa richesse en pratiques et sa pauvreté en dogmes; celle-là lui a donné une uniformité extérieure qui lui a permis de traverser

intact dix siècles d'épreuves; celle-ci lui a laissé une souplesse grâce à laquelle il s'est plié et se plie encore sans peine à tous les progrès de la pensée philosophique.

Le dernier des grands noms du judaïsme espagnol est Don Isaac Abravanel (1437-1508), qui appartient déjà à moitié à la période suivante. Sa vie se partage entre le Portugal, l'Espagne et l'Italie; son activité, entre les soucis du ministre des finances et les travaux de l'exégète. Ses commentaires sur les livres historiques de la Bible témoignent d'un sens droit et d'un esprit modéré, qu'on ne retrouve guère dans ses recherches sur les temps messianiques. Ni en politique, ni en littérature Abravanel ne fut un génie original; mais par l'élévation de son caractère, son amour de l'étude et son dévouement à la cause de ses coreligionnaires malheureux, il clôt dignement la liste si longue des savants et des hommes d'État juifs de la péninsule espagnole.

CHAPITRE II

L'ÉGLISE, L'ÉTAT ET LES JUIFS AU MOYEN ÂGE

SOMMAIRE : § 1. Origine des persécutions. Politique des papes. Controverses religieuses. — § 2. Le concile du Latran en 1215. Législation d'Innocent III. La rouelle. — § 3. Politique des rois. Impôts. Usure des Juifs.

I

Les persécutions qui frappèrent les Juifs d'Occident à partir du XIII^e siècle n'ont pas pour cause une antipathie naturelle invincible, originelle, qui aurait existé entre les Juifs et les populations chrétiennes. Cette antipathie ne se manifeste nulle part dans les premiers siècles du moyen âge; on a vu au contraire que les évêques Agobard et Amolon en France, les conciles wisigoths en Espagne, se plaignaient des relations trop cordiales qui subsistaient entre les fidèles des deux religions. L'abîme entre Juifs et chrétiens fut creusé peu à peu, lentement, systématiquement par l'Église, qui voyait dans le Juif le grand obstacle à l'unité morale, le ferment de doute

et d'incrédulité. Dans les mystères ou drames sacrés, dans les prédications des prêtres et des moines, dans les bulles pontificales, les Juifs étaient peints sous les couleurs les plus odieuses; c'était une race maudite et réprouvée, que le supplice de Jésus avait marquée d'une flétrissure ineffaçable, et que Dieu ne laissait subsister que par charité et « pour qu'ils fussent, par leur abaissement, un témoignage vivant de la vérité chrétienne ». A force d'entendre répéter ces malédictions, le peuple prit en horreur ceux qui en étaient l'objet; on crut les Juifs capables de tous les forfaits et dignes de toutes les humiliations. A la rigueur croissante des lois qui les tenaient en servage, s'ajouta l'intolérance des mœurs qui les isola et les dégrada. Alors le fanatisme populaire, l'avidité des rois, la jalouse des marchands s'unissent pour les accabler de coups redoublés; les pillages succèdent aux pillages, les massacres aux massacres, et lorsque l'exil vient couronner l'œuvre de vengeance et de destruction, il succède à tant d'épreuves qu'il ressemble presque à une délivrance.

Il ne faudrait pas croire pourtant que le Saint-Siège encourageât directement les excès et les fureurs dont les croisades furent la première explosion. Les papes n'ont jamais poursuivi l'extermination violente des Juifs, ils ne les ont même jamais chassés complètement de leurs États. Au mépris des règles canoniques, plusieurs papes eurent des médecins juifs, Alexandre III un trésorier juif. Gélase au v^e siècle, Grégoire le Grand au vi^e blâment les rois et les prélats qui croient faire œuvre pie en baptisant de force les Israé-

lites. Au xi^e et au xii^e siècle, leurs successeurs réprouvent hautement les tueries des croisés. Alexandre II (1061-1073) écrit dans une bulle : « Le devoir des bons chrétiens est de courir sus aux Sarrasins, qui persécutent les fidèles, et d'épargner les Juifs, qui sont paisibles et inoffensifs. » Calixte II (1119-1124) accorde aux Juifs une patente de garantie (*Constitutio Judæorum*), souvent renouvelée, pour les protéger contre les baptêmes forcés, les violences envers leur biens et leurs personnes, le renversement de leurs synagogues et la dévastation de leurs cimetières. Le 9^e concile du Latran (1179) proclame formellement le principe que les Juifs ne doivent pas être contraints au baptême. Bien plus tard encore, le pape Martin V (1417) rend en faveur des Juifs une bulle dont le préambule mérite d'être cité comme un modèle trop peu suivi par les souverains du moyen âge : « Puisque les Juifs sont faits, comme les autres hommes, à l'image de Dieu, que leur postérité sera sauvée un jour, et qu'ils ont invoqué notre protection, nous décidons, à l'exemple de nos prédecesseurs, qu'ils ne doivent pas être inquiétés dans leurs synagogues, qu'on ne doit ni attaquer leurs lois, leurs coutumes et leurs droits, ni les contraindre de force au baptême, ni les obliger d'observer les fêtes chrétiennes, ni leur imposer de nouvelles marques distinctives, ni gêner leurs relations commerciales avec les chrétiens. »

Mais si l'Église répugne à l'effusion du sang, il lui paraît essentiel, pour la gloire de la religion chrétienne, que le peuple juif vive dans l'abjection et dans la misère. La dispersion n'est pas un châtiment suf-

flant pour son obstination séculaire ; qu'il importe qu'il ait perdu sa patrie, s'il retrouve ailleurs des terres hospitalières, la richesse et la liberté ? Le spectacle de la prospérité des Juifs n'est pas seulement un scandale, c'est aussi un danger pour la foi des populations fraîchement converties au christianisme. Les deux religions ont tant de traits communs, tant de traditions identiques, que des hommes peu rompus aux subtilités théologiques risquent de les confondre dans une même vénération. On a vu dans plus d'un endroit les chrétiens célébrer le samedi à l'égal du dimanche, prononcer leurs vœux dans des synagogues, faire bénir par les Juifs les fruits de leurs champs ; de temps à autre, un rabbin éloquent a réussi à enlever des fidèles au troupeau de l'Église. Il y a là une menace perpétuelle, une situation équivoque et périlleuse qui appelle des remèdes énergiques ; l'Église se persuade qu'en faisant campagne contre les Juifs, elle n'use que du droit de légitime défense¹.

Le premier moyen de guerre auquel a recours l'Église, ce sont les controverses religieuses, où des moines, des prêtres qui ont appris l'hébreu chez les Juifs, et très souvent des Juifs apostats cherchent à confondre les rabbins par des arguments tirés de l'Écriture ou même du Talmud : colloques de Paris en 1240, de Barcelone en 1263, de Tortose en 1413. Ces tournois d'éloquence et de dialectique se font en grande solennité, devant des papes, des rois, des

1. Comparez Honoré Bonet, prieur de Salon (vers 1390), *l'Arbre des batailles*, IV^e partie, ch. lxiii : *Si l'Eglise peut ordonner bataille contre les Juifs.*

reines, une cour brillante, de nombreux dignitaires civils et ecclésiastiques; ils durent quelquefois des mois entiers et se terminent ordinairement par la condamnation des Juifs. Mais ces condamnations, prononcées par un tribunal partial, manquent d'autorité, et la controverse, toujours monotone et fastidieuse, produit parfois un résultat opposé à celui qu'on avait espéré. La plus grande somme de talent et de savoir n'était pas toujours du côté des champions catholiques; la foi des auditeurs risquait d'être ébranlée, plutôt que raffermie, au contact des subtils disputeurs élevés à l'école du Talmud. Aussi le pieux roi saint Louis désapprouvait-il l'usage de ces colloques : « C'est grande folie, dit-il un jour, d'assembler telle disputaison, car avant que la disputaison fût menée à bonne fin, avait-il céans grand foison de bons chrétiens qui s'en fussent partis tout mécréants, parce qu'ils n'eussent mie bien entendu les Juifs. Aussi vous dis-je que nul, s'il n'est très bon clerc, ne doit disputer à eux; mais l'homme laïc, quand il ouït médire de la loi chrétienne, ne doit pas la défendre, sinon de l'épée, de quoi il doit donner parmi le ventre dedans, tant comme elle y peut entrer¹. » Vers la même époque Grégoire IX écrit aux évêques d'Allemagne pour interdire ces « disputaisons » (1233).

Quand on eut reconnu que les controverses religieuses étaient un remède pire que le mal, on s'attaqua à la source où s'alimentait la foi religieuse des

1. *Joinville, Vie de saint Louis, § 53.*

Juifs, au livre qui entretenait chez eux le goût des études et le culte de la tradition. On déclara que le Talmud et les autres ouvrages rabbiniques étaient remplis d'offenses à la religion chrétienne, quoiqu'ils en parlassent fort peu; on brûla les livres en attendant qu'on brûlât les lecteurs. Cela ne suffit pas encore. Alors l'Église exhume des anciens codes romains et des canons des premiers conciles toute une série de lois odieuses qui, sous prétexte de protéger les croyants contre le contact empesté des Juifs, tendaient en réalité à isoler complètement ceux-ci, à les ramener à la servitude et à la barbarie. Ce sont ces lois qui, loin de traduire de prétendus sentiments de répulsion chez les populations, les ont engendrés. On se méfie toujours de ceux que l'autorité a mis en quarantaine; lorsqu'on est ignorant et superstitieux, on ne se contente pas de s'en méfier, on les prend en haine, on les bat s'ils cherchent à franchir le cordon sanitaire. C'est ainsi qu'au moyen âge on en usait avec les lépreux; au lieu de les traiter avec humanité, de les plaindre et de chercher à les guérir, on les parquait dans des *ladrgeries* infectes, le peuple les accusait de crimes et de sortilèges, les poussait au désespoir par sa cruauté, et finissait par les massacrer. Le sort des Juifs fut exactement pareil. L'Église les enferma par politique, comme les lépreux par hygiène; c'était les vouer au mépris d'abord, à la destruction ensuite. Elle eut beau protester jusqu'au bout contre les actes de violence; si sincère qu'elle fût en les réprouvant, c'était elle qui, par sa prédication et sa législation, avait développé, nourri,

déchainé les passions aveugles et brutales. « Clergé, papes, conciles obéissaient à leur insu à cette loi qui veut que dans le domaine de la religion et de la pensée le disciple renie son maître, le fils frappe le sein qui l'a nourri ¹. »

II

Donnons maintenant un aperçu de cette législation oppressive qui a pesé sur les Juifs pendant des siècles. Déjà les codes de Théodose et de Justinien leur avaient défendu d'exercer aucune autorité sur les chrétiens, de témoigner en justice contre eux, d'avoir des domestiques chrétiens à leur service. Ces prohibitions, peu à peu tombées en désuétude, furent renouvelées formellement par le 10^e concile du Latran (1215); les nouveaux ordres religieux institués par Innocent III pour la répression de l'hérésie, dominicains et franciscains, furent chargés de veiller à la stricte observation de ces défenses : l'Inquisition célébra ses premiers triomphes.

Bientôt l'on renchérit sur ces premières rigueurs. On avait défendu aux Juifs les nourrices, les sages-femmes chrétiennes; on défend aux chrétiens les médecins juifs. Non seulement les mariages entre Juifs et chrétiens sont interdits, mais toute relation

1. Isidore Loeb, art. Juifs du *Dictionnaire universel de géographie*. Nous avons fait plusieurs emprunts à ce remarquable article dans ce chapitre et le suivant.

amicale entre membres des deux religions est prohibée sous des peines sévères. Devant les tribunaux on impose aux Juifs un serment bizarre, composé de cérémonies grotesques et d'imprécations horribles, qui est resté célèbre sous le nom de serment *more judaico* et dont on prétend faire remonter l'origine à des lois de Charlemagne et de l'empereur Constantin VIII. Quant au culte juif, on le respecte en théorie, mais en pratique on y apporte mille entraves; on expurge les prières, on confisque ou l'on corrige les ouvrages religieux, on défend aux fidèles d'avoir plus d'une synagogue par communauté; ils peuvent réparer leurs anciens temples, mais non les embellir ni en construire de nouveaux. On met en œuvre toutes les menaces et toutes les séductions pour convertir les infidèles; et malheur à ceux qui, après avoir abjuré leur ancienne foi, retourneraient en secret aux rites israélites et « profaneraient le sacrement du baptême! » Enfin, l'intérêt matériel de l'Église n'est pas oublié; désormais les Juifs, acquéreurs ou détenteurs gagistes de biens-fonds ou de maisons, devront payer la dîme au clergé catholique.

A l'époque où nous sommes, bien que les Israélites, par esprit de corps et pour mieux se défendre, présentent de plus en plus l'habitude de se grouper dans le même quartier, dans la même rue d'une ville, le *ghetto* n'était pas encore devenu une institution obligatoire. Juifs et chrétiens étaient donc mêlés dans une certaine mesure et, comme les Juifs ne portaient pas de costume spécial, ils pouvaient à la rigueur dissimuler leur qualité d'infidèles. L'Église vit là

un danger religieux et social; elle s'efforça d'y remédier par l'institution de la rouelle.

La *rouelle*¹ est inspirée de la législation des pays musulmans où, dès le XII^e siècle, on voit les Juifs assujettis à un costume spécial. Le concile du Latran (1215) en posa le principe, le concile de Narbonne (1229) en fixa l'usage. C'était un morceau d'étoffe en forme d'O que les Juifs devaient porter sur leurs habits en un endroit apparent. Le prétexte de cette innovation était d'empêcher les mariages mixtes, contractés, disait-on, quelquefois par erreur; le but véritable était de marquer les Juifs d'un signe d'infamie; le résultat fut que les Juifs s'enfermèrent désormais chez eux et négligèrent de plus en plus leur personne et leur habillement. La rouelle fut adoptée sans difficulté dans la plupart des pays, excepté en Espagne où elle rencontra une sérieuse résistance. D'ailleurs la forme et la couleur variaient d'une contrée à l'autre: le morceau d'étoffe était carré ou rond, rouge, jaune ou mi-partie blanc et rouge; on le plaçait sur l'épaule, sur la poitrine ou sur le chapeau. En Portugal, dans le comtat Venaissin et dans diverses villes d'Italie, la rouelle est remplacée par un chapeau jaune, à Prague par une manche de la même couleur, en Italie et en Allemagne par un capuchon, un chapeau rouge ou vert, et, pour les femmes, par une coiffure en forme de corne. A la longue, plusieurs de ces accoutrements devinrent pour les Juifs une

1. Ulysse Robert, *les Signes d'infamie au moyen âge et Étude sur la roue des Juifs*, R. E. j., VI et VII.

sorte de symbole religieux et national: en 1791, pour déshabiter les Juifs d'Avignon du port du chapeau jaune, il faudra une proclamation qui les menaçait d'une amende de 12 livres!

III

Les lois canoniques relatives aux Juifs furent appliquées avec plus ou moins de rigueur par les souverains chrétiens, suivant qu'ils y trouvaient ou non leur profit. Ainsi ils ne cessèrent point de prendre des trésoriers et des médecins juifs, parce qu'ils avaient pu apprécier leur habileté; mais ils s'autorisèrent de l'exemple de l'Église pour considérer les Juifs comme de véritables serfs, taillables à merci. La théorie du servage des Juifs est exposée tout au long par saint Thomas d'Aquin: les Juifs sont serfs de l'Église, serfs des rois, serfs des barons, serfs de tout le monde. Dès lors, ils ne peuvent être propriétaires ni d'immeubles, ni même de meubles: toute possession entre leurs mains est purement précaire, et, comme le dit un vieil adage: « Les meubles du Juif sont au baron. » Cette théorie commode devint le point de départ d'une foule d'exactions d'abord, de spoliations ensuite. C'est ainsi qu'on vit un comte de Boulogne sur son lit de mort distribuer à ses sujets les biens de « ses Juifs » (1235). Outre les impôts ordinaires, qu'ils payaient comme tout le monde, même, on l'a vu, la dîme du clergé, les Juifs

furent soumis presque partout à quantité d'impositions extraordinaire, les unes en argent, les autres en nature. A l'origine, c'est du sel et des épices, dont ils faisaient le commerce. Plus tard, « dans l'Aragon, les Juifs étaient obligés de pourvoir aux frais de la ménagerie royale; en Sicile, on les forçait à balayer les bâtiments royaux ou de contribuer à leur ameublement; presque partout, ils fournissaient de la literie, des provisions pour la cour en voyage, les bêtes de consommation pour la mense épiscopale. Dans le Portugal, ils devaient une ancre et un câble pour tout vaisseau nouveau lancé à la mer. Plus tard encore, on inventa de leur demander aux portes des villes un péage corporel qui les assimilait quelquefois aux bêtes, ou bien, en Allemagne, pour voyager et séjourner dans certaines villes, on leur imposait une conduite (escorte d'un agent de police) ou un sauf-conduit chèrement payés ¹. »

Ces exigences multiples supposent un contribuable opulent : on ne tond pas les brebis qui n'ont pas de laine; quelle était donc la source de la fortune des Juifs? A partir de la généralisation du système féodal, la plupart des branches de l'activité humaine leur furent peu à peu fermées. Presque partout on leur défendit de posséder d'autres immeubles que la maison qu'ils habitaient; là même où l'acquisition des terres ne leur était pas formellement interdite, l'agriculture leur devint impossible. La terre était entre les mains des seigneurs et ne se déplaçait guère; pour cultiver

¹. Isidore Loeb, art. cité, p. 88.

la terre d'autrui, il fallait prêter la formule d'hommage sur l'Évangile, et les Juifs ne le pouvaient pas; il fallait aussi des domestiques, des ouvriers, et l'on sait que les Juifs ne devaient pas prendre de chrétiens à leur service. D'ailleurs, le séjour des communes rurales, où l'on redoutait le plus leur propagande religieuse sur l'esprit simple des paysans, leur fut plusieurs fois interdit, notamment par le concile de Bourges (1277). La loi, et à défaut de la loi la prudence, leur imposait l'habitation dans les villes; mais ici, que de nouvelles entraves les attendaient! Le XIII^e siècle voit partout s'organiser fortement les corps de métiers et les *ghildes* de marchands : dominées par les idées religieuses, ces corporations ne pouvaient admettre dans leur sein les artisans, les marchands juifs; voilà les israélites chassés des professions manuelles, chassés du grand commerce où ils avaient fait leurs preuves dans les premiers temps du moyen âge. Quant aux carrières libérales, aux emplois publics, aux chaires dans les universités, il n'y fallait pas penser; le droit canon ne permettait pas aux Juifs d'exercer, à un titre quelconque, une autorité sur les chrétiens.

Que reste-t-il donc aux Juifs comme unique gagne-pain? les branches inférieures du commerce, dédaignées par les marchands chrétiens (friperie, colportage), et surtout le commerce d'argent. Ils n'avaient point de dispositions particulières pour ce genre de négoce : tant qu'ils demeurèrent en Orient, ils s'adonnaient exclusivement à l'agriculture, à l'élevage des troupeaux, aux métiers; plus tard, l'exemple des

Greks, la dispersion, le séjour des grands centres, avaient éveillé leurs instincts commerciaux, mais ils traquaient surtout des esclaves, des denrées orientales : le commerce d'argent leur fut, en quelque sorte, imposé par l'avidité des rois, par l'intolérance des marchands. Les métaux précieux et le papier, sur lesquels opère ce commerce, sont, d'ailleurs, de toutes les marchandises les plus faciles à cacher et à emporter sur soi : avantage qui n'était pas à dédaigner à l'époque de spoliations et d'expulsions fréquentes où nous sommes parvenus.

Le commerce d'argent comprend la banque et le prêt à intérêt. Les Juifs, qui avaient un peu partout des coreligionnaires, des amis et des correspondants, réussirent brillamment dans le commerce de banque ; on leur a attribué, sans doute à tort, l'invention de la lettre de change ; il est certain, en tout cas, qu'ils s'en servirent de bonne heure. Mais leur véritable spécialité fut le prêt à intérêt, qu'on appelait alors *usure*, ce qui, en latin, signifie simplement l'intérêt de l'argent.

L'usure était défendue aux chrétiens par les Pères de l'Église et le droit canon ; on fondait cette prohibition sur divers passages plus ou moins bien compris du Pentateuque et de l'Évangile¹ qui recommandent, comme un devoir moral, de se prêter « entre frères, » sans attendre aucun bénéfice. Ce précepte, pris à la lettre, aurait conduit à condamner

1. *Levitique*, xxv, 37 ; *Deutéronome*, xxiii, 21 ; *Évangile selon saint Luc*, vi, 35.

toute opération commerciale qui pouvait donner un bénéfice quelconque : c'est en effet la conclusion qu'en avaient tirée quelques interprètes rigoristes ; mais on finit par rabattre de cette sévérité qui ramenait le monde à la barbarie, sous prétexte de charité. Quant à la prohibition de l'intérêt, quoique souvent éludée en pratique par le biais de l'intérêt moratoire, elle fut maintenue et sanctionnée par des peines rigoureuses : les textes de l'Écriture étaient formels, et le philosophe Aristote, vénéré comme un Père de l'Église, avait écrit quelque part « qu'il n'était pas naturel que l'argent fit des petits. » Malgré ces hautes autorités, chacun reconnaît aujourd'hui que le prêt à intérêt est aussi légitime que toute autre opération commerciale qui ne dégénère pas en spoliation : l'argent est une denrée, la plus importante de toutes, puisque, par une convention universelle, elle tient lieu de toutes les autres ; l'intérêt n'est que le loyer de l'argent ; sans prêt à intérêt, le capital reste improductif entre les mains de ses détenteurs, et sans circulation des capitaux, point de progrès sérieux dans l'industrie et dans le commerce.

Même au moyen âge, quelques bons esprits entrevoyaient ces vérités ; mais comment concilier les exigences du dogme avec celles des affaires ? On s'avisa alors que le prêt à intérêt de Juif à non Juif était permis par l'Ancien Testament ; quant aux prohibitions de l'Évangile, elles ne concernaient évidemment pas les Juifs. Dès lors, non seulement on les autorisa à exercer ce négoce, mais souvent même on les y poussa, on les y contraignit. Nous avons la

preuve documentaire qu'il fallut pour cela surmonter les répugnances des Juifs eux-mêmes, que le prêt à intérêt, même à l'égard des chrétiens, fut longtemps regardé d'un mauvais œil par les rabbins; pendant tout le haut moyen âge les Juifs ne le pratiquent pas ou ne le pratiquent que par exception : ce n'est guère qu'au **xii^e** siècle, lorsque les croisades éveillèrent dans la société chrétienne des besoins insatiables d'argent, que l'« usure » juive se généralise. « Le Juif devint alors le grand et presque l'unique prêteur d'argent, le banquier officiellement reconnu par la loi religieuse et la loi civile. Sa banque est une sorte d'institution publique et il remplit une des fonctions importantes de l'État¹. » Dans beaucoup de pays on l'appela ou on l'admit à la seule condition de fonder des banques publiques de prêt populaire, avec des capitaux toujours disponibles : c'est ce qui arriva en France au **xiv^e** siècle, en Istrie au **vi^e** et au **xvi^e**. Parfois aussi, le banquier juif ne fut que le prête-nom de commerçants chrétiens ou même de grands seigneurs, qui évitaient, grâce à lui, les foudres de l'Église, tout en s'enrichissant par un négoce lucratif.

Les priviléges des Juifs leur permettaient généralement de prendre un intérêt très élevé, qui paraît monstrueux aujourd'hui. Au **xiii^e** siècle, le taux ordinaire était de 20 pour 100, mais il montait parfois à 40, à 50 pour 100 par an! Pour s'expliquer ces chiffres, il faut se souvenir que le taux de l'intérêt

1. Isidore Loeb, *Réflexions sur les Juifs*, p. 85.

s'élève en raison de la rareté de l'argent et des risques du prêteur. Or, au moyen âge, l'argent était rare, le gaspillage général, et par conséquent l'espoir de rentrer dans le capital avancé assez précaire. De plus, le Juif, déjà accablé sous le poids des impôts réguliers, devait compter avec des causes spéciales de perte. Cherche-t-il sa sûreté dans des gages, on s'avise que les vases et vêtements sacerdotaux — qui sont, à cette époque, le gage le plus précieux et le plus sûr — ne doivent pas être hypothéqués à des mécréants et, s'ils l'ont été, peuvent être repris à volonté par l'emprunteur (bulle d'Alexandre IV, 1258). Le Juif est serf du roi et de l'Église; tantôt le roi s'arroge le droit de faire remise à ses sujets de leurs dettes envers les Juifs, ou du moins des intérêts arriérés; tantôt c'est le pape qui, pour favoriser une croisade, prend la même décision par voie de mesure générale pour la chrétienneté; quelquefois, enfin, ce sont les clients eux-mêmes qui se libèrent par le pillage et la destruction des livres de leurs créanciers! Dans ces conditions, les Juifs eussent joué un rôle de dupes s'ils s'étaient contentés des intérêts modérés que la loi prescrit de nos jours; personne ne le faisait à cette époque, les prêteurs lombards et *caorsins*, qui firent souvent une concurrence fructueuse aux Juifs, moins encore que ces derniers. Quant à une usure au sens moderne du mot, c'est-à-dire à un intérêt spoliateur, supérieur au taux légal marqué par les priviléges, le commerce des Juifs au moyen âge en offre peu d'exemples; la probité et la loyauté semblent avoir été

la règle ordinaire : il en existe des preuves abondantes dans les archives. Les livres de commerce des Juifs de Vesoul au XIV^e siècle (Héliot et compagnie), qui sont venus jusqu'à nous, témoignent à la fois de la régularité de leurs opérations et de la faiblesse relative de leurs capitaux.

En définitive, les Juifs, en leur qualité de prêteurs d'argent, ont rendu à la société chrétienne et au progrès économique un service signalé ; mais ils en ont été bien mal récompensés. Les rois et les seigneurs, associés à leurs bénéfices par l'impôt énorme qui les frappait, protégeaient leur commerce : dans le système fiscal si imparfait du moyen âge, le Juif servait en quelque sorte de collecteur d'impôts, d'intermédiaire officieux entre le trésor et le contribuable ; tout l'odieux des exactions retombait sur lui, et le profit, à la longue, était tout entier pour le roi. Mais dès que les princes croyaient que les Juifs avaient amassé quelques biens, ou que d'autres prêteurs s'offraient à les remplacer à de meilleures conditions, ils déchiraient leurs priviléges et les dépouillaient. Au XIII^e siècle, l'expulsion des Juifs d'Angleterre coïncide avec l'arrivée des Lombards. Au XV^e, l'institution des monts-de-piété en Italie met fin presque partout au commerce d'argent des Juifs. Quant au peuple, il ne voyait que le fait brutal : les gros intérêts, les gros gages qu'on lui demandait. Il s'indignait contre ces hommes, « qui, sans faire conscience, comme ils peuvent, soit par usure, ou par fraude, tirent argent et bien des chrétiens sans labourer terres ni vignes, par leur mauvais engin

et leur mauvaise subtilité¹. » Il ne se disait pas que l'usure n'était si forte que parce que le roi ou le baron y prenait la part du lion; il ne se disait pas que si les Juifs, au lieu de labourer « terres et vignes, » exerçaient un métier ingrat, qui exige ou engendre la dureté de cœur, c'est qu'ils y étaient contraints et forcés. La misère et l'envie ne raisonnent pas. La crédulité n'a pas de bornes. Juif devint synonyme d'usurier, usurier de millionnaire, et il fallut l'expérience des pillages pour ramener ces richesses fabuleuses à leur véritable proportion².

1. Honoré Bonet, *op. cit.*

2. Un des résultats les plus curieux des recherches de l'édition moderne est d'avoir dissipé le mirage des millionnaires juifs du moyen âge. Les Juifs possédaient de l'argent comptant, mais, sauf exception, ils n'en possédaient pas beaucoup et *ils ne possédaient que cela*. « Les capitalistes juifs des états du Saint-Siège étaient de pauvres diables en comparaison des banquiers italiens établis dans le pays. La société des Juifs de Vesoul paraît avoir eu constamment besoin du concours et des prêts des Lombards. En 1413 les rôles de la taille des Juifs de Perpignan montrent une fortune totale de 6 511 livres pour 180 familles, soit 7 livres par tête. » Is. Loeb, *R. E. j.*, XIV, 65.

CHAPITRE III

LES EXPULSIONS EN ANGLETERRE, EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

SOMMAIRE : § 1. Angleterre. Jean Sans-Terre. Edouard I^{er}. Exil des Juifs. — § 2. France. Philippe-Auguste. Croisade des Albigeois; ruine des Juifs du Midi. Exactions des rois. Proscription du Talmud. Les martyrs de Troyes. — § 3. Philippe le Bel; expulsion de 1306. Les Valois; règne de Charles V. Expulsion de 1394. — § 4. Allemagne. Attitude des empereurs. Excès populaires : Meir de Rothenbourg. La Peste noire. Expulsions locales. Capistrano.

1

L'Angleterre fut le premier royaume qui ferma ses portes aux Juifs. Nous avons dit un mot de leur établissement en Angleterre sous les premiers rois normands; leur nombre et leur importance s'y accrurent notablement à partir du milieu du xii^e siècle, époque où la vie anglaise, jusque là rude et barbare, commença à se transformer. Les nobles et les moines, pour bâtir leurs manoirs et leurs couvents en pierre, les croisés pour subvenir à leurs frais d'équipement,

les rois pour soutenir leur train de maison et leurs guerres incessantes, avaient besoin d'argent : les Juifs avaient lentement amassé des capitaux, ils les firent valoir et les augmentèrent grâce à des intérêts énormes qui, dans ce pays, excédaient souvent 40 pour 100. On a évalué la fortune mobilière des Juifs au quart de la fortune mobilière totale du royaume. Un Aaron de Lincoln bâtit à lui seul neuf monastères cisterciens et laissa à sa mort pour 20 000 livres sterling de créances. Mais l'impopularité des Juifs croissait avec leurs richesses, et l'Église ne se faisant pas faute d'attiser le fanatisme des masses, c'est en Angleterre qu'a pris naissance l'odieuse accusation du meurtre rituel : l'affaire de l'enfant Guillaume de Norwich (1144) fut suivie de plusieurs autres, et les reliques des prétendus martyrs devinrent le but de fructueux pèlerinages.

Contre les excitations de l'Église, contre les violences populaires, les Juifs trouvèrent longtemps un bouclier dans la royauté. La couronne prenait sa large part des bénéfices commerciaux des Juifs sous la forme d'impôts et de redevances de toute espèce, qui représentaient au XII^e siècle le douzième du revenu total de l'État; on comprend que les rois aient veillé jalousement à la préservation de cette poule aux œufs d'or. Mais leur protection n'était pas toujours efficace : nous avons vu les horribles excès qui signalèrent le départ de Richard Cœur-de-Lion pour la troisième croisade (1190). A la suite de ces massacres, et dans l'intérêt commun des Juifs, de leurs débiteurs et du trésor royal, une ordonnance de 1194

organisa légalement le commerce d'argent des Juifs, prescrivit de dresser inventaire de tous leurs biens et créances, et de déposer les contrats d'emprunt à l'Échiquier royal : du nom hébreu de ces contrats *schetar*) naquit la désignation de *Star chamber*, qui fut traduite plus tard, à tort, par *Chambre étoilée*. A partir de ce moment, la royauté tient les Juifs dans sa main : ils ne sont désormais qu'une sorte de jouet à la merci d'associés avides qui tantôt les flattent, tantôt les oppriment, mais les exploitent toujours. C'est ainsi que Jean-sans-Terre comble de prévenances le grand rabbin d'Angleterre, Jacob de Londres, chargé de faire rentrer la taxe des Juifs ; puis, un jour de détresse financière, il fait jeter en prison tous les Juifs de son royaume et ne les lâche qu'à beaux deniers comptants. Une autre fois, il fit arracher successivement toutes les dents d'un Juif de Bristol jusqu'à ce qu'il eût obtenu de lui la rançon qu'il demandait. Des exactions du même genre se multiplièrent pendant le long règne d'Henri III : en sept ans il extorqua aux Juifs 422 000 livres sterling, et quand ceux-ci, à bout de ressources, demandèrent à émigrer, le gouvernement s'y opposa par la force.

Sous le successeur d'Henri III, le sévère Edouard I^{er}, cette situation aboutit à une crise finale. A la suite de la conversion d'un moine dominicain, Robert de Redding, au judaïsme, les moines et la reine-mère Éléonore, qui les protégeait, conjurèrent contre les Juifs une haine implacable. Chose grave, on n'avait plus besoin d'eux depuis que les prêteurs lombards s'étaient établis à Londres. Le Parlement leur interdit

le prêt à intérêt, fixa limitativement leurs lieux de séjour, prohiba toutes relations de commerce entre eux et les chrétiens; on fit aussi de grands efforts pour les convertir, mais, malgré les encouragements du pape, cette campagne échoua piteusement. Tout était prétexte à persécution : prétenus meurtres, prétenus blasphèmes. Les monnaies du royaume sont-elles rognées, de la fausse monnaie est-elle importée de l'étranger? les Juifs ne sont pas les seuls coupables, mais seuls ils sont châtiés avec une sévérité inouïe : dix mille furent jetés en prison, trois cents pendus. Enfin, quand ils eurent vidé jusqu'à la lie la coupe d'amertume, le roi, cédant aux sollicitations pressantes de sa mère, prononça la sentence d'exil contre tous les Israélites de ses États et confisqua les biens fonds qu'ils possédaient. Plus de seize mille Juifs, dit-on, quittèrent l'Angleterre; bon nombre périrent en mer, les autres se répandirent surtout dans les provinces rhénanes (1290). Les Juifs de la Guyenne, qui dépendait alors de la couronne anglaise, furent compris en 1313 dans la proscription générale, mais leur exil ne fut que temporaire, et ils reparurent dans cette province sous Édouard III. Au contraire, l'exil des Juifs d'Angleterre fut définitif; ils ne rentrèrent qu'au xvii^e siècle, au temps de Cromwell.

II

L'histoire des Juifs de France sous les Capétiens est singulièrement compliquée par le morcellement

politique du pays, où, jusqu'au commencement du XIII^e siècle, l'autorité du roi ne s'exerçait réellement que sur le territoire très restreint qui formait le domaine royal proprement dit. Le régime légal, le traitement de fait auxquels étaient soumis les Israélites variait suivant les seigneuries, et la population juive, balotée d'un grand fief à l'autre suivant les hasards de la tolérance ou de l'oppression, éprouvait d'incessantes fluctuations.

Philippe-Auguste, le véritable fondateur de la monarchie française (1180-1223), fut aussi le premier roi qui chercha à organiser au profit de son trésor l'exploitation des Juifs.

Au début de son règne, très jeune encore, il procéda d'une façon brutale, écorchant la brebis au lieu de la tondre. Un jour de sabbat, il fit arrêter tous les Juifs du domaine royal et ne les remit en liberté que moyennant une rançon de 15 000 marcs d'argent. Peu après il annula toutes leurs créances, sauf un cinquième qu'il s'attribua; ainsi réduits à la misère, il les expulsa et transforma leurs synagogues en églises (1182).

Le temps, la réflexion et sans doute l'exemple de son voisin d'Angleterre lui suggérèrent bientôt un autre système. Les Juifs reçurent de nouveau le droit de s'établir dans le domaine royal (1198), et cela au moment même où, surexcités par les prédicateurs de la quatrième croisade, les barons les pillaiient et les chassaient un peu partout. Non seulement Philippe rappela les Juifs, mais, sourd aux objurgations du pape Innocent III, il leur permit d'engager des

nourrices et des domestiques chrétiens, de se montrer en public pendant les fêtes de Pâques; il laissa ceux de Sens bâtir une synagogue plus élevée que l'église voisine, et où les prières étaient récitées à voix tellement haute « que les offices des chrétiens en étaient troublés. » Les prêteurs israélites furent autorisés à prélever un intérêt de 2 deniers pour livre par semaine, soit 43 pour 100 par an; leurs contrats furent inscrits dans un registre officiel confié à la garde de deux prud'hommes, et en 1206 on leur donna même un sceau spécial qui fut aboli, on ne sait pourquoi, sous le règne suivant (1223). On devine que de pareilles faveurs n'avaient rien de désintéressé : Philippe-Auguste traitait les Juifs comme des éponges qu'il fallait laisser gonfler pour mieux les presser, à l'heure voulue, au profit de son trésor. De fait, les Juifs, grâce aux exactions dont ils étaient l'objet, constituaient au XIII^e siècle un des plus gros chapitres du budget royal: ils rapportèrent bon an mal an près de 9 000 livres sous Louis VIII, près de 18 000 sous Philippe le Bel, et cela sans compter les contributions extraordinaires, comme la taille de 6 000 livres frappée en 1282 et plusieurs opérations du même genre sous Philippe le Bel.

Les impôts réguliers étaient de plusieurs sortes : le cens ou taille, dont la répartition était faite par des commissaires juifs élus, le droit de sceau, le droit de vin, plus tard le droit de rouelle¹. Le Juif, regardé

1. Lazard, *les Revenus tirés des Juifs dans le domaine royal*
R. E. j., XV.

avec raison comme un meuble de rapport, pouvait être vendu ou affermé : c'est ainsi qu'en 1299 Charles de Valois vend, pour 20 000 livres tournois, à son frère Philippe le Bel, tous les Juifs de ses domaines. En revanche, le Juif perdit la liberté d'émigrer ; s'il quittait la terre où il était établi, on l'y réintégrait de force ou on le dépouillait. A plusieurs reprises, les rois de France signèrent avec les comtes de Champagne des conventions par lesquelles ils s'engageaient à se restituer mutuellement les Juifs qui passeraient des terres de l'un sur celles de l'autre. On ne recula même pas devant la conséquence extrême du principe qui considérait les Juifs comme un bétail productif : quand l'un deux se faisait baptiser, sa fortune était confisquée par le roi, pour compenser la diminution de revenu qui en résultait pour la couronne. On voit ici l'intérêt du fisc en conflit avec l'intérêt de la religion.

Le court règne de Louis VIII (1223-1226) fut marqué par la fin de la croisade contre les Albigeois, dont les conséquences furent si fatales aux Juifs du Midi. Les puissants seigneurs du Languedoc, comtes de Toulouse, vicomtes de Béziers, avaient favorisé l'hérésie et étaient en coquetterie réglée avec les Juifs. L'Inquisition s'alarma, non sans raison ; elle dirigea un vigoureux effort contre ce foyer d'incrédulité et de liberté d'esprit. La croisade, prêchée par les légats du pape Innocent III, fut conduite avec une énergie féroce par Simon de Montfort d'abord, puis par le roi de France en personne. Toute la population de Béziers, orthodoxes, hérétiques, Juifs, fut passée au fil de l'épée :

« Frappez, aurait dit le légat Arnaud Amalric, Dieu reconnaîtra les siens. » Cette guerre impitoyable se termina par le traité de Paris (1229), où le comte Raymond VII de Toulouse s'humilia devant le roi de France et le pape : parmi les promesses qu'on lui imposa fut celle de ne plus appeler aucun israélite aux fonctions de bailli ou de fermier des impôts. Un engagement analogue avait été exigé dès 1209, au concile d'Avignon, des principaux barons et des villes du Languedoc. Quelques années plus tard, le concile de Béziers défendit aux chrétiens d'employer des médecins juifs ; au même moment, coïncidence piquante, Alphonse, comte de Toulouse, atteint d'une ophthalmie, consultait un savant médecin juif de la cour d'Aragon.

Saint Louis (1226-1270), moins avide que son aïeul, fut par cela même plus intolérant. On ne peut guère citer à son honneur que l'ordonnance de 1230 par laquelle il essaya de mettre fin aux « vols de Juifs » que les seigneurs pratiquaient les uns aux dépens des autres. Mais en 1233 il retranche un tiers des créances des Juifs ; en 1236 il les laisse massacrer en Anjou, en Poitou, en Bretagne ; en 1252 il leur interdit la propriété des immeubles ; en 1269 il leur impose le port de la rouelle. Il fit plus : sous l'influence de sa dévote mère, Blanche de Castille, il chercha à enlever aux Juifs le livre qui, au milieu de tant d'épreuves, était devenu, plus encore que la Bible, leur suprême consolation et le lien de leur unité religieuse, le Talmud.

Un Juif apostat, Nicolas Donin de la Rochelle, avait

en 1238 dénoncé le Talmud au pape Grégoire IX, comme un répertoire d'immoralités et de blasphèmes ; des extraits habilement choisis, faciles à découper dans une compilation de ce genre, venaient à l'appui de l'accusation. Le pape adressa une encyclique aux rois et aux évêques de France, d'Angleterre, d'Aragon et de Castille, leur enjoignant de saisir en un même jour tous les exemplaires du Talmud et d'ouvrir une enquête sur l'ouvrage incriminé. L'ordre du Saint-Siège ne reçut d'exécution qu'en France. On commença par organiser une controverse, qui eut lieu à Paris, le 12 juin 1240, entre le dénonciateur Donin et quatre rabbins, parmi lesquels Yehiel de Paris et Moïse de Coucy. Les rabbins se défendirent assez bien, mais la commission d'enquête, où dominaient l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, l'inquisiteur Henri de Cologne et le chancelier de l'Université Eudes de Châteauroux, ne voulut rien entendre et condamna le Talmud aux flammes. Les Juifs, désespérés, multiplièrent les efforts pour empêcher l'exécution de cette sentence : pendant quelque temps ils réussirent à gagner à leur cause un prélat bienveillant, Gautier Cornut, archevêque de Sens, qui s'interposa auprès du jeune roi ; mais ce prélat mort, la justice suivit son cours et vingt-quatre charretées de livres juifs furent brûlées publiquement à Paris (1242). Plus tard on organisa de nouvelles perquisitions pour découvrir le peu d'exemplaires du Talmud qui avaient échappé à la destruction, et bien que cette fois le pape Innocent IV eût prêté l'oreille aux doléances des Juifs, une nouvelle condamnation survint en 1248. Il ne paraît pas

qu'elle ait été suivie d'effet, mais les études talmudiques végétèrent désormais dans l'ombre et le mystère.

Saint Louis avait brûlé les livres des Juifs ; sous Philippe le Bel (1285-1314), on brûla les Juifs eux mêmes. D'odieuses accusations circulaient contre eux dans le peuple : ils profanaient, disait-on, les vases et les ornements des églises, ils volaient et perçaient des hosties pour faire couler le sang du Sauveur, ilsjetaient des sorts aux chrétiens. Dès 1254, saint Louis avait défendu aux Juifs, entre autres choses, les blasphèmes et les sortilèges. En 1290, le « miracle » de la rue des Billettes — une hostie sanglante — met en émoi la population de Paris. Mais la calomnie la plus atroce et la plus funeste dans ses conséquences fut celle du meurtre rituel, que nous avons vue naître en Angleterre au siècle précédent. Elle n'était que la résurrection d'une calomnie tout aussi mensongère, dirigée jadis par les païens contre les premiers chrétiens ; encore dans ce cas trouvait-elle un semblant de prétexte dans le symbole mystérieux et mal compris de la communion avec « le sang du Christ » ; appliquée aux Juifs, dont la loi religieuse prohibe avec une sévérité absolue l'usage du sang dans les aliments, ce n'était plus qu'une absurdité monstrueuse. Mais l'ignorance, la superstition et la haine ne raisonnent pas ou se payent des plus mauvaises raisons. On se persuada que les Juifs tuaient des enfants chrétiens pour employer leur sang à des usages médicaux, suivant les uns, à la confection des pains azymes, suivant les autres. En vain des rois, des empereurs, des

papes¹ proclamèrent la fausseté de cette croyance : elle s'enracina profondément dans les esprits, elle servit de prétexte à d'horribles vengeances. Un enfant chrétien avait-il disparu ? un cadavre était-il trouvé sans que l'on connût l'auteur du crime ? Aussitôt les soupçons tombaient sur les Juifs, des aveux mensongers, que la torture réussissait parfois à arracher à des âmes faibles, tenaient lieu de preuves et de vraisemblance ; les bûchers s'allumaient.

A Troyes, le 25 avril 1288, à la suite d'un fait de ce genre, treize malheureuses victimes, choisies parmi les plus riches de la communauté, furent ainsi immolées par l'Inquisition. On a retrouvé de nos jours au Vatican les élégies hébraïques et françaises qu'un Juif de Champagne, Jacob ben Juda, composa à cette occasion. Nous reproduisons ici une partie de la poésie française, la plus ancienne de ce genre qui reste dans notre langue, touchant témoignage des habitudes et des sentiments français qui persistaient dans cette infortunée population à la veille de son exil² :

Elle est mise à grand mal la malheureuse gent,
Et elle n'en peut mais si la rage la prend,
Car d'entre eux sont brûlés mants preux, braves et gents,
Qui n'ont pu pour leur vie donner rachat d'argent.

1. Grégoire IX (1235), Innocent IV (1247.) Voir aussi le mémoire de Ganganielli (plus tard Clément XIV), de 1754, publié dans la *R. E. j.*, XVIII.

2. L'original est en caractères hébreux. Nous suivons à peu près la « traduction » d'Arsène Darmesteter, *R. E. j.*, II. On peut rapprocher de cette élégie le roman d'Esther composé en provençal par un Juif du XIV^e siècle, Crescas de Caylar (*Romania*, XXI).

Notre joie est troublée, notre repos détruit;
 Car ceux que la Thora occupait sans répit,
 Étudiant sans fin et de jour et de nuit,
 Ils reconnurent Dieu, et la flamme les prit.

De la félone gent nous souffrons ces douleurs :
 Bien nous pouvons pâlir et changer de couleur.
 Dieu ! prends-nous en pitié, entends nos cris, nos pleurs.
 Car nous avons perdu maint homme de valeur.

En place est amené Rab Isac Châtelain
 Qui pour Dieu laissa rentes et maisons tout à plein.
 Il se rend vif à Dieu. Riche était de tous biens,
 Bon auteur de *Thosphoth* et bon auteur de *plains* ¹.

Lorsque la noble femme vit brûler son mari,
 Le départ lui fit mal, elle en jeta grand cri :
 « Je mourrai de la mort dont est mort mon ami ! »
 Elle allait être mère... grand peine elle souffrit.

Deux frères sont brûlés, un petit et un grand.
 Le plus jeune prend peur du feu qui lors s'éprend.
 « Haro ! je brûle entier ! » L'ainé le reprenant :
 « Au Paradis tu vas, dit-il, j'en suis garant. »

La bru qui fut si belle, on vint pour la prêcher :
 « Pour te tenir bien chère, nous l'offrons écuyer. »
 Elle aussitôt contre eux commence de cracher :
 « Je ne quitterai Dieu; vous pouvez m'écorcher. »

D'une voix tous ensemble ils chantaient haut et clair
 Comme des gens en fête qui dussent caroler ² ;
 Leurs mains étaient liées, ils ne pouvaient baller.
 Jamais on ne vit gens plus gaiement s'en aller.

Les prêcheurs sont venus Isac Cohen querir :
 Qu'il abjure ou sinon il lui faudra périr.
 Il dit : « Que voulez-vous ? pour Dieu je veux mourir;
 Je suis prêtre; à mon Dieu mon corps je vais offrir. »

Dieu vengeur, Dieu jaloux, venge-nous des félons !
 D'attendre ta vengeance le jour nous semble long !

1. *Plains* (latin *plani*) : commentaires simples (non allégoriques) sur la Bible.

2. Danser.

En voyage, dans nos demeures
 Du fond du cœur nous te prions,
 Car nous sommes prêts à toute heure;
 Réponds, Dieu, quand nous t'appelons!

III

La catastrophe, annoncée par plusieurs expulsions partielles¹, ne devait plus se faire longtemps attendre. Le 22 juillet 1306, le lendemain du jour de jeûne institué en commémoration de la chute de Jérusalem (9 Ab), tous les Juifs de France, sans distinction d'âge ou de sexe, furent arrêtés par ordre du roi Philippe le Bel. Une fois en prison, on leur signifia leur arrêt d'exil, motivé par des « crimes abominables » que l'ordonnance royale ne spécifiait pas autrement. Ils devaient évacuer le royaume dans le délai d'un mois en abandonnant tous leurs biens, immeubles, meubles et créances, qui furent vendus à l'encan au profit du trésor royal. Les acquéreurs devaient en payer le prix en bonne monnaie du temps de saint Louis, qui valait trois fois la monnaie altérée de Philippe le Bel. Dans certains districts du Midi, une part du produit de la vente fut attribuée au vicomte ou à l'évêque. On fit argent de tout, des synagogues, des écoles, des cimetières peuplés de tombes juives. Les émigrants ne purent emporter que les vêtements qu'ils avaient sur le corps et une somme de 12 sous tournois par tête. Ils se réfugièrent pour la plupart dans la Provence,

1. Dès 1240 les Juifs sont chassés de la Bretagne; en 1288 ils le sont du Maine et de l'Anjou.

fief de l'empire germanique, ou dans le Roussillon, qui appartenait au roi de Majorque; quelques retardataires furent brûlés. Un petit nombre consentirent à abjurer pour ne pas quitter la terre natale; d'autres obtinrent de rester ou de revenir temporairement pour découvrir au roi des trésors enfouis par leurs coreligionnaires ou des créances qu'ils avaient dissimulées.

L'expulsion de 1306, motivée par les raisons purement fiscales, par les besoins d'argent pressants du roi, fut, toutes proportions gardées, la « révocation de l'Édit de Nantes de ce Louis XIV du moyen âge qui s'appelait Philippe le Bel¹. » Elle produisit, comme celle-ci, une perturbation économique profonde. Les banquiers lombards et caorsins, à qui le départ des Juifs laissa le champ libre, étaient en trop petit nombre pour suffire à la demande de numéraire et firent à leurs clients des conditions encore plus dures que leurs prédécesseurs. Le chroniqueur Geoffroy de Paris nous l'apprend en ces termes :

Tout povre gent se deut²,
Car Juifs furent débonnaires
Trop plus en faisant tels affaires
Que ne sont ores³ chrétiens :
Pleiges demandent et liens,
Gages demandent et tant extorquent
Que les gens plument et écorquent.

Dix ans ne s'étaient pas écoulés que Louis X le Hutin, fils et successeur de Philippe le BéI, rappelait

1. Siméon Luce, *R. E. j.*, II, 46.

2. Saflige (*dolez*).

3. Maintenant.

les proscrits « sur la commune clamour du peuple, » suivant les termes remarquables du préambule de l'ordonnance (1315). Les Juifs firent leurs conditions : on les rétablirait dans les localités qu'ils avaient habitées précédemment, on leur rendrait les débris de leurs propriétés, de leurs temples, de leurs créances, dont les deux tiers devaient revenir au roi ; on renouvelait leurs priviléges et on leur accordait une pleine amnistie pour tous délits passés. Le roi accepta toutes ces demandes, mais limita leur droit de résidence à douze ans.

Les Juifs revinrent en assez grand nombre, surtout dans le Midi, mais une série de calamités vint bientôt assombrir et abréger leur séjour. C'est d'abord la croisade dite des Pastoureaux (1320), où l'on vit des bandes de bergers fanatiques et de vagabonds parcourir les provinces du Midi en massacrant tous les Juifs : à Verdun-sur-Garonne, cinq cents Juifs réfugiés dans une forteresse se donnèrent la mort pour ne pas tomber dans les mains de leurs persécuteurs ; à Agen, à Toulouse, le sang coula à flots ; plus de 120 communautés furent détruites.

L'année suivante (1321), la Guyenne fut ravagée par une peste meurtrière. La superstition populaire l'attribua aux lépreux, qui auraient empoisonné les puits pour se venger des mauvais traitements qu'ils subissaient, et les Juifs furent déclarés complices des lépreux. Ce fut une nouvelle occasion de tueries et de pillages ; des milliers de Juifs périrent dans les flammes ; rien qu'à Chinon on en brûla cent soixante. Le roi Philippe V saisit ce prétexte de remplir ses

caisses toujours à sec, et les communautés juives furent frappées d'une amende de 150 000 livres parisis. Soit que l'amende n'ait pu être payée intégralement, soit pour toute autre raison, le roi viola la parole donnée par Louis X et renvoya les Juifs en exil (1322).

Pendant les quarante années qui suivirent, il n'y eut pas de Juifs en France, ou tout au moins n'y en eut-il qu'un petit nombre, tolérés plutôt qu'autorisés¹. Aussi les atroces massacres de Juifs, dont la Peste noire de 1349 fut le signal dans les contrées voisines, furent-ils épargnés à la France royale, mais le contre-coup s'en fit sentir dans les provinces de langue française qui ne dépendaient pas de la couronne : tel fut le cas du Dauphiné et de la Franche-Comté, qui, à cette occasion, chassèrent leur population israélite. Après le désastre de Poitiers et la captivité de Jean le Bon, le dauphin Charles, ému de l'extrême misère du royaume et du trésor, se décida à rappeler les Juifs (mars 1360). Pour les attirer, il leur accorda d'importants priviléges : le droit de prêter à raison de 2 deniers par livre et par semaine (plus de 40 pour 100 par an), le libre exercice de leur religion, y compris les études talmudiques, la juridiction civile et pénale des rabbins. Le comte d'Étampes fut nommé gardien de leurs priviléges, et deux dignitaires juifs furent chargés, sous le nom de procureurs généraux, de recueillir la taxe, d'ailleurs modérée, imposée à leurs coreligionnaires (7 florins par an et par feu, plus un

1. Cf. Is. Loeb, *les Expulsions des Juifs de France au XIV^e siècle* dans la *Jubelschrift* en l'honneur de Graetz, 1887

droit d'entrée de 14 florins). Les deux premiers procureurs généraux furent Denis Quinon pour le Languedoc, Menessier de Vesoul pour la langue d'oïl. Ce dernier, qui avait dirigé avec habileté toute cette négociation, jouit jusqu'à sa mort de la faveur particulière de Charles V et fut exempté, ainsi que sa famille, du port infamant de la rouelle.

La conduite de Charles V envers les Juifs a été diversement appréciée. Ce qui est certain, c'est que pendant tout son règne il sut les protéger efficacement contre les excitations sans cesse renouvelées du clergé et de leurs concurrents; on vit même, sous l'impulsion d'un savant rabbin, Mattatia Provenczi, un commencement de renaissance des études talmudiques. Mais les Juifs, qui n'avaient obtenu qu'un permis de séjour de vingt ans, et qui, instruits par le passé, n'osaient même pas compter avec certitude sur ce délai, ne reprisent pas racine en France. Bien que l'acquisition des terres ne leur fût pas interdite, ils se sentaient plutôt campés qu'établis dans le pays, et n'avaient d'autre souci que de vivre au jour le jour, d'amasser le plus vite possible par l'usure un pécule facile à dissimuler. La mort de Charles V (1380), la régence du duc d'Anjou, les livrèrent sans défense aux attaques de leurs ennemis. On les accusa, à tort ou à raison, d'outrager leur priviléges, c'est-à-dire de prêter à un taux supérieur à l'intérêt légal; on leur fit un crime d'avoir cherché à ramener au judaïsme un riche apostat, Denys Machault. Enfin, de guerre lasse, Charles VI, assailli de pétitions contre les Juifs, prononça leur arrêt d'exil (17 septembre 1394); plus clé-

ment que Philippe le Bel, il leur laissait un délai de six semaines pour faire rentrer leurs créances ; des officiers royaux furent chargés de veiller à leur remboursement exact et d'accompagner les émigrants jusqu'à la frontière pour les protéger contre les excès de la populace.

Cette troisième proscription des Juifs de France fut définitive et générale ; elle s'appliquait au Midi comme au Nord ; quelques familles seulement furent autorisées à demeurer à Toulouse et dans le Dauphiné ; les Juifs de Lyon ne furent chassés qu'en 1420. Les proscrips se réfugièrent auprès de leurs coreligionnaires de la Provence¹, de la Savoie et du Comtat Venaissin, territoires qui ne dépendaient pas alors de la couronne de France. Un certain nombre trouvèrent aussi un asile dans le Piémont et en Allemagne. Dans ces derniers pays, les Juifs d'origine française — et il faut compter parmi ceux-ci les Juifs anglais, qui parlaient français — conservèrent longtemps leurs noms, leurs usages et le rite spécial de leurs synagogues ; aujourd'hui encore, le patois judéo-allemand renferme des mots français à peine altérés, comme *oren* (prier), l'ancien verbe français *orer* (latin *orare*).

1. Les Juifs de Provence furent chassés après la réunion de ce comté à la France (1487) ; l'édit définitif d'expulsion est de 1501. Entre temps ils avaient pris une part active à l'industrie et au commerce du pays : un Juif, Crescas Davin, introduisit vers 1400, à Marseille, l'art de la fabrication du savon, qui est resté une des grandes branches d'industrie de cette ville.

IV

L'exil des Juifs d'Angleterre et de France profita d'abord aux communautés d'Allemagne. Dans ce pays, dépourvu d'unité politique, les Juifs ne furent jamais l'objet d'une proscription générale et jouirent même assez longtemps du protectorat officiel des empereurs. Ceux-ci, arguant de ce que Vespasien et Titus avaient fait don au trésor impérial d'une partie des prisonniers juifs, déclarèrent dès 1234 que les Juifs étaient « serfs de la chambre impériale » et les exploitèrent en conséquence. On exigea d'abord un droit de protection, puis (1342) une taxe d'un florin d'or (denier d'or) par tête, en souvenir du *fiscus judaicus* des Romains. On n'en resta pas là, et les amendes, les emprunts forcés, sans compter le péage personnel (*Leibzoll*), vinrent bientôt accabler les malheureux Juifs, que des Césars besogneux vendaient ou hypothéquaient aux villes et aux seigneurs. Quelques-uns, à leur avènement, allèrent jusqu'à confisquer le tiers des biens des Juifs, prétendant que ceux-ci devaient s'estimer heureux de garder le reste : leurs ancêtres ne s'étaient-ils pas rendus sans conditions à la chute de Jérusalem ?

Ce protectorat onéreux n'était pas toujours efficace, tant l'autorité impériale subit d'éclipses depuis l'extinction des Hohenstaufen. Aussi, sous Rodolphe de Habsbourg, un grand nombre de Juifs des provinces rhénanes décidèrent-ils d'émigrer en Palestine.

L'empereur, inquiet pour son revenu, confisqua les biens fonds des fugitifs et retint prisonnier, comme otage, le fameux Méir de Rothenbourg, le premier grand rabbin d'Allemagne, le dernier des grands *tosafistes*. Méir resta jusqu'à sa mort (1293) enfermé au château d'Ensisheim en Alsace; son corps, considéré comme celui d'un débiteur insolvable, fut laissé sans sépulture pendant quatorze ans et fut enfin racheté par un Juif de Francfort qui l'enterra à Worms.

En 1355, la Bulle d'or de Charles IV achevait de livrer les Juifs à la merci des souverains territoriaux dans la moitié de l'Allemagne, en décidant que les électeurs de l'Empire pourraient désormais « avoir des Juifs » en pleine propriété. Déjà auparavant plusieurs princes de l'Empire avaient réglementé par des « patentes » détaillées la situation légale des Israélites sur leur territoire. Le règlement donné par Frédéric le Belliqueux en Autriche (1244) renfermait des garanties sérieuses et fut copié par plusieurs États voisins, même en dehors de l'Empire.

Depuis la fin du XIII^e siècle l'Allemagne occidentale — Bavière, Franconie, provinces rhénanes — fut la terre classique des accusations de « meurtre rituel », de sacrilège et de trahison. C'est ainsi qu'au moment où les Mongols étendaient leurs incursions jusqu'au cœur de l'empire, on répandit le bruit que les Juifs étaient secrètement liqués avec eux. Peut-être avait-on entendu parler de la brillante fortune du médecin juif Saad Addaoula (mort en 1291), devenu le confident du grand khan Argoun. Quoi qu'il en soit, la calomnie se propagea et servit de

prétexte à d'affreuses représailles : des bandes de chevaliers, de soldats et de paysans, qui s'intitulaient fièrement « rôtisseurs de Juifs » (*Judenbreter*), se ruèrent sur les communautés d'Alsace et les mirent au pillage (1270). Un peu plus tard, la prétendue profanation d'une hostie amena un soulèvement semblable en Franconie, celui de Rindfleisch (1298). A Nuremberg on brûla 740 martyrs. Au XIV^e siècle, d'autres fanatiques, Armleder et ses tueurs de Juifs (*Judenschlæger*), désolent de même les communautés des bords du Rhin (1336). Quant aux procès pour assassinat d'enfants, il faudrait un volume pour raconter toutes les victimes qu'ils firent pendant une longue suite d'années, les crémations et les amendes énormes qui en étaient la conclusion ordinaire. Encore en 1470 l'affaire d'Endingen — commémorée par un drame populaire qui s'est joué pendant deux siècles — fournissait à l'empereur Frédéric III le prétexte de rançonner les plus riches communautés d'Allemagne.

Toutes les persécutions pâlissoient à côté de l'horrible massacre dont la Peste noire donna le signal dans l'Europe centrale (1348-1350), et dont l'empire germanique fut le principal théâtre. Ce fléau redoutable, venu des frontières de Chine, enleva en trois ans le quart des habitants de l'Europe. L'ignorance populaire chercha des causes mystérieuses à un mal dont le défaut général d'hygiène et de propreté expliquent assez la propagation. « Les Juifs empoisonnent les puits et les fontaines, » tel fut le cri qui retentit partout, comme trente ans auparavant

en Guyenne. Une légende fabriquée de toutes pièces circula bientôt de bouche en bouche : les rabbins de Tolède étaient les instigateurs d'un horrible complot contre la chrétienté tout entière; on savait la composition du poison, la couleur des sacoches qui le renfermaient, les émissaires qui l'avaient apporté en Savoie et de là dans le reste de l'Europe. Affolé par ces récits, que viennent confirmer, comme toujours, quelques aveux arrachés par la torture, exaspéré par sa misère et par son impuissance contre les ravages croissants de la maladie, le peuple se déchaîne contre ses éternels souffre-douleurs; il extermine par le fer et le feu des communautés entières, n'épargnant que le petit nombre qui accepte le baptême.

Le mouvement, né en Espagne suivant les uns, dans le Dauphiné suivant les autres, se propagea de proche en proche jusqu'en Savoie et en Suisse; de là il gagna les bords du Rhin, où la peste n'était encore connue que de nom. Il n'en sévit pas moins dans ces contrées avec une violence redoublée, parce qu'il y trouvait un terrain propice et des esprits préparés aux derniers excès. En vain le pape Clément VI et l'empereur Charles IV cherchèrent à interposer leur autorité; en vain les magistrats des villes rhénanes et alsaciennes résistèrent courageusement aux séditions : le peuple n'avait d'oreilles que pour les excitations des « flagellants », sectaires fanatiques qui parcourraient les villes et les campagnes, se frappant de coups de fouet jusqu'au sang, et prêchant l'extermination des hérétiques et des mécréants. Bâle

expulse ses Juifs, Fribourg les brûle, Spire les noie. A Strasbourg la communauté tout entière — environ deux mille âmes — fut trainée sur un immense échafaud auquel on mit le feu. Celle de Worms, la plus ancienne agglomération israélite, celle de Francfort, une des plus jeunes, mais non la moins prospère, devancèrent le sort qui les attendait en s'abîmant dans les flammes. De même à Mayence, les Juifs, après une belle résistance, incendièrent eux-mêmes leur quartier et périrent jusqu'au dernier. A cette liste funèbre il faut encore ajouter les communautés de Cologne, Erfurt, Hanovre, Breslau, Vienne, Augsbourg, Nuremberg; celle de Ratisbonne fut seule préservée par la fermeté du corps de ville et de la haute bourgeoisie. Ces excès inouïs eurent leur contre-coup jusqu'en Hongrie, d'où le roi Louis chassa les Juifs, et aux Pays-Bas, où la communauté de Bruxelles fut massacrée¹. Les contemporains éclairés ne se firent pas illusion sur les véritables motifs de ces horreurs. Suivant le mot d'un chroniqueur, « le vrai poison qui tua les Juifs, ce fut leur or. »

Les communautés allemandes se relevèrent peu à peu de leurs cendres. La plupart des villes qui avaient exilé les Juifs les rappelèrent « pour l'utilité commune, » comme disent les documents; mais la persécution de 1349 n'en laissa pas moins des traces ineffaçables. Enfermés dans leurs juiveries fortifiées,

1. Un peu plus tard, en 1370, à la suite de l'affaire du « Saint-Sacrement du Miracle », les Juifs furent bannis du Brabant et du Limbourg.

marqués sur leurs habits de l'odieux signe introduit par le concile du Latran, marqués au front du sceau de la terreur et de l'oppression, les Juifs allemands vécurent désormais dans de perpétuelles alarmes. Un rien les faisait trembler, une pierre lancée par un enfant les mettait en fuite. Le souvenir et la crainte des souffrances entretenaient chez eux une piété sombre, exaltée, exclusive, qui les rendait improches aux travaux de la pensée; en dehors des recueils de consultations légales, des codes de rites et d'usages et des traités de mysticisme assez grossiers, les rabbins allemands ne comptent plus guère dans l'histoire de la littérature juive. Quant à la littérature en jargon judéo-allemand, qui commence au XIV^e siècle, elle mérite à peine une mention.

La bourgeoisie acheva ce que la populace avait commencé. Les Juifs étaient pour le commerce allemand naissant des rivaux dont il fallait se débarrasser à tout prix; au lieu de chercher à les surpasser, on trouva plus simple de les chasser. Pendant un siècle, les expulsions locales, temporaires ou perpétuelles, se succèdent sans relâche: Strasbourg ouvre la marche en 1388, puis viennent Prague, Nordlingen, Augsbourg, Landshut, Wurzbourg, Mayence; la communauté de Nuremberg, proscrite en 1499, se transplanta en partie dans la ville voisine de Furth. Bien entendu, l'expulsion était toujours accompagnée d'une spoliation systématique, dont les empereurs et les princes se firent les complices. Wenceslas par tagea la fortune des Juifs avec les villes de Souabe et de Franconie; ses successeurs exigent une indemnité,

c'est-à-dire une part du butin, chaque fois qu'une communauté est bannie. Dès 1420, l'archevêque de Mayence chasse les Juifs de ses États; l'Autriche, la Saxe, la Bavière suivent son exemple. Refoulés dans les pays demi-slaves de l'Allemagne orientale, les Juifs y furent atteints par le fanatisme. En 1452, un moine franciscain, l'Italien Jean de Capistrano, qui s'était déjà appliqué avec succès, dans son pays natal, à creuser l'abîme entre Juifs et chrétiens, parcourt la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Hongrie, en qualité de légat du pape Nicolas V, pour convertir les Hussites et les Juifs. Partout où il passe, son éloquence entraînante, sa vie austère, son enthousiasme communicatif, passionnent les populations catholiques, et ce « fléau des Hébreux », dont l'Église romaine a fait un saint, célèbre de sanglants triomphes. A Breslau il fit monter sur le bûcher quarante et un Juifs et expulser le reste de la communauté, trois cents personnes; en Moravie, il détermina le roi Ladislas à chasser les Juifs de Brünn et d'Olmütz.

Dans les dernières années du xv^e siècle, grâce à ces proscriptions réitérées, les Juifs, ballottés de ville en ville, de contrée en contrée, n'avaient plus dans toute l'Allemagne que trois établissements de quelque importance : Worms, Francfort et Ratisbonne. Un fort mouvement d'émigration se dirigeait, non plus vers la Palestine — le pape avait défendu aux capitaines chrétiens de recevoir des Juifs sur les vaisseaux à destination de ce pays — mais vers les pays neufs et tolérants, la Pologne et la Turquie. Ainsi, par une

marche inverse de celle qu'il avait suivie au commencement du moyen âge, le centre de gravité du judaïsme se déplaçait peu à peu d'Occident en Orient : l'exil des Juifs d'Espagne vint accélérer ce mouvement de recul.

CHAPITRE IV

DÉCLIN ET EXPULSION DES JUIFS DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

SOMMAIRE : § 1. Raisons du déclin des Juifs d'Espagne. Zèle des dominicains et des Cortès. Juifs de Castille. Les almoxarifs juifs; Samuel Aboulafia et Pierre le Cruel. — § 2. Premières restrictions légales. Martinez; persécution de 1391. Les campagnes de conversion; Santa-Maria et Vincent Ferrer. Colloque de Tortose. — § 3. Les nouveaux chrétiens ou *marranes*. Institution de l'Inquisition par Ferdinand et Isabelle. Autodafés de Séville. Torquemada. Isaac Abravanel. Expulsion des Juifs d'Espagne. — § 4. Les exilés en Navarre, en Italie, en Afrique. Conversion forcée des Juifs du Portugal.

I

Les Juifs d'Espagne avaient dû en grande partie leur importance à la lutte acharnée entre les royaumes chrétiens et les Maures. Cette croisade continue détournait d'eux l'attention du clergé catholique; d'autre part, leurs talents de diplomates, de financiers, d'interprètes, faisaient d'eux les intermédiaires presque obligés entre les deux races rivales, les agents indispensables des souverains. A partir de la fin du

xiii^e siècle, les rois de Castille et d'Aragon, maîtres de la plus grande partie de la péninsule, poussent plus mollement la lutte contre les musulmans affaiblis et refoulés dans le sud de l'Andalousie ; leur ambition se porte vers les affaires de la chrétienté où ils jouent souvent le premier rôle, quand des guerres civiles trop fréquentes ne désolent pas les deux royaumes. C'est le moment où l'influence de la papauté commence à se faire sentir énergiquement en Espagne ; elle y est habilement servie, parfois avec un zèle excessif, par la milice religieuse des dominicains. Ceux-ci, sous l'impulsion de leur général, Raymond de Pennafort, s'appliquent avec ardeur à l'étude naguère proscrite de l'hébreu, de l'arabe, de la Bible et du Talmud, afin de combattre les Juifs à armes égales ; comme leurs rivaux, les franciscains ou cordeliers, ils ne dédaignent même pas de se mettre à l'école de Raschi et de Maïmonide, et bientôt des polémistes redoutables, souvent Israélites de naissance, sortent de leurs rangs. Du clergé et des moines, la haine du Juif gagne peu à peu la bourgeoisie. Les Cortès rappellent par leur zèle orthodoxe les anciens conciles du temps des Wisigoths ; ils ne cessent de réclamer des lois contre le commerce d'argent des Juifs et contre leur prétendu accaparement du sol.

Au milieu de ces excitations diverses, les Juifs d'Espagne trouvèrent longtemps un abri dans la protection intéressée des rois. En Aragon, Jacques I^{er} les déclare ses clients par la charte de Valence (1247), qui contient des garanties efficaces. A Majorque, Sanche I^{er}

les rançonne sans scrupule, mais s'oppose à leur expulsion (1311-15). Il en alla de même en Castille, du moins jusqu'à la fin du XIV^e siècle. Les Juifs formaient dans ce royaume un élément de la population aussi important par le nombre¹ que par l'industrie : beaucoup s'étaient enrichis dans le commerce, plusieurs avaient été anoblis. Ils procuraient au trésor des revenus considérables, car, outre la capitulation régulière de trois maravédis par tête, ils étaient soumis à de fréquentes impositions extraordinaires. Adonnés, longtemps avant les chrétiens, à l'étude des sciences exactes et naturelles qu'ils avaient reçues des Arabes, ils fournissaient aux rois des médecins, des calculateurs, des astronomes et surtout des traducteurs. Alphonse le Sage, roi de Castille (1232-1284), employa un Juif, Isaac Ibn Sid, à la rédaction de ses célèbres *Tables alphonsoines*, empruntées en majeure partie aux travaux astronomiques des Grecs et des Arabes.

Plusieurs rois de Castille, en dépit des canons du concile du Latran et des remontrances des papes, confieront aussi à des Juifs la ferme des impôts et prirent des Juifs pour trésoriers (*almoxarif*), c'est-à-dire, en réalité, pour ministres des finances. Ces almoxarifs firent souvent plus de mal que de bien à la cause de leurs coreligionnaires. Si quelques-uns employèrent noblement leurs richesses, d'autres excitèrent l'envie par un déploiement de faste choquant, et mirent leur

¹. Il paraît impossible de l'évaluer exactement. Le chiffre de 800 000, déduit par le calcul d'un rôle d'impôts de l'an 1290, est plus que suspect. (Is. Loeb, *R. E. J.*, XIV et XXL)

influence au service de l'intolérance des rabbins. Presque tous tombèrent victimes des haines qu'ils avaient accumulées. Une des plus célèbres victimes de l'inconstance de la faveur royale fut Samuel Lévi Aboulafia, trésorier du roi Pierre le Cruel (1350-1369), qui bâtit à ses frais la magnifique synagogue de Tolède, aujourd'hui transformée en église. Samuel pérît dans les tortures, et sa fortune fut confisquée, mais les Juifs, plus sensibles aux bienfaits de Pierre le Cruel qu'à ses injustices, restèrent fidèles au tyran pendant les luttes répétées qu'il eut à soutenir contre son frère, Don Henri de Trastamare. Mal leur en prit : cette guerre fratricide, qui coûta la vie à beaucoup de Juifs et décima la communauté de Tolède, se termina, grâce au secours de Duguesclin, par le triomphe de la maison de Trastamare; c'est à partir de ce moment (1369) que la situation légale des Juifs de Castille commença d'empirer.

II

Déjà le prédécesseur de Pierre le Cruel, à l'instigation du converti Abner de Burgos (dit, après son baptême, Alphonse de Valladolid), s'était immiscé dans les affaires du culte juif; il ordonna aux rabbins d'effacer du rituel les imprécations contre les *Minim*, qui pouvaient prêter à de fâcheuses interprétations; plus tard (1380), un meurtre juridique commis par les rabbins sur la personne d'un Juif dénonciateur les fit dépouiller de leur juridiction pénale. Chose plus

grave, on érigea en lois de l'État, d'ailleurs assez mal observées, les dispositions canoniques qui prescrivaient le port de la rouelle, défendaient aux Juifs, sous peine de confiscation, d'occuper des emplois publics, d'être les médecins des chrétiens ou de prendre des nourrices chrétiennes. On leur fit aussi une obligation légale de rester confinés dans des quartiers séparés des villes qui, vers cette époque, commencent à se fermer complètement par des murs et des chaînes; on leur défendit de prendre des noms castillans; on les contraignit d'assister aux sermons prêchés à leur intention dans l'espoir de les convertir, usage que l'on constate en Aragon dès 1243.

Vers la fin du XIV^e siècle, un prêtre fanatique, l'archidiacre Fernand Martinez, entreprit une propagande plus efficace. Excitée par ses prédications, la populace de Séville se rue sur la juiverie et y met le feu (6 juin 1391); la moitié de la communauté périt; le reste accepte le baptême. Cordoue, Tolède, soixante-dix cités de Castille sont le théâtre de scènes semblables. Bientôt la fureur du massacre gagne le royaume d'Aragon : la plupart des communautés ou *aljamas* de Valence et de Catalogne sont anéanties; ceux de leurs membres que le fer a épargnés cherchent le salut dans la fuite ou dans l'abjuration. A Palma, capitale de l'île de Majorque, trois cents Juifs sont tués par les paysans insurgés; la juiverie est mise à sac; les survivants se jettent sur les côtes barbaresques.

Cette espèce de cyclone, auquel les gouvernements restèrent étrangers, laissa des traces ineffaçables. Plusieurs grandes villes demeurèrent interdites aux Israé-

lites : Barcelone leur fut fermée définitivement en 1424, Majorque ne les réadmit que sous des conditions rigoureuses. Des milliers de Juifs s'étaient convertis par terreur ; ceux qui restèrent fidèles à leur religion, entravés par d'odieux règlements, vécurent désormais dans un état d'inquiétude et d'humiliation qui contrastait avec leur libre et fière allure d'autrefois. C'était peu de les avoir enfermés dans leurs juiveries ; on leur interdit maintenant d'exercer aucun métier manuel, de se couper la barbe et les cheveux, de porter les armes, de s'habiller autrement qu'avec de longs vêtements d'étoffe commune. L'isolement social ne tarda pas à produire ses fruits : le judaïsme espagnol rétrograda vers la barbarie, le judéo-espagnol remplaça le castillan. Le règlement des Juifs de Castille, élaboré en 1432 sous les auspices d'Abraham Benveniste, « rab de la cour » et médecin du roi, apporte l'attristant témoignage d'une décadence contre laquelle il s'efforçait de réagir.

Martinez trouva bientôt de dignes émules. Le converti Paul de Santa-Maria, chancelier de Castille après la mort du roi Henri III, fit oublier son origine juive par l'ardeur de son zèle de néophyte ; il combattit le judaïsme à la fois par ses écrits polémiques et par les édits implacables qu'il suggéra à la régente de Castille. Encouragé par lui, le dominicain Vincent Ferrer, moine ascétique, dont les discours véhéments enflamaient les passions populaires, entreprit en Aragon et en Castille une tournée de propagande, au cours de laquelle, dit-on, près de vingt mille Juifs se baptisèrent (1412).

À la suite du succès de Ferrer, l'anti-pape Benoît XIII, qui résidait en Espagne, convoqua à Tortose, de concert avec le roi d'Aragon, un imposant congrès théologique. Le colloque de Tortose occupa soixante-huit séances et se prolongea avec maintes interruptions pendant vingt et un mois (février 1413-novembre 1414). Un converti, Jérôme de Santa-Fé (Josué de Lorca), y porta la parole au nom du dogme chrétien. Vingt-deux rabbins y représentaient le judaïsme. Ils comptaient parmi eux des noms illustres : un orateur latin discret, Don Vidal Benveniste ; un pieux philosophe, Joseph Albo. Et cependant leur attitude humble et hésitante, comparée au langage hardi qu'avait tenu Nahmanide dans une circonstance analogue, dit assez le recul du judaïsme espagnol dans cet espace de temps d'un siècle et demi. Comme il arrivait d'ordinaire dans des controverses de ce genre, les deux partis épuisèrent des arguments cent fois rebattus, sans faire brèche à leurs convictions respectives. De guerre lasse, le pape renvoya les rabbins et promulguà une bulle où, entre autres dispositions rigoureuses, il défendit aux Juifs de lire le Talmud et les ouvrages de polémique anti-chrétienne.

III

L'effort principal des fanatiques, à partir du xv^e siècle, n'est pas dirigé contre les Juifs, déchus en richesse et diminués en nombre, mais contre les « nouveaux chrétiens, » si multipliés par les campagnes de Mar-

tinez et de Vincent Ferrer. Ces nouveaux chrétiens, les *Marranes*¹, étaient surtout groupés dans les villes, où ils formaient près d'un tiers de la population ; plusieurs étaient arrivés à la noblesse et aux plus hautes charges de l'État. Ils avaient reçu le baptême et professaient le catholicisme du bout des lèvres ; mais, au fond du cœur, ils étaient restés attachés aux croyances de leurs ancêtres et ils pratiquaient en cachette les rites juifs, le sabbat, la Pâque, les lois alimentaires. Leurs anciens coreligionnaires les encourageaient dans cette pieuse hypocrisie, s'abouchant secrètement avec eux pour les instruire dans le Talmud et les tenir au courant du calendrier. La voix publique reprochait aux Marranes bien d'autres méfaits : ils effaçaient, disait-on, du corps de leurs enfants les traces du baptême, ils méprisaient le peuple espagnol, ils se croyaient tout permis pour s'enrichir à ses dépens ; c'était toujours Israël campé au milieu des Égyptiens. Le vrai fondement de toutes ces calomnies était la prospérité des Marranes, plus industrieux que les « vieux chrétiens » ; c'est ce que ceux-ci, dans leur orgueil et leur paresse, ne leur pardonnaient pas.

Une première fois le mécontentement public se fit jour, à la faveur des troubles qui remplirent les dernières années du faible roi Henri IV de Castille. A Cordoue, à Ségovie et ailleurs, la populace tailla en pièces les Marranes et pilla leurs maisons. Mais des épreuves bien autrement redoutables les attendaient à

1. On croit que ce nom vient de l'araméen *Maran-atha*, « le Seigneur (le Messie) est venu. »

l'avènement d'Isabelle la Catholique, sœur d'Henri, dont le mariage avec le prince héritier d'Aragon, Ferdinand, avait unifié l'Espagne chrétienne (1474). A peine montés sur le trône, les *Rois catholiques* demandèrent au pape Sixte IV la permission de créer un tribunal d'inquisition pour juger les hérétiques et confisquer les biens des coupables. Dans ce projet, qui fut froidement accueilli par l'opinion publique, Isabelle poursuivait surtout les intérêts de la foi, Ferdinand ceux de son trésor. Le pape accorda sans enthousiasme l'autorisation demandée, et vers la fin de l'année 1480, le tribunal, composé de deux moines dominicains, Miguel Morillo et San Martino, commençait à fonctionner à Séville. Quatre jours après son institution, il condamnait déjà aux flammes six Marranes convaincus de trahison ou d'apostasie, et inaugurerait par leur supplice la place de Séville qui reçut bientôt le nom expressif de *Quemadero* (la fournaise). Un « édit de grâce » accorda ensuite aux Marranes qui auraient conscience d'avoir *judaïsé* un court délai pour confesser leur péché et en faire publiquement pénitence; on publia même une liste de trente-sept faits constitutifs du crime de « judaïsme »¹. Tous les Espagnols étaient invités, sous peine d'excommunication, à signaler les relaps dont ils avaient connaissance; on devine quelle part les vengeances particulières durent avoir aux dénonciations. « La manière de procéder, dit un écrivain peu suspect de passion, était inouïe et capable de faire trembler toute l'Es-

1. Par exemple, changer de chemise le vendredi soir.

pagne. On ne confronte point les accusés au délateur, et il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un criminel flétris par la justice, un enfant, une femme, sont des accusateurs graves. Le fils peut déposer contre son père, la femme contre son époux, le frère contre son frère; enfin, l'accusé est obligé d'être lui-même son propre délateur, de deviner et d'avouer le crime qu'on lui suppose, et que souvent il ignore¹.

Du premier coup il y eut quinze mille arrestations. La peine variait d'après l'importance de l'apostasie: pour les moins coupables on se contentait d'une solennelle pénitence accompagnée de « discipline »; une faute plus grave entraînait la confiscation, la relégation dans un monastère, la prison perpétuelle; les plus endurcis étaient condamnés à mort, mais le tribunal de l'Église, « ayant horreur du sang, » se contentait de constater le crime et renvoyait ensuite le coupable au juge royal, qui prononçait la sentence définitive.

Les exécutions capitales se faisaient toujours par masses et en grande pompe; souvent devant le roi et la cour assemblée; on les appelait *autos-da-fé* (actes de foi). Revêtus d'une longue robe de bure (*san benito*) couverte de croix, de flammes peintes et de figures de diables, les condamnés, suivis de la longue procession des simples pénitents, s'acheminaient au milieu des chants du peuple et des confréries. Arrivés au lieu du supplice, on leur faisait entendre un sermon,

1. L'abbé Bergier, *Dictionnaire de théologie*, IV, 340 (v^o *Inquisition*).

puis on les livrait aux flammes du bûcher ; quelquefois cependant, par faveur, on les étranglait au préalable. De janvier à novembre 1481, l'Inquisition fit ainsi brûler 398 personnes dans le seul district de Séville, 2,000 dans l'archevêché de Cadix. Bien entendu, la fortune des victimes était attribuée au Trésor. Telle était l'avidité du roi, qu'il permit des procès d'hérésie contre la mémoire de personnes décédées depuis long-temps ; si on les convainquait d'avoir judaïsé, leurs ossements étaient déterrés et livrés aux flammes, leur patrimoine partagé entre le fisc et le tribunal de l'Inquisition.

Le pape était loin d'approuver ces saturnales commises au nom de la religion. A diverses reprises, il exprima aux Rois catholiques son mécontentement et modifia les formes arbitraires de la procédure inquisitoriale. Mais Ferdinand connaissait la faiblesse du pontife, sa versatilité et ses besoins d'argent ; il en profita pour lui arracher de nouvelles concessions. La Castille ne suffisait plus au zèle des limiers royaux ; de guerre lasse, Sixte IV autorisa l'introduction de l'Inquisition dans le royaume d'Aragon et nomma l'archevêque de Séville juge d'appel suprême pour les procès d'hérésie, afin que les recours ne vinssent plus importuner le Saint-Siège.

L'année suivante (1483), la nomination d'un enquêteur général communiqua un nouvel élan à la persécution. Ce poste échut au dominicain Thomas de Torquemada, homme d'une foi inexorable, à qui son fanatisme et sa cruauté ont valu une atroce immortalité. Au mépris des priviléges locaux, si chers aux

populations espagnoles, une commission centrale et onze tribunaux provinciaux furent institués avec de pleins pouvoirs; Torquemada rédigea sous le nom de *Constitutions* une sorte de code qui étendait aux deux royaumes les dispositions naguère appliquées dans la seule province de Séville. En quatorze ans, dit-on, ce code fournit quatre-vingt mille procès et fit six mille victimes, tant Juifs que Maures.

Le meurtre du grand inquisiteur d'Aragon, Pierre Arbues (1485), vint à propos pour justifier ce surcroit de rigueur. Les Juifs, auteurs du crime, furent pendus après avoir eu les mains coupées; on brûla deux cents Marranes comme complices; une infinité d'autres furent dépouillés de leurs biens et charges, et condamnés à faire pénitence. Bientôt les cachots regorgèrent de prisonniers à qui la torture se chargea d'arracher des aveux; l'Espagne tout entière retentit du concert des accusations, des chants lugubres des pénitents et des cris d'angoisse des martyrs. Désormais, à Tolède, à Barcelone et ailleurs, les autodafés se renouvellement tous les mois; la fureur de l'Inquisition s'attaque même à des évêques et à de hauts fonctionnaires, à qui l'on ne pouvait reprocher d'autre crime que leur origine juive.

Le vent de persécution qui soufflait sur l'Espagne ne pouvait manquer d'atteindre les Juifs de religion, après les Juifs de race. Le judaïsme était la source vive où les Marranes venaient retremper leur foi et leurs espérances; leurs épreuves n'avaient fait qu'accroître la sympathie qu'ils inspiraient à leurs anciens coreligionnaires et resserrer les liens secrets qui les

unissaient. Chose curieuse, la persecution enfantait des relaps : un Benito García revenu à la foi de ses pères dit au juge que c'était en voyant à Santiago les diables (c'est-à-dire les victimes d'un autodafé) que ses yeux s'étaient dessillés. L'Inquisition reconnut alors qu'elle ne triompherait de l'aversion obstinée des nouveaux chrétiens pour la religion catholique que le jour où ceux-ci seraient privés de tout contact avec les Juifs. Dès 1480, les Cortès renforcent l'édit qui renfermait les Juifs dans des quartiers distincts pourvus d'une seule porte d'entrée et de sortie. En 1485, Torquemada exige des rabbins de Tolède la promesse atroce de faire dénoncer par leurs fidèles, sous peine du *herem*, les Marranes qui pratiquent les rites israélites ; la même année on chasse les Juifs de la plupart des villes d'Andalousie. Si les Juifs échappèrent encore pendant quelques années à une proscription complète, désormais inévitable, ils le durent surtout à la haute situation qu'occupait alors à la cour des Rois catholiques un des plus illustres représentants du judaïsme espagnol, Don Isaac Abravanel, que nous avons déjà cité parmi les commentateurs de la Bible.

Né à Lisbonne d'une ancienne famille sévillane, qui prétendait descendre de David et avait produit des hommes d'État et des docteurs de mérite, Abravanel avait conquis par son intelligence, sa modestie et sa probité scrupuleuse la faveur du roi de Portugal, Alphonse V, dont il géra les finances. Comblé d'honneurs et de biens, courtisé par les plus grands seigneurs du royaume, il fit de son palais le rendez-

vous des savants israélites, et usa de son crédit pour le bien de ses coreligionnaires opprimés ou nécessiteux. La mort d'Alphonse V changea le cours de la fortune d'Abraüanel. L'un de ses plus puissants protecteurs, le duc de Bragance, fut mis à mort par le nouveau roi Jean II, et le pieux rabbin, averti du sort qui le menaçait lui-même, dut prendre la fuite. On permit à sa famille de le rejoindre, mais ses biens furent confisqués. Abravanel s'établit à Tolède et s'y consacrait exclusivement à ses travaux littéraires, lorsque Ferdinand et Isabelle lui confierent l'administration de leurs finances (1484). Trésorier royal pendant huit ans, il justifia par ses talents la confiance des Rois catholiques, et, comme à Lisbonne, put faire profiter ses coreligionnaires de sa faveur et de ses richesses.

Malheureusement, il n'était au pouvoir de personne de retarder indéfiniment l'heure suprême des Juifs d'Espagne. Le dernier fleuron de la couronne des Maures, Grenade, venait de tomber entre les mains des Rois catholiques (1492) : il n'y avait désormais plus de place pour les descendants de Jacob dans l'Espagne reconquise tout entière par la croix, fière de sa nationalité reconstituée et jalouse d'en conserver la pureté. L'énorme butin que firent les Espagnols à Grenade semblait, dans l'idée de ces hommes d'État à courte vue, rendre l'activité commerciale des Juifs moins indispensable à la prospérité de l'État. Comment résister, dès lors, à la tentation de briser le dernier obstacle qui s'opposait à l'établissement de l'unité religieuse dans les royaumes catholiques ?

C'est du palais de l'Alhambra que Ferdinand et

Isabelle lancèrent, le 31 mars 1492, l'édit qui prononçait l'exil de tous les Juifs d'Espagne; on le proclama aussitôt dans tout le royaume à son de trompe. Les considérants de l'édit ne reprochaient aux Juifs ni l'usure, ni aucun autre crime de droit commun; ils invoquaient uniquement l'intérêt de la foi catholique et les efforts incessants des Juifs pour entretenir les Marranes dans leurs anciennes croyances. On laissait aux proscrits un délai de quatre mois pour liquider leurs affaires et on leur permettait d'emporter leur avoir, sauf toutefois le numéraire et certaines marchandises dont l'exportation était prohibée.

Vainement Abravanel offrit aux Rois catholiques, au nom de ses coreligionnaires, des sommes considérables pour obtenir la révocation de l'arrêt d'exil: l'influence de Torquemada fut plus forte, et le lamentable exode dut s'accomplir. L'Espagne offrit pendant plusieurs mois un spectacle navrant. A la douleur de quitter les tombes où leurs aïeux reposaient depuis douze siècles, de fuir un pays devenu pour eux une seconde patrie, dont la langue était la leur et où leur civilisation avait porté de si beaux fruits, s'ajoutait pour les Juifs le désespoir d'une ruine presque complète et l'affreuse incertitude du lendemain. Obligés de transformer en lettres de change leurs richesses d'or et d'argent, ils ne trouvaient à s'en procurer en quantité suffisante ni chez les vieux chrétiens dont le commerce était peu développé, ni chez les Marranes, qui craignaient de s'exposer, en les obligeant, aux vengeances de l'Inquisition. Puis, la mise en vente subite d'une si grande masse de propriétés en avait

énormément déprécié la valeur : une maison s'échangeait contre une bête de somme, un vignoble contre une pièce de drap !

En ce déluge de calamités, les Juifs ne trouvèrent de soutien que dans l'ardeur de leurs convictions religieuses et dans l'étroite solidarité qui les unissait. Les abjurations furent rares, même dans l'aristocratie de savoir et de fortune ; les riches et les puissants se dépouillèrent en faveur des pauvres et prirent avec eux le chemin de l'exil (30 juillet 1492). On évalue à 200 000 le nombre des bannis. La perte d'une population aussi nombreuse et aussi intelligente porta à la prospérité de l'Espagne un coup funeste dont elle s'aperçut trop tard, grisée par le premier enthousiasme de la conquête de Grenade et de la découverte de l'Amérique. Tout l'or que l'Espagne retira pendant deux siècles des Indes ne l'empêcha pas de s'appauvrir de plus en plus, parce qu'en proscrivant les Juifs, et bientôt après les Morisques, elle amputa elle-même les bras dont le travail l'aurait plus enrichie que toutes les mines du Pérou. Le sultan Bajazet disait vrai lorsqu'en accueillant avec empressement une partie des fugitifs il s'écriait, dit-on : « Vous appelez Ferdinand un monarque avisé; est-ce parce qu'il a appauvri son empire et enrichi le mien ? »

IV

De terribles épreuves attendaient les Juifs à leur sortie d'Espagne. Le petit nombre de ceux qui furent

reçus en Navarre, terre de tout temps inhospitalière aux Israélites, y furent bientôt relancés par la haine du roi d'Aragon, et durent opter de nouveau entre la conversion et les douleurs de l'exode (1498). Charles VIII refusa de les recevoir dans le Roussillon. En Italie, Gênes ferme ses portes aux fugitifs. A Rome, leurs propres coreligionnaires hésitent à les recevoir. A Naples, le roi Ferdinand I^{er} leur fit, il est vrai, bon accueil, et prit Abravanel à son service; mais, à défaut de persécution, les Juifs rencontrèrent dans ses États un horrible fléau, la peste, qui, pendant une année entière, exerça ses ravages parmi eux. Plus triste encore fut le sort de ceux qui descendirent sur les côtes d'Afrique, surtout dans le royaume de Fez. La famine, l'incendie, la cupidité des naturels, se coalisèrent contre eux. Les uns furent vendus comme esclaves par des capitaines berbères, d'autres éventrés par des sauvages stupides qui cherchaient l'or dans leurs entrailles.

Quelques proscrits gagnèrent Avignon, un bien plus grand nombre la Turquie. Environ 80 000 passèrent dans le Portugal sous la conduite du vieux rabbin Aboab. Ils espéraient, non sans raison, y être bien accueillis. En effet, les rois de Portugal, depuis le XIII^e siècle, n'avaient jamais maltraité les Juifs. Les communautés de ce pays avaient même reçu une organisation plus régulière que partout ailleurs, avec un grand rabbin (*arrabi moor*) et sept juges de district (*ouvidores*) à leur tête, chargés de veiller à la rentrée des impôts. Les Juifs portugais étaient riches et fastueux, souvent à l'excès. A diverses reprises les

rois avaient fermé leurs portes aux prédateurs fanatiques venus de Castille et offert un asile aux Juifs échappés aux massacres de la fin du xvi^e siècle. Plu-sieurs d'entre eux prirent aussi à leur service des médecins, des financiers, des hommes d'État israé-lites : Alphonse V protège Abravanel et les deux Ibn Yahia ; jusqu'à la dernière heure, Jean II et Emmanuel emploient des astronomes juifs, José de Viseu et Abraham Zacuto, qui perfectionnent l'astrolabe et le calendrier planétaire.

Jean II n'accorda toutefois aux réfugiés qu'un permis de séjour limité à huit mois ; ce terme expiré, les retardataires furent réduits en esclavage ; leurs enfants leur furent arrachés et déportés aux îles Saint-Thomas pour être élevés dans la religion catho-lique. Ceux qui s'étaient embarqués à temps ne furent guère mieux partagés : les capitaines des vaisseaux abusèrent indignement de leur détresse, leur extor-querent des sommes très supérieures au prix de trans-port convenu et les jetèrent, à demi morts de faim et de maladie, sur des côtes désertes ou inhospita-lières.

L'avènement du roi Emmanuel (1495) sembla d'abord promettre quelque répit aux souffrances des Juifs. Ce prince les fit sortir de l'esclavage, les défendit contre les excitations fanatiques du clergé. Malheu-reusement, les suggestions de la politique l'emportèrent bientôt sur l'humanité et sur l'intérêt sainement entendu de l'État. Emmanuel avait demandé la main de l'infante Isabelle de Castille : on exigea qu'il insérât dans le contrat de mariage la promesse d'expulser

de son royaume les Juifs et les Maures, indigènes ou immigrés. Le 4 décembre 1496 parut, à Muja, près de Santarem, l'ordonnance qui laissait aux « infidèles » le choix entre l'exil, le baptême et la mort; dix mois leur étaient accordés pour les préparatifs de départ. Une très faible minorité seulement s'étant décidée pour l'apostasie, Emmanuel, au mépris de la parole donnée, des lois du royaume et des canons de l'Église, fit saisir et traîner de force aux fonts baptismaux tous les enfants juifs âgés de moins de quatorze ans. Alors se produisirent des scènes déchirantes : on vit des parents s'immoler eux-mêmes et leurs enfants plutôt que d'accepter cette tyrannie des consciences; d'autres embrassèrent le christianisme, afin de n'être pas séparés de leur famille.

Encouragé par ces succès partiels, le roi refusa définitivement aux Juifs les moyens de transport qu'il leur avait promis et les tint enfermés à Lisbonne dans une étroite réclusion. Les souffrances de la captivité, la famine, enfin la violence ouverte finirent par avoir raison de leur résistance obstinée; tous les Juifs d'origine portugaise ou récemment venus d'Espagne se résignèrent au sacrifice de leur foi, à l'exception d'un petit nombre qui parvinrent à s'échapper et de quelques âmes héroïques, comme le grand rabbin Simon Maïmi, qui acceptèrent avec joie le martyre. Un « édit de tolérance » (30 mai 1497), pour faciliter la transition, exempta les nouveaux convertis pendant vingt ans de toute accusation fondée sur l'observance des rites juifs; passé ce délai, les procès d'hérésie seraient jugés dans les formes, mais les biens des con-

damnés seraient dévolus à leurs héritiers et non au Trésor royal. Quant aux Marranes relaps venant d'Espagne, ils furent tous expulsés sans pitié.

Lorsque le xvr^e siècle se leva, il n'y avait plus de Juifs déclarés dans la péninsule ibérique.

LIVRE IV

LA STAGNATION

(1500-1750)

CHAPITRE I

RENAISSANCE ET RÉFORME

SOMMAIRE : § 1. Caractère de la révolution intellectuelle du xvi^e siècle. L'affaire du Talmud en Allemagne. Pfefferkorn, les dominicains de Cologne et Reuchlin. Première victoire de l'esprit nouveau. — § 2. Luther et les Juifs, Renaissance des études hébraïques parmi les catholiques et les protestants. Influence de la Bible sur l'esprit protestant. — § 3. Écoles juives d'Italie. Leur origine; savants de Naples; Emmanuel Romi. Elie del Medigo, les Abravanel, Azaria de' Rossi. Condamnation du Talmud et décadence des écoles italiennes. — § 4. Savants hollandais et levantins. École de Safed : Joseph Caro et Isaac Louria.

I

Au moment où l'expulsion des Juifs d'Espagne inaugure pour le judaïsme tout entier une période de plus de deux siècles de stagnation, qu'on peut appeler son véritable moyen âge, le moyen âge proprement dit expirait dans l'Europe chrétienne. L'avènement d'un

esprit nouveau, préparé par la décadence du régime féodal et par la constitution définitive des grandes nationalités modernes, fut surtout accéléré par trois faits : l'invention de l'imprimerie, les découvertes géographiques des Espagnols et des Portugais, enfin la prise de Constantinople par les Turcs, qui amena en Italie et de là dans le reste de l'Europe toute une légion de savants grecs, dépositaires des traditions fécondes de l'antiquité. La Renaissance dans l'ordre intellectuel, la Réforme protestante dans l'ordre religieux, sont les deux faces de la révolution profonde qui s'opère dans les intelligences au commencement du xvi^e siècle.

L'un des premiers triomphes de cet esprit nouveau sur les champions attardés du moyen âge eut pour occasion la race juive, si déshéritée alors, et le livre dans lequel sa pensée s'était comme incorporée depuis dix siècles, le Talmud. La nouvelle attaque contre ce livre, déjà brûlé sous saint Louis et condamné par Benoit XIII, partit de Cologne, foyer de l'Inquisition dominicaine en Allemagne, métropole de ces esprits étroits et fanatiques, aveugles aux clartés naissantes, que les précurseurs de Luther devaient bientôt flétrir du nom d' « obscurants ».

Un Juif converti, Joseph Pfefferkorn, pamphlétaire ignorant et vulgaire, servit de prête-nom aux trois chefs de cette croisade de plume, l'inquisiteur dominicain Hochstraten et ses séides Ortvin Gratius et Arnaud de Tongres. Dans ses écrits, tour à tour virulents et doucereux, il dénonçait, à grand renfort de calomnies, l'obstination invétérée des Juifs, leur

usure, leurs blasphèmes et leurs prétendus crimes; il concluait en demandant aux princes de confisquer et de détruire leurs livres, arsenal de leurs superstitions; puis, si ce remède ne suffisait pas, de les chasser de leurs territoires, ou tout au moins de les réduire aux métiers les plus sordides, les plus avilissants.

Les intrigues de Pfefferkorn firent d'abord quelque impression sur l'esprit mobile de l'empereur Maximilien, assiégié d'ailleurs par les prières de sa sœur Cunégonde; le pamphlétaire obtint une commission générale qui l'autorisait à saisir, à examiner et à détruire à son gré les livres des Juifs dans toutes les parties de l'Empire. Malheureusement pour Pfefferkorn et ses patrons, le sénat de Francfort, ville où il commença sa tournée, montra peu d'empressement à le seconder. De leur côté, les Juifs agirent énergiquement auprès de l'empereur et le décidèrent à transférer à l'archevêque-électeur de Mayence les pouvoirs exorbitants que s'était fait attribuer leur dénonciateur. L'archevêque devait s'éclairer de l'avis des diverses facultés de théologie et consulter principalement trois docteurs en renom, au nombre desquels se trouvait le fameux Reuchlin.

Reuchlin, dont les écrits ont si puissamment contribué à ranimer en Europe le goût des humanités, n'était pas un ami des Juifs; dans sa jeunesse il avait même publié à leur sujet un mémoire où respirent toutes les passions, tous les préjugés de son temps. En revanche, il s'était appliqué avec la plus grande ardeur à l'étude de la langue et de la littérature hébraïques. Jusqu'à un âge avancé il ne négligea

aucune occasion de s'y perfectionner : à Vienne, il prend des leçons du Juif Loans; en Italie, du Juif Sforno; il écrit en latin une grammaire hébraïque, la première qui ait été composée par un savant chrétien; il se laisse même séduire par le mirage des recherches cabbalistiques et publie un livre enthousiaste intitulé *Le mot mirifique*, dont le sens était : « seuls les Juifs ont connu le véritable nom de Dieu. » Plus tard il donnera un traité complet de la Cabbale, dédié au Pape.

Érudit curieux et passionné, Reuchlin ne pouvait manquer de s'indigner du projet barbare de Pfefferkorn et de ses acolytes. Le volumineux mémoire qu'il adressa à l'électeur de Mayence concluait avec force en faveur de la conservation du Talmud — qu'il avouait n'avoir jamais ouvert — et surtout des livres cabbalistiques, où la vérité du christianisme trouvait, disait-il, une éclatante confirmation. Ce qui lui fait plus d'honneur, c'est qu'élevant le débat, il réfutait les calomnies propagées contre les Juifs, repoussait comme dénuée de sens l'accusation d'« hérésie » appliquée à leurs croyances, et insinuait finalement qu'en vertu des lois romaines, ils étaient citoyens de l'Empire au même titre que leurs détracteurs. Il terminait par la proposition de créer dans chaque université deux chaires d'hébreu, le meilleur moyen de combattre le judaïsme étant d'essayer d'abord de le comprendre (1510).

L'avis de Reuchlin, quoique isolé, excita au plus haut degré la colère des dominicains. Ils cherchèrent à le mettre en contradiction avec lui-même (ce qui

n'était point difficile), et laissèrent entendre qu'il avait été acheté par les Juifs — calomnie qu'on a rééditée dans des circonstances analogues contre Lessing au XVIII^e siècle, contre Strauss et Renan au XIX^e. La réponse de Reuchlin ne se fit pas attendre : ce fut un vigoureux pamphlet, le *Miroir des yeux*, écrit en allemand, et dont on s'arracha partout les exemplaires. Le *Miroir des yeux* devint le signal d'une guerre de plume qui se poursuivit pendant plusieurs années avec un acharnement égal des deux côtés; l'attention se détourna peu à peu des Juifs et du Talmud, pour se concentrer sur leur défenseur officieux que les dominicains accusaient d'hérésie et cherchaient à perdre auprès de l'empereur. Le *Miroir* fut condamné au bûcher par la Sorbonne, l'auteur assigné à comparaître devant un tribunal inquisitorial à Mayence.

Reuchlin, d'abord surpris, puise bientôt un nouveau courage dans l'audace même de ses ennemis, qui rejetaient tout compromis; la haute situation qu'il occupait dans l'administration, sa renommée universelle d'érudit, enfin l'appui de l'opinion publique qu'il avait éveillée, lui permirent une résistance efficace. Une merveilleuse satire, œuvre collective et anonyme des champions de l'*humanisme*, les *Lettres des hommes obscurs*, mit les rieurs de son côté; puis il en appela de la juridiction partielle de ses ennemis au pape Léon X, pontife fastueux, assez sceptique, grand protecteur des artistes et des littérateurs. En première instance, l'évêque de Spire, chargé par le pape de connaître de l'affaire, décida contre les domi-

nicains ; ceux-ci ne se tinrent pas pour battus et évoquèrent le procès à Rome même. Là, en dépit des intrigues de Hochstraten, des hésitations du pape, de la lenteur calculée de la procédure, la cause du bon sens et des lumières obtint également la majorité dans le collège des cardinaux. Léon X suspendit indéfiniment le prononcé du jugement, et le grand inquisiteur dut repartir pour Cologne avec sa courte honte (1516).

Pour la première fois, la torche des dominicains avait pâli devant la clarté nouvelle qui se levait sur le monde ; ce résultat était plus important que l'absolution momentanée du Talmud, objet primitif du débat, qui, à quelque temps de là, commença de s'imprimer à Anvers, avec privilège du pape Léon X.

II

La Réforme, dont le triomphe des humanistes et de Reuchlin avait été comme le prélude, ne se montra pas, dès ses débuts, plus favorable au judaïsme que l'Église catholique. Son premier apôtre, Luther, écrivit même à la fin de sa vie un pamphlet contre les Juifs qui dépasse en violence et en calomnie tout ce qui était sorti de la plume des dominicains de Cologne. Pendant plus de deux siècles, le protestantisme ne tiendra pas un autre langage : encore en 1632, un pasteur, Nicolas Antoine, sera brûlé à Genève pour crime de judaïsme. Toutefois, si la

Réforme n'apporta pas immédiatement à la situation des Juifs une amélioration bien sensible, elle leur prépara, à longue échéance, un avenir meilleur.

D'une part, la lutte contre le protestantisme absorbant désormais toutes les forces vives de l'Église catholique, celle-ci se montre plus tiède à combattre les Juifs, réduits d'ailleurs à l'impuissance par leur isolement social et la déchéance de leurs écoles. Dans les pays où les Juifs continuaient à être tolérés, les persécutions, soit des princes, soit des populations, devinrent moins fréquentes et moins implacables. « L'esprit du siècle, disait l'évêque Sadolet, ne veut plus de sang. » Si l'on songe que le savant évêque écrivait à la veille des atroces guerres de religion, il sera plus juste de dire que le fleuve de sang allait couler dans un autre lit.

En second lieu, la Réforme peut être considérée, à bien des égards, comme un retour de l'esprit chrétien à la Bible, encore plus qu'à l'Évangile. Aussi Luther, quoique hostile aux Juifs, est-il l'auxiliaire de Reuchlin dans le relèvement des études hébraïques. « Apprendre ou enseigner l'hébreu, disait-il, est une partie intégrante de la religion. » Lui-même possédait sérieusement la langue sacrée et en sentait vivement le génie, comme le prouve sa belle version allemande de la Bible, qui supplanta la Vulgate latine dans le monde germanique (1523). Par les écrits du franciscain Nicolas de Lyre, théologien français du XIV^e siècle, Luther connut l'exégèse de Raschi, et parait s'en être parfois inspiré.

Cette vulgarisation de l'étude de l'hébreu et de la

Bible était toute une révolution. L'Église catholique défiante de l'esprit d'examen que développe le recours aux sources originales, avait réussi à l'empêcher pendant tout le moyen âge, du moins chez les laïques : Innocent III leur avait interdit la lecture de l'Ancien Testament; le concile de Toulouse, en 1229, avait ordonné de brûler les versions de la Bible en langue vulgaire. L'enseignement de l'hébreu, sans être absolument proscrit des Universités où il fut professé de temps en temps par quelques Juifs convertis, n'y jouait qu'un rôle très effacé. Mais au lendemain de la renaissance des études classiques, le courant du siècle était si fort qu'il fut impossible à l'Église d'y résister plus longtemps. Elle se plia donc habilement à la nécessité, et quelques-uns de ses plus éminents représentants prirent une part active à ce réveil des études hébraïques. La Bible fut traduite successivement dans la plupart des langues modernes, et la plus célèbre Bible *polyglotte* fut entreprise par les soins d'un successeur de Torquemada, le cardinal Ximénès de Cisneros. Vers la même époque, un dominicain français, Guillaume Haquinet Petit, confesseur de Louis XII, provoque la création de chaires d'hébreu aux universités de Paris et de Reims; un évêque, Augustin Giustiniani, écrit ou signe une traduction latine du *More de Maïmonide*; un cardinal italien protège l'hébraïsant juif Abraham de Balmes, et Clément VII accepte la dédicace du traité de Reuchlin sur la Cabbale.

Cependant si la Bible, la littérature rabbinique, et même la Cabbale, trouvèrent parmi les érudits catho-

liques d'Italie de fervents adeptes, ce furent surtout les protestants qui se mirent avec persévération et succès à l'école des savants juifs. La Bible rabbinique, éditée à Anvers par Daniel Bomberg, les travaux grammaticaux des Kimhi et d'Elie Levita servirent de base à des recherches érudites; au XVII^e siècle l'école hollandaise, avec Buxtorf, Surenhuys (le traducteur de la *Mischna*) et Wolf, produisit des œuvres remarquables de lexicographie, de traduction, de bibliographie et de critique, auxquelles des rabbins juifs furent plus ou moins associés. La Bible ne devint pas seulement l'objet de l'étude passionnée et minutieuse des savants : elle imprégna de son esprit les hommes d'action, les apôtres et les martyrs du protestantisme. Coligny, d'Aubigné, les huguenots de France, les puritains d'Angleterre parlent presque naturellement la langue des prophètes d'Israël, et en évoquent le souvenir par leur génie austère, enthousiaste et démocratique. Si misérable que fût le présent de la race juive, c'était une sorte de consolation pour elle de voir son passé, ainsi ressuscité, inspirer dans les controverses, guider sur le champ de bataille, soutenir jusque dans la flamme des bûchers toute une légion de héros qui n'étaient pas nés dans son sein. Parfois d'ailleurs — rarement sans doute — la connaissance plus approfondie de l'antique littérature hébraïque produisit une intelligence plus saine des destinées des Juifs depuis la dispersion, quelque pitié pour leurs épreuves, quelques vœux pour leur relèvement. Un oratorien, Richard Simon, le fondateur de l'exégèse scientifique, ne refuse pas

sa sympathie à la race persécutée; un ministre protestant, Basnage, est le premier historien impartial du judaïsme moderne; au XVIII^e siècle, Herder, qui révéla au public lettré le vrai génie de la poésie hébraïque, correspond avec Mendelssohn et complète l'œuvre de Lessing.

III

Les savants juifs jouèrent surtout, dans le grand mouvement philologique de la Renaissance, un rôle de pédagogues et d'initiateurs; quant à leur production littéraire, quoique toujours très féconde et désormais infiniment multipliée par le secours de l'imprimerie, elle pâlit à côté des œuvres originales de la période espagnole et française. C'est parmi les Israélites émigrés d'Espagne et de Portugal, en Hollande, en Turquie, surtout en Italie, que l'on trouve encore le plus de rabbins animés d'un véritable zèle scientifique.

Le judaïsme italien n'avait joué jusqu'alors qu'un rôle secondaire dans l'ensemble de la littérature rabbinique. Au XIII^e siècle, nous avons vu l'empereur Frédéric II, Charles et Robert d'Anjou pensionner en Italie des traducteurs juifs. A la même époque Menahem Recanate fut un cabbaliste réputé, et le créateur de la poésie italienne, Dante, eut pour imitateur et, dit-on, pour ami un poète hébreu. Emmanuel Romi (1265-1339), qui cultiva surtout les muses légères.

Au XV^e et au XVI^e siècle, l'arrivée successive des

transfuges de France et d'Espagne, le premier essor de l'imprimerie hébraïque communiquèrent un nouvel élan à la littérature rabbinique d'Italie. Elle s'essaie dans des genres nouveaux : l'archéologie avec Abraham de Porteboleone, la chronique historique ou plutôt le martyrologue avec Joseph Haccohen et Samuel Usque, la géographie avec Abraham Farissol. Le judaïsme italien prit aussi une part active à la rénovation des études philosophiques et linguistiques. Elie Levita (1465-1549), que François I^r voulut appeler à Paris, initia les chrétiens à la grammaire hébraïque. Padoue eut, dès 1475, un professeur israélite, Elie del Medigo, originaire de Candie. Philosophe original, auteur d'un traité semé d'idées hardies (*l'Examen de la loi*), Del Medigo fut le maître et l'ami du jeune prince Pic de la Mirandole, l'enfant prodige si célèbre par son savoir encyclopédique¹. Mais plus sage que son enthousiaste disciple, le philosophe juif ne se laissa pas griser par la fumée de la Cabbale, dont il combattit sans relâche les adeptes, ligués avec les rabbins obscurants d'Allemagne.

Parmi les rabbins venus d'Espagne, la famille d'Abravel mérite une mention spéciale. Le chef de la famille, Isaac Abravanel, successivement ministre de quatre rois, dut fuir de Naples devant l'invasion française, erra de ville en ville et vint mourir à Venise en 1508. L'un de ses fils, Samuel, dignement secondé par une femme d'élite, resta à Naples, où sa

1. Pic eut encore un autre rabbin pour professeur d'hébreu, Johanan Alemanno.

maison opulente fut le rendez-vous des savants hébreu-sants d'Italie. Un autre, Juda Léon, aussi connu sous les noms de Léon l'Hébreu et de Léon *Medigo*, parce qu'il fut médecin du vice-roi Gonsalve de Cordoue, cultiva l'astronomie et composa en italien un remarquable ouvrage de philosophie mystique, les *Dialogues d'amour*, bientôt traduit en français. Le fils de Léon, David, eut aussi une plume féconde de talmudiste et de philosophe.

L'importante communauté de Mantoue produisit au xvr^e siècle un savant de plus haute portée, Azaria de' Rossi (1514-1578), qui, devançant son époque, s'éleva le premier à la véritable intelligence de la critique historique, et eut l'idée de rapprocher les écrits talmudiques des renseignements fournis par les documents païens de la même époque. De' Rossi partage avec Richard Simon l'honneur d'avoir été le précurseur de l'école critique moderne; mais ses recherches ne remontèrent pas jusqu'à l'époque biblique.

Vers le milieu du xvi^e siècle, la papauté créa une commission permanente, la Congrégation de l'Index, chargée de proscrire tous les livres dangereux pour la foi. Le Talmud, le Zohar et une foule de commentaires de ces deux ouvrages furent parmi les premiers livres condamnés; mais tandis que l'arrêt qui frappait les écrits cabbalistiques, dont la perte eût été peu regrettable, demeura sans exécution, le Talmud fut brûlé à Rome en 1553, à Crémone en 1569. Plus tard, la censure ecclésiastique autorisa la réimpression du Talmud, mais en supprimant le titre du livre et

tons les passages hostiles ou prétendus hostiles à la religion chrétienne.

La destruction et la mutilation d'un si grand nombre d'écrits, jointes à des causes politiques sur lesquelles nous reviendrons, amenèrent le déclin des écoles italiennes. Elles produisirent néanmoins au xv^e et au xviii^e siècle quelques rabbins érudits et hardis, quelques poètes d'une réelle valeur. Rappelons seulement deux noms célèbres : Léon Modena, rabbin de Venise, équivoque adversaire de la Cabbale, auteur d'un traité en italien sur les *Cérémonies des Juifs*, traduit en français par Richard Simon; et un poète plein de feu et d'harmonie, qui, poursuivi par les rabbins à cause de ses rêveries messianiques, traina en divers pays une existence malheureuse, Moïse Hayem Luzzato (1707-1747).

IV

Si l'Italie de la Renaissance maintint la tradition des recherches philosophiques et de la science indépendante au sein du judaïsme, le genre apologétique et polémique trouva d'éloquents représentants en Hollande avec Orobio de Castro et Manassé ben Israël. Quant aux commentaires sur le Talmud et la Cabbale, ils sortirent pour la plupart des écoles d'Allemagne, de celles de Pologne, dont nous reparlerons, enfin de celles de Turquie et d'Egypte, alimentées par un double courant venu de Grèce et d'Espagne. En particulier, la Palestine devint aux xv^e et xvi^e siècles le

rendez-vous de rabbins distingués originaires de tous pays : Obadia di Bertinoro y commente la Mischna ; Jacob Berab cherche à restaurer l'ancienne organisation rabbinique et la *semikha* (apposition solennelle des mains), depuis longtemps tombée en désuétude. L'école de Safed, siège du rabbin Berab, fut aussi le principal foyer des rêves messianiques ; là vécurent deux hommes dont les écrits et les paroles ont été presque divinisés par l'admiration trop facile de leurs contemporains : Joseph Caro et Isaac Louria.

Joseph Caro (1488-1577), né en Espagne, partisan et disciple de Berab, à la fin d'une vie partagée entre des visions prophétiques, l'ascétisme outré et l'étude du Talmud, mit au jour un nouveau Code talmudique, le *Schulhan Arukh* (la table dressée), qui réussit à absorber et à supplanter tous les ouvrages antérieurs de ce genre⁴. Cette « table », complétée et aggravée par la « nappe » du Polonais Moïse Isserlès, resta longtemps le manuel classique des talmudistes et fait encore autorité dans certains pays. C'est une compilation laborieuse, mais dénuée de critique, qui essaie de transformer en lois inflexibles les moindres opinions des anciens docteurs, sans tenir compte des temps, des lieux et des circonstances. Par là, Caro a contribué à immobiliser le judaïsme jusqu'à Mendelssohn, et a fourni une justification apparente à bien des attaques passionnées que le simple texte du Talmud, replacé dans son milieu, réfute souvent sans peine.

4. Le *Schulhan Arukh* est divisé en quatre livres : *Orah hayyim* (culte), *Yoré Déa* (choses prohibées), *Eben Ezer* (droit matrimonial), *Hôschen mischpat* (droit civil et pénal).

Quant à Isaac Louria (1534-1572), ce fut un visionnaire, grand hanteur de tombeaux, grand évocateur de *tannaim* célèbres, grand inventeur de pratiques superstitieuses. Ses rêveries, celles de son contemporain Moïse Cordouero et de son disciple Hayyim Vital le Calabrais, ont été la source d'une nouvelle littérature cabbalistique encore plus riche en écrits apocryphes et en ténébreuses divagations que l'école du XIII^e siècle.

CHAPITRE II

LES SEFARDIM EN ITALIE, EN TURQUIE ET EN HOLLANDE

SOMMAIRE : § 1. *Sefardim* et *Askenazim*. Juifs d'Italie. Politique favorable des républiques commerciales et des papes de la Renaissance. Salomon Malcho et David Rubeni. Réaction et persécutions dans les États pontificaux. — § 2. Turquie. Les sultans et les Juifs. Joseph, duc de Naxos. Condition légale des Juifs de l'empire ottoman; principales communautés. — § 3. Portugal. Condition des marranes portugais. Massacre de Lisbonne. Introduction de l'Inquisition. — § 4. Premier établissement des marranes en Hollande. Développement et prospérité des Juifs à Amsterdam. L'excommunication rabbinique; Uriel da Costa. Baruch Spinoza. — § 5. Colonies des Juifs de Hollande; Hambourg, Brésil, Surinam. Manassé ben Israël et Cromwell; retour des Juifs en Angleterre.

I

Au xvi^e siècle se dessine la grande division des Juifs d'Europe en *Sefardim* (Juifs espagnols et portugais) et *Askenazim* (Juifs allemands et polonais)¹. Cette division embrasse à peu de chose près toutes les contrées où les Juifs étaient tolérés, car là même où

1. Aschkenez (Ascanius?) est dans la Bible (*Genèse*, x, 3) le nom d'un des fils de Gomer : il est considéré par les rabbins comme l'ancêtre des Allemands. Sefarad est, croit-on, le nom biblique de l'Espagne.

il existait des communautés indigènes, nombreuses et anciennes, leur caractère distinctif fut peu à peu modifié par le flot d'émigrants venus soit de la péninsule ibérique, soit de l'Allemagne. En Turquie, en Hollande, et bientôt après en Angleterre, l'élément espagnol et portugais devint prédominant; au contraire, l'élément allemand régna presque exclusivement, non seulement dans l'empire, mais encore dans les pays slaves et notamment en Pologne. Les Juifs français d'Avignon, les Karaïtes de Crimée et de Galicie ne formèrent plus que de petits îlots; seul le judaïsme italien, quoique largement entamé par les *Sefardim*, ne se laissa pas absorber par eux et conserva une physionomie distincte.

Juifs allemands et espagnols ne se distinguaient pas seulement par la langue et l'origine, mais par les rites de leurs synagogues, leurs pratiques et leur vie morale. Le contraste apparaissait bien nettement dans les contrées d'Orient, où les communautés des deux langues, subdivisées d'ailleurs à l'infini, vivaient côte à côte sans se confondre, sans s'unir même par le mariage.

Les *Askenazim*, fervents adeptes du Talmud et fidèles aux vertus de famille traditionnelles dans la race juive, mais déprimés par l'effet d'une contrainte séculaire, étaient négligés dans leur tenue, parlaient un jargon pauvre et corrompu, mélange informe d'hébreu et d'allemand, assaisonné de débris du vieux français de Champagne; ils poussaient souvent la piété jusqu'à la superstition et rejetaient en bloc les études profanes.

Les *Sefardim*, d'autre part, avaient conservé de leur ancienne et brillante civilisation le goût d'un langage plus pur et plus orné, des études historiques et scientifiques, l'amour du luxe, une allure fière et un instinct de domination qui leur assuraient la supématie partout, là même où ils se trouvaient en minorité; ils affectaient un certain dédain pour leurs coreligionnaires de langue allemande et le leur firent souvent durement sentir.

Entre ces deux grands groupes qui se partageaient en quelque sorte le judaïsme, les Juifs d'Italie, nous l'avons dit, occupaient une place intermédiaire tant par la situation géographique que par le rite et les mœurs. Au moyen âge, comme les peuples heureux, ils n'eurent pas d'histoire. Répandus, malgré leur petit nombre, dans toutes les parties de la péninsule, ils avaient leurs principaux établissements à Rome et à Naples, ainsi que dans les républiques commerçantes de Pise et de Venise, dont le sénat les chassa et les rappela tour à tour. Gênes, qui les avait expulsés au milieu du xii^e siècle, finit par les réadmettre. Ancône et Bologne, villes pontificales, Mantoue, Ferrare et Padoue avaient aussi des communautés considérables; celle de Livourne ne se développa que sous les grands-ducs. Le morcellement des territoires, la douceur relative des mœurs expliquent comment les Juifs d'Italie ne furent pas, durant le moyen âge, l'objet d'une expulsion générale ou d'une persécution sérieuse; il faut venir jusqu'à la fin du xv^e siècle pour trouver une campagne de conversion un peu notable, celle de Bernardin de Feltre (1487), et une expulsion

définitive, celle des Juifs de Sicile, conséquence fatale de l'exil des Juifs de l'Espagne, dont la Sicile était alors une dépendance.

Le bannissement des Juifs français en 1394, celui des Juifs espagnols en 1492, amenèrent, on l'a vu, un grand nombre d'émigrants israélites dans les États italiens. Les premiers s'établirent dans le Nord, en Piémont et en Lombardie; les seconds, repoussés de Gênes par les autorités et de Rome par leurs propres coreligionnaires, furent mieux accueillis à Naples, à Florence et à Ferrare. Bientôt ils y furent rejoints par un nouveau flot d'émigrants, celui des Marranes, qui s'échappaient peu à peu d'Espagne et de Portugal, pour se soustraire à l'inquisition tyrannique du Saint-Office. Dans la plupart des villes où les Marranes fugitifs trouvaient asile, ils ne tardaient pas à rejeter leur faux masque de catholiques, et reprenaient ouvertement, avec leurs noms juifs, leur ancien culte. Quelques-uns d'entre eux fondèrent des maisons de banque importantes dans les principautés et les républiques commerciales, qui avaient vite compris tout le parti qu'elles pouvaient tirer de l'intelligence des nouveaux venus et de leurs relations ramifiées dans le monde entier. Gênes, il est vrai, leur refusa l'hospitalité; mais à Ferrare ils jouirent, sous l'intelligente protection de la maison d'Este, d'une parfaite liberté. Venise, dès 1516, enferma ses Juifs dans un quartier séparé, le 'Ghetto', et donna ainsi le signal d'une institution

1. Au moyen âge, les Juifs, par esprit de corps et par instinct de préservation, s'étaient déjà groupés d'ordinaire dans un même quartier, dans une même rue autour de la synagogue;

qui se généralisa au xvi^e siècle et subsista jusqu'aux temps nouveaux ; toutefois cette injuste réclusion n'empêcha pas la florissante république d'utiliser les services des Juifs en Orient ; les communautés de la Morée, conquise à cette époque par les Vénitiens, prirent même un grand essor sous leur domination. Corfou et Candie, également vénitiennes, comptaient aussi bon nombre de Juifs ; mais dans cette dernière île leur situation était misérable : on les obligeait de remplir l'office infamant de bourreaux et, à certain jours de l'année, ils devaient se prêter à un simulacre de lapidation.

L'attitude du Saint-Siège envers les Juifs, au moment de la proscription espagnole, fut d'abord bienveillante. Alexandre VI, Jules II, Léon X, plus préoccupés de l'extension de leur pouvoir temporel, de l'enrichissement de leur famille et du progrès des arts que des intérêts de la foi catholique, eurent des médecins juifs, au mépris des prohibitions canoniques si souvent répétées, et firent bon accueil aux Marranes. Clément VII témoigna même une faveur bizarre à deux aventuriers juifs qui remplirent l'Italie et l'Orient du bruit de leurs visions et de

mais ce groupement n'avait rien d'obligatoire. La juiverie fermée et imposée apparaît au xv^e siècle en Espagne et se régularise au xvi^e ; c'est un quartier souvent exigu, sans jour sur les autres rues, clos de murs, dont les portes sont closes la nuit et ouvertes le matin à des heures réglementaires ; des officiers payés par les Juifs en ont la garde ; aucun chrétien ne peut habiter dans la juiverie, aucun Juif ne peut habiter dehors. Ce quartier juif s'appelle *ghetto* en Italie (mot dont l'étymologie est douteuse), *carrière* dans le Comtat Venaissin, *Judenviertel*, *Judengasse* en Allemagne.

leurs prophéties messianiques : l'enthousiaste et naïf Salomon Malcho, natif de Portugal, et l'imposteur David Rubeni, qui se disait député en Occident par les Juifs de l'Arabie centrale. Le pape professait un grand respect pour les sciences occultes et la Cabbale ; il avait, on l'a vu, accepté la dédicace du traité cabbalistique de Reuchlin. Aussi ne négligea-t-il rien pour sauver Malcho des bûchers de l'Inquisition et lui faciliter son évasion de Rome. Le couple d'aventuriers n'en fit pas moins une triste fin. L'empereur Charles-Quint les jeta tous les deux dans les fers ; le Portugais, qui était le plus digne de pitié, fut brûlé à Mantoue ; son compagnon languit obscurément dans les cachots du Saint-Office jusqu'à sa mort.

La politique si humaine des papes envers les Juifs changea brusquement au milieu du xvi^e siècle. Les conquêtes rapides de la Réforme provoquèrent au sein de l'Église catholique une énergique réaction contre le relâchement général dans la discipline, le dogme et les mœurs qui s'était introduit au temps de la Renaissance. Le concile de Trente fixa d'une manière définitive les principes du catholicisme ; une nouvelle papauté s'éleva, moins brillante, mais plus respectable, plus sévère et dominée par le nouvel ordre des Jésuites. Le judaïsme ne tarda pas à ressentir le contre-coup de ce grand changement. Nous avons déjà dit qu'en 1553 le Talmud fut de nouveau livré aux flammes. En 1555, une accusation de meurtre rituel faillit amener l'extermination des Juifs de Rome. Bientôt après, un pape fanatique, le « théatin » Paul IV, remit en vigueur les anciennes lois

canoniques qui interdisaient aux Juifs l'exercice de la médecine, l'acquisition des biens-fonds, tout commerce, excepté la vente des vieux habits. En outre, suivant l'exemple que Venise avait donné, il enferma les Juifs dans un ghetto et leur imposa le chapeau jaune. Quant aux Marranes, établis en grand nombre à Ancône, qu'ils enrichissaient par leur négocié avec le Levant, il les fit jeter en prison, confisqua leurs biens et les déporta en masse. Vingt-quatre d'entre eux, qui refusaient de signer une profession de foi catholique, furent brûlés (1556). Effrayés par cet exemple, les Marranes des États pontificaux se réfugièrent sur les terres du duc d'Urbino et, de concert avec leurs coreligionnaires d'Orient, essayèrent d'amener l'interdiction du port d'Ancône; mais le duc, qui les accueillit d'abord avec bienveillance dans l'espoir d'attirer le commerce levantin à son port de Pesaro, les chassa impitoyablement lorsque son projet eut échoué.

En 1569, le pape Pie V décréta l'expulsion de tous les Juifs de ses États, hormis ceux d'Ancône et de Rome. Plus de mille familles durent émigrer. Celles qui restèrent furent contraintes, comme jadis en Espagne, d'assister régulièrement à des sermons de conversion. Des lois sévères, où la peine de mort était multipliée, leur interdirent toute relation avec les chrétiens. Rappelés et protégés par Sixte-Quint, les Juifs des États pontificaux furent de nouveau expulsés en partie par Clément VIII, au moment où l'extinction de la maison d'Este fermait aux Marranes leur dernier asile en Italie, Ferrare. Ces crises continues,

qui rappellent l'histoire des Juifs de France au XIV^e siècle, se reproduisent sous l'influence des progrès de la domination espagnole dans plusieurs autres États de la péninsule : le royaume de Naples chassa les Juifs en 1341, Gênes en 1550, Milan en 1597. La Savoie accueillit une partie des fugitifs, mais la plupart allèrent s'établir dans les îles grecques et dans l'empire ottoman.

II

La Turquie fut au XV^e et au XVI^e siècle la Terre promise des israélites expulsés d'Espagne, de Portugal, d'Italie et même de Bohême et d'Allemagne. Comme jadis les califes de Bagdad et de Cordoue, les nouveaux maîtres de Constantinople appréciaient l'activité commerciale des Juifs et leurs talents variés. Mahomet II, Bajazet II, Sélim et Soliman le Magnifique eurent des médecins israélites qui appartenaient pour la plupart à la famille des Hamon. Sous le fils de Soliman II, un Marrane revenu à la foi de ses pères occupa une situation encore plus élevée. Joseph Naci (Juan Miquès), devenu maître d'une immense fortune par son mariage avec la fille de l'opulente et bienfaisante Dona Mendesia Gracia, avait si bien conquis la faveur du prince héritier Sélim que celui-ci, à son avènement au trône, le nomma duc de Naxos et de douze des Cyclades les plus importantes (1566). Pendant tout le règne de Sélim, Joseph Naci jouit d'une influence dont il fit profiter ses coreligionnaires ; c'est

ainsi qu'ayant obtenu la cession de la ville de Tibériade, il la releva de ses ruines et y acclimata la culture de la soie. Il joua aussi un rôle dans les affaires diplomatiques de son temps; Venise, les Pays-Bas, le roi de France, dont il était le créancier, sollicitèrent son alliance ou complotèrent sa chute. Naci, qui péchait par un excès d'orgueil et un manque de suite dans les projets, fut à demi disgracié sous le règne suivant, et à sa mort sa fortune fut même confisquée; mais son influence passa à deux autres personnages juifs qu'on trouve mêlés pendant longtemps aux négociations les plus délicates de la Porte et aux ténébreuses intrigues du séraï: un médecin, Salomon Askenazi, que le sultan accrédita auprès de la république de Venise comme ambassadeur extraordinaire, et une femme, Esther Kiéra, qui périt masacrée par les gardes du corps révoltés.

Les Juifs de l'empire ottoman, astreints seulement au paiement de la taxe des étrangers (*kharadj*), jouissaient sous la tutelle de leurs rabbins d'une grande liberté. Leurs intérêts étaient représentés auprès de la Porte par un dignitaire plus particulièrement politique, le *kahiya*, et par un grand rabbin responsable: les deux premiers titulaires de ce dernier poste, Moïse Capsali et Elia Mizrahi, furent des talmudistes éminents. Les communautés juives étaient réparties sur toute la surface de l'empire: on en trouvait en Asie-Mineure (Smyrne, Rhodes), en Syrie (Damas), et dans l'Égypte où le sultan Sélim, lors de la conquête, supprima la dignité de prince ou *nagid* qui subsistait depuis l'époque de Maimonide.

Mais les agglomérations les plus importantes étaient, dans la Turquie d'Europe, Constantinople, Andrinople et Salonique ; en Palestine, Jérusalem et Safed. Constantinople comptait quarante-quatre synagogues, ayant chacune leur administration et leur rite distincts ; la population juive s'y élevait à trente mille âmes ; une partie parlait grec, une autre espagnol : de là ce curieux Pentateuque dans les deux langues, toutes deux transcrites en caractères hébreux (1547). Salonique était, comme elle est encore aujourd'hui, une ville à demi israélite, où l'élément espagnol dominait de beaucoup. Safed avait une école rabbinique célèbre. Quant aux Juifs de Jérusalem, rentrés dans cette ville depuis trois siècles, ils acquièrent une triste réputation de fainéantise, de turbulence et de superstition ; ils vivaient surtout des aumônes de leurs coreligionnaires d'Occident, dont le plus clair était dilapidé en passant par les mains des administrateurs des synagogues. Un vertueux prédicateur italien, Obadia di Bertinoro, le commentateur de la Mischna, s'efforça de relever la moralité de cette population dégénérée.

III

Le flot des Juifs et des Marranes fuyant l'Espagne s'était divisé en deux courants principaux : l'un se déversa sur l'Italie, l'Afrique et l'Orient turc : nous venons d'en esquisser l'histoire ; l'autre se dirigea vers le Portugal d'où il remonta, peu à peu, vers la

Guyenne, la Hollande, l'Angleterre et les pays scandinaves.

Les Marranes ou « nouveaux chrétiens » du Portugal, trainés de force au baptême sous Emmanuel le Fortuné, étaient remarquables par leur nombre, leur richesse et leur activité; aussi le gouvernement portugais leur avait-il sévèrement interdit l'émigration. « Le royaume, écrivait le roi Jean III au pape, est puissamment intéressé à les conserver, puisqu'ils ont, pour ainsi dire, le monopole de l'industrie manufacturière et du commerce. » Tant que régna le convertisseur Emmanuel, les Marranes, garantis par sa promesse solennelle, purent pratiquer assez librement les rites israélites, auxquels ils étaient passionnément attachés comme à un souvenir et à une espérance. Mais le roi était impuissant à les protéger contre la haine du peuple; on les détestait comme mauvais catholiques, comme riches et comme fermiers des impôts; la superstition les rendait responsables des pestes et des famines. Un jour, pendant une grande sécheresse, comme le peuple de Lisbonne se pressait dans l'église des dominicains et se prosternait devant un miroir ardent, où apparaissait, disait-on, l'image de la Vierge Marie, un Marrane s'écria : « Mieux vaudrait un miracle d'eau qu'un miracle de feu. » Ce propos, traité de blasphème, fut le signal d'une émeute terrible. Excitée par les dominicains, grossie par des bandes de matelots étrangers, la populace de Lisbonne se déchaîna sur tous les nouveaux chrétiens qu'elle rencontrait dans les rues et les égorgea sans pitié; les désordres durèrent

pendant plusieurs jours, et on évalue à plus de deux mille ceux qui périrent par le fer et par le feu (19 avril 1506).

Le successeur d'Emmanuel, Jean III, à l'expiration du délai de grâce accordé par son père, sollicita du pape l'autorisation d'introduire l'Inquisition dans ses États (1531). Clément VII ne la lui accorda qu'avec beaucoup de répugnance. Il désapprouvait en principe la conversion forcée des Juifs portugais, contraire aux canons de l'Église; il lui était difficile d'admettre que l'on poursuivit comme hérétiques des hommes qui n'étaient pas régulièrement devenus chrétiens. Aussi la bulle qui introduisait l'Inquisition l'entoura-t-elle de restrictions nombreuses : elle devait être confiée aux Franciscains, moins fanatiques que les Dominicains, et l'appel au Saint-Siège était réservé dans tous les cas. Quant à la faculté d'émigrer, que le pape avait réclamée pour les Marranes avec insistance, il lui fut impossible de l'obtenir. Ceux des Marranes qui cherchèrent à contrevir à la défense expresse du roi n'eurent d'ailleurs point à s'en féliciter : les uns périrent misérablement en route; les autres se virent repoussés d'Angleterre, repoussés de France, repoussés des Pays-Bas; les rois se popularisèrent à bon marché en accordant leur expulsion aux négociants indigènes, qui craignaient la concurrence.

A partir de ce moment, on vit dans le Portugal des scènes semblables à celles qui se passaient en Espagne sous les disciples de Torquemada. Un frère du roi devint grand inquisiteur; les cachots regorgèrent de

suspects, les bûchers s'allumèrent chaque année, parfois pour des prêtres et des moines. Toutefois, la persécution n'atteignit jamais dans le Portugal le même développement que sous les Rois catholiques. Le mérite en revient à l'intervention réitérée des papes qui, fidèles à l'exemple de Clément VII, suspendirent de temps à autre l'existence légale de l'Inquisition et envoyèrent légats sur légats à Lisbonne pour empêcher les exécutions arbitraires. Quelquefois même ils prononcèrent l'élargissement et l'amnistie de plusieurs milliers de prisonniers qui en furent quittes pour une pénitence légère. Le Saint-Siège fondait cette indulgence sur des scrupules religieux très légitimes: il faut ajouter que les habiles mémoires des Marranes, l'active diplomatie de leurs procureurs auprès de la curie, l'or proligué à propos, venaient singulièrement fortifier ces scrupules. Aussi, lorsque les ressources des Marranes étaient épuisées, l'influence intolérante des rois d'Espagne, Charles-Quint et Philippe II, reprenait-elle bien vite le dessus, et le Saint Office célébrait de nouveaux triomphes.

IV

On devine combien devait être odieux aux Marranes le séjour forcé d'un pays où ils n'achetaient une demi-tolérance qu'au prix d'une continue hypocrisie. En 1580, l'Inquisition subit une recrudescence de sévérité, à la suite de la conquête du Portugal par le sombre et fanatique roi d'Espagne, Philippe II; cet

événement décida les Marranes, restés pour la plupart attachés à la foi de leurs pères, même à la troisième génération, à tenter de nouveau, par tous les moyens possibles, la fortune de l'émigration.

Malheureusement, à la surveillance jalouse de l'administration s'ajoutait pour eux la difficulté de découvrir un asile en Europe. L'Italie leur était désormais fermée par l'intolérance des papes et des princes; ni la France, où ils avaient fondé dès 1552 une petite colonie à Bayonne, ni l'Angleterre n'admettaient de Juifs déclarés; l'Allemagne était inhospitalière, la Turquie bien loin et déjà saturée de Juifs. C'est alors qu'un asile inespéré s'ouvrit à eux tout à coup dans les Pays-Bas protestants, qui, menacés de l'introduction de l'Inquisition, venaient de secouer le joug ~~odieux~~ de l'Espagne et soutenaient contre elle une lutte héroïque.

En 1593, un petit nombre de Marranes, repoussés de Middelbourg (Zélande), venaient, après mille épreuves, s'établir à Amsterdam, sous la conduite de Jacob Tirado. Rejoints par quelques compatriotes que la flotte anglaise avait recueillis à Cadix, ils reprirent d'abord en cachette, puis ouvertement, le culte mosaique et fondèrent, avec la permission des magistrats, la première synagogue de ces contrées, la « Maison de Jacob » (1598). La mort de Philippe II, les embarras financiers de son successeur vinrent à propos pour faciliter l'émigration naissante; la petite communauté s'accrut rapidement, et en quelques années elle comptait déjà quatre cents familles, possédant trois cents maisons.

Les magistrats voyaient d'un bon œil l'arrivée de ces fugitifs qui apportaient au commerce naissant d'Amsterdam le précieux concours de leurs capitaux, de leur expérience et de leurs accointances secrètes avec beaucoup de « nouveaux chrétiens » portugais établis dans les deux Indes. Les bourgeois protestants, quelque peu fanatiques et intolérants au sortir des longs combats qu'ils avaient soutenus pour leurs croyances, se familiarisèrent peu à peu avec cette politique si nouvelle qui devait faire la richesse de la Hollande et sa grandeur morale. En 1619, la situation des Juifs d'Amsterdam reçut une consécration légale; on décida d'autoriser leur séjour et l'exercice public de leur culte, on ne leur imposa ni marque extérieure, ni impôt extraordinaire d'aucune sorte. Les seules restrictions auxquelles ils furent soumis, et qui n'en étaient guère à leur point de vue, furent la défense d'épouser des femmes du pays et celle d'aspirer aux emplois publics.

Au xvii^e siècle la Hollande républicaine fut, au milieu de l'Europe despotique et intolérante, le refuge de la liberté politique et religieuse. La colonie juive d'Amsterdam prit part à l'essor de la puissance maritime et commerciale de la Hollande et se grossit sans cesse de nouvelles recrues échappées à la vigilance du Saint Office; à côté des trois communautés portugaises, il se forma aussi, dès l'époque de la guerre de Trente Ans, une communauté allemande qui resta strictement séparée de celles-ci. Les Juifs portugais s'enrichissaient par le commerce maritime, sans encourir le reproche d'usure. La libéralité de quelques riches

Mécènes multiplia parmi eux les institutions de bienfaisance et d'éducation : il y eut un *Talmud Thora*, vaste établissement divisé en sept classes, qui réunissait les caractères d'une école élémentaire, moyenne et supérieure; plusieurs synagogues nouvelles s'élévèrent, dont une magnifique, inaugurée en 1673.

Par sa richesse, par ses lumières, par le grand nombre d'hommes distingués, médecins, poètes, savants, sortis de son sein, la communauté d'Amsterdam, la « Nouvelle Jérusalem », rappelait l'ancienne colonie juive d'Alexandrie; elle la rappelait aussi par le laisser-aller de ses mœurs et le peu d'éclat qu'y jetèrent les études théologiques. Les Marranes avaient rapporté de leur long séjour en Portugal la langue et les habitudes du pays; la plupart ne savaient plus l'hébreu; beaucoup avaient porté trop longtemps le masque du catholicisme pour n'en avoir pas un peu subi l'influence. Les rabbins s'efforcèrent de réagir contre ce relâchement par l'introduction d'une sévère discipline. Ils copierent l'Inquisition dont ils avaient tant souffert et firent de l'excommunication un usage si fréquent qu'ils finirent par l'émosser; parfois même ils invoquèrent l'appui du bras séculier pour réprimer les opinions hérétiques qui venaient à surgir. Deux des victimes de cette inquisition rabbinique, au xv^e siècle, méritent une mention spéciale, le premier pour sa destinée tragique, le second pour la grandeur de son génie : Uriel (Gabriel) da Costa et Baruch Spinoza.

Da Costa avait vécu comme catholique en Portugal et occupé même des fonctions ecclésiastiques. Ramené

à la foi de ses aïeux par la lecture de l'Ancien Testament, il s'enfuit à Amsterdam, mais s'y attira bientôt l'inimitié du collège rabbinique par son mépris des lois cérémonielles et les opinions peu orthodoxes qu'il professait sur l'immortalité de l'âme. Excommunié, puni d'amende et de prison par les magistrats hollandais, il se réconcilia avec la synagogue au bout de quinze ans, mais seulement pour retomber bientôt dans ses violentes attaques contre le judaïsme traditionnel. C'est alors qu'on lui imposa une pénitence solennelle, dont il nous a laissé le récit : bizarre cérémonie qui ne trouve aucun fondement dans la législation talmudique et qui sent l'officine de Torquemada. On le mena dans une synagogue remplie de personnes des deux sexes; là on le fit monter sur l'estrade et lire une confession détaillée de ses erreurs, terminée par le serment de vivre désormais en bon Israélite. Puis, sur l'invitation du grand rabbin, murmurée à son oreille, il se retira dans un coin du temple, se dénuda jusqu'à la ceinture et reçut trente-neuf coups de lanière; la sentence d'excommunication fut alors levée. Enfin, il dut s'étendre par terre sur le seuil de la synagogue, et tous les assistants lui marchèrent sur le corps... Exaspéré par ces traitements ignominieux, Da Costa, qui était, au surplus, un esprit mal équilibré, se tua quelques jours après d'un coup de pistolet. Il laissait à la postérité, sous le titre de *Spécimen d'une vie humaine*, une autobiographie, ou plutôt une diatribe passionnée contre les rabbins et le judaïsme (1647).

Toute différente fut l'attitude de Baruch Spinoza en

présence de l'intolérance des orthodoxes, bien qu'il ait méconnu, lui aussi, les ménagements nécessaires envers les sentiments d'une communauté qui avait payé si cher le droit à l'existence. Instruit dans la Bible et le Talmud par deux célèbres rabbins, Manassé ben Israël et Samuel Morteira, bon hébraïsant et exégète original, Spinoza lut de bonne heure le philosophe français Descartes, et cette lecture, en lui ouvrant de nouveaux horizons, le détacha brusquement de toute croyance positive. Bientôt il cessa de fréquenter la synagogue, viola ouvertement les règles cérémonielles et chercha à en détourner ses amis et ses disciples. Les rabbins ne négligèrent rien pour tâcher de le ramener, ou du moins de lui imposer silence; on lui offrit de l'argent, qu'il repoussa avec dédain; on chercha à transiger; il se trouva même un fanatique pour tenter de l'assassiner. Tout fut inutile et il fallut recourir à la mesure extrême, l'excommunication solennelle ou *herem* (1656).

Le principal effet de cette sentence était de faire le vide autour du coupable qu'elle frappait; mais ce n'était pas là une peine pour Spinoza, amoureux de solitude et de recueillement. « Ils me condamnent, dit-il simplement, à ce que je me disposais à faire de mon plein gré! » Il se retira à La Haye, où il gagna sa vie à polir des verres de lunettes, déclina toutes les avances qui lui furent faites par des princes étrangers désireux de l'attirer à leur cour ou dans leurs universités, et, content de sa condition plus que modeste, repoussa plusieurs fois la fortune qu'on lui offrait. Il consacra ses loisirs à la méditation de deux ouvrages,

le *Traité théologico-politique* et l'*Éthique*, qui, après avoir soulevé de violents orages, ont, à juste titre, rendu son nom immortel. Il mourut en 1677, âgé de quarante-cinq ans.

« Spinoza, dit un philosophe moderne, calomnié, excommunié, persécuté par les Juifs comme ayant abandonné leur foi, est essentiellement juif et bien plus qu'il ne le croyait lui-même¹. » Il y a une part de vérité dans ce jugement : non seulement la vie de Spinoza rappelle celle de ces anciens sages de l'époque talmudique, qui, dédaigneux de se faire payer leur enseignement, exerçaient tous un métier manuel, mais encore on trouve des traces fréquentes de la Bible, de la philosophie rabbinique, dans plusieurs de ses opinions. Son étonnant pouvoir d'abstraction et de combinainson logique, son sentiment énergique de l'unité divine, son principe des sanctions terrestres de la loi du devoir sont autant de traits profondément juifs. Toutefois, si le génie de Spinoza doit être rapporté en partie à la race dont il est issu, sa pensée est, suivant son propre aveu, fille de celle de Descartes. Quoiqu'il admire beaucoup l'histoire ancienne du judaïsme, il le comprend peu en lui-même et l'approuve encore moins ; le fondement de sa morale n'est pas emprunté à la Bible ; enfin, son système philosophique, le panthéisme, est encore plus en contradiction avec l'idée de la création que la métaphysique d'Aristote adoptée par les rabbins espagnols : car

1. Cousin, *Fragments de philosophie moderne*, p. 58.

tandis que la Bible oppose nettement Dieu et la nature, et que la philosophie grecque fait sortir l'un de l'autre, Spinoza les confond entièrement.

V

Les Juifs d'Amsterdam ne se contentèrent pas de s'enrichir par le négoce et de nouer des relations commerciales dans le monde entier; ils essaimèrent aussi à l'étranger, et plusieurs de leurs colonies ont eu de brillantes destinées. Celle de Hambourg, qui acheta d'abord une tolérance précaire par la dissimulation, devint, dès le XVII^e siècle, une des communautés les plus prospères de l'Allemagne, une « petite Jérusalem », émule de la grande (Amsterdam)¹. Au Brésil, les Marranes portugais s'empressèrent de jeter le masque après la conquête de ce pays par la Hollande, et de nouveaux émigrants les rejoignirent; la nom-

1. Les Juifs portugais de Hambourg, qui avaient quelque temps vécu déguisés sous le nom de « marchands portugais », obtinrent en 1612, à des conditions assez onéreuses, un permis officiel de séjour. Le clergé luthérien, tout aussi intolérant que l'Église catholique et plus inconséquent dans son intolérance, combattit avec acharnement leur admission dans la cité; mais le sénat de Hambourg, comme ceux de Venise et d'Amsterdam, était plus sensible aux intérêts du commerce qu'au danger fort hypothétique dont la présence des Juifs menaçait la foi chrétienne. La part importante que les nouveaux résidents prirent à la création de la Banque de Hambourg et à l'essor du trafic colonial leur fit pardonner quelques écrits polémiques un peu trop vifs et leur goût asiatique pour un luxe criard. En 1627 la communauté de Hambourg avait une synagogue, et sa prospérité croissante contrastait avec la déchéance des antiques communautés de Worms et de Francfort.

breuse population juive de Pernambouc fut un des soutiens les plus fermes des Hollandais dans la guerre contre le Portugal, qui finit cependant par rentrer en possession de sa colonie. Une autre communauté, longtemps florissante, fut celle de Surinam, dans la Guyane; animée d'un véritable patriotisme néerlandais, elle se distingua en 1712, sous la conduite d'Isaac Pinto, par sa résistance à une invasion française.

Aucun de ces établissements n'égala en importance celui que les Juifs portugais d'Amsterdam parvinrent à fonder à Londres.

Depuis le règne d'Édouard I^r, l'Angleterre, sauf quelques exceptions isolées, était restée fermée aux Juifs; un courageux prédicateur d'Amsterdam, Manassé ben Israël, entreprit de la leur rouvrir. Bon talmudiste, grand polyglotte, écrivain facile et fécond, Manassé était en correspondance suivie avec les érudits les plus fameux de son époque et inspirait un respect universel. C'était pourtant un esprit d'assez médiocre portée, hanté de rêves messianiques, et qui croyait fermement, par exemple, que les descendants des dix tribus d'Israël s'étaient retrouvés au fond des savanes de l'Amérique du Sud! Mais cette naïveté même fit la force de Manassé et lui permit de rendre un service incomparable à ses coreligionnaires. Persuadé que le Messie devait arriver lorsque les fils de Jacob seraient dispersés d'un bout de la terre à l'autre, il en concluait qu'il était urgent de les ramener dans les îles Britanniques, qu'il regardait comme les confins du monde habitable : de là ses efforts persévérandes couronnés d'un succès posthume.

Les circonstances politiques n'étaient pas défavorables à son projet. Les puritains d'Angleterre avaient détrôné le roi Charles Stuart et fondé la république. Lecteurs assidus de la Bible, ils s'en appropriaient le langage figuré et professaient un grand respect pour l'antique race hébraïque; quelques sectaires même, les « millénaires », poussaient ce respect jusqu'à l'enthousiasme et rivalisaient d'espérances fantastiques avec les *messianistes* juifs. Le « nivelleur » Everard parlait des tribulations de « nos ancêtres » en Égypte. L'« indépendant » Hugh Peters, aumônier de l'armée de Cromwell, se prononçait dès 1647 contre l'exclusion des Juifs. Le Protecteur lui-même, esprit ouvert, politique vigoureux et perspicace, enviait les avantages économiques que la Hollande avait retirés de l'établissement des Juifs sur son territoire; peut-être aussi nourrissait-il le projet de les convertir à la religion presbytérienne.

En 1655, Manassé, qui avait auparavant exposé ses rêveries d'illuminé dans un ouvrage intitulé *Espoir d'Israël*, se décida à se rendre en personne à Londres et commença d'actives démarches auprès de Cromwell. En même temps, il adressait au Parlement un long mémoire, habile exposé des raisons religieuses, historiques et économiques qui militaient en faveur du rappel de ses coreligionnaires. Il ajoutait un argument spécieux, bien fait pour toucher le cœur des parlementaires : l'édit de proscription d'Édouard I^r n'avait jamais eu, disait-il, force de loi, puisque la sanction des Chambres lui avait manqué.

Le Protecteur, gagné d'avance à la cause des Juifs,

convoqua à Whitehall une commission de hauts dignitaires civils et ecclésiastiques auxquels il soumit l'« humble requête » de Manassé. Les débats furent laborieux : l'égoïsme de classe, le préjugé religieux, l'ignorance populaire se coalisaient pour s'opposer à l'admission de la requête. Les pamphlets pullulèrent : on réédita sur le compte des Juifs les plus sottes calomnies, et il fallut que Manassé consacrât un écrit spécial à les réfuter. Malgré l'impatience de Cromwell, les délibérations des commissaires trainèrent tellement en longueur que Manassé, à bout de ressources, dut solliciter du protecteur une pension de 100 livres sterling et se rembarqua pour la Hollande ; il mourut en route, à Middelbourg (1637).

Cependant la courageuse et habile campagne du rabbin d'Amsterdam ne resta pas infructueuse. Si le trouble des temps, les préoccupations intérieures et extérieures ne permirent pas au gouvernement anglais de faire abroger expressément le statut d'Édouard I^e, Cromwell autorisa plusieurs Israélites individuellement à venir se fixer à Londres. Dès 1664, la « nation portugaise » avait un lieu de prières et un rabbin Jacob Sasportas, qui sut écarter de sa petite communauté la contagion de la Cabbale et des faux Messies. Peu après, les Juifs de Londres louèrent un cimetière au vu et au su des magistrats, et depuis cette époque sans qu'aucune loi formelle intervint, les Juifs portugais et allemands purent librement s'établir en Angleterre, y pratiquer leur culte et s'y livrer au commerce.

CHAPITRE III

LES ASKENAZIM EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE

SOMMAIRE : § 1. Juifs allemands depuis le xvi^e siècle. Expulsions locales. Juifs d'Alsace et des Etats autrichiens. Joselmann de Rosheim et Mardochée Meisel. Règlement des Juifs de Francfort. Émeutes de Francfort et de Worms. Politique des empereurs; les Juifs de cour. Expulsion des Juifs de Vienne et de Prague. — § 2. Juifs de Pologne; leur origine. Législation de Casimir le Grand. Prospérité des Juifs de Pologne au xvi^e siècle. — § 3. Vices du judaïsme polonais. Abus et fausse direction des études talmudiques; le *Pilpoul*. Souffrances des Juifs pendant la rébellion des cosaques. Emigration et influence des rabbins polonais.

I

On ne trouve chez les Juifs allemands des xvi^e et xvii^e siècles ni l'activité d'esprit des Juifs d'Italie, ni la prospérité commerciale des Juifs de Hollande, ni la liberté des Juifs de l'empire ottoman. Sans doute, pour l'observateur pénétrant et sympathique, la vie du *ghetto* germanique ne manque pas d'un certain charme intime, d'une certaine poésie à la fois bizarre et touchante. Même dans cette atmosphère étouf-

fante, l'intelligence repliée sur elle-même ne s'est jamais éteinte et d'humbles vertus ont réussi à germer. Mais ces juiveries sont désormais sans fenêtres sur le dehors, au physique comme au moral; l'existence s'y écoule avec monotonie, dans l'ignorance du progrès extérieur, dans l'attachement docile à la tradition, sans autre changement que celui qui résulte presque insensiblement de l'adoucissement graduel des mœurs chez les populations chrétiennes. La littérature, presque tout entière rédigée dans le patois judéo-allemand, que les Askenazim employaient même pour leurs écrits d'affaires, consiste principalement en traductions et en commentaires, parfois aussi en ouvrages d'imagination d'une gaieté un peu grossière, qui n'appartiennent les uns et les autres qu'à l'histoire érudite. Quant à l'état économique, il reste à peu près stationnaire. On ne permet toujours aux Juifs d'autre occupation que le métier de fripier et le prêt à intérêt. Celui-ci est bien moins lucratif que par le passé, car un décret de la chambre impériale de Spire a limité à cinq pour cent le taux de l'intérêt légal, et le discrédit progressif où tombent les règles canoniques a enlevé aux Juifs le monopole de l'usure.

Le temps des conversions à main armée et des grandes tueries était passé; mais il n'en était pas de même des procès de sacrilège, des expulsions locales et des exactions de toute espèce. Au xvi^e siècle, les épisodes lamentables de ce genre se succèdent sans relâche. En 1510, au plus fort de la controverse entre Reuchlin et les dominicains de Cologne, 38 Israélites de la Marche de Brandebourg, accusés d'avoir percé

une hostie, furent brûlés par ordre du margrave Joachim I^{er}, et le séjour de la Marche fut interdit aux Juifs; soixante ans plus tard, à la suite du prétendu empoisonnement d'un électeur par son médecin juif, tous les Juifs furent chassés du Brandebourg (1573). En 1512, ils sont chassés de Colmar; en 1519, après des tribulations infinies, de Ratisbonne; sur l'emplacement de leur *synagogue*, l'une des plus importantes de l'Allemagne, s'éleva en quelques semaines une église catholique. Le Wurtemberg et la Bavière suivirent cet exemple en 1551, la Basse-Autriche en 1556. Toutefois, pendant toute la première moitié du xvi^e siècle la condition des Israélites eût été plus misérable encore s'ils n'avaient trouvé un vigilant, un infatigable avocat dans un pieux rabbin d'origine française, Jocelin (Joselmann) de Rosheim, dont l'activité s'exerça surtout en Alsace et dans les pays limitrophes. Les empereurs Maximilien et Charles-Quint finirent par lui reconnaître le titre de gouverneur des Juifs de l'empire, qu'il s'était arrogé. Son règlement commercial pour tous les Juifs d'Allemagne (1530) resta longtemps en vigueur.

En Bohême, où la communauté de Prague était une des plus nombreuses, mais aussi une des plus ignorantes et des plus corrompues, la malveillance de la bourgeoisie allemande, les caprices et les besoins financiers de l'empereur Ferdinand I^{er} amenèrent à deux reprises l'expulsion et le rappel des Juifs. Réduits par ces cruelles vicissitudes à une profonde misère, ils trouvèrent heureusement, eux aussi, un protecteur, Mardochée Meisel, le premier millionnaire juif

d'Allemagne. Meisel, qui reçut de l'empereur Rodolphe le titre de conseiller, consacra une partie de sa grande fortune à secourir ses coreligionnaires indigents, à créer des institutions de bienfaisance, à prêter sans intérêt des capitaux aux petits commerçants. La magnifique synagogue de Prague, qui avait une orgue, fut érigée à ses frais (1590). Sa charité s'étendait aux communautés les plus éloignées, Posen, Cracovie, Jérusalem ; partout où il y avait une infortune à soulager, un désastre à réparer, un captif à racheter, on était sûr que l'aide de Meisel ne serait pas invoquée en vain. Il mourut sans enfants en 1601, laissant par testament ses biens à son neveu : l'empereur se fit représenter à l'enterrement et confisqua la fortune de son « conseiller ».

Ces quelques faits donnent une idée de l'insécurité des Juifs dans les états monarchiques ; quant à la législation des villes, l'ancienne charte des Juifs de Francfort (*Juden-Stättigkeit*) peut servir de type. Elle confirmait d'abord les anciennes règles canoniques relatives aux nourrices, aux domestiques chrétiens, au port d'un signe distinctif. « Les Juifs ne doivent sortir de leur quartier (la célèbre *Juden-Gasse*) que pour affaire ; ils ne se montreront pas aux environs du palais du sacre (*Rämer*), surtout aux jours de fêtes chrétiennes, ou lorsque des princes séjournent dans la ville. Dans leur quartier, ils s'abstendront de toute réjouissance bruyante et obligeront leurs hôtes à se coucher de bonne heure. Ils ne recevront aucun étranger, pas même un malade à l'hôpital, sans avertir au préalable le magistrat. » Défense

d'acheter des vivres au marché en même temps que les chrétiens. Les maisons devront toutes porter des enseignes peintes, avec des écritœux qui servent à désigner les propriétaires : on sait que ces sobriquets sont devenus à la longue des noms de famille, dont quelques-uns ont acquis la célébrité (par exemple, le Juif « à l'écu rouge » ou Rothschild). Quant aux impôts, les Israélites en payaient de plus lourds que la population chrétienne. Chaque Juif, en s'établissant à Francfort, devait jurer en termes humiliants d'observer ponctuellement toutes ces dispositions ; il devait faire renouveler tous les trois ans son permis de séjour ; en outre, le sénat se réservait le droit, quand il jugerait bon, de lui signifier son congé dans un délai déterminé. En 1593 une accusation de meurtre rituel et les calomnies d'un Juif, Abraham de Lublin, faillirent amener la destruction de la communauté.

Au xvii^e siècle les empereurs de la maison d'Autriche prirent un peu plus au sérieux leur titre de protecteurs des Juifs, « serfs de la chambre impériale ». S'ils les forcèrent, comme à Romé, d'assister à des sermons de conversion, ils ne souffrissent pas qu'on leur fit aucune violence. Lorsque les corporations d'artisans, soulevées par des démagogues, eurent expulsé en masse les Juifs de Francfort et de Worms et pillé leurs quartiers (1614-1615), Mathias ordonna de réintégrer les expulsés dans leurs anciens domiciles, et une armée veilla à la stricte exécution de ce décret. Francfort paya même une forte amende, et l'instigateur de ces odieuses scènes, Vincent Fettmilch, fut pendu avec ses acolytes. A cette occasion,

l'empereur renouvela formellement les priviléges des Juifs et défendit désormais aux magistrats municipaux de les expulser de leur propre autorité. Ils obtinrent aussi quelques adoucissements à leur condition, stipulés dans la nouvelle charte de 1616; mais cette charte renferme une disposition nouvelle et odieuse qui s'est maintenue pendant deux siècles : le chiffre annuel des mariages dans la communauté fut désormais limité.

Pendant la guerre de Trente Ans, l'empereur Ferdinand II adressa à ses généraux des instructions sévères, leur défendant de prendre leurs cantonnements dans les quartiers des Juifs. Sous cet empereur et son fils Ferdinand III, la communauté de Vienne, qui jouissait d'assez grandes prérogatives, progressa en nombre et en richesse. Elle comptait deux mille membres, payait dix mille florins d'impôts, et eut quelque temps à sa tête un rabbin aussi savant que modeste, Lipmann Heller, commentateur estimé de la Mischna. Certains Israélites obtinrent de l'empereur le titre de Juifs de cour (*Hofjuden*), avec les avantages commerciaux et sociaux attachés à cette qualité; quelques uns reçurent même des titres de noblesse. Ces distinctions honorifiques étaient d'ailleurs, pour la cour de Vienne, un moyen de battre monnaie.

La prospérité des Juifs de Vienne prit une brusque fin sous Léopold I^r. Cet empereur, circonvenu par sa femme et les jésuites, prêta l'oreille aux ennemis des Juifs qui les accusaient des crimes les plus odieux et notamment d'intelligences secrètes avec les Turcs,

comme on les avait soupçonnés au moyen âge de connivence avec les Normands, les Sarrasins et les Mongols. Toute la communauté de Vienne, à l'exception d'un acteur du théâtre impérial, fut chassée; le *ghetto*, entièrement transformé, devint un des plus beaux quartiers de Vienne, sous le nom de Leopoldstadt; les temples et les écoles furent changés en églises. Détail odieux, les Juifs durent payer 4 000 florins pour obtenir que leurs tombes fussent épargnées (1670). Quelques-uns rentrèrent clandestinement à Vienne quinze ans plus tard, à la suite d'un riche capitaliste qui était bien en cour, Samuel Oppenheim¹; mais leur séjour ne fut officiellement autorisé qu'à une époque beaucoup plus récente.

Les communautés de Hongrie, qui avaient pris sous la domination turque un développement rapide, s'étiolèrent également lorsque la croix remplaça le croissant. La prise de Bude en 1686, celle de Belgrade en 1688 furent marquées par des hécatombes de Juifs et la vente à l'encan de nombreux captifs israélites.

En plein XVIII^e siècle, l'Autriche offre encore l'exemple d'une expulsion en masse, celle des Juifs de Bohême et de Moravie, décrétée par la dévote impératrice Marie-Thérèse (1745). L'un des prétextes allégués visait les relations du rabbin Jonathan Eibeschütz avec l'armée française qui avait occupé cette ville, pendant la guerre de la succession d'Autriche; pourtant, ces

1. Sa magnifique bibliothèque, encore augmentée par son neveu David, rabbin de Nikolsburg et de Prague, est aujourd'hui incorporée à la Bodléienne (Oxford).

relations étaient bien inoffensives ; elles n'avaient en d'autre but que l'octroi d'un sauf-conduit pour aller occuper le poste rabbinique de Metz. Vingt mille Israélites se trouvèrent tout à coup jetés dans la campagne, au cœur de l'hiver, demi-nus et sans autre ressource que l'aumône. Cette fois encore, l'intervention des Juifs de cour arracha la révocation de cet édit de rigueur ; mais on limita désormais le nombre des chefs de famille israélites tolérés dans les deux provinces.

II

Les Juifs avaient pénétré en Pologne au x^e ou au xi^e siècle par l'Allemagne et la Bohême. Ils s'y rencontrèrent sans doute avec des coreligionnaires de secte karaïte, venus du midi de la Russie, peut-être même avec des débris de la nation des Khazares, dont nous avons raconté la conversion au judaïsme et la dispersion¹.

L'histoire des Juifs de Pologne est assez obscure jusqu'au xiv^e siècle ; confondus sous la même législation d'exception que les musulmans et les païens, ils étaient, comme eux, exclus des emplois publiques. Leur situation légale se précisa sous le règne de Casimir le Grand, dernier roi de la dynastie des Piast (1333-1370). Ce prince introduisit en 1344 dans ses États un statut promulgué un siècle auparavant par Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche, et qui avait été

1. Voir plus haut, p. 53.

successivement adopté en Hongrie, en Bohême et dans le duché polonais de Kalisz par Boleslav (1264). Les dispositions du statut de Casimir témoignent de la barbarie d'un âge où il était nécessaire de protéger la vie et la fortune des Juifs par des prohibitions expresses comme celles-ci : défense de les tuer, sous peine de mort; de les maltrai^{ter}, sous peine d'amende; défense de porter contre eux une accusation de meurtre rituel qui ne fut pas appuyée par trois témoins chrétiens et pareil nombre de témoins israélites; de violer leurs sépultures ou leurs synagogues, etc. Mais le statut renfermait encore des priviléges positifs fort importants : les Juifs obtenaient le droit de circuler et de tra^{ns}iquer librement dans le pays, de prêter sur gages et d'exiger un intérêt modéré; on leur laissait leurs tribunaux rabbiniques et leur droit coutumier. Casimir ne se borna pas à des promesses écrites. Il protégea efficacement les Juifs contre le fanatisme du clergé catholique et sut les soustraire aux massacres que la Peste Noire déchainait partout ailleurs. On a attribué à tort cette attitude humaine à l'influence d'une belle juive, Esterka, favorite du roi, dont le nom est resté célèbre dans la poésie polonaise.

Au xiv^e et au xv^e siècle, l'Europe occidentale et la plus grande partie de l'Allemagne se fermèrent aux Juifs; même en Hongrie, où, sous la protection du règlement de 1251, les Juifs avaient rendu des services aux rois comme administrateurs du trésor, de la monnaie, des mines de sel et comme percepteurs des impôts, les invasions des Mongols éveillèrent le fanatisme populaire, firent accuser les Juifs de trahison et

amenèrent des violences qui les décidèrent à émigrer. Le résultat de ces persécutions fut de rejeter un grand nombre d'Israélites en Pologne, où les attirait la législation bénigne de Casimir le Grand, confirmée et même étendue par les rois de la dynastie des Jagellons. Malgré quelques réactions passagères, dues à l'influence des évêques et du fameux prédicateur Capistrano¹, la politique du gouvernement polonais resta, en général, favorable aux Juifs; aussi leur nombre se multiplia-t-il avec une rapidité extraordinaire.

Dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, la prospérité des Juifs de Pologne contrastait singulièrement avec la sujétion et la misère où leurs coreligionnaires croupissaient partout ailleurs. « Les peuples de la Pologne, écrit le légat Commendoni, ont parmi eux une multitude de Juifs qui ne sont pas, comme dans la plupart des pays, réduits à une vie misérable, à l'usure et aux ouvrages serviles. On en voit qui possèdent des champs et font le négoce, d'autres s'adonnent aux travaux littéraires et scientifiques, principalement à l'astronomie et à la médecine. Les Juifs sont généralement préposés à la rentrée des impôts; ils parviennent souvent à l'aisance et à la considération; égaux des hommes libres, il y a des endroits où ils leurs commandent. Aucune coiffure particulière, aucun signe apparent ne les distingue des chrétiens; ils sont soldats, ils portent l'épée; bref, ils vivent sur un pied d'égalité complet avec les autres habitants du royaume. »

1. Voir plus haut, p. 165.

Cette peinture n'a rien d'exagéré. La population juive de Pologne, en majeure partie allemande d'origine et de langue, formait en quelque sorte la classe moyenne, la bourgeoisie et les métiers, dans un pays qui n'avait guère eu jusque-là qu'une noblesse nombreuse et des paysans à peu près esclaves. Les Juifs comptaient plus de 3,000 négociants en gros contre 500 chrétiens. Il étaient tisserands, forgerons, orfèvres ; la distillerie de l'alcool était entièrement entre leurs mains. Si le clergé catholique, les jésuites et les commerçants germaniques les poursuivaient de leur haine et de leur jalousie, en revanche ils avaient pour eux les rois, dont ils étaient les trésoriers et les médecins, et les seigneurs, auxquels ils fournissaient des fermiers et des intendants. La noblesse polonaise, brave, brillante, amie du faste, mais aussi imprévoyante dans la vie privée que dans la conduite des affaires publiques, avait besoin des Israélites, sobres, intelligents et économies, pour exploiter ses biens ; elle les soutenait énergiquement contre les Allemands, dont elle redoutait l'influence grandissante. Dans les immenses domaines des *Panes*, les Juifs étaient préposés à la surveillance des colons indigènes ; leur administration exacte et dure faisait affluer l'argent dans les coffres de leurs seigneurs.

III

Les lumières et la moralité des Juifs de Pologne n'étaient malheureusement pas à la hauteur de leur prospérité matérielle. Tout concourait à empêcher

parmi eux l'éclosion d'une civilisation supérieure : la composition originale de cette population, déjà avilie, au moment de son immigration, par une oppression séculaire; l'isolement où les confinaient leur langue et leur mœurs exotiques; l'absence d'une bourgeoisie indigène, dont le contact aurait pu les policer et, par la concurrence économique, réfréner leur avidité; enfin, leur situation bizarre, entre une noblesse orgueilleuse et un ramas de serfs ignorants et grossiers, les condamnant à acheter la bienveillance de l'une par l'exploitation des autres.

L'activité intellectuelle se résumait presque dans l'étude du Talmud, et, comprise comme elle l'était en Pologne, cette étude devint le germe de grands abus. Nous avons dit que le gouvernement polonais avait laissé aux Juifs une juridiction indépendante. La compétence de leurs tribunaux embrassait les matières civiles et pénales; au-dessus des rabbins ordinaires et des grands rabbins, il y avait même une cour suprême, nommée « Synode des quatre pays » (Grande et Petite Pologne, Russie, Volhynie), qui se réunissait deux fois par an, à Lublin et à Jaroslav. Les études talmudiques étaient donc pour les Juifs une nécessité pratique, comme celle du Digeste en pays de droit romain, du Code dans notre société française, puisque tous les principes du droit étaient renfermés dans le Talmud. Malheureusement, on ne sut pas contenir ces études dans de justes limites; au lieu d'être réservées aux futurs jurisconsultes de profession, elles absorbèrent l'éducation de la jeunesse tout entière, accaparèrent les intelligences dès

l'âge le plus tendre. Le nombre des talmudistes devint hors de toute proportion avec les besoins réels; on en tint bientôt de véritables marchés qui coïncidaient avec les grandes foires du pays. C'est là que les chefs de famille venaient chercher, qui un maître d'école, qui un rabbin, qui un médecin, qui un gendre pour une fille bien dotée : tous les avantages de la vie étaient pour les « savants », les autres ne ramassaient que les miettes du festin.

Encore si ces études poursuivies avec tant d'ardeur, si cette immense littérature que chaque année voyait éclore, avaient été inspirées par une saine méthode! Par malheur, il n'en était rien. Le système d'enseignement qui prévalut en Pologne, inauguré dès la fin du xv^e siècle par un rabbin de Bohême, Jacob Polak, développé au xvi^e siècle par les célèbres talmudistes Salomon Schachna, Moïse Isserles¹ et Salomon Louria, était le trop fameux *Pilpoul*, la « méthode des grains de poivre ». Les adeptes n'attachaient de prix qu'à une dialectique quintessenciée, qui laissait bien loin derrière elle les finesse des *Amoraïm* de l'Euphrate et des *Tossafistes* de Champagne. Les rapprochements les plus inattendus, les distinctions les plus subtiles, les conclusions les plus paradoxales passaient, pour des traits de génie, pourvu que le rai-sonneur trouvât « du nouveau », c'est-à-dire la solu-

1. Un disciple de ce dernier, David Gans (1541-1613), composa une chronique universelle, assurément médiocre, mais qui merite d'être citée pour la rareté du fait. Il faut mentionner encore l'ouvrage de polémique antichrétienne d'Isaac Trocki de Vilna (mort en 1594), qui fut traduit en allemand et en latin et loué par Voltaire.

tion d'une difficulté juridique imaginaire ou une aggravation ingénieuse du code rituel déjà si chargé. Les additions que les rabbins polonais firent au *Schulhan Arukh* de Caro sont toutes marquées au coin de ce rigorisme outré qui tombait à chaque instant dans la superstition puérile. Le fond et la forme de l'argumentation étaient également pervertis : la langue n'était plus qu'un jargon hybride, accompagné de contorsions grotesques ; l'esprit perdait ses qualités les plus précieuses, la rectitude et la simplicité ; la moralité était sacrifiée à l'amour de la finesse qui, joint à l'amour du gain, dégénère si facilement en duplicité ; enfin, la religion elle-même disparaissait sous une accumulation de gloses arides, qui ne laissaient plus de place au sentiment naïf, à la lecture saine et fortifiante de la Bible.

Un terrible orage, qui n'était pas entièrement immérité, fondit sur les Israélites de Pologne vers le milieu du xvn^e siècle. Dociles instruments de la noblesse catholique dans l'oppression que celle-ci faisait peser sur les Cosaques de l'Ukraine et de la Petite Russie, sectateurs du rite grec, les Juifs virent tout à coup, avec terreur, l'hetman Chmielnicki donner à ses compatriotes exaspérés le signal d'une rébellion générale. Vainqueur des Polonais dans trois campagnes successives, avec l'aide des Tatars et des Russes, cet habile et audacieux chef de partisans exerça d'effroyables représailles sur les catholiques et les jésuites, sans oublier les Juifs. Ses bandes de *haidamaks* massacrerent 6,000 Juifs à Nemirov, 1,500 à Toulczyn, 10,000 à Polonnoïé, 2,000 à Bar ; d'autres, par milliers,

furent réduits en esclavage et vendus dans l'empire turc, où leurs coreligionnaires les rachetèrent à l'aide de quêtes faites dans le judaïsme de tous les pays; quelques-uns n'échappèrent à la mort qu'en acceptant la religion grecque. Quand les Cosaques eurent terminé leurs incursions, Russes, et Suédois commencèrent les leurs; les Juifs du nord et du nord-ouest de la Pologne ne furent pas plus épargnés que ceux du Dniéper. En dix ans, plus de trois cents communautés furent anéanties, plus de 200,000 Juifs égorgés (1648-1658).

Ces désastres eurent de longues conséquences. Les Juifs de Pologne, appauvris, désorganisés, chassés d'une partie de leur territoire, vécurent désormais sur un qui-vive perpétuel et retombèrent dans une demi-barbarie. Leurs écoles mêmes dégénérèrent, et l'on ne peut guère citer au XVIII^e siècle qu'un nom d'auteur un peu distingué, celui du chroniqueur Yehiel Heilperin. Un flot de rabbins polonais, réduits à la mendicité, reflua sur l'Allemagne, l'Autriche, la Hollande et jusque sur l'Italie. Partout leur érudition almudique leur valut un accueil empressé et les mit peu à peu en possession des postes rabbiniques les plus importants. Devenus aussi influents que naguère les rabbins espagnols, ils firent souvent de leur autorité un assez triste usage. A leur suite, la vaine esquisse, les superstitions de la Cabbale, le dédain des formes littéraires, l'horreur des sciences profanes et de la libre philosophie se répandirent un peu partout et favorisèrent bientôt les agitations maléfiques dont il nous reste à faire le récit.

CHAPITRE IV

LES FAUX MESSIES ET LES SECTAIRES

**SOMMAIRE : § 1. Progrès des idées cabalistiques au XVII^e siècle.
Histoire de Sabbataï Zevi. — § 2. Les sectaires messianiques.
Les Deunmeh, les Hassidim, les Crypto-Sabbatiens. Prédicateurs ambulants : Néhémie Hayon. Eibeschütz. Histoire des Frankistes ou Zoharites. — § 3. Les nouveaux Hassidim. Baal Schem et Dob Beer. État actuel de cette secte.**

I

Jamais les faux prophètes, les sectaires fanatiques, les enthousiastes et les crédules n'ont manqué au sein du judaïsme. Chaque siècle a trouvé de bonnes raisons et de savants calculs pour annoncer à coup sûr la venue prochaine, imminente, du Messie promis par les prophètes et par Daniel, et trop souvent il s'est rencontré à point nommé un aventurier pour jouer le rôle du libérateur attendu : l'Espagne en avait eu un à la fin du XIII^e siècle, Abraham Abouafia; l'Italie au commencement du XVI^e, Salomon Malcho. Mais l'âge d'or des faux Messies, c'est le XVII^e et le XVIII^e siècles, l'époque où les superstitions

de la Cabbale et la décadence générale de l'instruction parmi les Juifs avaient préparé le terrain aux tentatives les plus hallucinées.

On a vu que, de l'école mystique de Safed, le poison de la Cabbale s'était propagé petit à petit en Allemagne, en Pologne, en Hollande et en Italie. Elle eut, à côté du *Zohar*, son nouveau code sacré, le *Schloh* d'Isaïe Horwitz, et son manuel populaire, le livre de vulgarisation rédigé en espagnol, puis traduit en hébreu, par le Marrane hollandais Alonso de Herrera (mort en 1639), qu'on disait descendre de Gonsalve de Cordoue. Vainement quelques hommes éclairés, en Italie Léon Modena, aux Pays-Bas Spinoza, élevèrent la voix contre les absurdes fantasmagories de cette *Porte du Ciel*. Leurs protestations restèrent isolées, et pendant cent cinquante ans « la folie de ces charlatans », comme disait Spinoza¹, continua de régner dans Israël.

Les calculs des nouveaux cabbalistes s'accordaient à prédire la venue du Messie pour l'année 1666. Aux approches de cette date fatidique, une grande agitation commença à se manifester dans tout l'Orient israélite autour d'un Juif de Smyrne nommé Sabataï Zevi, alors âgé de quarante ans. Fils d'un riche agent de commerce employé dans une maison anglaise, il avait attiré de bonne heure l'attention par un extérieur séduisant, des mœurs austères et taciturnes.

^{1.} « J'ai voulu lire aussi et j'ai même lu quelques-uns des cabbalistes, mais je déclare que la folie de ces charlatans passe tout ce qu'on peut imaginer. » (Spinoza, *Traité théologico-politique*, chap. ix.)

turnes, ses jeûnes, ses ablutions nocturnes dans la mer et l'ardeur apparente de sa foi religieuse. A vingt-cinq ans, il se révéla à un groupe de disciples comme le Messie annoncé par la Cabbale en prononçant un jour en toutes lettres le nom ineffable de Dieu. Obligé de quitter Smyrne à la suite de cette infraction aux règles rabbiniques, il voyagea de ville en ville dans la Grèce, la Syrie et l'Égypte, recrutant presque partout des partisans, dont le plus fanatique, le « prophète » Nathan de Gaza, se donnait modestement pour son précurseur. Au Caire, il rencontra une aventurière d'une rare beauté, appelée Sara: c'était une jeune Polonaise, échappée comme par miracle aux massacres des Cosaques, et qui, élevée dans un couvent catholique, s'en était enfuie pour rester fidèle à la religion de ses pères. Sabbataï assura que Sara lui avait été mystérieusement destinée de toute éternité et l'épousa, quoiqu'il fût déjà deux fois marié.

En 1665, Sabbataï, cédant à l'impatience de ses disciples, retourna à Smyrne et prit ouvertement, en pleine synagogue, le titre de Messie. Ce furent alors des transports d'enthousiasme. La communauté smyrniote vécut pendant dix mois dans une sorte d'ivresse et s'imposa des macérations extraordinaires pour se préparer au règne messianique si proche. Les faibles protestations de quelques rabbins sensés furent étouffées sous les clamours populaires. La renommée du nouveau Messie se répandit à travers tout le judaïsme; il compta bientôt d'ardents fidèles à Amsterdam, à Hambourg, à Londres même. On se

livrait dans les synagogues aux démonstrations de joie les plus excentriques; quelques-uns démolissaient leurs maisons, ramassaient leur pécule et se disposaient à partir pour les contrées d'Orient où l'envoyé du ciel allait réunir sous son sceptre les membres dispersés de la famille de Jacob. En Perse, les laboureurs juifs refusaient de cultiver la terre. Bref, on eût dit qu'un vent de folie avait soufflé sur la race juive tout entière.

Sabbataï, grandi par la crédulité qu'il rencontrait, ne connut bientôt plus de bornes à son audace. Il abrogeait les prescriptions rituelles, changeait les jours de deuil en jours de réjouissance, instituait des fêtes nouvelles, partageait les couronnes de la terre entre ses frères et ses amis, en se réservant pour lui-même le titre de Roi des rois. Enfin il se mit en route pour Constantinople, où sa mission, disait-il, devait s'accomplir. Il ne devait pas, hélas! y faire l'entrée triomphale qu'il avait prédite. Le gouvernement turc, qui avait souffert patiemment ses extravagances tant qu'elles restaient confinées dans une ville de province, jugea le moment venu d'interposer son autorité; Sabbataï fut arrêté en chemin, mené, les fers aux mains, dans la capitale, et de là au château des Dardanelles, où on l'interna.

Ce premier déboire ne troubla pas encore la confiance des partisans du « Roi des rois ». Ils représenterent les souffrances endurées par lui à Constantinople comme un temps d'épreuve nécessaire à l'accomplissement de sa mission. La captivité bénigne du château d'Abydos, qui ressemblait plutôt à une

hospitalité somptueuse, acheva d'entretenir leurs illusions. Bientôt Sabbataï trôna de nouveau comme un monarque au milieu de sa cour, et les Juifs de tous pays accouraient pour contempler ses traits divins, quoique les Turcs leur fissent payer cet honneur assez cher.

Un rabbin polonais, célèbre par son savoir cabalistique, Néhémie Cohen, demanda à voir Sabbataï. Ils s'enfermèrent ensemble et eurent une longue conversation sans parvenir à s'entendre. A la suite de cette entrevue, Néhémie, convaincu désormais qu'il avait affaire à un imposteur, dénonça le faux Messie à la Porte Ottomane, en l'accusant de troubler le repos public. Le grand-vizir Kiouprili manda Sabbataï à Andrinople; là, on le mena devant le sultan Mahomet IV. En présence d'un vrai monarque, le Roi des rois ne conserva pas son assurance ordinaire. On s'imaginait que le Messie devait parler toutes les langues : quel ne fut pas l'étonnement des assistants en le voyant répondre aux questions du sultan par interprète ! Pourachever de le confondre, Mahomet IV le fit, dit-on, attacher tout nu à un poteau et ordonna à ses archers de tirer sur lui, promettant de se faire juif si le « Fils de Dieu », par un miracle qui devait lui être facile, rendait son corps invulnérable aux flèches. Devant cette perspective peu rassurante, Sabbataï se troubla profondément et confessa son origine terrestre. Aussitôt on lui donna le choix de se faire musulman ou d'être expulsé à l'instant : sans hésiter, il coiffa le turban, adora le prophète de Médine et reçut le nom de Mehemet-Effendi (14 septembre 1666).

On devine la stupeur que produisit chez les Juifs ce piteux dénouement. Les rabbins détrompés s'empressèrent d'excommunier les partisans du faux Messie; mais l'illusion avait été si profonde, les espérances si surexcitées, que, même après son apostasie éclatante, Sabbataï conserva des fidélités tenaces en Afrique, en Italie, en Allemagne et en Pologne. Suivant les uns, il ne s'était point fait turc : son ombre seule était restée sur terre, son corps était monté au ciel pour attendre des circonstances plus propices. D'autres s'imaginèrent que son passage par l'islamisme, aussi bien que ses épreuves et ses humiliations antérieures, faisait partie intégrante de sa mission divine. La conduite ambiguë de Sabbataï encourageait ces interprétations, propagées par des émissaires habiles. S'il se conformait extérieurement aux rites musulmans, s'il entraînait même plusieurs Juifs à se faire mahométans comme lui, d'autres fois il retournait à la synagogue et se posait de nouveau en fervent israélite. Las de cette comédie scandaleuse, le sultan finit par l'exiler à Dulcigno en Albanie, où il mourut obscurément en 1676.

II

L'agitation née autour de Sabbataï Zevi survécut à son auteur. Diverses communautés vouèrent à la mémoire du faux Messie un culte mystérieux. Son nom figurait dans des livres de prières, jusque sur les murs des synagogues ; on l'inscrivait comme un

talisman magique sur des amulettes ; les plus enthousiastes vénéraient en lui une sorte de dédoublement de la divinité. Presque toutes les sectes mystiques écloses jusqu'à la fin du XVIII^e siècle en Orient et en Pologne se rattachent plus ou moins directement à cette étrange figure.

La première de ces sectes fut fondée à Salonique par l'une des sœurs du Messie, son beau-frère et son neveu. C'était une petite église mi-juive, mi-musulmane, qui prit le nom de *Deunmeh* et que ses détracteurs accusaient de mœurs déréglées ; elle subsiste encore de nos jours, avec son règlement hypocrite, sans avoir jamais atteint une réelle importance.

En Pologne, les sectaires messianiques se produisirent tantôt au grand jour, comme les premiers *Hassidim* qui émigrèrent en Palestine et y périrent ou se firent chrétiens pour la plupart (vers 1700) ; tantôt, comme les *Crypto-sabbatiens* de Podolie, ils cachaient leurs superstitions par crainte des rabbins orthodoxes, rejetaient l'ascétisme outré et croyaient à l'abolition des prescriptions rituelles par la venue, désormais accomplie, des temps messianiques.

Quelques sectaires isolés propagèrent aussi parmi les communautés juives un dogme nouveau, celui du Dieu un et triple, reflet de la théologie chrétienne dont les traces confuses se trouvent déjà dans le maître ouvrage de la cabbale, le *Zohar*. Le plus célèbre de ces *trinitaires* juifs fut un prédicateur ambulant, Néhémie Hayon, qui parcourut l'Allemagne et la Hollande et sema la zizanie dans l'importante synagogue d'Amsterdam. Peu d'années, après

au milieu du XVIII^e siècle, le premier talmudiste de l'Allemagne, le même que nous avons vu expulsé de Prague sous la prévention d'intelligences criminelles avec l'armée française, Eibeschütz, alors rabbin de Hambourg, fut accusé par un savant et verbeux docteur, Jacob Emden, d'être secrètement affilié à l'hérésie sabbatienne. Pendant son séjour à Metz, il avait, disait-on, distribué à des malades trop confiants des amulettes magiques renfermant les initiales de Sabbataï Zevi. Durant cinq ans (1751-6), le débat soulevé par Emden partagea tout le rabbinat allemand en deux camps. On usa, on abusa de l'excommunication ; finalement, Eibeschütz obtint gain de cause, grâce à l'intervention du roi de Danemark. Dans toute cette controverse, qu'on le remarque bien, le seul point en litige était de savoir si vraiment les amulettes renfermaient les lettres S. Z. Quant au fait d'avoir prétendu guérir des malades avec des formules mystiques dénuées de sens, Eibeschütz ne s'en défendait même pas, Emden ne songeait pas à lui en faire un reproche. Emden était cependant un esprit fort pour son temps : le premier, il osa contester la haute antiquité du *Zohar* ! Il est vrai qu'il ne croyait pas non plus que le *More* fût de Maimonide.

Un charlatan bien autrement effronté qu'Eibeschütz fut le fameux Frank, de son vrai nom Jacob Leibowitz (1720-1791). Né en Galicie, il avait séjourné dans sa jeunesse en Turquie et subi la contagion de la fermentation messianique, toujours très vive dans cette contrée ; on ajoute qu'il porta pendant quelque temps le turban. En 1755, il parut tout à coup en

Podolie, où vivaient, comme on l'a vu, beaucoup de sectateurs clandestins de Sabbataï Zevi. Il se présenta mystérieusement à eux comme une nouvelle incarnation du faux Messie, auquel il ressemblait par ses dehors séduisants et son absence de scrupules. Secondé, lui aussi, par une jeune femme d'une rare beauté, il se laissa attribuer des guérisons miraculeuses. Il ne se contentait pas de placer le *Zohar* au-dessus du Talmud; il rejettait entièrement ce dernier ouvrage et prêchait d'exemple l'abolition des lois cérémonielles : de là le nom de *Zoharites* ou *antitalmudistes* qu'on donne parfois à sa secte. Aimant le faste, prodiguant l'or que la crédulité lui apportait, cherchant à éblouir plus qu'à convaincre, Frank recruta en peu de mois de nombreux adeptes, même parmi les rabbins.

Les premières menées de ce nouvel apôtre avaient été secrètes; leur découverte fit scandale et obligea provisoirement Frank à se cacher en Turquie. Les rabbins orthodoxes frappèrent d'un sévère anathème les Zoharites, convaincus, sur leur propre aveu, de blasphème et d'immoralité; un synode solennel interdit même sous des peines sévères l'étude du *Zohar* ou de tout autre écrit cabbalistique avant l'âge de trente ans. Cette défense était certes bien plus justifiée que la condamnation analogue portée, au xiv^e siècle, par les rabbins de Barcelone contre les études philosophiques¹; malheureusement, elle venait bien tard.

Les rabbins orthodoxes commirent la faute de ne

1. Voir plus haut, p. 413.

pas se contenter de ces mesures d'ordre intérieur. Toujours à l'exemple des ennemis du *More*, ils recherchèrent l'appui du clergé catholique et du bras séculier et dénoncèrent la secte nouvelle à l'évêque de Kamieńiec, Nicolas Dembowski. Cette démarche tourna contre ses auteurs. Amenés devant le prélat polonais, les Frankistes, probablement sur l'ordre secret de leur chef, déclarèrent qu'on les persécutait parce qu'ils croyaient à la Trinité, à l'Homme-Dieu, comme les chrétiens; puis ils lancèrent contre leurs ennemis d'odieuses imputations, répétant notamment la vieille calomnie que le Talmud préconisait le meurtre des chrétiens. L'évêque applaudit, augura la prompte conversion d'une portion des Juifs polonais, et, pour la hâter, invita les partisans et les détracteurs du Talmud à une controverse publique. Les Talmudistes, ignorants, timides ou troublés, s'empêtrèrent dans leurs arguments; Dembowski donna gain de cause aux Frankistes et fit procéder à la saisie et à la destruction d'un grand nombre d'exemplaires du Talmud (octobre 1757).

La mort subite de l'ambitieux prélat amena un nouveau revirement. Les Frankistes se virent à leur tour persécutés, bannis, chassés, repoussés même de la Turquie, où ils avaient cherché un asile; leur détresse était complète lorsque, cédant à des sollicitations inconnues, le roi de Pologne Auguste III ordonna qu'on les laissât retourner tranquillement dans leurs foyers. Frank, dont on avait perdu la trace pendant ces orages, reparut alors au milieu de ses fidèles; en les voyant découragés et désorganisés, il

jugea, avec sa sûreté de coup d'œil habituelle, qu'il n'y avait plus de salut pour la secte que dans une apostasie déclarée. Il annonça à l'archevêque de Lemberg qu'il était décidé à embrasser le christianisme, lui et toute son église; mais il désirait au préalable un nouveau colloque avec les talmudistes pour démontrer au grand jour la sincérité de sa conversion,achever de confondre ses ennemis et peut-être les entraîner à suivre son exemple.

Ni l'archevêque de Lemberg, ni le nonce du pape n'approuvaient beaucoup l'idée de cette nouvelle controverse; elle finit cependant par avoir lieu dans la cathédrale de Lemberg, devant un immense concours de curieux. La discussion, qui dura trois jours, ne fut rien moins que brillante; les orthodoxes, n'osant ni désavouer les principes de la Cabbale, ni en tirer les dernières conséquences, furent encore une fois jugés vaincus. A cette nouvelle, Frank, qui s'était derechef éclipsé, rentra brillamment en scène. A la dernière séance du colloque, il parut dans un équipage imposant, vêtu à la turque et accompagné de cinquante gardes du corps accoutrés de même. Il déploya encore plus de pompe à Varsovie, où il se fit baptiser avec le roi pour parrain; plus de mille de ses partisans le suivirent dans son abjuration (novembre 1739).

Frank ne jouit pas longtemps de son triomphe. Dénoncé à l'Inquisition pour ses projets ambitieux, il fut enfermé dans un cloître; la plupart de ses adhérents furent réduits à la mendicité ou condamnés aux plus pénibles travaux. Au bout de treize ans de captivité, il fut enfin délivré par les Russes et put

continuer désormais librement, avec sa fille Eva, à Vienne, à Brünn et à Offenbach, sa carrière de mystificateur émérite, digne d'être nommé à côté des grands charlatans du siècle, les Mesmer et les Cagliostro. On lui fit des funérailles magnifiques et sa tombe devint un lieu de pèlerinage. Les débris peu nombreux de sa secte subsistent encore en Pologne ; ils observent extérieurement les rites catholiques, mais restent séparés des autres habitants et ne se marient qu'entre eux.

III

La dernière secte importante qui ait surgi en Pologne au XVIII^e siècle est celle des *Nouveaux Hassidim* (saints, dévots) ; moins remarquée à son origine que celle des Zoharites, elle a eu des destinées bien autrement longues et prospères. Elle représente une réaction contre l'aridité du judaïsme talmudique, et a pour analogue, dans le protestantisme contemporain, l'Armée du Salut. Le premier apôtre fut un charretier, Israël dit Baal Schem (ou *Bescht*), qui avait passé sa jeunesse dans les gorges sauvages des Carpates. Fixé ensuite dans une petite ville de Podolie, il y acquit bientôt la réputation d'un thaumaturge et d'un prophète inspiré : il distribuait des remèdes d'empirique, rendait des oracles, priait en criant et en secouant tous ses membres. Sa petite église rappelait à bien des égards l'ancienne secte des Esséniens ; elle avait adopté leurs ablutions fréquentes, leurs vêtements

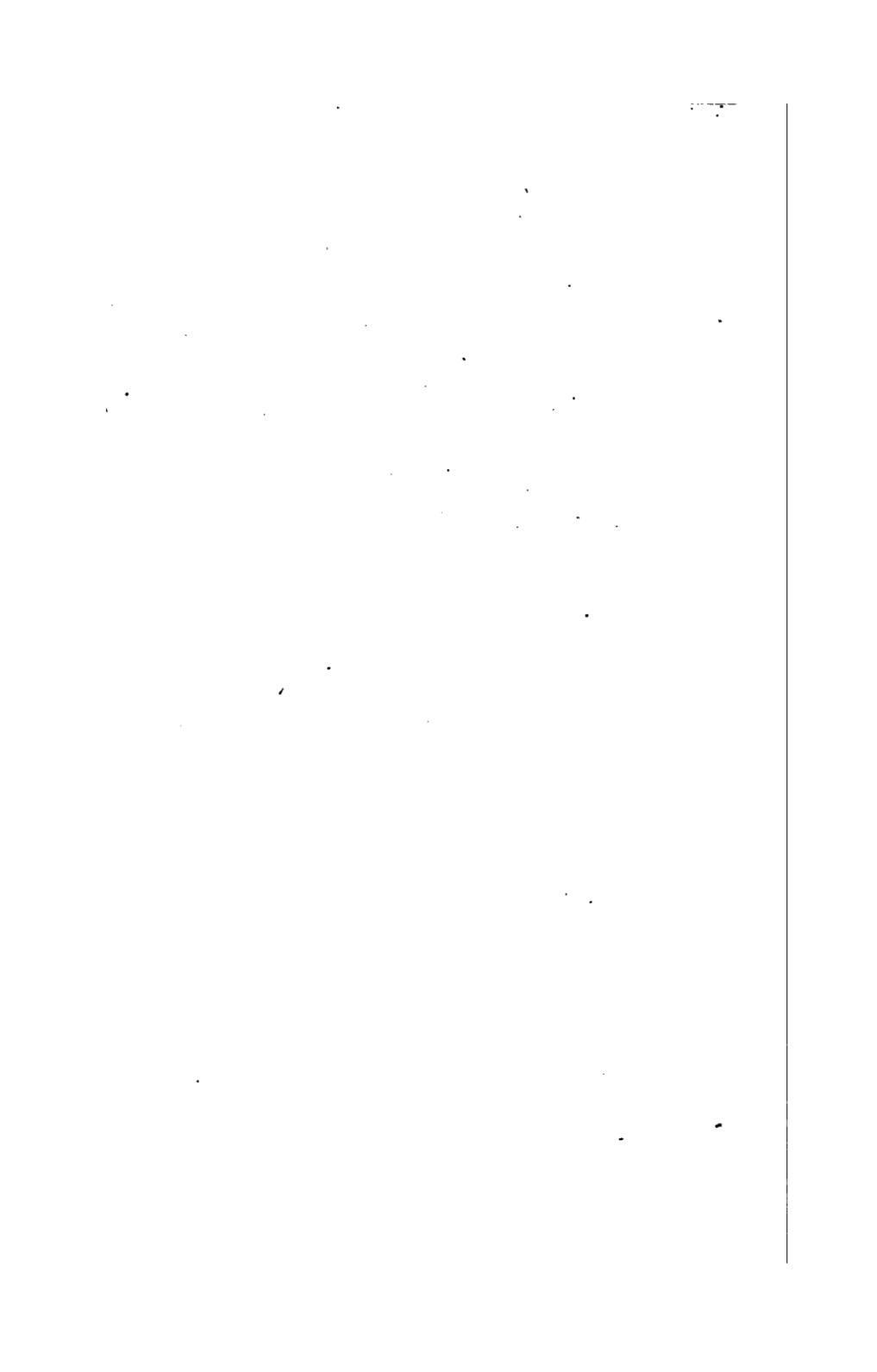
de laine blanche, leur habituelle sérénité d'humeur; mais le trait distinctif des *Hassidim*, c'est la joie désordonnée, voulue et bruyante qui précède et accompagne tous leurs actes de dévotion : elle a sa source chez les sincères dans une sorte d'ivresse spirituelle, chez les autres dans l'usage copieux de l'eau-de-vie.

Sous le successeur de Baal Schem, l'habile prédateur et plus habile policier Dob Beer, la petite secte transporta son centre religieux à Mizricz, en Volhynie; elle adopta un livre de prières cabbalistiques d'origine portugaise et ajouta désormais à son credo le principe d'une vénération superstitieuse pour le chef de l'église, ou *Zaddik*. Regardé comme une sorte de pape ou d'oracle vivant, il est l'objet de nombreux pèlerinages; les uns lui demandent la santé, d'autres un conseil, un secours, ou l'intervention de sa prière; les plus riches présents ne cessent d'affluer chez lui, et l'on attribue à sa vue, à son contact, à sa tombe même une puissance miraculeuse,

L'action desséchante des études talmudiques qui dégoûtaient bien des âmes, l'affaiblissement du rabbinat polonais par la dissolution du « synode des quatre pays » (1764), favorisèrent l'expansion des *Hassidim*. En vain les rabbins orthodoxes et parfois même les gouvernants s'opposèrent à leurs progrès; en vain un profond talmudiste, Élie Wilna, surnommé le « gaon », les écarta pendant quelque temps de la Lithuanie; ils finirent par triompher de toutes les résistances et leur secte, forte de cent mille âmes à la fin du dernier siècle, en compte aujourd'hui, dit-

on, plus de 400,000; elle donne le ton dans la plupart des communautés polonaises. La proscription sévère de tout ouvrage non écrit en caractères hébreux, l'isolement voulu du monde extérieur, ont contribué à entretenir jusqu'à nos jours chez les *Zaddikim* ou *Rebben* des Hassidim une grande ignorance des choses profanes, doublée du mysticisme le plus exalté; du moins les traits de grossièreté et d'indécence qui caractérisaient d'abord leur liturgie ont disparu petit à petit; ils se sont aussi réconciliés avec le Talmud et ont mis au jour une littérature plus féconde que sensée¹.

1. Voir, sur les *Hassidim* d'aujourd'hui, la charmante causerie de Sacher Masoch, *Actes de la Société des études juives*, p. cxlii et suiv.



LIVRE V

LES TEMPS NOUVEAUX

(1750-1900)

CHAPITRE I

MOÏSE MENDELSSOHN ET SON TEMPS

SOMMAIRE : § 1. Le XVIII^e siècle; les philosophes et le judaïsme. Voltaire et Montesquieu. — § 2. Origine et vicissitudes des Juifs de Prusse. Moïse Mendelsohn; sa jeunesse, sa liaison avec Lessing. Ses premiers écrits; le *Phédon*; polémique avec Lavater. Mendelsohn défenseur et rénovateur du judaïsme; sa traduction de la Bible. Mémoire de Dohm composé pour les Juifs d'Alsace. Dernières années de Mendelsohn. — § 3. L'école de Mendelsohn. Le *Meassef*; principaux collaborateurs. Les obcurants. Le cercle avancé de Berlin.

I

Le XVI^e siècle a renversé l'édifice intellectuel du moyen âge et ressuscité l'esprit d'examen; mais le courant de liberté, vite endigué, s'est comme perdu dans deux ou trois orthodoxies nouvelles, aussi intolérantes, sauf exception, que l'Église unique qu'elles

ont remplacée. Les philosophes du XVII^e siècle, égoïstes ou timides, demandaient la liberté de spéculer pour eux-mêmes, mais, avertis par l'exemple de Giordano Bruno et de Galilée, ménageaient les susceptibilités de l'Église au risque de trahir les intérêts de la pensée. Il était réservé au XVIII^e siècle de reprendre et de compléter l'œuvre émancipatrice des premiers humanistes. Vulgarisateurs de la science et de la philosophie, plutôt que savants et philosophes, c'est aux penseurs anglais de l'école de Locke, c'est surtout aux encyclopédistes français que revient l'honneur d'avoir mené le bon combat contre l'ignorance, le fanatisme et la superstition. Par là, ils ont adouci les mœurs et les lois, rapproché les hommes de toute race et de toute confession religieuse, substitué enfin au rêve de l'unité factice du genre humain, tel que l'avait poursuivi au moyen Âge l'Église catholique, l'idée de la tolérance universelle.

Cet élargissement de l'esprit humain et cette grande hétacombe de préjugés servirent encore plus efficacement la cause de la race israélite que ne l'avait fait la Réforme; si celle-ci réveilla le goût et l'intelligence du glorieux passé d'Israël, la philosophie du XVIII^e siècle ouvrit les yeux sur l'iniquité de l'exclusion systématique dont les Juifs étaient l'objet, depuis tant de siècles, de la part de la société chrétienne. Et pourtant, les encyclopédistes, pas plus que les réformateurs, ne crurent travailler même indirectement à l'affranchissement d'Israël. Le chef du chœur, le vrai roi du siècle, Voltaire, méprise les Juifs comme Luther, et fait porter à la Bible le poids

de ses rancunes contre l'Évangile, peut-être aussi de quelques rancunes privées contre des banquiers israélites. C'est le moins novateur de tous nos philosophes, c'est le calme analyste des institutions du passé, Montesquieu, qui fait entendre, contre la barbarie d'une législation odieuse, la protestation de la conscience indignée. Voici quelques passages de l'éloquent chapitre de *l'Esprit des lois* intitulé *Très humble remontrance aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal* :

« Une juive de dix-huit ans, brûlée à Lisbonne au dernier autodafé, donna occasion à ce petit ouvrage; et je crois que c'est le plus inutile qui ait jamais été écrit. Quand il s'agit de prouver des choses si claires, on est sûr de ne pas convaincre.

« L'auteur déclare que, quoiqu'il soit Juif, il respecte la religion chrétienne, et qu'il l'aime assez pour ôter aux princes qui ne sont pas chrétiens un prétexte plausible pour la persécuter.

« Vous vous plaignez, dit-il aux inquisiteurs, de ce que l'empereur du Japon fait brûler à petit feu tous les chrétiens qui sont dans ses États; mais il vous répondra : Nous vous traitons, vous qui ne croyez pas comme nous, comme vous traitez vous-mêmes ceux qui ne croient pas comme vous...

« Mais il faut avouer que vous êtes bien plus cruels que cet empereur. Vous nous faites mourir, nous qui ne croyons que ce que vous croyez, parce que nous ne croyons pas tout ce que vous croyez. Nous suivons une religion que vous savez vous-mêmes avoir été autrefois chérie de Dieu; nous pensons que

Dieu l'aime encore, et vous pensez qu'il ne l'aime plus; et parce que vous jugez ainsi, vous faites passer par le fer et par le feu ceux qui sont dans cette erreur si pardonnable de croire que Dieu aime encore ce qu'il a aimé ...

« Quand vous voulez nous faire venir à vous, nous vous objectons une source dont vous vous faites gloire de descendre. Vous nous répondez que votre religion est nouvelle, mais qu'elle est divine; et vous le prouvez, parce qu'elle s'est accrue par la persécution des païens et par le sang de vos martyrs; mais aujourd'hui vous prenez le rôle des Dioclétiens, et vous nous faites prendre le vôtre... Vous voulez que nous soyons chrétiens, et vous ne voulez pas l'être....

« Mais si vous ne voulez pas être chrétiens, soyez au moins des hommes... Vous vivez dans un siècle où la lumière naturelle est plus vive qu'elle n'a jamais été, où la philosophie a éclairé les esprits, où la morale de votre évangile a été plus connue, où les droits respectifs des hommes les uns sur les autres, l'empire qu'une conscience a sur une autre conscience, sont mieux établis. Si donc vous ne revenez pas de vos anciens préjugés, qui, si vous n'y prenez garde, sont vos passions, il faut avouer que vous êtes incorrigibles, incapables de toute lumière et de toute instruction ; et une nation est bien malheureuse, qui donne de l'autorité à des hommes tels que vous...

« Il faut que nous vous avertissions d'une chose : c'est que si quelqu'un, dans la postérité, ose jamais dire que dans le siècle où nous vivons les peuples d'Europe étaient policiés, on vous citera pour prouver

qu'ils étaient barbares ; et l'idée que l'on aura de vous sera telle, qu'elle flétrira votre siècle et portera la haine sur tous vos contemporains¹. »

II

Pendant que la littérature française frayait ainsi la voie à l'émancipation des Juifs, les Israélites allemands, parqués dans leurs juiveries et dans leur talmudisme, submergés par le flot des rabbins superstitieux venus de Pologne, séparés de la société chrétienne par une double cloison matérielle et morale, voyaient encore raviver contre eux les préjugés les plus haineux par les écrits trop fameux des Wülfers, des Wagenseil, des Schudt et surtout des Eisenmenger². Même en Prusse, l'état « moderne » par excellence, gouverné par un prince philosophe, la situation des Juifs était des plus précaires, et rien ne faisait prévoir le relèvement prochain d'une nombreuse population, plongée dans des ténèbres plus épaisse qu'au moyen âge.

Expulsés du Brandebourg par l'électeur Jean-Georges, au commencement du xvi^e siècle, les Juifs étaient rentrés dans ce pays sous le « Grand Electeur »

1. *Esprit des lois*, xxv, 43.

2. L'ouvrage d'Eisenmenger, *Le Judaïsme dévoilé*, d'abord confisqué sur la demande des Juifs, a paru à Koenigsberg en 1711. C'est une compilation de tout ce qui dans les écrits rabbiniques même les plus anciens choque les idées modernes. Eisenmenger était un savant et ne s'est pas permis de faux dans le détail ; c'est l'ensemble de son réquisitoire qui témoigne de parti-pris et de mauvaise foi. Aussi est-il devenu le grand arsenal des antisémites du xix^e siècle.

Frédéric-Guillaume (1640-1688), le fondateur de la grandeur prussienne. Ce prince avait un agent juif, à la fois diplomate et financier, nommé Élie Gumperts, et, lors de l'exil des Juifs de Vienne (1670), il offrit un asile dans ses États à une cinquantaine de familles. Il ne permit aux Juifs ni d'avoir des synagogues, ni de posséder en propre des terrains bâties; mais il protégea leur commerce et autorisa, chose inouïe pour l'époque, deux jeunes Israélites à suivre les cours de la Faculté de médecine de Francfort-sur-l'Oder. Le successeur du Grand Électeur, Frédéric I^e, premier roi de Prusse, eut également un favori juif, son joaillier Liebmann. Sous son règne, la communauté de Berlin s'accrut rapidement; deux synagogues « privées » furent bâties; aux Juifs officiellement protégés (*Schutzjuden*) vinrent s'ajouter des Juifs « tolérés ». Là s'arrêtèrent pour le moment les progrès. Frédéric le Grand, l'ami de Voltaire, partageait les préventions de son philosophe contre les Israélites. Le règlement général qu'il promulgua à leur sujet, en 1750, est rempli des dispositions les plus surannées: les Juifs restent exclus des corporations, de l'agriculture, de plusieurs branches du commerce; le *Leibzoll* (péage personnel) est maintenu; les communautés sont solidaires des délits commis par leurs membres; chaque Juif, lors de son mariage, est tenu d'acheter aux manufactures royales une certaine quantité de porcelaine destinée à l'exportation, etc. Toutefois, l'organisation plus solide donnée aux communautés, le transport aux juges de droit commun des procès concernant les Juifs furent des bienfaits dont leur

prospérité et leur sécurité ne tardèrent pas à se ressentir.

La communauté de Berlin, devenue en peu de temps une des plus importantes de l'Allemagne, était aussi une des plus rigoureusement orthodoxes. Un jour, un des fidèles fut expulsé par les anciens pour avoir été surpris lisant un livre allemand; un autre fut menacé de la même peine pour s'être rasé la barbe. C'est pourtant de ce milieu arriéré, propre à décourager les meilleures volontés, que sortit le réformateur du judaïsme allemand, le philosophe Moïse Mendelssohn (né à Dessau, 1729; mort à Berlin, 1786). Fils d'un pauvre copiste de rouleaux de la loi, Mendelssohn vint tout jeune à Berlin où il suivit, comme la plupart des enfants de son âge, les cours d'une école de Talmud. Deux hommes d'un esprit un peu plus ouvert que la moyenne éveillèrent en lui le goût des études scientifiques. Il apprit les mathématiques, le latin, la philosophie, et se jeta sur le *Moré de Maïmonide*: on dit que l'ardeur incroyable avec laquelle il s'enfonça dans l'étude de cet ouvrage lui valut une maladie nerveuse qui le laissa contrefait pour le reste de ses jours.

A vingt-cinq ans, Mendelssohn, devenu précepteur, puis teneur de livres dans la maison d'un riche fabricant de Berlin, se lia d'une étroite amitié avec Lessing, l'infatigable remueur d'idées, le champion du goût et de la libre pensée, dont les écrits contribuèrent si puissamment à renouveler la littérature allemande. Lessing conçut une vive admiration pour le caractère de Mendelssohn, admiration qui se traduisit plus tard dans son beau drame *Nathan le Sage*: c'est Mendels-

sohn que le poète y met en scène sous les traits d'un philosophe juif, qui donne aux chrétiens et aux mahométans d'éloquentes leçons de tolérance. Mendelssohn, de son côté, ne trouva pas moins de charme et de profit dans la société de Lessing; il apprit de lui le secret d'un style clair, pur et agréable, chose entièrement inconnue parmi ses coreligionnaires habitués à l'informe jargon que l'on sait, et rare alors même chez les écrivains allemands de race.

Dès les débuts littéraires de Mendelssohn, ses remarquables qualités de prosateur attirèrent l'attention sur son nom. Des *Lettres sur les sentiments*, une collaboration assidue à des revues importantes, un *Mémoire sur la certitude philosophique*, qui remporta le prix dans un concours ouvert par l'Académie de Berlin, fonderent sa réputation; mais le livre qui le mit vraiment hors de pair fut le dialogue intitulé *Phédon, ou l'immortalité de l'âme*, chaleureux plaidoyer en faveur d'une doctrine consolante que Mendelssohn croyait de toutes les forces de sa généreuse nature. Le *Phédon* remporta un succès bruyant et universel; l'ouvrage fut traduit en plusieurs langues et l'auteur devint aussitôt une des célébrités de la capitale prussienne. Tout le monde était curieux de voir celui qu'on appelait le « Socrate de Berlin ». Les plus illustres littérateurs de l'Allemagne cultivèrent son amitié; l'Académie de Berlin voulut l'élire parmi ses membres, mais Frédéric le Grand raya son nom de la liste des présentations: non seulement Mendelssohn était juif, mais encore il avait un jour osé critiquer des vers du roi philosophe!

Caractère modeste, doux et loyal, Mendelssohn ne se laissa pas enivrer par le bruit qui se faisait autour de son nom, ni détacher de la foi de ses pères par les insinuations de quelques-uns de ses admirateurs. Comme chez Maimonide, quoique sous des formes bien différentes, la religion et la philosophie se conciliaient sans peine dans son esprit; il acceptait tout du judaïsme, principes et pratiques, les uns parce qu'il les regardait comme identiques aux vérités de la religion naturelle, les autres parce qu'il y voyait un lien symbolique et touchant entre les descendants d'une même race, les adeptes d'une même croyance. Dans cette pensée, Mendelssohn, loin d'être séduit par les avantages sociaux qu'elui eût assurés l'apostasie, servit sans relâche, mais sans bruit, la cause de ses coreligionnaires, soit par des démarches, soit par des écrits en faveur des opprimés. Lorsqu'un philosophe mystique, qui jouissait alors d'une immense réputation que le temps n'a pas confirmée, Lavater, de Zurich, essaya de le convertir en lui dédiant la traduction d'un écrit du genevois Bonnet, Mendelssohn répondit par une apologie ferme et modérée du judaïsme, qui reçut l'approbation générale. Par la suite, il exposa deux fois avec plus de développement les mêmes idées: dans la préface d'une traduction du fameux mémoire de Manassé ben Israël, et dans un traité de philosophie religieuse intitulé *Jérusalem*, qui lui valut les félicitations du grand philosophe Kant.

A ceux qui lui objectaient l'état de dégradation actuel de ses coreligionnaires, Mendelssohn répondait avec un bon sens prophétique: « On nous lie les

mains, et puis on nous reproche de ne pas savoir nous en servir ! » Du reste, il ne se contentait pas de relever le judaïsme aux yeux de la société chrétienne par ses écrits apologétiques et par l'éloquent exemple de sa vie : il travailla directement à l'amélioration morale de sa race par sa traduction allemande du *Pentateuque* et des *Psaumes*. Cette traduction parut à partir de 1776, avec un commentaire hébreu dû à la plume de plusieurs amis de Mendelssohn. Ce fut un événement historique. Rien ne contribua davantage à propager parmi les Juifs allemands la connaissance de la langue du pays, à ranimer l'étude de la Bible, trop longtemps sacrifiée à celle de la glose. Quelques rabbins orthodoxes d'Allemagne et de Pologne firent bien entendre de timides protestations, sentant avec une certaine clairvoyance que la Bible allemande de Mendelssohn ouvrirait pour le judaïsme une ère nouvelle, comme la Bible de Luther l'avait fait pour le christianisme. On osa la frapper d'excommunication ; mais l'abus de cette arme religieuse en avait émoussé le tranchant : les clameurs des orthodoxes ne trouvèrent qu'un faible écho, et presque toute la jeunesse, réveillée par les écrits et les exemples de Mendelssohn, se rangea avec enthousiasme du côté du progrès et des lumières.

Un autre ouvrage à peu près contemporain, qui n'émanait pas de Mendelssohn, mais qu'il inspira et auquel il a peut-être collaboré, mérite d'être cité ici : c'est le *Mémoire* composé par Dohm à l'invitation des Juifs d'Alsace.

Les Juifs d'Alsace, nombreux au moyen âge, avaient

presque disparu de ce pays dans les tribulations du XVI^e siècle et de la guerre de Trente Ans. Ils recommencèrent à se multiplier après que l'Alsace fut devenue française par le traité de Westphalie et les « réunions » de Louis XIV. A diverses reprises le Grand Roi songea à les expulser, mais ces projets n'eurent pas de suite : l'intérêt fiscal s'y opposait. En 1784 l'Alsace comptait 3 900¹ familles juives (environ 19 000 individus) sur une population totale de 700 000 âmes. Sous la domination de la France, les Juifs n'avaient plus à redouter les souffrances et les pillages d'autrefois ; mais la province avait conservé à bien des égards des mœurs et des institutions germaniques, et les Juifs, que l'intendant Lagrange, en 1697, déclarait « utiles et même nécessaires » au commerce, y étaient ignorants et méprisés. Limités dans leur expansion, exclus depuis 1388 de la capitale de la province, exploités à la fois par les intendants qui prélèvent le droit de protection et par les seigneurs féodaux qui prélèvent le droit d'habitation, les Juifs d'Alsace voyaient en outre leur industrie, par la force des choses, réduite à trois branches : le trafic du bétail et des chevaux, le brocantage et le prêt d'argent. L'usure, une usure implacable et ruineuse, était la conséquence infaillible de cette législation restrictive, legs suranné d'un autre âge. Un bailli alsacien, Hell, profita de l'impopularité qu'elle valait aux Juifs pour exciter leurs débiteurs, très nombreux dans le Sundgau, à ne les pas payer et à

1. C'est le chiffre porté dans le recensement officiel, imprimé à Colmar en 1785.

fabriquer de fausses quittances qu'ils opposaient aux réclamations des prêteurs; frauder des Juifs, dans la pensée de beaucoup d'hommes de ce temps, n'était pas un délit, mais une œuvre pie et méritoire. Louis XVI ne fut pas de cet avis. Il mit un terme à l'odieuse campagne du bailli Hell, qu'il fit incarcérer, puis éloigner de la province : les procès d'usure furent désormais renvoyés directement devant le Conseil souverain d'Alsace, mais les faussaires furent amnistisés (1778). Cette demi-réforme, qui laissait subsister la plupart des anciens abus, devint l'occasion du *Mémoire* de Dohm. Les Juifs d'Alsace s'étant adressés à Mendelssohn, dont la réputation était universelle, celui-ci leur désigna son ami, le chrétien Dohm, comme l'homme le plus apte à rédiger le *Mémoire* qu'ils voulaient placer sous les yeux du roi de France.

Le *Mémoire*, élargi et amplifié jusqu'à devenir un véritable livre : *De la réforme politique des Juifs* (1781), n'atteignit pas son but en France, car la traduction française fut arrêtée aux portes de Paris par suite d'un défaut de formalité, et lorsque, après d'interminables longueurs, la prohibition fut levée, on apprit que les exemplaires avaient été, par erreur, mis au pilon. En revanche, l'ouvrage de Dohm émut l'opinion publique en Allemagne. L'absence complète de déclamation chez l'auteur, sa qualité de chrétien, l'exposé lucide des raisons de la décadence de la race juive, le tableau des vertus précieuses qu'elle avait conservées, même dans son état d'avilissement actuel — dévotion sincère, esprit de famille, pureté de mœurs, bien-

faisance, respect des lois, horreur du sang ; — l'énumération de ses mérites intellectuels et du profit que les États européens pourraient en tirer, tout cela faisait du *Mémoire* une œuvre aussi neuve qu'élevée, digne d'attirer l'attention des philanthropes et des politiques. A côté du but, qui était le relèvement du judaïsme et la mise en œuvre de ses ressources de tout genre, Dohm signalait le moyen le plus urgent et le plus efficace : la création d'écoles élémentaires pour les Juifs et leur admission dans tous les établissements d'enseignement chrétiens.

Bien entendu, le *Mémoire* de Dohm fut salué par un tollé de protestation chez les *judeophobes* d'Allemagne ; une nuée de pamphlets surgit, des professeurs estimés et savants combattirent les « visions utopiques » du courageux publiciste, et s'accordèrent à dépeindre les Juifs comme une race vouée à une dégénérescence irrémédiable, aussi incapable d'un véritable relèvement social que les Bohémiens. L'avenir devait donner aux prédictions haineuses de ces faux prophètes un éclatant démenti ; déjà le présent leur échappait. Mendelssohn put voir avant de mourir les premiers fruits de ses efforts et des conseils de Dohm : à Berlin, la fondation d'un organe du « nouveau judaïsme », le *Meassef* (1783) ; à Vienne, l'édit de tolérance de Joseph II (1781) et la création des écoles élémentaires.

Mendelssohn resta sur la brèche jusqu'à la dernière heure. Ses deux derniers écrits sont ses *Matinées*, agréable exposé d'une philosophie bourgeoise, et l'*Appel aux amis de Lessing*, pour défendre la mémoire

du grand écrivain, récemment décédé, contre l'imputation de « spinozisme ». L'effort que lui avait coûté ce dernier travail brisa sa frêle constitution ; un refroidissement fit le reste, et le pieux philosophe s'éteignit doucement le 4 janvier 1786.

Sa mort fut un deuil pour tout le judaïsme allemand. A Berlin et ailleurs, les magasins se fermèrent le jour de ses obsèques. Les littérateurs chrétiens s'associèrent à la douleur des coreligionnaires de Mendelssohn, et l'un d'eux, Ramler, lui composa cette épitaphe enthousiaste :

« Moïse Mendelssohn, sage comme Socrate; fidèle aux lois de ses aïeux, comme Socrate; il enseigna comme lui l'immortalité; comme lui, il est immortel. »

III

L'œuvre de Mendelssohn ne périt pas avec lui. Toute une légion de jeunes hommes ardents, formés à ses leçons, se lancèrent dans la carrière qu'il avait si brillamment ouverte. Leur centre d'action fut Berlin, leur instrument de propagande le recueil périodique *Meassef* (le « collectionneur »). Ce journal était rédigé en hébreu afin d'être également accessible aux Juifs de tout pays; il publia des essais philosophiques et critiques, des poésies, et contribua puissamment à répandre le goût et la connaissance de la littérature biblique.

Des hommes bien différents par le caractère et le talent, mais jeunes pour la plupart et réunis par un

zèle commun pour la cause du progrès intellectuel, collaborèrent au *Meassef*. Citons parmi les principaux rédacteurs, les *Measfim* comme on les nommait : Enchel et Bresselau, fondateurs du journal; Hartwig Wessely, grammairien original, poète hébreu distingué, principal promoteur de la création des écoles nouvelles en Autriche; Herz Homberg, l'ami intime de Mendelssohn, l'« apôtre » de l'Italie et de la Galicie; David Friedländer, qui hérita de l'influence prépondérante de Mendelssohn, sans l'égaler toutefois par la clarté ni par le courage; le médecin Marcus Herz et le philosophe Lazarus ben David, disciples et vulgarisateurs de Kant, dont la subtile rigueur et la sublimité morale fascinaient des esprits frais émoulus des écoles talmudiques; bien d'autres encore, utiles soldats dont les noms et les écrits n'ont pas mérité de survivre.

Contre le faisceau de ces jeunes énergies la résistance obstinée des rabbins attachés à l'ancien système avait d'avance cause perdue. Quand les orthodoxes s'opposèrent à la création d'une école normale à Trieste, en exécution de l'édit de Joseph II, Wessely leur ferma la bouche en rappelant cette sentence du Talmud : « Un docteur de la loi qui n'est pas instruit dans les sciences, est plus laid qu'un cadavre. » Et le poète Klopstock, s'adressant à l'empereur philosophe, stigmatisait, avec plus de pitié que de colère, la répugnance des Juifs aux mesures réparatrices destinées à les relever :

Tu fais tomber leurs fers; ils le sentent à peine,
Tant leur bras s'est roidi sous le poids de sa chaîne.

La haute société juive de Berlin, qui ne tarda pas à rivaliser de richesse et d'élégance avec la haute bourgeoisie chrétienne, donnait le ton dans cet élan général vers une vie nouvelle. La mode se mit avec les émancipateurs et ne tarda pas à les dépasser. Les salons juifs de Berlin devinrent le rendez-vous des beaux esprits, de tous les amis de la littérature française et du romantisme naissant. Au centre de ce monde raffiné brillait Henriette Herz (née Lemos), célèbre par sa beauté et son esprit; les Humboldt, les Schleiermacher, les Schlegel étaient au nombre de ses courtisans. Le judaïsme tout entier aurait profité de ce brillant concours de talents si la fermeté morale de cette société élégante avait été à la hauteur de son intelligence; malheureusement, comme il arrive presque toujours aux époques de brusque révolution, l'équilibre manqua et l'on passa d'un excès à l'autre. Les esprits, amenés sans transition des ténèbres à la pleine lumière, en furent comme éblouis; l'attachement excessif et puéril à tous les vieux usages céda soudain la place à un mépris non moins exagéré de tout le legs de l'ancien judaïsme: le Décalogue lui-même fut relégué au magasin des antiques avec le bagage des vertus traditionnelles qu'il incarnait. On prit en dégoût les formes sévères de la religion mosaïque; en peu de temps, la moitié de la communauté de Berlin se baptisa, une fille de Mendelssohn en tête. La soif des jouissances matérielles, l'influence dissolvante d'un nouveau mysticisme propagé par des prédicateurs à la mode qui accommodaient l'Évangile au goût du jour, expliquent ces désertions multipliées

qui n'avaient généralement pas l'excuse de la sincérité ou de la persécution¹.

Heureusement cette effervescence malsaine ne durera pas; c'est l'ivresse d'un jour qui ne tardera pas à se dissiper. Alors seulement la féconde semence jetée par Mendelssohn portera tous ses fruits, alors le judaïsme allemand s'avancera d'un pas plus ferme et plus tranquille dans la voie du progrès, sans cesser d'être lui-même et de respecter son passé. La riche floraison de beaux talents que le XIX^e siècle a vue éclore, savants, philosophes, mathématiciens, poètes, si c'est à la discipline talmudique, transmise par l'hérédité ou développée par l'éducation, qu'ils doivent quelques-unes de leurs qualités les plus précieuses, c'est grâce à la réforme inaugurée par Mendelssohn et ses disciples qu'ils ont su et pu en faire un emploi utile à l'humanité.

1. Si l'on veut se faire une idée du désordre moral qui s'était emparé de certains esprits à cette époque, il faut lire l'autobiographie si curieuse du Juif polonais Salomon Maimon, disciple original de Kant, mais caractère cynique et dépravé. (Cf. l'article d'Arvède Barine, *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1889.)

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET NAPOLÉON

SOMMAIRE : § 1. État du judaïsme français au XVIII^e siècle. Juifs de Bordeaux, Juifs de Metz et d'Alsace, Juifs du Comtat Venaissin.—§ 2. Progrès de la tolérance; tentatives et réformes de Louis XVI. Écrits de Mirabeau et de l'abbé Grégoire. — § 3. L'Assemblée constituante. Proclamation de la liberté religieuse. La question juive à la tribune de l'Assemblée. Ajournement, puis vote de l'émancipation complète. — § 4. Les juifs pendant la Terreur. Situation économique de l'Alsace. Bonaparte et les juifs. Discussion au Conseil d'État. L'assemblée des notables juifs. Le Sanhédrin; résumé de ses décisions. Décret transitoire du 17 mars 1808.

I

C'est en Allemagne que se prépara la rénovation morale des Israélites, mais c'est la France qui, la première, leur apporta l'émancipation politique¹ et s'acquit par là des titres inoubliables à la reconnaissance des Juifs de tout pays.

Depuis l'ordonnance d'exil de Charles VI, il n'y avait plus, légalement, de Juifs dans les anciennes

1. Une tentative analogue avait eu lieu dès 1753 en Angleterre, mais elle n'eut pas de suites. Voir plus loin, p. 321.

provinces françaises. La loi générale qui leur interdisait le séjour du royaume avait été étendue aux acquisitions ultérieures de la couronne, au fur et à mesure de leur réunion : c'est ce qui eut lieu notamment pour la Provence, la Flandre française et la Franche-Comté. Sous Louis XIII, à la suite de quelques infractions à la règle, cette loi fut renouvelée formellement par un édit du 23 avril 1615 : « *Considérant, disait l'édit, que les rois très chrétiens ont eu en horreur toutes les nations ennemis de ce nom et surtout celle des Juifs, défendons à tous nos sujets, sous peine de la vie et des biens, de recevoir les Juifs ou de converser avec eux.* »

Cependant, au moment même où le roi s'exprimait en termes aussi rigoureux, il y avait de nouveau des Juifs, au vu et au su du gouvernement, dans certaines parties du territoire français.

En 1550 quelques familles de marranes espagnols et portugais, c'est-à-dire de Juifs baptisés, mais restés israélites au fond du cœur, furent autorisées par Henri II à s'établir à Bordeaux, où sans doute elles demeureraient déjà. Ces marranes y portèrent le nom de *nouveaux chrétiens*; ils faisaient baptiser leurs enfants et se mariaient à l'église, mais en secret ils pratiquaient le judaïsme. On les dénonça plus d'une fois; les autorités fermèrent les yeux parce que ces « *marchands portugais* » s'adonnaient avec succès au commerce et contribuaient à la prospérité de la place de Bordeaux. En 1636 ils comptaient déjà 36 familles. D'autres marranes s'étaient établis dans quelques ports du sud-ouest, à Bayonne, à Saint-Jean de Luz; mais

en 1619 une Portugaise de cette dernière ville fut brûlée et la communauté entière, expulsée, dut se réfugier à Biarritz. Il se glissa aussi quelques marranes à la Rochelle et à Nantes. A la fin du xvii^e siècle les *nouveaux chrétiens* de Bordeaux reprirent ouvertement, avec l'autorisation du gouvernement, le culte mosaique; des lettres patentes de 1723 confirmèrent leurs priviléges. La population les voyait d'un bon œil, malgré la tare de leur origine et leur longue dissimulation. Ils avaient hérité des *Sefardim* dont ils descendaient les rites, les manières nobles, les goûts policés; ils se montraient honnêtes, bienfaisants, actifs, patriotes: en 1723 ils donnèrent 100 000 livres à Louis XV comme don de joyeux avènement, en 1782 ils souscrivirent 60 000 livres pour offrir à l'État un navire de guerre. On comptait environ 500 Juifs bordelais. La plupart étaient drapiers, orfèvres, banquiers ou armateurs. La famille Gradis, qui exerçait cette dernière profession, fit une grosse fortune au xviii^e siècle et prit une part considérable au commerce des Antilles françaises; en 1789, l'un de ses membres faillit être élu aux États Généraux: il ne lui manqua que trois voix. Parmi les hommes remarquables de la communauté bordelaise en ce siècle on doit encore citer Jacob Pinto, qui réfuta le pamphlet le Voltaire contre les Juifs, et Jacob-Rodrigue Pereire, le premier instituteur des sourds-muets¹. A Bayonne, les Juifs étaient plus nombreux (environ 3 000), mais leur situation plus discutée. Confinés dans le faubourg de

1. Voir sa biographie par La Rochelle (1880).

Saint-Esprit, ils se voyaient dénier par leurs concurrents jaloux, maîtres du corps de ville, le droit de faire le commerce de détail, de bâtir des synagogues en ville, d'acquérir des immeubles et même contester celui de fabriquer du chocolat. A plusieurs reprises ils invoquèrent, toujours sans succès, l'intervention du conseil du roi.

Les Juifs de Bordeaux essayèrent aussi de prendre pied dans les colonies françaises. Dès le commencement du XVII^e siècle, sous la domination hollandaise, des marranes, redevenus juifs, s'étaient fixés à la Martinique et dans les îles voisines. Quand la Martinique devint française (1635), on toléra d'abord leur présence ; c'étaient, dit un rapport, des « gens laborieux, industriels, fort appliqués au commerce et capables de trouver beaucoup de nouvelles manufactures. » Colbert les protégea quelque temps contre leurs détracteurs. « La jalousie du commerce, écrivait-il à un gouverneur, portera toujours les marchands à être d'avis de chasser les Juifs, mais ils faut vous élever au-dessus de ces mouvements d'intérêts particuliers. » Cependant, après la mort du grand ministre, ces « intérêts particuliers » et la pression des jésuites furent les plus forts : en 1683 le séjour des îles fut interdit aux Juifs, et cette défense fut renouvelée sous des peines sévères par le *Code Noir* (1685) ; aucune exception ne fut admise, même en faveur de Benjamin Dacosta, qui avait, dit-on, introduit à la Martinique la culture du cacaotier. C'est seulement sous le règne suivant que les Juifs, venant cette fois de Bordeaux, reparurent dans les Antilles, notamment à Saint-

Domingue. Après quelques hésitations, les tribunaux reconnaissent que les défenses du Code Noir ne s'appliquaient pas aux Juifs « régnicoles »; mais certains procureurs leur faisaient payer cher une tolérance précaire, et même après l'avènement de Louis XVI les Juifs cherchèrent en vain à faire transformer cette tolérance en un droit formellement reconnu : le ministre Sartine se prononça pour le *statu quo* (1776).

A l'autre extrémité du royaume, à Metz, devenue française en 1552, il y eut aussi des Juifs dès le lendemain de l'annexion. En 1567 le maréchal de Vieilleville autorisa quatre familles israélites à y élire domicile; cent ans après, on comptait déjà près de cent ménages agglomérés dans le quartier de Saint-Ferron. A la veille de la Révolution, près de 2000 Juifs habitaient Metz et les environs; Verdun leur demeura interdit. Les Juifs de Metz, originaires de pays allemands, restaient bien loin de la culture de leurs coreligionnaires de Bordeaux; l'atroce tragédie de Raphaël Lévi de Boulay, brûlé en 1670 sous une inculpation mensongère de meurtre rituel¹, témoigne des préventions vivaces dont ils étaient l'objet. De lourdes impositions — 20 000 livres par an à la famille de Brancas — entraînaient leur prospérité, les condamnaient à l'usure. Cependant quelques-uns avaient fait fortune dans les fournitures militaires; leur communauté, sévèrement administrée, avait organisé le droit à l'assistance et l'impôt proportionnel au revenu

¹. Joseph Reinach, *Raphaël Lévi* (1898). Un meurtre juridique analogue eut lieu en 1754 à Colmar (affaire de Hirtzel Lévi).

déclaré. Ils faisaient aussi de louables efforts pour s'instruire : leur règlement de 1689 prescrit même l'instruction obligatoire. Plusieurs de leurs rabbins, qu'ils faisaient venir de l'étranger, furent des talmudistes très distingués¹.

La Lorraine ducale, devenue française en 1766, n'avait qu'un petit nombre de Juifs et leur appliquait des règlements tracassiers. L'Alsace était la province française qui en comptait le plus, environ 20 000 âmes en 1789 : nous avons déjà parlé des vices et des misères de cette population à l'occasion du *Mémoire de Dohm*, inspiré par Mendelssohn. Enfin, on doit ranger parmi les Juifs de France, au sens large du mot, ceux d'Avignon et du Comtat Venaissin, pays français de langue et de civilisation, mais qui formèrent, depuis la fin du XIII^e siècle jusqu'en 1791, une enclave du Saint-Siège dans le royaume français.

Les Juifs de ce territoire, venus de France à la suite des expulsions, étaient groupés dans quatre communautés principales : Avignon, Carpentras, Cavaillon, Lisle sur Sorgues. Sauf un exil temporaire, en 1332, ils ne furent jamais sérieusement persécutés, même pendant la Peste noire, et conservèrent intact leur rite très particulier ; mais leur régime légal, très tolérable pendant le séjour des papes à Avignon, empîtra graduellement depuis la fin du XV^e siècle, à mesure que les Juifs, en se multipliant, éveillaient la jalousie crois-

1. Abraham Cahen, *Le rabbinat de Metz pendant la période française.* (R. E. j., VII-VIII, XII-XIII.)

sante des marchands chrétiens. Les israélites du Comtat ne furent pas réduits à la condition misérable de serfs, comme en Allemagne ou en France ; les documents leur reconnaissent la qualité de citoyens, *veri cives* ; mais ce sont des citoyens soumis à toutes sortes de restrictions et d'exactions : on ne leur permet légalement d'autre métier que la friperie ; on leur impose l'assistance aux sermons, le port du chapeau jaune, le séjour d'un quartier fermé qui s'appelle ici *carrière*. Ce qu'était cette carrière, où étouffait une population grouillante, les débris qui en subsistent permettent de s'en faire une idée. A Carpentras, où les Juifs étaient deux mille, c'est une impasse froide, humide, nau-séabonde¹. A Avignon, c'est « un quartier sans air, sans lumière, avec des logements microscopiques où s'entassaient des familles, des maisons dont les étages semblent grimper les uns sur les autres, comme dans une escalade fantastique, et qui vont chercher dans l'espace la place qui manque dans la rue². » Enfermée dans cette espèce de prison, la communauté juive s'administrait elle-même comme une petite république, sous la surveillance du viguier pontifical. Elle avait une constitution aristocratique, des conseillers et des baylons de diverses sortes, tout un système d'impôts et d'écoles soigneusement organisé. Les tribunaux étaient peu importants, car le juge rabbinique ne connaissait que des petites affaires ; mais l'assistance publique, les hôpitaux, l'éducation des orphelins, la

1. Bardinet, *R. E. j.*, I, 272.

2. Is. Loeb, *Annuaire de la Société des Études juives*, I, 168.

dotation des filles pauvres faisaient l'objet de dispositions minutieuses, parfois touchantes. Ainsi à Avignon, dans les statuts de 1558, on voit les baylons de la confrérie des malades tirer au sort les noms des fidèles qui doivent soigner et veiller les infirmes; personne ne peut refuser d'être garde-malade à son tour.

II

Dans les dernières années de l'ancien régime, l'attitude des pouvoirs publics envers les Juifs, sous l'influence des idées philosophiques et économiques ambiantes, s'était peu à peu modifiée. Les Juifs bordelais, en particulier, étaient bien en cour. Ils auraient pu profiter de leur crédit pour relever la condition de leurs coreligionnaires moins bien partagés; tout au contraire, dans la crainte d'être envahis ou inquiétés dans leurs priviléges, ils mirent une certaine affectation à séparer leur cause de celle des Juifs du rite allemand ou comtadin, qu'ils regardaient avec mépris du haut de leur aisance et de leur éducation supérieures. Sous Louis XV, quelques malheureux émigrants d'Alsace et du Comtat étant venus frapper aux portes de Bordeaux, les Juifs portugais leur refusèrent l'hospitalité; un règlement rédigé par Pereire les déclara mendiants et vagabonds, et grâce à l'insistance de Pinto, le duc de Richelieu, gouverneur de la province, ratifia le règlement et expulsa les nouveaux arrivés (1761).

Cependant, si la législation était immuable, en pratique la tolérance administrative en corrigeait l'iniquité. Cinq cents Juifs habitaient Paris sous l'œil de la police; les Juifs du Comtat faisaient le commerce des bestiaux dans les foires du Languedoc; à Marseille, malgré les échevins et les députés, malgré les règlements qui ne leur permettaient pas de résider en ville pendant plus de trois jours, il y avait plusieurs familles israélites, et la Chambre de commerce de Marseille surveillait quelques Juifs protégés français établis aux échelles du Levant. C'était un progrès, mais insuffisant; l'esprit du siècle réclamait davantage. De plus en plus les penseurs éclairés reconnaissaient que le relèvement matériel et moral des Juifs, de ceux d'Alsace surtout, ne pourrait s'accomplir que par le renversement des anciennes barrières qui en faisaient une nation dans la nation; pour être hommes, il fallait que les Juifs devinssent citoyens.

La situation en Alsace était toujours grave et préoccupait les conseils du roi. En 1784, à la suite d'une enquête faite dans la province, des lettres patentes interdirent l'immigration des Juifs étrangers, défendirent aux Juifs d'Alsace de se marier sans permission expresse du roi; l'acquisition des biens-fonds leur fut refusée, ainsi que l'engagement de domestiques chrétiens; par une faible et insuffisante compensation, on leur permettait de louer des terres et d'entrer dans les maîtrises d'arts et métiers. Dès janvier 1784 aussi, le péage corporel (*Leibzoll*) d'Alsace, reste odieux de la législation germanique.

avait été formellement aboli. En présence des restrictions de ces lettres patentes, que signifiait le renouvellement des anciens règlements contre l'usure ? « Il semble, dit un historien, qu'on veuille d'abord tirer les Juifs de l'usure et qu'ensuite, les habitudes et les préjugés aidant, on n'arrive qu'à les y confiner de nouveau. »

Cependant un homme courageux, Cerf Berr, fournisseur des armées de Louis XV, et admis, à titre exceptionnel, malgré les réclamations des Strasbourgeois, à s'établir dans la capitale de l'Alsace, s'était fait auprès du jeune roi Louis XVI l'interprète des doléances des Juifs alsaciens. C'était l'heure suprême où l'on pouvait encore espérer que la transformation nécessaire de l'ancien régime s'accomplirait par les voies pacifiques et que la France ferait l'économie d'une Révolution. Chaque jour voyait tomber un débris vermoulu des anciennes institutions, tantôt les entraves de l'industrie et du commerce, tantôt les lois d'exception contre les hérétiques. Le roi, au moment où il s'occupait de rendre aux protestants leur état civil, ne pouvait rester sourd aux maux que subissaient et que causaient les Juifs d'Alsace : « Monsieur de Malesherbes, aurait-il dit à son ministre d'État, vous vous êtes fait protestant : moi maintenant, je vous fais Juif. » Malesherbes provoqua, en 1787, la réunion d'une commission de notables israélites chargés d'aviser à l'amélioration de la condition de leurs coreligionnaires. S'il ne sortit rien de ce projet, sauf la constatation des divergences profondes qui séparaient les Juifs du Midi de ceux de l'Est, du

moins quelques israélites de marque — huit en tout — obtinrent des lettres patentes de naturalisation : la brèche était ouverte par où les Juifs français allaient entrer dans la cité française.

À ce moment même, la « question juive » fut brillamment posée devant l'opinion par deux hommes d'un génie et d'un caractère bien dissemblables, mais qui devaient jouer l'un et l'autre un rôle important dans la Révolution, et que le judaïsme doit associer dans une reconnaissance commune : le comte de Mirabeau et l'abbé Grégoire.

Mirabeau n'était alors encore qu'un pamphlétaire jeune et ardent, débordant de passions fougueuses, plein de dettes et de vices, mais aussi d'idées grandes et généreuses, et sous lequel l'observateur perspicace pouvait déjà pressentir le futur homme d'État, le plus grand orateur de la tribune française. Pendant une mission secrète à Berlin, d'où il rapporta son volumineux *Essai sur la monarchie prussienne*, Mirabeau s'était lié avec Dohm et avec plusieurs israélites de distinction appartenant au cercle de Henriette Herz. Sa vive intelligence comprit immédiatement la portée de la réforme inaugurée par Mendelssohn, qui venait de mourir¹. Économiste, sinon économie, par héritéité, philanthrope par mode, politique et patriote de race, il pressentit l'avantage que la France pouvait tirer de « tous ses pâles Hébreux, une fois remontés, » comme dira un peu plus tard le prince de Ligne; il

1. *Sur Mendelssohn et la réforme politique des Juifs*, Londres, 1787.

fit connaître à la France, dans un écrit fugitif, mais plein de choses, le grand mouvement de rénovation qui commençait de l'autre côté du Rhin (1787).

Vers le même temps (1785) la société royale des sciences et des arts de Metz fit de la question juive l'objet d'un concours littéraire. Neuf mémoires furent déposés, dont aucun ne parut mériter le prix (1787); mais à la suite d'un remarquable rapport de Röderer, la question fut prorogée à l'année suivante, et cette fois (1788) le prix fut partagé entre trois concurrents: un avocat, Thierry; un Juif, Salkind Horwitz, interprète à la Bibliothèque du roi; un abbé, Henri Grégoire, curé d'Emberménil. De tous les mémoires présentés, deux seulement étaient hostiles à l'éman- cipation des Israélites. L'auteur de l'un de ces derniers, digne précurseur des antisémites contemporains, demandait que les Juifs fussent déportés en masse dans les déserts de la Guyane. L'autre, un bénédictin, s'en tenait au point de vue de saint Thomas d'Aquin: l'état d'humiliation des Juifs devait être perpétué « parce qu'il est d'une utilité inappréciable pour toute l'Église chrétienne. »

Le mémoire de Grégoire mérite surtout de fixer l'attention, moins par sa valeur scientifique que pour la curieuse personnalité de l'auteur. « C'était un homme en qui se combinaient harmonieusement deux natures tout à fait diverses. Aussi fier de sa raison qu'un philosophe, aussi simple de cœur que le plus humble des pasteurs de village, il avait pris de la lecture des auteurs profanes le mépris des pré-

jugés, de celle de l'Evangile l'amour des pauvres. Ce prêtre, si rude aux puissances terrestres, qui vota sans balancer la mort de Louis XVI, consacra néanmoins sa vie à la défense des Juifs, des nègres, des prolétaires, de tous les damnés d'ici-bas¹. » Grégoire se persuadait naïvement que les Juifs avaient toujours été l'objet de la sollicitude maternelle de l'Église; c'est l'idée qui remplit son mémoire. Quant aux faits positifs, il les devait pour la plupart aux renseignements de son ami Moïse Ensheim, Juif de Metz, poète et savant, qui avait été précepteur des enfants de Mendelssohn. Les esprits forts traitèrent d'utopies les projets de réforme exposés par l'enthousiaste curé; ces utopies allaient bientôt devenir des faits et Grégoire eut le bonheur de n'être pas étranger à la réalisation de ses rêves.

III²

1789 est une date aussi décisive dans l'histoire des Juifs que dans celle de la France. Elle vit l'aurore de leur émancipation.

Un des premiers principes proclamés par l'Assemblée constituante, inséré dans la *Déclaration des droits de l'homme*, fut celui de l'absolute liberté de conscience: « Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne

1. Louis Blanc, *Révolution française*, II, 353.

2. Sagnac, *Les Juifs et la Révolution française* dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1899.

trouble pas l'ordre public établi par la loi¹. » Ce principe aurait dû entraîner de plein droit l'attribution aux Juifs des droits de citoyen; il n'en fut rien, car la question religieuse se compliquait ici de difficultés locales et de préjugés invétérés. En Alsace, surtout, le pressentiment de l'émancipation des Israélites souleva une vive émotion; des désordres se produisirent sur plusieurs points, des paysans détruisirent les titres de créances, beaucoup de Juifs du Sundgau furent obligés de chercher un refuge à Bâle. L'Assemblée s'émut de ces nouvelles; l'abbé Grégoire, le premier, fit entendre une protestation indignée contre ce commencement de persécution religieuse: « Ministre d'une religion qui regarde tous les hommes comme frères, j'invoque, dit-il, l'intervention de l'Assemblée en faveur d'un peuple proscrit et malheureux. »

Ce mot « peuple », maladroitement employé par Grégoire, était tout le nœud de la difficulté; il s'agissait précisément de savoir si les Juifs étaient encore un peuple, et surtout s'ils devaient le rester; ceux qui préchaient l'amélioration du sort des Juifs, tout en voulant préserver leur existence nationale, poursuivaient un problème aussi impossible que la quadrature du cercle.

1. Cet article, dont la première rédaction est due au comte de Castellane, fut voté dans la séance du 23 août 1789, à la suite d'un brillant discours de Rabaud-Saint-Etienne. « Il est banni pour jamais, s'écria-t-il, ce mot barbare d'intolérance; il ne se prononcera plus jamais. Mais ce n'est pas même la tolérance que je réclame! ce terme emporte une idée de compassion qui avilît l'homme. Je réclame la liberté, qui doit être une pour tout le monde. »

L'Assemblée avait approuvé les paroles de Grégoire, mais sans rien décider sur l'affaire de l'émancipation. Quelque temps après, le délégué des Juifs de Metz, Berr Isaac Berr, vint apporter à la barre de l'Assemblée une pétition de ses coreligionnaires, réclamant la pleine égalité civile, tout en insistant pour le maintien de l'organisation communale juive. Berr rappelait avec quel empressement les Israélites, à Paris et à Bordeaux, s'étaient enrôlés dans les rangs de la garde nationale, remplissant ainsi les devoirs de citoyens avant d'en posséder les droits. On l'applaudit, et l'Assemblée admit le notable juif aux honneurs de la séance.

Le 21 décembre, l'Assemblée discutait la loi électorale. L'éligibilité devait appartenir à tous les « citoyens actifs » ; on se demanda si les protestants, les comédiens, les exécuteurs publics et enfin les Juifs seraient rangés sous cette dénomination. Rewbell ouvrit le feu :

« Je pense sur les Juifs, dit-il, comme les Juifs eux-mêmes : ils ne se croient pas citoyens. »

Le comte de Clermont-Tonnerre, auteur d'un amendement favorable aux diverses classes de parias exclus par l'ancien régime, répondit par un discours éclatant de bon sens :

« Tout culte n'a qu'une preuve à faire : celle de la morale. S'il en est un qui ordonne le vol et l'incendie, il faut non seulement refuser l'éligibilité à ceux qui le professent, mais encore les proscrire. Cette observation ne peut s'appliquer aux Juifs. On leur adresse, il est vrai, de nombreux reproches ; mais les plus

graves sont injustes, les autres ne sont que des délits sans importance. L'usure, dit-on, leur est permise. Cette assertion n'est fondée que sur une interprétation fausse d'un principe de bienfaisance et de fraternité, qui leur défend de prêter à intérêt entre eux. Des hommes qui ne possèdent que de l'argent ne peuvent d'ailleurs vivre qu'en faisant valoir cet argent, et vous les avez toujours empêchés de posséder autre chose. Il faut tout refuser aux Juifs comme nation, il faut tout leur accorder comme individus; dans leur requête ils demandent à être considérés comme tels. »

L'abbé Maury chercha à réfuter Clermont-Tonnerre. Il se fit l'interprète des préjugés les plus arriérés. S'il n'allait pas jusqu'à vouloir exclure des droits civiques les protestants, il déclarait partager les préventions populaires contre les comédiens, contre le bourreau! Quant aux Juifs, il ne voyait pas en eux une secte, « mais une nation qui a des lois, — qui les a toujours suivies et qui veut encore les suivre. Appeler les Juifs des citoyens, disait-il, ce serait comme si l'on décrétait que, sans lettres de naturalisation, et sans cesser d'être Anglais et Danois, les Anglais et les Danois pourraient devenir Français. » L'abbé Maury ajoutait que les Juifs n'étaient pas et ne pourraient jamais devenir ni agriculteurs, ni artisans, ni soldats, parce que des fêtes trop nombreuses et trop rigoureusement observées enlevaient au travail le plus clair de leur temps. « Quel général voudrait livrer bataille un jour de sabbat, avec des Juifs dans son armée? » Enfin, il dépeignit sous des

couleurs fort exagérées, démenties par l'événement. le mal social qui rongeait l'Alsace, les douze millions d'hypothèques qui y grevaient les terres, les Juifs prêts à devenir en un mois propriétaires de la moitié de la province, en dix ans maîtres de la province entière. L'orateur terminait ainsi, avec plus de cœur que de logique : « Les Juifs ne doivent pas être persécutés ; ils sont hommes et ils sont nos frères. Protégez-les comme individus et non comme Français, parce qu'ils ne peuvent être citoyens ! »

Rewbell, député d'Alsace, La Fare, évêque de Nancy, parlèrent dans le même sens que l'abbé Maury, mais l'évêque enleva toute valeur à ses faibles arguments en laissant échapper cet aveu : « Pour être juste, je dois dire que les Juifs ont rendu de grands services surtout à la Lorraine et à la ville de Nancy. Mais il est des situations impérieuses : mon cahier¹ m'ordonne de réclamer contre la motion qui a été faite. »

La cause de l'émancipation immédiate eut pour avocats Duport, Robespierre et Mirabeau.

« Les vices des Juifs, dit Robespierre, naissent de l'avilissement dans lequel vous les avez plongés ; ils seront bons quand ils pourront trouver quelque avantage à l'être. »

1. Des réclamations assez violentes contre les Juifs se trouvaient, en effet, dans les cahiers de beaucoup de circonscriptions d'Alsace et de Lorraine (Colmar, Schlestadt, Haguenau, etc.). Les marchands de Thionville demandaient que les Juifs fussent dispersés dans le royaume et dans les colonies et que surtout ils fussent proscrits du Luxembourg français. *

Et Mirabeau, s'élevant avec force contre une assertion de M. de Beaumetz :

« Ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu le précédent orateur dire que les Juifs ne voudraient peut-être pas des emplois civils et militaires auxquels vous les décideriez admissibles. Dans un gouvernement comme celui que vous élirez, il faut que tous les hommes soient des hommes, il faut bannir de votre sein tous ceux qui ne le sont pas ou qui refuseraient de le devenir. La requête même des Juifs prouve contre l'assertion du préopinant. »

L'Assemblée, tiraillée en sens contraires, ébranlée par les arguments spacieux des représentants du clergé lorrain, émue par la crainte de provoquer une sédition en Alsace, adopta une sorte de compromis. La délibération sur la requête des Juifs alsaciens fut ajournée; en revanche, les Juifs de Bordeaux, peu nombreux, estimés de tous leurs compatriotes, et qui n'avaient cessé de séparer soigneusement leur cause de celle de leurs coreligionnaires alsaciens, furent immédiatement élevés au rang de citoyens actifs ou plutôt confirmés dans les droits dont ils jouissaient de fait depuis longtemps. Cette décision fut prise à une grande majorité, malgré une vive opposition, sur le rapport de Talleyrand, évêque d'Autun. « En réclamant la justice de l'Assemblée pour les Juifs, dit l'orateur girondin de Sèze, je remplis un vœu très pressant de la ville de Bordeaux, ma patrie! » Le décret (28 janvier 1790) étendait le bénéfice de la naturalisation à « tous les Juifs connus en France sous le nom de Juifs portugais, espagnols et avignonnais »; il

s'appliquait donc aux Juifs de Bayonne et à ceux d'Avignon, territoire alors occupé par les troupes françaises, bientôt annexé (14 septembre 1791).

Quoique le vote de l'Assemblée ne préjugeât rien en ce qui concernait la portion principale de la population israélite, les Juifs de Paris et d'Alsace y trouvèrent un nouveau motif d'espérer. Ils multiplièrent les manifestations de leur patriotisme naissant; l'un d'eux, cet Hurwitz dont l'Académie de Metz avait couronné le mémoire, fit don à l'État du quart de ses appointements de bibliothécaire. A Paris, la garde nationale, où ils s'étaient enrôlés en grand nombre, et les sections, travaillées par l'avocat Godard, se prononcèrent hautement en faveur des revendications des Juifs; devant la Commune de Paris elles furent appuyées par l'abbé Mulot, par l'abbé Bertholio. Godard vint, au nom de la Commune, les soutenir à la barre de l'Assemblée. Malheureusement, les préoccupations de toute nature qui absorbaient celle-ci, l'agitation prolongée en Alsace, les passions du clergé où les abbés Grégoire et Mulot étaient des exceptions isolées, une violente campagne de presse où l'on traitait de vendus les champions de l'émancipation, tinrent en échec l'active propagande des Juifs et de leurs amis. Un jour que la question de l'émancipation avait été soulevée de nouveau à la tribune de l'Assemblée sous la présidence de Grégoire, le prince de Broglie, qui avait déjà combattu la motion de Clermont-Tonnerre, s'exprima avec une singulière étroitesse d'idées: « Toute cette intrigue, dit-il, est ourdie depuis longtemps par quatre ou cinq Juifs puissants,

établis dans le département du Bas-Rhin. Un d'entre eux, qui a acquis une fortune immense aux dépens de l'État, répand des sommes considérables dans cette capitale pour s'y faire des protecteurs et des appuis. Je vous dirai que depuis longtemps la ville de Strasbourg est en fermentation au sujet des prétentions annoncées par plusieurs de ces Juifs, et jamais la paix publique n'a exigé plus impérieusement l'ajournement. »

D'ajournement en ajournement, il semblait que cette question, d'où dépendait en réalité l'avenir du judaïsme tout entier, fût sur le point d'être enterrée, lorsque l'émancipation complète des Israélites fut tout à coup votée à l'improviste et presque sans déba.

C'était le 27 septembre 1791, très peu de jours avant la séparation de l'Assemblée, qui venait de terminer son œuvre constitutive. Duport monta à la tribune :

« Je crois, dit-il, que la liberté des cultes ne permet plus qu'aucune distinction soit mise entre les droits politiques des citoyens à raison de leur croyance. La question de l'existence politique des Juifs a été ajournée. Cependant, les musulmans, les hommes de toutes les sectes, sont admis à jouir, en France, des droits politiques. Je demande que l'ajournement soit révoqué et qu'en conséquence il soit décreté que les Juifs jouiront en France des droits de citoyens actifs. »

Rewbell, fidèle jusqu'au bout à ses antipathies de terroir, demanda la parole pour combattre la proposition de Duport. Alors Regnault de Saint-Jean d'Angély, qui présidait la séance :

« Je demande, dit-il, que l'on rappelle à l'ordre tous ceux qui parleront contre cette proposition, car c'est la Constitution elle-même qu'ils combattront. »

L'ajournement fut alors levé et, sans autre discussion, l'Assemblée vota le décret de Duport. Il était ainsi conçu : « L'Assemblée nationale, considérant que les conditions nécessaires pour être citoyen français et pour devenir citoyen actif sont fixées par la Constitution, et que tout homme qui, réunissant lesdites conditions, prête le serment civique et s'engage à remplir tous les devoirs que la Constitution impose, a droit à tous les avantages qu'elle assure : révoque tous ajournements, réserves et exceptions insérés dans les précédents décrets relativement aux individus juifs qui prêteront le serment civique, qui sera regardé comme une renonciation à tous priviléges et exceptions introduits précédemment en leur faveur. »

Ainsi se termina cette longue campagne d'émancipation, dont les détails, confus et mesquins, ne doivent pas rendre aveugle sur l'importance du résultat final, sur la grande pensée qui inspira le vote de l'Assemblée. Comme le disait Duport, le maintien de toute inégalité politique due à des différences de caste, de religion ou de naissance, était incompatible avec le nouvel ordre de choses créé par la Révolution; l'État laïque ne pouvait plus connaître de parias israélites, comme l'État affranchi des entraves féodales ne pouvait plus connaître de serfs ni de manants tailables et corvéables à merci. En travaillant pour elle, la France travaillait pour l'humanité. C'est parce que les principes politiques, proclamés par la Consti-

tuante, ont prévalu peu à peu dans tous les États du monde civilisé, que l'émancipation légale des Juifs n'est pas non plus restée confinée à notre pays. Le judaïsme tout entier doit la rupture de ses chaînes séculaires à la Révolution, au rayonnement de ses idées plus encore qu'à la force de ses armées triomphantes, et l'on peut dire sans exagération que tout Juif d'aujourd'hui, ayant de la mémoire et du cœur, est un fils de la France de 1791.

III

L'émancipation légale des juifs de France était accomplie par l'Assemblée, mais leur émancipation morale ne pouvait être que leur propre œuvre. Isaac Berr, justement fier du succès de ses efforts persévérand, adressa à ses coreligionnaires une lettre pleine d'élévation, leur recommandant de se montrer dignes de leur situation nouvelle par leur patriotisme sincère, leur étude de la langue française et la création d'écoles destinées à propager parmi eux les connaissances utiles. Cet appel ne resta pas sans écho; les juifs de France ne marchandèrent ni leur sang, ni leur argent pour défendre contre l'Europe coalisée le territoire de leur nouvelle patrie; la communauté de Bordeaux, à elle seule, versa cent mille francs à titre de contribution patriotique.

Toutefois, sans parler des difficultés financières et administratives, accompagnement inévitable de toute période de transition, les communautés juives ne

furent pas épargnées par les multiples orages de la période aiguë de la Révolution¹. A Bordeaux, au moment de la Terreur, de riches banquiers israélites, compromis dans la cause des Girondins, n'échappèrent à la mort qu'en payant d'énormes amendes. A Strasbourg, on extorqua à Alexandre Seligman une rançon de 435000 francs. Ailleurs, pendant l'orgie morale qu'on décora du nom de « culte de la déesse Raison », les synagogues furent pillées, ou, comme à Metz, changées en parcs à bestiaux, la célébration du sabbat et de la pâque interdite, les rabbins pourchassés, et cela à l'heure même où les armées victorieuses de la République portaient dans toutes les contrées où elles pénétraient le principe de l'émancipation religieuse inscrit sur leurs drapeaux! Après avoir triomphé de ses adversaires, la liberté de conscience risquait d'être étouffée par ses champions, oubliieux de leurs propres principes.

Au sortir de cette tourmente, de nouvelles épreuves attendaient les juifs d'Alsace. Une oppression séculaire les avait rendus pour la plupart impropre à l'exercice des métiers manuels; en attendant la maturité des générations nouvelles, le commerce d'argent

1. L'Assemblée constituante, en soumettant les Juifs au paiement de toutes les contributions ordinaires, avait supprimé les impôts spéciaux qu'ils avaient acquittés jusqu'alors, ainsi que les priviléges particuliers qui y correspondaient; de ce nombre était notamment la redevance de 20 000 livres due par les Juifs de Metz à la famille de Brancas. La liquidation des dettes des communautés alsaciennes et lorraines, désormais déchues du droit de contracter et d'imposer leurs inembres, fut une opération singulièrement longue et compliquée.

restait leur principal gagne-pain. Ils en usèrent et en abusèrent. Déjà, sous l'ancien Régime, leur usure, jointe à l'imprévoyance du paysan alsacien, avait déchainé un véritable fléau économique sur le Sundgau. Maintenant, une quantité de biens nationaux, confisqués sur le clergé et la noblesse émigrée, étaient à vendre, et les paysans d'Alsace, passionnément désireux de les acquérir, manquaient des capitaux nécessaires. Les juifs, seuls détenteurs du numéraire, les leur avancèrent sur hypothèque, aux taux fort élevés alors autorisés par la loi. Au bout de peu d'années, les paysans, engagés au delà de leurs moyens, obérés par la masse des intérêts arriérés et composés, incapables de s'acquitter, commencèrent à se voir en grand nombre expropriés de leurs chumières, dépouillés de leurs champs. La crainte grossit le mal : on parlait de 35 millions d'hypothèques, alors que le chiffre réel ne s'élevait qu'à 9 452 000 francs. Des plaintes très vives ne tardèrent pas à s'élèver : elles finirent par arriver à l'oreille de l'empereur Napoléon, qui traversa Strasbourg à son retour de la campagne d'Austerlitz.

Bonaparte, jusqu'alors, ne s'était guère préoccupé de la question juive. Politique habile à faire jouer tous les ressorts, il avait bien, pendant sa courte campagne de Syrie, adressé aux Juifs une proclamation retentissante, où il faisait briller à leurs yeux l'espoir du relèvement de Jérusalem ; mais c'étaient là promesses de circonstance, et les Israélites n'en furent pas dupes. Lors de la réorganisation officielle des cultes catholique et protestant par le premier Con-

sul¹, le culte juif avait été à dessein laissé de côté. « Le judaïsme, disait Portalis, est moins une religion qu'un peuple. » Affirmation téméraire dans la bouche d'un jurisconsulte sérieux, et qui retardait d'au moins quinze ans. Les plaintes des bourgeois de Strasbourg, sur lesquelles des pamphlétaire ultra-catholiques, comme Bonald, s'empressèrent de renchérir, éveillèrent enfin l'attention de l'Empereur; il soumit au Conseil d'État l'examen de la législation concernant les juifs et des « améliorations » qu'elle comportait.

Au Conseil d'État, un jeune auditeur, depuis homme d'État célèbre, le comte Molé, épousa les rancunes des catholiques et présenta un rapport où il s'exprima sur le compte des juifs d'Alsace avec beaucoup de dureté. Au contraire, Beugnot, un jeune vétéran du libéralisme, déclara qu'enlever aux juifs leurs droits (car c'est de cela qu'il s'agissait au fond) équivaudrait « à une bataille perdue dans les champs de la justice. » Napoléon avait horreur des déclamations de ce genre qui sentaient la philosophie humanitaire, ou, comme il disait, l'« idéologie »; il n'aimait pas non plus à entendre parler de batailles perdues, même par figure. Il s'emporta, chargea à

1. Les juifs français avaient salué avec enthousiasme l'avènement de Bonaparte, dont la prodigieuse carrière évoquait le souvenir de Cyrus et d'Alexandre. On trouve un reflet de cet enthousiasme dans mainte tradition, encore aujourd'hui vivante parmi les juifs d'Alsace, et dans le bel hymne hébreu chanté dans la synagogue de Paris à l'occasion du traité d'Amiens. Cet hymne, que les connaisseurs déclarent un chef-d'œuvre, avait pour auteur Élie Halévy, père du compositeur Fromenthal Halévy et du littérateur Léon Halévy, aïeul du délicat satirique Ludovic Halévy.

fond contre les israélites, dénonça leur avarice, leur improductivité, prodigua les épithètes désobligeantes, et, comme conclusion pratique, rendit un décret qui suspendait pour un an l'exécution des jugements rendus en faveur de prêteurs israélites dans les départements du Haut et du Bas Rhin, ainsi que dans les provinces rhénanes récemment conquises.

Cette mesure brutale n'était que le préambule d'une réorganisation complète du culte juif en France, où Napoléon apporta, comme d'ordinaire, son esprit d'ordre, de hiérarchie et de centralisation inflexible. Voici comment il s'exprimait à ce sujet, dans le préambule du décret du 30 mai 1806 :

« Sur le compte qui nous a été rendu que, dans plusieurs départements septentrionaux de notre empire, certains juifs n'exerçant d'autre profession que celle de l'usure ont, par l'accumulation des intérêts les plus immodérés, mis beaucoup de cultivateurs de ces pays dans un grand état de détresse, nous avons pensé que nous devions venir au secours de ceux de nos sujets qu'une avidité injuste aurait réduits à ces fâcheuses extrémités.

« Ces circonstances nous ont fait en même temps considérer combien il était urgent de ranimer, parmi ceux qui professent la religion juive dans les pays soumis à notre obéissance, les sentiments de morale civile qui, malheureusement, ont été amortis chez un trop grand nombre d'entre eux par l'état d'abaissement dans lequel ils ont trop longtemps langui, état qu'il n'entre point dans nos intentions de maintenir ni de renouveler. »

Ces promesses rassurantes étaient suivies de la convocation, à Paris, d'une assemblée de notables juifs « pour délibérer sur les moyens d'améliorer la nation juive et de répandre parmi ses membres le goût des arts et des métiers utiles. » L'Italie et les provinces récemment arrachées à l'empire germanique étaient représentées dans cette assemblée à côté du judaïsme alsacien, bordelais, comtadin. Les délégués, au nombre de 111, furent choisis par les préfets; plusieurs étaient des hommes distingués, qui avaient donné des gages de leur dévouement à la France et à leur religion : Berr Isaac Berr, et son fils, Michel Berr; Abraham Furtado, de Bordeaux; David Sintzheim, rabbin de Strasbourg et bon talmudiste; Abraham de Cologna, député principal des juifs italiens. Trois commissaires portaient la parole au nom du Gouvernement impérial : Molé, Portalis fils et Pasquier.

Quoique l'élément rabbinique fût représenté dans l'assemblée par un petit noyau d'une orthodoxie irréductible, les dispositions libérales et conciliantes de la majorité se traduisirent dès le début par la nomination du président. Ce choix tomba sur Furtado, élection d'autant plus remarquable que les idées avancées des juifs de Bordeaux étaient plus suspectes à leurs coreligionnaires; on disait de Furtado : « On voit bien qu'il n'a appris la Bible que dans Voltaire. » Une manifestation spontanée se produisit à la lecture du *Questionnaire* soumis aux notables. Quand Molé fut arrivé à l'énoncé d'une question ainsi conçue : « Les juifs, nés en France et traités par la loi comme citoyens, regardent-ils la France comme leur patrie et

se croient-ils obligés de la défendre? » les notables s'écrièrent d'une voix unanime : « Oui, jusqu'à la mort! »

A partir de ce moment, et grâce aussi à l'encens prodigué sans réserve à l'Empereur, d'excellentes relations s'établirent entre le gouvernement et l'assemblée des notables. Ceux-ci surent plier quand il le fallait et résister à propos, par exemple à la bizarre exigence de l'Empereur qui voulait que sur trois mariages contractés par les juifs il y en eût désormais *obligatoirement* un avec un conjoint chrétien! Les réponses au questionnaire officiel, rédigées par David Sintzheim, témoignent des rapides progrès réalisés dans la voie des idées modernes par les juifs de France, même les plus orthodoxes, depuis 1791; elles dénotent un effort sincère et le plus souvent heureux pour concilier la forme antique et vénérable de la religion mosaïque avec les conditions d'existence nouvelle que faisait aux juifs leur participation aux droits, aux devoirs et à la vie sociale des autres citoyens français.

Quand les notables eurent à peu près rempli leur tâche, l'Empereur convoqua une nouvelle assemblée, d'un caractère plus solennel, composée pour un tiers de membres « laïcs » et pour le reste de rabbins; il lui donna le nom pompeux de *Grand Sanhédrin*. Cette assemblée, chargée de convertir les réponses des notables en décisions religieuses ayant force légale pour toutes les consciences israélites, n'emprunta pas seulement le nom de l'ancien Conseil de Jérusalem et de Iabné : le nombre des membres, l'appellation des

président et vice-présidents, la forme des délibérations et jusqu'à la disposition de la salle des séances, tout fut calqué sur la procédure traditionnelle conservée par le Talmud. Les solennités qui accompagnèrent la session du Sanhédrin rehaussèrent son importance aux yeux du judaïsme tout entier; elles marquèrent comme la consécration définitive de l'émancipation. Quant au fond, le Sanhédrin se contenta de ratifier, presque sans débats, les résolutions de l'assemblée des notables. Ces résolutions forment une espèce de concordat, qui est aujourd'hui la base de l'organisation spirituelle du judaïsme français.

Le Sanhédrin pose d'abord le principe fécond que la Loi mosaïque contient des dispositions *religieuses* et des dispositions *politiques*. Les premières sont, par leur nature, absolues, indépendantes des circonstances et des temps. Il n'en est pas de même des secondes : celles-ci, destinées à régir le peuple d'Israël dans la Palestine lorsqu'il avait ses rois, ses pontifes et ses magistrats, ne sauraient plus être applicables depuis qu'Israël ne forme plus un corps de nation. Il appartient aux docteurs de la Loi, à eux seuls, réunis en Sanhédrin, d'établir la distinction entre les lois qui sont religieuses et qui restent par conséquent en pleine vigueur, et celles qui sont purement politiques et, par suite, caduques. En d'autres termes, le Sanhédrin confirme formellement la règle déjà posée par le fameux docteur Samuel, au temps des *amoraïm* de Babylone : la loi de l'État est la loi¹.

1. Voir plus haut, p. 45.

De ce principe général, le Sanhédrin déduit des conséquences nombreuses qu'on peut répartir sous trois chefs principaux :

1^o *Lois civiles et matrimoniales* (art. 1 à 3 de la *Déclaration*). La *polygamie*, permise par la loi de Moïse, mais restreinte par les docteurs et prohibée par le *synode rabbinique de Worms*, au xi^e siècle, est abandonnée en fait par la généralité des juifs d'Occident. Le Sanhédrin la déclare interdite dans tous les pays où, comme en France, la loi n'admet que le mariage unique. De même le *divorce*, prononcé d'après la loi de Moïse, n'est valable qu'après que le mariage aura été déclaré dissous par les tribunaux compétents et selon les formes prescrites par le *Code civil*¹. Tout rabbin qui enfreint cette règle est déchu de ses fonctions. Enfin, nul rabbin ne doit prêter son ministère à un *mariage religieux* sans s'être assuré au préalable de l'existence de l'acte civil du mariage, dressé conformément à la loi. Quant aux mariages mixtes entre israélites et chrétiens, contractés conformément au *Code*, ils sont obligatoires et valables civilement; et bien qu'ils ne soient pas susceptibles d'être revêtus d'une forme religieuse, ils n'entraînent aucun anathème.

2^o *Rapports avec les compatriotes chrétiens* (art. 4 à 7). Il est du devoir de tout Israélite d'aider, de protéger, d'aimer ses *concitoyens*, et de les traiter sous tous les rapports, civils et moraux, à l'égal de ses

1. On sait que le divorce, aboli en France par la loi de 1816, a été rétabli en 1884.

coreligionnaires. L'israélite, citoyen français, doit regarder la France comme sa patrie, la servir et la défendre de tout son pouvoir. Pendant la durée du *service militaire*, il est dispensé de toutes les observances religieuses qui ne peuvent se concilier avec ce service. Enfin, le Sanhédrin ordonne à tous les israélites citoyens de rechercher et d'adopter les moyens les plus propres à inspirer à la jeunesse l'amour du travail, à la diriger vers l'exercice des *arts et métiers*, ainsi que vers les professions libérales. Il les invite à acquérir des propriétés foncières comme un moyen de s'attacher davantage à leur patrie, à renoncer à des occupations qui rendent les hommes odieux ou méprisables aux yeux de leurs concitoyens, à faire tout ce qui dépend d'eux pour acquérir leur estime et leur bienveillance.

3^e *Usure* (art. 8 et 9). Par une interprétation originale des préceptes du *Deutéronome*, le Sanhédrin ordonne à tous, comme loi religieuse, de ne faire aucune distinction à l'avenir, en matière de *prêt d'argent*, entre coreligionnaires et non coreligionnaires. Toute *usure*, c'est-à-dire tout intérêt excessif et spoliateur, est indistinctement défendue non seulement d'Hébreu à Hébreu et d'Hébreu à concitoyen, mais encore avec les étrangers de toute nation.

Telles sont les dispositions mémorables qui, consacrées par le temps et l'expérience, ont scellé l'émancipation des juifs de France, la conciliation de la tradition mosaïque avec les principes de la société moderne. Compromis inspiré par une haute sagesse, la déclaration du Sanhédrin fut accompagnée d'un certain

nombre de mesures destinées à faciliter la transition entre l'ancien et le nouvel ordre de choses; le mérite de quelques-unes de ces dispositions peut être discuté et révèle chez l'Empereur une confiance excessive dans l'efficacité des règlements. C'est ainsi que dans la nouvelle organisation consistoriale, élaborée par une commission de notables juifs de concert avec le gouvernement, les rabbins furent investis de fonctions de police qui caderaient mal avec le rôle purement religieux qu'ils devaient jouer désormais. Le décret qui obligea tous les juifs à prendre des noms de famille était inspiré par les plus sages motifs et ne faisait, en somme, que régulariser une pratique déjà presque universelle; mais on ne s'explique guère pourquoi il excluait de la liste les noms de ville et ceux qui seraient tirés de l'Ancien Testament.

Le plus grave et le plus contestable de tous ces décrets de Napoléon fut celui du 17 mars 1808, qui apportait pour une période de dix années d'importantes restrictions à la liberté commerciale des juifs. Nul juif ne pourra s'adonner au négoce sans une patente nominative délivrée par le préfet; il lui faut également une autorisation spéciale pour prendre une inscription hypothécaire. Défense aux Juifs étrangers de venir s'établir dans les départements rhénans ou alsaciens; défense aux juifs de ces dernières contrées de transporter leur domicile dans les autres parties du territoire français, si ce n'est pour s'établir agriculteurs. Enfin, pour mieux habituer les israélites à l'exercice de leurs devoirs civiques, il leur est interdit de fournir des remplaçants pour le service militaire.

Des décrets successifs exemptèrent de l'application de ces mesures rigoureuses les juifs de Paris, de Bordeaux, de Livourne, etc. En définitive, elles demeurèrent restreintes à l'Alsace et aux provinces rhénanes; là même, elles ne paraissent pas avoir été observées en toute rigueur, et leur efficacité était au moins douteuse. Ce n'était pas par des lois d'exception renouvelées du moyen âge qu'on pouvait hâter le relèvement et la « francisation » des israélites; c'était en leur ouvrant largement l'entrée de toutes les carrières, en multipliant les écoles, en organisant le crédit foncier et surtout en laissant agir le temps et le cours naturel des choses. Dix ans après le décret de 1808, la réglementation compliquée qu'il avait édictée parut si infructueuse ou si superflue que pas une voix ne s'éleva dans les Chambres pour en réclamer le renouvellement.

CHAPITRE III

LE XIX^e SIÈCLE

SOMMAIRE : § 1. Aperçu général sur l'émancipation au xix^e siècle. — § 2. France. Israélites d'Algérie et de Tunisie. — § 3. États de l'Europe occidentale et méridionale: Angleterre, Hollande, Italie, etc. — § 4. Allemagne. — § 5. Autriche-Hongrie. — § 6. Russie. — § 7. Roumanie. — § 8. Pays musulmans. Inde, Chine. — § 9. Amérique.

I

La Révolution française ouvre une ère nouvelle dans l'histoire du judaïsme, comme dans celle de l'Europe occidentale. A l'antique notion de l'État de droit divin et historique, fondé sur des distinctions de caste et de race, elle substitue celle de l'État purement humain et laïque, où l'on ne demande compte aux hommes ni du sang qui coule dans leurs veines, ni de leurs croyances intimes, ni de leur manière d'adorer Dieu, mais où tous les citoyens ont les mêmes droits, à la condition de remplir les mêmes devoirs. La conséquence de ce principe, c'est, d'une part, que les juifs, comme les catholiques, les protestants, les mahomé-

tans, les libres penseurs, doivent jouir dans un État civilisé, sans aucune restriction, de tous les droits civils et politiques; c'est, d'autre part, que les juifs, dès qu'ils ont cessé d'être traités en parias, doivent s'identifier, de cœur et de fait, avec les nations qui les ont adoptés, renoncer aux pratiqués, aux aspirations, aux particularités de costume ou de langage qui tendraient à les isoler de leurs concitoyens, en un mot, cesser d'être une nation dispersée, pour ne plus se considérer que comme une confession religieuse. Tel est le double programme, déjà entrevu par le despotisme éclairé de la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui fut définitivement tracé aux gouvernements et aux israélites par les hommes de la Révolution française et par le Sanhédrin de 1807. Il est si visiblement conforme à la justice, à la marche de l'histoire et aux lois supérieures de la civilisation, que tous les pays polisés l'ont plus ou moins accepté en théorie: mais les circonstances, infiniment variables, des temps et des lieux en ont rendu l'application singulièrement laborieuse et inégale. L'*émancipation* et l'*assimilation* des Israélites restent un idéal, aux trois quarts réalisé dans certaines contrées, à moitié dans d'autres, et qui ailleurs peut encore sembler une lointaine utopie.

Pour nous en tenir d'abord aux pays sur lesquels a rayonné depuis un siècle l'influence des principes de 1789, on peut y distinguer, dans l'histoire intérieure des Israélites, quatre phases correspondant aux divisions de l'histoire générale.

Pendant la première, qui va de 1789 à 1815, les idées françaises sont répandues dans toute l'Europe

occidentale par la propagande révolutionnaire, par les armées républicaines et impériales, par les gouvernements vassaux de Napoléon. En Italie, dans les Pays-Bas, dans la plus grande partie de l'Allemagne, en Pologne même, l'égalité des cultes est proclamée, les vieilles entraves abolies, et les Juifs, sans transition, élevés au rang de citoyens. Dans certains pays qui échappent à la domination française ou qui lui restent hostiles, la nécessité de grouper toutes les forces vives de la nation contre l'ennemi commun amène au moins un notable adoucissement à la condition des Israélites; on les ménage par intérêt, sauf à déchirer, après la victoire, les promesses et les concessions faites avant la bataille.

La seconde période, de 1815 à 1848, est, dans son ensemble, une période de réaction ou tout au moins de stagnation officielle, tempérée par les retours offensifs de l'opinion libérale. En France, en Belgique, en Hollande, les principes de 1789 sont trop solidement enracinés pour succomber aux assauts de la contre-révolution; les classes moyennes, en qui réside le gouvernement du pays, ont été élevées à l'école de Voltaire, de Rousseau et de l'Encyclopédie; l'esprit théocratique n'a pas encore ressaisi de prise sur elles, et la liberté absolue de conscience, dont l'émancipation des Juifs n'est que le corollaire, reste l'article le plus ferme de leur credo. L'Angleterre, qui n'a pas été touchée par la Révolution française, mais où le progrès naturel des idées et des mœurs amène insensiblement les mêmes résultats, proclame et réalise en grande partie la sécularisation de l'État, l'égalité des

confessions religieuses devant la loi. En revanche, en Allemagne, en Autriche, en Italie, où domine le système de compression et de retour à l'ancien régime, où les esprits les plus cultivés sont entraînés par le romantisme vers une conception nuageuse et médiévale de l'état chrétien « historique », les gouvernements effacent presque complètement de leurs codes les conquêtes de l'époque française, et ramènent les Juifs, sinon partout au ghetto, du moins à un état d'infériorité humiliante et de tolérance précaire. A partir de 1830 cependant, dans plusieurs États, notamment de l'Allemagne du sud, se lève un souffle plus libéral qui se traduit par de timides améliorations. D'ailleurs, sous l'immobilité législative, le progrès moral ne s'est pas arrêté. En Allemagne comme en France, le judaïsme, continuant le mouvement inauguré par Mendelssohn, achève de dépouiller son aspect suranné, développe ses ressources intellectuelles, prend sa large part de toutes les manifestations du génie national et, par le grand nombre d'hommes distingués sortis de son sein, prépare et justifie son émanicipation définitive.

Entre 1848 et 1870, l'Europe est dans un état presque continual de fermentation : fermentation révolutionnaire d'abord, fermentation nationale ensuite. Le mouvement révolutionnaire, après d'éphémères triomphes, est presque partout enrayé ; mais il laisse après lui le germe d'institutions plus ou moins démocratiques, et il a duré assez longtemps pour abattre certaines barrières qu'on ne relèvera plus. Les Juifs, qui ont pris à ce mouvement une part considérable, y

gagnent presque partout l'égalité des droits et l'admission à la vie publique. Les grandes commotions d'où sortent ensuite l'unité politique de l'Italie et de l'Allemagne et la transformation de l'Autriche achèvent l'œuvre de 1848 : dans ces États, fondés sur la volonté nationale et sur le suffrage universel ou quasi universel, il n'y a plus de place pour une classe de parias ou de demi-citoyens. Cette époque est celle d'un mouvement économique prodigieux ; le développement de l'industrie et du commerce, la construction des chemins de fer, les guerres coûteuses nécessitent d'incessants appels au crédit ; il en résulte un essor rapide, inouï, des richesses mobilières, de la banque et de la spéculation internationale. Les financiers juifs, préparés par leurs antécédents au maniement de ces forces nouvelles, y déplacent une activité et une intelligence hors de pair ; de nombreuses fortunes, quelques-unes colossales, se fondent ou se consolident parmi eux, parfois à leur avantage, souvent à leur détriment.

Depuis 1870 jusqu'à la fin du siècle, la physionomie matérielle et morale de l'Europe se transforme insensiblement. Aux tendances cosmopolites, aux illusions généreuses et humanitaires a succédé, chez les vainqueurs comme chez les vaincus des grandes luttes de la période précédente, un culte jaloux de la patrie ou de la nationalité, qui ne va pas toujours sans excès ni sans étroitesse. Volontiers on s'inspire de théories scientifiques ou prétendues telles, où le mot mystérieux de *race* joue un rôle capital ; l'esprit militaire, **sinon** guerrier, conséquence de l'entretien généralisé

d'énormes armées permanentes, tient partout en échec l'esprit industriel. Le libéralisme voit peu à peu se débander ses forces : les classes ouvrières aiguillent vers le socialisme, la bourgeoisie vers la réaction cléricale. Simultanément, en pays protestant comme en pays catholique, on assiste à un réveil important, sinon du sentiment religieux, du moins de l'esprit confessionnel et de l'influence de l'Église : l'éducation des classes aisées est en grande partie entre les mains du clergé régulier ou séculier. Les juifs, étroitement liés à la cause libérale, sont entraînés dans son recul; en théorie, on ne touche pas à leurs droits, consacrés par les constitutions; mais le chauvinisme de race et celui de religion, par endroits même la haine de classe, suscitée par leurs richesses vraies ou prétendues, s'unissent pour ranimer contre eux les anciens préjugés, pour prolonger, renouveler ou aggraver leur isolement social. Cette nouvelle forme de l'*antijudaïsme* a pris le nom pédant d'antisémitisme et s'est vite constitué à l'état de parti politique; né en Allemagne, il y a célébré ses premiers triomphes; de là il s'est propagé, comme une sorte de lèpre, en Autriche, en France, en Belgique. L'Italie et l'Angleterre restent encore à peu près indemnes. Mais qui dira de quoi l'avenir est fait? En attendant, cette recrudescence du vieil esprit d'intolérance et de persécution a eu pour conséquence naturelle de resserrer les liens moraux qui unissent entre eux les israélites. Même l'esprit national juif, qui semblait en passe de s'éteindre et qui est incompatible avec les principes de 1789, se réveille sous l'aiguillon de

l'oppression et de l'iniquité : le sionisme est fils de l'antisémitisme.

Après ce rapide coup d'œil d'ensemble, nous allons esquisser très sommairement les destinées du judaïsme dans les principaux États européens de 1789 à 1900.

II

En France, à partir de 1791, il n'y a plus, à proprement parler, de Juifs français, mais des citoyens français professant le culte israélite. L'égalité absolue des droits avait reçu une atteinte par le décret de 1808, restreint dans l'application aux départements rhénans; mais quand ce décret, promulgué pour une durée de dix ans, arriva à son terme (1818), une seule voix, celle d'un marquis de Latier, propriétaire dans la Drôme, s'éleva pour en demander le renouvellement; les Chambres, après s'être convaincues que la pétition n'était pas motivée, passèrent à l'ordre du jour.

Il restait encore entre le culte israélite et les cultes chrétiens une différence officielle : ceux-ci étaient inscrits au budget de l'État, le catholicisme garda même jusqu'en 1830 le titre de religion d'État; le culte israélite n'était entretenu que par les contributions volontaires de ses fidèles. Cette différence disparut par la loi du 8 février 1831, œuvre du ministère Laffitte, à l'occasion de laquelle le rapporteur, Augustin Périer, et le ministre de la justice, Mérilhou, décernèrent du haut de la tribune aux israélites

français les témoignages les plus élogieux. Désormais les rabbins furent des fonctionnaires de l'État, salariés sur le budget des cultes, comme les évêques, les curés et les pasteurs. Quelques années après, le serment *more judaico*, legs du moyen âge, qui s'était maintenu devant quelques tribunaux alsaciens, disparut à son tour, à la suite du refus motivé qu'opposa le rabbin de Saverne, appelé en témoignage, et de la brillante plaidoirie de son défenseur : le rabbin s'appelait Lazare Isidor, plus tard grand rabbin de France ; l'avocat était Adolphe Crémieux, qui devint deux fois membre d'un gouvernement provisoire, en 1848 et en 1870, et fut président de l'Alliance israélite.

Protégés par les lois, encouragés par les mœurs sociables et hospitalières de notre pays, le nombre des juifs s'est accru en France dans d'assez notables proportions, passant d'environ 25 000 en 1789 à près de 100 000 de nos jours, et cela malgré la perte cruelle de l'Alsace-Lorraine ; Paris à lui seul compte plus de la moitié de ce chiffre. Cet accroissement est en grande partie dû à l'immigration. Chaque recrudescence de persécution en Orient amène un reflux de pauvres fugitifs vers nos contrées plus clémentes ; mais Paris n'offre pas seulement le refuge et le salut à bien des Juifs pauvres, il est aussi la résidence favorite des riches. Riches ou pauvres, Français de naissance ou par l'effet de la naturalisation, les Israélites s'assimilent rapidement le caractère, les sentiments, le génie national ; le même phénomène s'était déjà produit au moyen âge. Il ne tient pas uniquement à la souplesse intellectuelle de l'Israélite, mais à des affi-

nités profondes de race. On ne doit jamais oublier que les Israélites dits allemands sont en très grande partie d'origine française et que leur retour en France ressemble, toutes proportions gardées, à celui des descendants des huguenots proscrits sous Louis XIV : leur exil a été plus long, mais, dans les deux cas, la France a été une patrie retrouvée.

Cette patrie, l'histoire impartiale doit constater que le judaïsme lui a apporté pendant le xix^e siècle un élément de vie utile et fécond. Ce n'est pas seulement dans la finance, sa spécialité héréditaire, qu'il a déployé ses talents avec les Pereire, les Rothschild et tant d'autres. L'industrie, le barreau, la médecine, l'administration, la politique, toutes les carrières libérales ont sollicité et récompensé son activité. Les lettres, notamment le théâtre et la presse, les sciences, la philosophie, les arts, notamment la musique, n'ont pas été cultivés par les juifs avec moins de succès ; sur tous les champs de bataille arrosés par le sang français depuis cent ans, ils ont pris vaillamment leur part de sacrifice ; ils ont fourni à l'armée d'excellents officiers et plusieurs généraux. La masse a suivi l'impulsion de l'élite. Par ses nombreuses institutions de charité et d'éducation, le judaïsme français s'est efforcé sans relâche de relever la moralité et les lumières de ses membres, même les plus déshérités, de les diriger vers les professions utiles et les métiers manuels dont ils avaient été écartés pendant tant de siècles : la Société industrielle de Strasbourg, fondée en 1825, l'École de travail de Paris, bien d'autres fondations qu'il serait trop long d'énumérer, ont

rendu ou rendent encore d'éminents services à cet égard. Il serait puéril de vouloir dresser au judaïsme français un piédestal; il n'est que juste de reconnaître que, par sa conduite et ses services, il a pleinement justifié les espérances qui ont dicté son affranchissement¹.

S'il est vrai, comme on l'a dit avec esprit, que chaque pays a les Juifs qu'il mérite, le judaïsme français fait donc l'éloge de la France, et l'on pouvait espérer que le retour des anciens préjugés nous serait épargné. Il n'en a rien été cependant. Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut de la politique de l'Église au moyen âge à l'égard des Juifs : on devinera pourquoi une partie de l'opinion française n'a pas vu sans impatience des « infidèles » relevés de toute infériorité légale et sociale, librement admis à concourir et concourant avec succès dans toutes les carrières, enfin, à partir de l'établissement définitif de la République, prenant une large part à la vie

1. La constitution du culte israélite, plusieurs fois remaniée, est surtout réglée par l'ordonnance royale du 25 mai 1844. La population israélite est répartie en 12 circonscriptions (Paris, Nancy, Lyon, Vesoul, Lille, Bayonne, Marseille, Besançon, Bordeaux, Alger, Constantine, Oran), dont chacune forme un consistoire, composé d'un grand rabbin, de deux rabbins et de 3 membres laïcs élus au suffrage universel des fidèles (depuis 1848). Paris est, en outre, le siège du Consistoire central de France (ayant à sa tête un grand rabbin de France et un président laïc) qui propose tous les rabbins à la nomination du gouvernement et peut demander leur révocation. Il y a à Paris un séminaire israélite (primitivement établi à Metz, en 1829), des écoles primaires juives, de nombreuses institutions de bienfaisance et de patronage, enfin une société littéraire, la *Société des Études juives* (fondée en 1880), ouverte d'ailleurs aux non-israélites.

politique de la nation. D'autres causes ont contribué à attiser dans des milieux très divers le nouvel anti-judaïsme, qui a reçu d'Allemagne son nom, « aussi barbare que la chose », l'antisémitisme : des théories ethnographiques nébuleuses et mal digérées, un patriotisme ombrageux et de plus en plus exclusif, l'ardeur avec laquelle certains israélites — peu nombreux d'ailleurs — se sont jetés dans la lutte contre le cléricalisme où la prudence, à défaut du tact, leur commandait d'apporter plus de discrétion; la formation rapide, le faste et le mauvais goût de certaines opulences, le rôle fâcheux et perfidement grossi de quelques hommes d'affaires juifs dans des scandales politico-financiers, où ils n'ont été ni les seuls ni les plus coupables. Ces sentiments ont commencé à s'exaspérer lors de la déconfiture, attribuée aux menées de la « haute banque » israélite, d'une grande entreprise de spéculation catholique (1882) : dès ce moment se dessina la tactique qui consistait à détourner contre la minorité juive le courant d'impopularité et de haine dont les anciens partis, groupés sous la bannière cléricale, redoutaient le déchaînement. C'est à partir de 1886 que l'opinion antisémite a pris réellement corps en France. C'est alors qu'elle a trouvé pour coryphée à la fois très habile et très violent un pamphlétaire dont la polémique, poursuivie sans relâche depuis quinze ans par le livre et par le journal, rappelle à la fois celle des apostats juifs du moyen âge et des prédicateurs démagogues de la Ligue.

Contre la diffamation collective, on sait que la législation française s'est désarmée; les victimes cru-

rent d'ailleurs habile de ne se défendre que par le silence; elles ne trouvèrent guère de défenseurs disposés à recevoir des coups pour elles. Aussi la croisade de la presse antisémite ne tarda-t-elle pas à porter ses fruits. Dès 1892 elle a fait couler du sang, celui d'un brave officier israélite, tué en duel à la suite d'articles de journaux. En 1894 elle célèbre, après l'avoir réclamée avec acharnement, la condamnation pour trahison d'un autre officier de la même religion; elle cherche à rendre toute une classe de citoyens solidaire du crime, supposé alors avéré, d'un seul de ses membres. Trois ans plus tard, lorsque des doutes s'élèvent sur la légitimité de cette condamnation, lorsque commence et se poursuit, au milieu d'une véritable fièvre nationale, la campagne qui aboutira, à travers des péripéties dramatiques, à la révision solennelle de l'arrêt de 1894, à la disgrâce ou à la disparition de plusieurs de ses promoteurs, à une condamnation nouvelle mitigée par l'admission imprévue de circonstances atténuantes, enfin à la grâce du condamné (1899) et à l'amnistie pour les nombreuses affaires qui se rattachaient à la sienne (1900), le monde étonné vit renaître en France des légendes comparables à celles qui avait marqué en 1321 la peste de Guyenne et en 1347 la Peste noire : au lieu du grand complot des Juifs avec les lépreux ou avec le roi de Grenade, on eut « les millions du syndicat international de trahison. » L'agitation descendit même dans la rue : pour la première fois depuis cinq siècles, on entendit retentir publiquement en France les cris de *à bas les juifs! mort aux juifs!* et si les

actes avaient répondu aux paroles, l'année 1898 ne se serait pas écoulée sans une Saint-Barthélemy d'israélites. Cette effervescence, en grande partie factice, s'est calmée, mais elle a laissé des traces douloureuses dans la situation sociale, militaire, commerciale du judaïsme français. Le vieux mur de préjugés et de haine s'est relevé : souhaitons que tous les bons Français, qui ne mettent pas le patriotisme dans l'art de diviser les enfants d'une même patrie, unissent leurs efforts persévérandrs pour abattre ce mur à nouveau et à jamais. « La France doit demeurer fidèle à sa tradition de justice et de liberté. La renier ne serait pas seulement de sa part une apostasie, ce serait perdre sa raison d'être dans l'histoire !. »

Parmi les possessions coloniales de la France, seule l'Algérie renferme une population juive importante, qu'on peut évaluer aujourd'hui à 60 000 Ames. Il y avait dès 1830 en Afrique des commerçants israélites notables, et l'on a trop oublié que c'est un procès soulevé par les réclamations de deux de ces commerçants qui fut le point de départ de l'intervention et de la conquête françaises. Les Juifs d'Algérie, méprisés et opprimés par les musulmans, saluèrent avec joie l'occupation française et lui rendirent comme interprètes des services signalés. Ils apprirent vite le français et se montrèrent beaucoup moins rebelles que les musulmans à l'adoption des mœurs et de la civilisation européennes. Dès les dernières années du second empire,

1. A. Leroy-Beaulieu, *Israël chez les nations*, p. II.

les conseils généraux d'Algérie avaient demandé leur naturalisation collective, comme un moyen de renforcer l'élément français dans la colonie; un projet de loi en ce sens avait été préparé par le ministère Ollivier. Le gouvernement du 4 Septembre crut devoir en hâter la promulgation; un garde des sceaux israélite, Adolphe Crémieux, apposa sa signature au bas du décret-loi qui donnait d'un trait de plume 30 000 nouveaux citoyens à la France (1870). Cette mesure généreuse, mais peut-être prématurée, et qui eût gagné à être exécutée par échelons, fut accueillie sans enthousiasme par les Juifs algériens, qu'elle dépouillait de leur autonomie juridique et soumettait à la loi civile française, notamment en matière matrimoniale. Il n'est pas vrai d'ailleurs qu'elle ait été la cause de la formidable insurrection indigène de 1871; c'est tout au plus si elle en fournit un des prétextes. Le décret Crémieux, maintenu par l'Assemblée nationale, rencontra une opposition persistante, non seulement parmi les Arabes, mais encore chez une partie des colons catholiques, Français d'ancienne date ou récemment naturalisés. Les israélites menacés dans leurs droits, cherchèrent naturellement à les garantir en se prêtant au marchandage des partis politiques; dans les luttes électorales, on les vit voter en masse pour tel ou tel candidat sur le mot d'ordre de leurs consistoires, qui exercent en Algérie une autorité plus efficace que bienfaisante.

Quoique les reproches adressés aux juifs algériens par leurs ennemis soient en grande partie l'expression de la jalouse commerciale, quoiqu'il y ait parmi eux,

à côté d'usuriers âpres et de revendeurs sordides, bien des travailleurs honnêtes et des négociants estimés, il paraît certain que la masse de cette population s'est attardée à un niveau inférieur de culture morale et de sentiment religieux; le progrès n'a pas été ce qu'il aurait dû être si les israélites de la métropole avaient consacré les efforts nécessaires au relèvement de leurs coreligionnaires africains, si le législateur français, de son côté, n'avait pas maladroitement retardé la naturalisation morale des israélites par des mesures comme celle qui réduit à un an le service militaire des Algériens et leur permet de l'accomplir en Algérie. Dans ces dernières années, sous l'empire d'excitations diverses, l'antisémitisme a pris en Algérie, notamment dans les grandes villes, les proportions d'un véritable danger public. Ce n'est plus seulement l'abrogation du décret Crémieux que demandent des agitateurs bruyants, français d'hier, c'est l'expulsion totale des juifs : ils veulent qu'on les jette à la mer; en attendant, ils mettent à l'interdit ou pillent leurs boutiques, entravent leur négoce, les chassent des cafés, des théâtres, des lieux publics, les molestent et les maltraitent de mille façon; Mostaganem et Alger, en 1898, ont été le théâtre de sanglantes émeutes. Les municipalités antijuives des chefs-lieux ont fait cause commune avec la populace, et il a fallu l'action énergique des autorités supérieures et l'intervention répétée de la force armée pour empêcher de plus graves désordres.

La Tunisie, placée depuis 1881 sous le protectorat français, renferme environ 60 000 Israélites dont

40 000 à Tunis. Sous le régime musulman, ils étaient, sauf quelques familles italiennes, fort arriérés, et les voyageurs signalaient le relâchement de leurs mœurs. Ils ont conservé, encore aujourd'hui, le costume indigène et les tribunaux rabbiniques; mais l'action vigilante des israélites d'Europe, notamment les excellentes écoles de l'Alliance israélite, commencent à porter leurs fruits; dans ce pays, où la question électorale ne joue heureusement aucun rôle, il faut espérer que le progrès sera plus rapide et moins entravé qu'en Algérie.

III

L'Angleterre du xix^e siècle a montré dans la solution de la question juive la même sage méthode qui caractérise la plupart des grandes réformes accomplies dans ce pays : le progrès y marche d'une allure lente, mais continue, réglée sur l'évolution des idées et des mœurs, excluant les soubresauts fâcheux et les brusques retours en arrière.

Depuis leur retour sous Cromwell, les Juifs, officiellement désignés sous le nom de nation portugaise, pratiquaient librement leur culte, mais subissaient de graves restrictions en leur double qualité d'*étrangers* et de *dissidents*. Ils payaient pour les exportations la taxe des étrangers (*alien duty*). Le célèbre *Act of Test*, la formule du serment exigée à l'entrée de nombreuses carrières, les excluait en fait, avec les catholiques et les autres « non-conformistes », de

toutes les fonctions publiques, du barreau, même du droit de suffrage ; les commerçants israélites n'avaient pas le droit de s'établir dans la *Cité* de Londres. Enfin, d'après la lettre des anciennes lois non abolies, les Juifs ne pouvaient pas non plus posséder de biens fonds ; mais cette prohibition n'était guère observée dans la pratique.

Grossi par de nombreux immigrants allemands et polonais, le judaïsme anglais produisit, dans le courant du XVIII^e siècle, des hommes distingués, dont plusieurs furent professeurs ou membres de sociétés savantes. Aussi, dès 1753, près de quarante ans avant le vote de l'Assemblée constituante, une première tentative d'émancipation des Juifs eut lieu en Angleterre. A la suite d'une pétition, le ministère Pelham fit voter un *bill* qui permettait au Parlement de naturaliser les Juifs établis depuis trois ans dans le pays ; mais l'opposition jalouse du commerce de Londres et les clamours de la populace amenèrent dès l'année suivante l'abrogation de cette loi ; on donna comme prétexte « qu'elle avait été mal accueillie et qu'elle avait troublé la conscience de nombreux sujets du roi. »

Le progrès naturel des mœurs, la disparition des préjugés firent peu à peu tomber en désuétude la plupart des incapacités civiles des Israélites ; les Juifs nés dans le pays furent désormais considérés comme des indigènes, mais la formule du serment continuait à leur fermer l'accès des fonctions publiques. En 1830, à la suite de l'émancipation des catholiques, celle des Israélites revint sur le tapis. Des comités se formèrent pour en propager l'idée, de nombreuses pétitions la réclamèrent, et le député Robert Grant en fit l'objet

d'une proposition formelle à la Chambre des communes. Cette proposition, combattue par le piétisme anglais, devint l'origine d'une longue campagne qui dura près de trente ans. La cause de l'émancipation, éloquemment soutenue par Macaulay, le célèbre historien, et par lord Russell, longtemps repoussée par sir Robert Peel, eut facilement la majorité à la Chambre des communes, mais se heurta à l'opiniâtre résistance des Lords, qui ne se laissèrent arracher les concessions que morceau par morceau.

Divers épisodes marquent cette longue lutte, aussi remarquable par l'ardeur des convictions mises en jeu que par la modération du ton de la polémique. Dès 1830, les Juifs peuvent obtenir le droit de bourgeoisie dans la Cité de Londres en prêtant le serment de fidélité sur l'Ancien Testament. En 1832, l'*Acte de réforme* accorde le droit de suffrage (mais non l'éligibilité) aux juifs comme aux catholiques. L'année suivante, les fonctions d'avocat (*barrister*) deviennent accessibles aux israélites; en 1835, celles de shérif; en 1845, à la suite de l'élection réitérée de M. Salomons comme *alderman* d'un quartier de Londres, régulièrement annulée pour défaut de serment, Peel lui-même fit voter une loi qui dispensait les juifs élus à des fonctions municipales de prononcer les mots: « Sur la vraie foi d'un chrétien. » La conquête du Parlement fut plus laborieuse. En 1847, Lionel de Rothschild fut élu représentant de la Cité de Londres; en 1851, Salomons passait à Greenwich; mais ces deux députés juifs ne purent prendre possession de leurs sièges à cause de la formule du serment que leur conscience

leur défendaient d'employer. Les *bills* votés plusieurs fois par les Communes pour permettre de modifier cette formule furent invariablement rejetés par les Lords. Enfin, en 1858, les Lords céderent. Lionel de Rothschild, cinq fois élu député, cinq fois écarté, put enfin prêter serment sur la Bible sans renier ses convictions religieuses; depuis lors, plusieurs juifs sont entrés aussi à la chambre des Lords. Un acte de 1858, qui étendit la réforme à tous les autres serments imposés par la loi, un autre de 1860, qui admit les juifs dans la magistrature, consacrèrent définitivement l'éman-cipation politique des israélites anglais. Ils s'en sont montrés dignes par leurs mœurs, leurs sentiments patriotiques, leur philanthropie active. Sir Moses Montefiore, mort centenaire en 1885, a été au xix^e siècle l'un des représentants les plus infatigables de la charité juive: il a fait sept fois le voyage de Palestine, la dernière fois à l'âge de quatre-vingt-dix ans. L'illustre homme d'état Benjamin Disraéli (lord Beaconsfield) n'a jamais rougi de ses origines israélites, et s'est fait, dans plusieurs de ses livres, l'ingénieux apologiste de la race dont il était issu. Les colonies ont suivi et même souvent devancé l'exemple de la métropole; les juifs sont citoyens à la Jamaïque depuis 1831, au Canada depuis 1832. Les communautés d'Australie sont particulièrement florissantes, bien qu'animées d'un esprit d'exclusivisme qui rappelle à certains égards celui des Juifs de Bordeaux au xviii^e siècle.

Aux Pays-Bas les Juifs jouissaient depuis deux siècles d'une large tolérance, grâce à laquelle la communauté portugaise d'Amsterdam avait pris un bril-

lant développement 'et s'était fortement constitué sous l'autorité de ses chefs (*parnassim*). Quand éclata la Révolution française, les *parnassim*, menacés de la perte de leurs priviléges, firent une vive opposition à la destruction de l'autonomie des Israélites, corollaire inévitable de leur admission au rang de citoyens, qui réclamait l'ambassadeur français; à plus forte raison ne voulaient-ils pas entendre parler d'innovations dans le culte traditionnel, demandées par les Juifs allemands, qui avaient embrassé avec ardeur les idées de Mendelssohn et de son école. Cette résistance amena une scission dans la communauté portugaise et la formation d'une synagogue réformée (*Adat Yeschouroun*). L'organisation de la République batave (1796) entraîna l'abolition de l'autorité des *parnassim* et l'application des principes contenus dans la Déclaration des droits de l'homme: un décret de l'Assemblée nationale batave, voté à l'unanimité (2 septembre 1796), accorda aux Juifs la plénitude des droits de citoyens. Plus tard, le roi Louis Bonaparte modifia la formule du serment et admit les juifs au service militaire; enfin, après 1814, Guillaume I^r régla définitivement la situation légale des juifs dans le sens le plus libéral. Des témoignages officiels, notamment les lettres adressées en 1842 par divers ministres hollandais à l'avocat Lipman, prouvent que les Pays-Bas n'ont eu qu'à se féliciter de l'émancipation des israélites. La même observation s'applique à la Belgique, où les juifs, peu nombreux d'ailleurs, jouissent, en vertu de la constitution de 1830, des droits de tous les autres citoyens.

En Italie, dès le milieu du XVIII^e siècle, quelques États, animés d'un esprit de progrès, avaient déjà notablement amélioré la situation des Israélites : tels étaient la Toscane, où le commerce de Livourne leur devait une grande partie de sa prospérité ; la Sicile, où ils furent rappelés en 1740 ; Gênes, où le pacte de 1752 abolissait le ghetto et les signes extérieurs. La Révolution française et Napoléon apportèrent la pleine émancipation ; mais l'année 1815 fut marquée par une réaction qui remit en vigueur, presque partout, l'état légal d'avant 1789 et les anciennes vexations : même au Piémont les prescriptions du droit canon furent renouvelées ; à Rome, les Juifs réintégrèrent le ghetto ; à Modène, en 1830, on leur imposa derechef le port d'un signe distinctif. Heureusement, de tous les États italiens, la Sardaigne fit les progrès les plus rapides ; en 1848, un décret de Charles-Albert accorda aux Juifs les droits civils, et la Constitution sarde proclama le principe de l'égalité des citoyens, sans exception de cultes. En cette même année 1848, la Révolution triomphante faisait les Juifs citoyens en Toscane, à Milan, à Modène, à Venise, où le dictateur Manin était d'origine juive, à Rome où le ghetto fut renversé. Cette fois encore le rétablissement des gouvernements légitimes ramena les anciennes inégalités, et l'affaire du petit Edgar Mortara de Bologne, baptisé clandestinement par une servante et enlevé ensuite à ses parents par l'Inquisition (juin 1858¹), souleva

1. « Je fus baptisé en grave danger de mort, ayant à peine onze mois, par une servante chrétienne, auprès de mes parents à Bologne, où je naquis en 1851... Après mon baptême je restai

vainement des protestations dans l'Europe entière. Mais la Sardaigne garda son *Statuto*, et à partir de 1859, au fur et à mesure de l'union des diverses provinces sous le sceptre de Victor-Emmanuel, l'égalité des cultes, l'affranchissement des Israélites en furent partout la conséquence. C'est ainsi que les Juifs furent émancipés en Toscane, en Lombardie, en Émilie et en Romagne, dès 1859; en Ombrie et dans les Marches, en 1860; à Naples et en Sicile, en 1861; dans la Vénétie, en 1866; enfin, à Rome même, en 1870. Aujourd'hui, dans tout le royaume d'Italie, les juifs — au nombre d'une quarantaine de mille — jouissent de tous les droits civils et politiques. L'Italie leur doit déjà plusieurs hommes d'État; seul des grands États européens, elle leur a ouvert même la carrière diplomatique.

L'émancipation des juifs est un fait accompli dans les États scandinaves depuis 1848; la Grèce, dans sa constitution (1829), a proclamé l'égalité religieuse la plus complète, mais dans ce pays, où la religion et la nationalité sont unies par les liens les plus étroits, les juifs sont mal vus des orthodoxes et exclus, en fait, des fonctions publiques, même de l'enseignement. À Zante, à Corfou ils sont comme relégués dans un ghetto; dans cette dernière ville, où leur nombre est relativement considérable, une accusation récente de

sept ans tranquillement chez mes parents. Au mois de juin 1858, par ordre du pape Pie IX, alors prince et roi temporel, je fus séparé de ma famille et emmené à Rome, où le même pontife me fit éléver dans la religion catholique... Mes parents firent tous les efforts possibles pour obtenir mon retour, quoique inutilement. - (Lettre du Père Mortara au journal *le Temps*, numéro du 25 avril 1900).

meurtre rituel a déchainé la populace et fait couler le sang (1891). Après la guerre turco-grecque (1897), les juifs de Thessalie, accusés de pillage et de connivence avec les musulmans, ont été l'objet de très mauvais traitements.

La Suisse a jadis traité fort durement les Juifs; longtemps ils n'eurent droit de résidence que dans trois petites villes d'Argovie. On cherchait noise même aux Juifs étrangers, et sous Louis-Philippe le gouvernement français eut un conflit diplomatique avec le canton de Bâle-Campagne, qui refusait de ratifier l'acquisition de terres faite par des israélites français. Pourtant, là encore, la cause de la liberté a triomphé, et, en 1874, les Juifs ont été admis définitivement aux droits de citoyens. Mais le plébiscite récent (1893) qui, sous un vain prétexte, a interdit le mode d'abatage juif, prouve que tous leurs ennemis n'ont pas désarmé.

Le Portugal, depuis 1811, l'Espagne même, depuis 1868, ont rouvert leurs portes aux juifs, chassés depuis plus de trois siècles. On a pu voir avec satisfaction le gouvernement espagnol, au moment de récentes persécutions au Maroc et en Russie, offrir officiellement asile et protection aux Israélites fugitifs; les idées ont bien changé dans le pays où l'Inquisition célébrait en 1826 son dernier autodafé! Toutefois, les juifs actuellement établis en Espagne sont tous de nationalité étrangère, et ils ne peuvent encore célébrer publiquement leur culte, ni avoir des synagogues ou des cimetières. Les *Marranes* ou faux catholiques n'existent plus en Espagne depuis le dernier siècle; mais en Portugal, lors de l'inauguration

de la synagogue de Lisbonne, on a été surpris de voir des familles arriver de fort loin de l'intérieur du pays pour prendre part à la fête du Grand Pardon : c'étaient des *Marranes* qui avaient conservé intactes et cachées, pendant trois cents ans, la foi et les traditions de leurs pères !

IV

Les Juifs d'Allemagne, beaucoup plus nombreux que ceux des pays que nous venons d'énumérer, ont eu au XIX^e siècle des destinées bien plus agitées. Il leur a fallu lutter à la fois contre les préjugés de caste et de terroir, contre les théories des pédants d'école, contre l'entêtement des gouvernements.

Les conquêtes françaises apportèrent d'abord en Allemagne, comme en Italie et en Hollande, les principes libérateurs de la Constituante. Dans les provinces rhénanes annexées à la France, dans le royaume de Westphalie, créé en faveur de Jérôme Bonaparte, dans les villes hanséatiques, à Bade, à Francfort, l'émancipation pleine et entière fut proclamée. Les autres États furent eux-mêmes entraînés par l'exemple. Le péage corporel (*Leibzoll*), aboli en Prusse dès 1787 et dont le morcellement de l'Allemagne faisait une taxe aussi intolérable qu'humiliante, disparut partout. La Bavière et plusieurs duchés améliorèrent leurs législations. En Prusse, l'édit célèbre du 11 mars 1812, inspiré par le désir d'unir tous les habitants du royaume dans une concorde fraternelle et patriotique, accorda aux Juifs une liberté civile absolue et les

mêmes droits qu'aux indigènes; il les astreignait au service militaire, les admettait aux fonctions municipales et scolaires, mais leur refusait provisoirement l'accès aux fonctions de l'État.

Les événements de 1813 et de 1814 eurent un contre-coup funeste sur la situation légale des Juifs. Les succès de la cause nationale développèrent, chez les Allemands, un sentiment patriotique qui dégénéra souvent en un chauvinisme exalté; d'autre part, les espérances libérales, encouragées par les gouvernements pendant la lutte, reçurent après la victoire un cruel démenti. Tout ce qui avait été fait en Allemagne pendant la domination française passa pour mauvais et révolutionnaire et dut disparaître, l'émancipation des Juifs comme le reste. Enfin, une école nouvelle, qui dominait dans la philosophie, dans le droit et dans la politique, l'école *historique*, s'imaginait trouver la solution des problèmes politiques dans le retour pur et simple à l'esprit du moyen âge; on ne voulait pas détruire ni opprimer les Juifs, mais on condamnait, « dans leur intérêt même », leur rapprochement avec la société allemande et leur participation à la vie publique de l'État chrétien : ils devaient, disait-on, se développer à part.

Un article ambigu, inséré dans le protocole final du Congrès de Vienne (1815), reconnaissait provisoirement aux Juifs les droits à eux octroyés *par* les différents États de la Confédération. Les gouvernements en profitèrent pour effacer toutes les concessions introduites pendant la période française *dans* leurs États, *par* l'usurpateur ou ses créatures. La

réaction fut surtout violente dans les villes libres où l'orgueil du patriciat, doublé d'un égoïsme mercantile, s'indignait du rapide accroissement de la prospérité des Israélites. Lubeck et Brême chassèrent les Juifs; Hambourg les tracassa, Francfort les rejeta dans la *Judengasse* et prétendit remettre en vigueur l'odieux règlement de 1616, supprimé en 1810 moyennant 440,000 florins. Il fallut un long procès, une guerre de plume et toute une campagne diplomatique, à laquelle les ministres Hardenberg et Metternich ne restèrent pas étrangers, pour amener une transaction: encore le nouveau règlement (1824) était-il plein d'étranges restrictions: s'il accordait aux Juifs domiciliés la liberté du culte et des professions, le droit d'employer des domestiques chrétiens et de s'établir partout en ville, il leur refusait l'accès aux charges administratives, limitait à quinze par an le nombre des mariages, défendait aux Juifs de posséder plus d'une seule maison et d'un seul jardin! ¹

Dans les États monarchiques la situation n'était guère plus brillante. A la vérité, la Hesse électoral resta fidèle à la tradition du roi Jérôme; dans le Palatinat (Bavière Rhénane), la législation française fut conservée, mais avec le décret restrictif de 1808; Bade fit une loi libérale (1817). En revanche, la Saxe, le Wurtemberg, le Mecklembourg maintinrent ou rétablirent les vicilles entraves. En Prusse, les Juifs, promus

1. Francfort est la patrie de la famille Rothschild, dont la fortune colossale fut commencée par Meier Amschel (mort en 1812), qui sut soustraire aux investigations des commissaires français le patrimoine de l'électeur de Hesse, confié en 1806 à sa garde. Son fils James (mort en 1868) fonda la maison de Paris.

officiers pendant la guerre, durent donner leur démission, pour éviter la honte d'être révoqués; la magistrature, les chaires universitaires restèrent fermées aux Juifs (ordre du cabinet du 15 août 1822); on leur interdit même de prendre des prénoms chrétiens! Quelques années plus tard, le décret organique réglant la situation des Juifs du duché de Posen (1833) — qui, il est vrai, ne faisait pas partie de la Confédération — témoigne d'un attachement persistant aux errements du moyen âge.

Pendant ce temps, une croisade violente, acharnée, souvent grossière, se poursuivait contre les Juifs dans la presse, dans des pamphlets, jusque sur le théâtre. En 1819, les excitations et les calomnies des professeurs *teutomanes* firent tant et si bien que les étudiants et la populace s'ameutèrent contre les Juifs. A Würtzbourg, à Heidelberg, à Francfort, on les poursuivit à coups de pierres, on pilla leurs maisons, on les accueillit dans les lieux publics au cri de *Hep! Hep!* qui donna son nom à cette odieuse campagne¹.

Ces excès populaires n'eurent pas de lendemain, mais l'idée de l'émancipation ne gagna guère de terrain pendant les trente-trois ans que dura la suprématie incontestée de l'Autriche en Allemagne; on ne peut signaler que quelques légères améliorations législatives dans les États du sud et l'émancipation complète des Juifs dans l'électorat de Hesse (1833).

1. L'origine de ce cri bizarre n'est pas connue. On le fait venir du mot *Hébreux*, de *Heile* (arrêté!), ou de la phrase classique : « *Hierosolyma est (sic!) perdita* » chaque mot étant figuré par son initiale.

Presque partout ailleurs, les carrières officielles ou libérales demeuraient inaccessibles aux Israélites; cette législation inique amena forcément bien des conversions intéressées parmi les Juifs les plus instruits et les plus intelligents (Henri Heine, Boerne, Gans, etc.).

Les journées de juillet 1830, l'avènement du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV (1840), l'inauguration du régime parlementaire avaient excité chez les Juifs des espérances qui ne furent guère confirmées par les faits; la Hanovre entra, il est vrai, dans la voie de l'émancipation (1845); mais la loi prussienne de 1847, qui remplaçait les 18 lois particulières jusqu'alors en vigueur, était moins libérale que l'édit de 1812. Enfin la Révolution de février 1848 vint ouvrir une ère nouvelle. Un souffle de liberté, venu cette fois encore de France, passa sur l'Allemagne, et, impuissant à créer une unité durable, réussit du moins à renverser bien des institutions surannées. Après les généreuses déclarations du Parlement de Francfort¹, la plupart des États allemands se décidèrent à admettre définitivement les Israélites au rang de citoyens. La Prusse donna l'exemple en déclarant les droits civiques indépendants de toute confession religieuse (article 12 de la Constitution de 1850) et en ouvrant aux juifs l'accès de l'administration. Parmi les membres de la Chambre prussienne qui s'oposèrent le plus vive-

1. Un des vice-présidents de cette assemblée, Gabriel Riesser, était juif. Il s'était vu, dans sa jeunesse, fermer le barreau à Hambourg, l'enseignement à Heidelberg et avait coura-
geusement lutté dans la presse pour l'émancipation de ses coreli-
gionnaires.

ment à cette réforme était le futur « chancelier de fer », M. de Bismarck¹. Lors de la réaction de 1851, quelques États, mais en petit nombre, revinrent sur leurs concessions ; presque seuls les duchés mecklembourgeois conservèrent leurs vieilles lois de 1753 ! Mais Hambourg affranchit définitivement ses Juifs en 1861, Francfort en 1864.

Les événements de 1866 et de 1870, qui ont bouleversé la constitution politique de l'Allemagne, ont complété et généralisé l'émancipation des israélites. La confédération de l'Allemagne du Nord, puis le nouvel Empire, ont effacé de leur constitution les dernières traces d'une législation spéciale aux juifs. Il en est ainsi même dans la Pologne prussienne (province de Posen), qui fait désormais partie du territoire germanique. Cependant, en pratique, certaines carrières, comme l'armée et les hautes fonctions académiques et judiciaires, restent fermées aux israélites, surtout en Prusse. Puis, de nos jours comme en 1815, des triomphes militaires inespérés ont amené à leur suite une exaltation chauvine et des théories pédantesques sur l' « incompatibilité des races. » De ce double courant, auquel le préjugé religieux toujours persistant et les convoitises économiques mêlent leurs

1. « Je me sens profondément humilié à la seule pensée qu'un juif puisse être choisi comme représentant de la sainte majesté du Roi. Je suis, je l'avoue, rempli de préjugés à cet égard ; je les ai sués avec le lait. » Mais l'orateur s'empressait d'ajouter « qu'à Berlin et dans toutes les grandes villes les juifs étaient pour la plupart des gens parfaitement honorables. » (*Discours choisis du prince de Bismarck*, III, 611). Il avait pour ami particulier le socialiste Lassalle, juif ainsi que le célèbre théoricien du collectivisme, Karl Marx.

affluents, est né l'*antisémitisme*; ses principaux coryphées ont été le pasteur aulique Stoecker, les professeurs Treitschke et Dühring, le pamphlétaire Ahlwardt. La campagne de plume et de parole a été vive, les rapports sociaux restent difficiles; mais, en Allemagne, les pamphlétaires ont trouvé de courageux écrivains pour leur répondre, les agitateurs des lois pour les empêcher de propager la calomnie et l'appel à la violence. L'*antisémitisme allemand* est loin d'avoir désarmé; pourtant, à certains indices, il semble que son ardeur se soit refroidie et que le judaïsme, qui a donné au nouvel empire tant d'orateurs, d'écrivains, de savants distingués, doive finir par imposer à ses adversaires le respect et le silence.

L'*histoire intérieure des communautés allemandes* n'a pas été moins troublée que leur *histoire légale*. Deux tendances extrêmes se sont trouvées en conflit: l'une résistait à toute innovation dans le culte et voulait conserver à la religion juive sa physionomie traditionnelle, son cachet particulier; l'autre prétendait épurer le culte bruyant et disgracieux des anciennes synagogues, rajeunir le cérémonial par des emprunts faits au culte chrétien, enfin substituer à un certain nombre de pratiques trop gênantes des formes plus compatibles avec les nouvelles conditions de la vie israélite. L'opposition entre les deux partis ne s'arrêtait pas aux questions de pure pratique; des points de dogme essentiels ont été aussi remis en discussion, tels que la croyance au Messie, déjà battue en brèche par certains docteurs du moyen âge.

Le parti des novateurs s'inspira d'abord des idées

un peu vagues de David Friedländer. Sous Jérôme Bonaparte, un homme entreprenant, Jacobson, président du consistoire westphalien, transforma radicalement le culte dans les synagogues hessoises, simplifia le rituel et introduisit la prédication en langue allemande, l'orgue et la confirmation religieuse¹. Après 1814, des communautés réformées s'organisèrent sur des principes analogues à Berlin, à Hambourg et à Leipzig. Les jeunes sociétés littéraires de Berlin et de Francfort (*Cultur-Vereine*) poussaient encore plus loin la hardiesse de leurs programmes; elles supprimaient l'étude de l'hébreu, le Talmud, la circoncision et les lois alimentaires. Ces sociétés n'eurent qu'une existence éphémère, et plusieurs de leurs membres les plus en vue ne tardèrent pas à se baptiser; mais les synagogues réformées ont survécu et prospéré, grâce au talent de quelques prédicateurs dévoués à leur cause (Riesser, Holdheim). Combattues d'abord à la fois par les anathèmes des orthodoxes et par l'intervention tyrannique des gouvernements, qui fermèrent à deux reprises les temples de Seesen et de Berlin, elles se sont toujours relevées et ont fini par imposer même à leurs adversaires quelques-unes de leurs innovations liturgiques. Plusieurs assemblées de rabbins, tenues à partir de 1844, ont vainement cherché à remédier au manque de cohésion entre les communautés allemandes (imposé par une

1. On sait que ces diverses innovations ont été peu à peu introduites dans les synagogues françaises; elles ne sont, pour la plupart, qu'un retour à des usages beaucoup plus anciens, que l'ignorance et la pauvreté croissantes avaient seules fait abandonner aux israélites.

législation jalouse) et à concilier les opinions divergentes qui partageaient le judaïsme allemand en deux ou plutôt en trois camps : orthodoxes (J.-R. Hirsch), novateurs radicaux (A. Geiger), modérés (Z. Frankel, Philippsohn). Aujourd'hui encore la plupart des grandes villes ont une communauté orthodoxe et une communauté réformée. Les synagogues réformées sont d'ailleurs loin d'être d'accord entre elles sur tous les points du cérémonial; la plus avancée est celle de Berlin (fondée en 1846), qui a transféré le sabbat au dimanche et prie la tête découverte¹.

Ces différences dans la forme du culte n'ont, en réalité, qu'une importance secondaire, car l'ancienne orthodoxie, étroite et obscurante, d'avant Mendelssohn ne compte plus guère aujourd'hui de représentants en Allemagne. Les progrès des juifs allemands dans la voie de la civilisation moderne ont été d'une rapidité étonnante; la disparition des anciennes écoles talmudiques, leur remplacement par des séminaires destinés à former des rabbins — notamment la célèbre institution de Breslau, — la création d'écoles élémentaires et secondaires dans la plupart des grands centres, la participation de plus en plus active de la jeunesse israélite aux études universitaires, l'activité de la presse juive, dont le créateur, Philippsohn, mérite un souvenir respectueux par son talent et son courage, ont opéré une transformation complète dans la physionomie du judaïsme allemand. Enfin, c'est lui qui a apporté le plus fort contingent aux études d'histoire

1. Des synagogues réformées, plus ou moins analogues à celles d'Allemagne, existent en Angleterre et aux États-Unis.

et de littérature juives, renouvelées de fond en comble par une pléiade de savants éminents dont le plus illustre est Zunz, le Du Cange du judaïsme (1794-1886).

V

L'Allemagne renferme environ 600 000 israélites ; la monarchie des Habsbourg en compte plus de trois fois ce nombre, dont environ 850 000 en Galicie, 750 000 en Hongrie, le reste en Bohême et dans les provinces allemandes ou slavonnes.

L'Autriche est entrée de très bonne heure dans la voie de l'émancipation ; mais ses progrès y ont été lents et entravés à diverses reprises par le retour offensif des anciens préjugés. Dès 1783, l'édit de tolérance de Joseph II abolissait le *Leibzoll*, les « permis de nuit », les régulations odieuses des passeports ; il permettait aux Juifs l'exercice de tous les métiers, de l'agriculture et des arts, leur ouvrait les portes des Universités, fondait des écoles primaires et normales, et contraignait même la jeunesse israélite à les fréquenter ainsi qu'à apprendre l'allemand. Combattues par les orthodoxes de toutes les sectes, entachées de quelques prescriptions tyranniques et inefficaces, ces réformes n'en eurent pas moins dans leur ensemble un excellent résultat. Malheureusement les successeurs de Joseph II, loin de les compléter, conservèrent ou rétablirent en grand nombre les anciennes restrictions. C'est ainsi que le séjour de plusieurs villes, et notamment de Vienne, restait officiellement interdit aux Juifs, qui ne

pouvaient y demeurer plus de quinze jours. Ailleurs on leur défendait l'acquisition ou la location des biens-fonds ; presque partout, l'émigration d'une province à l'autre était subordonnée aux conditions les plus draconiennes, et, si les Juifs devaient le service militaire, en revanche on leur refusait l'accès aux emplois civils et au grade d'officier. Pendant tout le régime de Metternich, qui personnellement était animé de sentiments judéophiles, la condition des Juifs d'Autriche resta stationnaire : beaucoup émigrèrent en Hongrie où on leur permettait du moins de commerçer librement et d'acquérir des terres, mais sans que leur situation y fût légalement assurée. L'odieuse « taxe de tolérance » ne fut abolie en Hongrie et en Bohême qu'en 1846.

Ici encore, il fallut des bouleversements politiques pour faire table rase de toute cette législation surannée. La bourrasque de 1848 ne produisit que des effets passagers, et, dès 1853, l'ancienne législation était rétablie ; les Juifs de Hongrie, qui avaient suivi les magnats dans leur tentative de révolution nationale, furent frappés d'une lourde amende qui servit à la création d'un séminaire à Buda-Pesth. Ce séminaire a rendu et rend de grands services à la propagation des lumières parmi les juifs hongrois chez qui domina longtemps l'orthodoxie la plus réfractaire. A la même époque, la communauté de Vienne, où le culte avait été réformé sans secousses par un prédicateur éminent (Mannheimer), gagnait rapidement en richesse et en considération. A la suite des guerres d'Italie (1859) et de Bohême (1866), les réformes constitutionnelles

de 1867 ont fait tomber les dernières barrières légales dans toutes les parties de la monarchie réorganisée. En Hongrie, la loi d'émancipation fut votée à l'unanimité par la chambre des députés, à l'unanimité moins quatre voix par celle des magnats. Après une résistance obstinée, les magnats ont fini également par ratifier la loi qui autorise le mariage civil et, par conséquent, les unions mixtes entre juifs et chrétiens; mais le culte israélite n'est pas encore inscrit au budget de l'État.

Si le régime légal des israélites est aujourd'hui uniforme dans toutes les provinces de l'Autriche-Hongrie, il n'en n'est pas de même de leurs conditions d'existence et de leurs rapports avec le reste de la population. Dans les provinces allemandes, et particulièrement à Vienne, la débâcle financière de 1873 a été le signal ou le prétexte d'une levée de boucliers contre les juifs; un fort parti antisémite s'est constitué, qui fraternise avec ses frères d'Allemagne et dont le chef est depuis plusieurs années bourgmestre de Vienne; nulle part la séparation sociale entre juifs et catholiques, le *boycottage* des commerçants juifs n'a été poursuivi plus systématiquement. Cela n'empêche pas les juifs de prendre à la vie économique du pays — banque et industrie — une part très brillante. Il en est de même en Bohême: mais, suspects en Autriche aux Allemands, ils le sont en Bohême aux Tchèques, qui les accusent de pactiser avec l'élément germanique; la récente affaire de Polna (1899), où un meurtre, en tout cas d'ordre passionnel, a été transformé par la malignité publique en crime rituel, a jeté un triste jour sur l'appréciation de ces haines.

et sur la profondeur des préjugés où elles s'alimentent.

En Hongrie, les juifs représentent presque seuls la classe moyenne; les Magyars de race sont nobles ou paysans. Élément indispensable de la vie nationale, les juifs s'y sont associés avec un véritable élan et un grand succès. Dans les campagnes, ils sont les régisseurs des grands domaines; dans les villes, à Budapest notamment, dont le développement a été prodigieux, les métiers, le commerce sont presque entièrement entre leurs mains. Les juifs se sont vite « magyarisés » de langue, de cœur et de nom; et si l'administration leur est fermée, leurs relations avec leurs compatriotes chrétiens sont, en général, empreintes de confiance et de cordialité. L'ignorance des paysans hongrois et la malice de quelques agitateurs ont rendu seules possible la monstrueuse affaire de Tisza-Ezlar (1883), suivie d'ailleurs d'un acquittement éclatant.

En Galicie, la population israélite, trop nombreuse pour ses moyens d'existence, forme dans les villes d'énormes agglomérations: Brody mérite son nom de « Jérusalem galicienne ». Cette population est laborieuse, pauvre, sale, ignorante, quoique souvent avide de savoir; elle est jalousement attachée aux anciens usages et aux anciens accoutrements. Un romancier, qui a vécu parmi les juifs de Galicie et a appris à les aimer, trace ce petit croquis d'une de leurs bourgades¹:

1. Sacher Masoch, *R. E. j.*, XIV (1887), Actes et Conférences, p. cXLIX. Il est juste d'ajouter que depuis cette époque la fondation d'œuvres scolaires et d'apprentissage, dues en partie au baron de Hirsch, a ouvert aux juifs galiciens l'ère du progrès.

« Des rues étroites, pleines d'ordures, avec des coins sombres, jamais éclairés par un rayon de soleil. De petites maisons en bois blanchies au plâtre, couvertes d'un toit en bois également. Dans les rues, de pauvres juifs en manches de chemise, une petite boucle de cheveux de chaque côté du front, la barbe longue. Des femmes vêtues de robes vertes, aux figures d'un teint verdâtre, souffreteuses, tenant leurs enfants dans leurs bras et nous regardant d'un air soupçonneux. »

VI

En Russie, où les Juifs ont fait leur première apparition en l'an mil, il existait depuis 1113 une loi qui leur interdisait l'accès du territoire. Au xv^e siècle prit naissance une secte crypto-judaïque, composée d'orthodoxes secrètement convertis au judaïsme, que la persécution étouffa. Les Juifs proprement dits reparurent sous Pierre le Grand, mais en 1742 la vicille prohibition fut renouvelée. Les événements la rendirent inexécutable. En effet, sous le règne de Catherine II, la conquête de la Crimée et de la Bessarabie, la réunion de la Courlande et surtout les partages successifs de la Pologne (1772, 1793, 1795), dont la Russie fut la principale bénéficiaire, incorporèrent à l'empire une énorme population juive, qui fut encore accrue par les remaniements territoriaux de 1815 et par la conquête du Caucase. En cent ans, malgré une abondante émigration, cette population féconde a plus que triplé en nombre. On l'évalue

aujourd'hui à environ 6 millions d'âmes¹, c'est-à-dire aux deux tiers du total des Juifs en Europe. La grande majorité de ces Juifs est originaire des pays germaniques, d'où ils ont reflué en Pologne à partir du xur^e siècle; aussi le patois judéo-allemand est-il leur langue usuelle; mais leur langue littéraire est l'hébreu, et l'on assiste depuis quelques années à une curieuse renaissance de la littérature et de la presse néo-hébraïques. Les Juifs instruits parlent également le russe, ou, dans l'ancienne Pologne, le polonais. Il reste en Crimée et en Lithuanie quelques communautés karaïles, d'origine orientale. Enfin les descendants des Khazares, convertis au judaïsme, puis dispersés en 970, entrent peut-être pour une part dans la population de la Crimée et du Caucase.

Il ne pouvait être question pour la Russie moderne de remettre en vigueur le vieil édit de Vladimir et de condamner à l'exode ses millions de nouveaux sujets israélites. Mais l'attitude du gouvernement envers les Juifs a souvent varié, suivant que dominaient dans les conseils des empereurs les vieilles traditions orthodoxes et nationalistes ou le goût des idées libérales et de la civilisation occidentale. L'instabilité de la législation, conséquence de ces courants alternatifs, est un des plus grands maux qui pèsent sur la condition des Juifs de Russie; non seulement les lois et les circulaires sont innombrables, contradictoires et d'une interprétation souvent difficile, mais encore il dépend du bon plaisir du gouvernement de les laisser som-

1. 1 400 000 en Pologne, 4 000 000 dans le « Territoire », environ 600 000 dans le reste de l'empire.

meiller pendant quelque temps, d'inspirer ainsi aux intéressés une sécurité trompeuse; vienne un réveil de l'esprit de compression, des milliers de situations acquises sont brisées sans pitié, d'après la lettre des textes, jamais abolis, mais qu'on pouvait de bonne foi croire tombés en désuétude. En outre de ces grandes fluctuations, qui ont leur origine au centre, le régime des Juifs est encore soumis à mille variations tenant à l'arbitraire des autorités locales, dont les défauts sont la vénalité et la brutalité. Trop souvent le Juif est, comme on l'a dit, le serf de la police, qui l'exploite tout en exigeant de lui, sous peine d'amende, les marques extérieures de respect. Le régime sévère des passe-ports, où la qualité de Juif est toujours mentionnée, est une des sources les plus fécondes de ces exactions.

Catherine II, despote philosophe, parut d'abord vouloir accorder aux Juifs les mêmes droits qu'à ses autres sujets; mais elle se ravisa bientôt, et la loi de 1769, suivie d'une série d'ukases sénatoriaux interprétatifs, qu'inspira la crainte de la propagande religieuse des Juifs (1786, 1791, 1794), posa le principe fondamental qui domine encore aujourd'hui la matière: on assigna aux Juifs comme séjour un territoire déterminé, avec défense absolue d'en franchir les limites. Ce territoire comprenait: 1^o la Pologne proprement dite (aujourd'hui gouvernements de la Vistule); 2^o les anciennes annexes polonaises (Lithuanie, Russie blanche, Petite-Russie, Nouvelle-Russie), avec quelques parcelles de la Courlande et de la Livonie. C'est cette seconde région, composée de

16 gouvernements, qui est généralement connue sous le nom de « territoire juif » *stricto sensu*; ses limites, plusieurs fois remaniées, ont été fixées à peu près¹ par une loi de 1835. Cependant, même dans ce « territoire », les Juifs ne peuvent habiter ni dans une zone de 50 verstes le long de la frontière occidentale (loi de 1843, assez mal exécutée d'ailleurs), ni, d'après la loi de 1882, hors des villes et bourgades, qualification assez élastique, la liste des localités ayant rang de bourgades étant soumise à de fréquentes modifications². La première de ces dispositions est dictée par la crainte de la contrebande juive; la seconde a pour but ou pour prétexte de soustraire les paysans à l'usure juive et aux tentations du cabaretier juif.

On comprend sans peine que le vaste ghetto où ces lois ont parqué les Israélites en ait été bientôt saturé; dans un pays où l'industrie est longtemps restée à l'état rudimentaire, où les carrières libérales sont à peu près fermées aux Juifs, où l'agriculture leur est interdite, lorsque le commerce et les métiers ont absorbé tous les bras et toutes les intelligences qu'ils peuvent employer et nourrir, le reste est forcément condamné à s'expatrier ou à mourir de faim. De là cette tendance inévitable, invincible, des Juifs à essaimer hors du « territoire » surpeuplé où ils étouf-

1. A peu près, car encore en 1897, un remaniement portant sur les arrondissements de Taganrog et de Rostov amena l'expulsion de 90 000 Juifs.

2. C'est ainsi que le gouverneur de la province de Kherson transforma un jour d'un trait de plume en villages toutes les bourgades de son gouvernement, mesure qui fut, il est vrai, cassée par le ministre.

fent pour se répandre dans l'intérieur de la Russie. A certaines époques, le gouvernement russe a paru comprendre cette nécessité. Alexandre I^e (1801-1825), bienveillant et mystique¹, autorisa les Juifs à acheter ou à louer des terres; en 1807 il leur permit de s'installer sur les vastes domaines de la couronne dans le gouvernement de Kherson, à la condition de les cultiver. Nicolas I^e (1825-1855), l'autocrate par excellence, créa de nouvelles colonies agricoles juives dans le gouvernement d'Ekaterinoslav et dans celui de Grodno; à la suite d'une visite à l'école juive d'Odessa, il conçut le programme de transformer les Juifs par l'école, projet qui dans l'ouest échoua contre la résistance passive des juifs talmudiques; en attendant, il prétendit abolir le « costume juif » et attacha à la possession de diplômes académiques le privilège enviable de pouvoir s'établir librement dans tout l'empire. Enfin, Alexandre II (1855-1881), qui appliqua toutes les lois dans un esprit de tolérance et d'humanité, étendit le privilège dont jouissaient déjà les marchands de la première guilde aux anciens soldats et aux « artisans habiles » (1865) et autorisa l'établissement de trois Juifs dans chaque station de chemin de fer. Sous ce règne, grâce à l'indulgence des autorités, l'émigration, légale ou non, hors des confins du Territoire, avait pris de grandes proportions. Vint le règne d'Alexandre III (1881-1894). A la suite

1. On doit signaler à son honneur un ukase de 1817 qui interdit de donner suite à toute accusation de « meurtre rituel ». Déjà en 1564 le roi de Pologne Sigismond-Auguste s'était prononcé dans le même sens.

des mécomptes de la guerre d'Orient, des progrès du nihilisme révolutionnaire et de l'assassinat du tsar libérateur, une violente réaction nationale, orthodoxe et autoritaire se produisit dans tout le système du gouvernement. Sous l'inspiration du procureur général du Saint-Synode, Pobedonostsev, et du comte Ignatiev furent promulguées les sévères lois « provisoires » du 3 mai 1882, qui règlent à nouveau la situation légale des Juifs, et qui renouvellent et aggravent tout particulièrement les anciennes limitations de leur droit de séjour. L'application de ces dispositions, quelque temps différée, commença en 1891 et se continua en 1893. D'abord, les Juifs étrangers furent impitoyablement expulsés. Ensuite, au cœur de l'hiver 1891, 20 000 Juifs, quelques-uns chargés de menottes, furent chassés de Moscou, au milieu de scènes déchirantes. Pétersbourg, Kiev — ville sainte, qui, quoique située dans le Territoire, est légalement interdite aux Israélites, — furent également purgées de leurs Juifs de contrebande. Après cela, ce fut le tour du reste des Juifs établis sans droit hors des limites du Territoire; mais cette opération monstreuse, qui eût porté sur plus de 400 000 âmes, n'a pas pu être exécutée complètement; de sursis en sursis elle a fini même par être arrêtée. Cependant aucun acte législatif n'est venu révoquer le décret de 1893 et l'expulsion totale reste suspendue comme une menace terrible sur la tête des misérables proscrits de temps en temps une expulsion locale vient leur rappeler combien leur sécurité est précaire.

La limitation de l'aire de séjour est la principale des

restrictions légales qui pèsent sur les Juifs, mais elle est loin d'être la seule¹. Dans les gouvernements de la Vistule (Pologne), où leur situation est relativement supportable, l'ancienne législation polonaise n'a guère été aggravée. Les Juifs sont citoyens russes (ukase de 1862); ils peuvent habiter où ils veulent, même dans les campagnes, quoique ce droit leur ait été récemment contesté; ils peuvent exercer toutes les professions, hormis celle d'avocat; mais ils sont exclus des conseils communaux et sont frappés des mêmes incapacités que les autres sujets non orthodoxes, qui composent la grande majorité de la population. Dans ce pays, dénué, comme la Hongrie, d'une classe bourgeoise, les Juifs sont petits commerçants, colporteurs et artisans; la fabrication et le débit des spiritueux, qui constituaient l'une de leurs spécialités, leur ont été enlevés par l'établissement du monopole de l'alcool (1897). Dans ces dernières années l'industrie manufacturière a pris, grâce surtout aux Juifs, à Varsovie, à Lodz, comme à Wilna, un grand essor et occupe de nombreux ouvriers israélites. Les Juifs de Pologne ont le sentiment polonais; en 1795, Kociusko avait organisé une légion juive, qui eut pour chef le colonel Berek; en 1832, ils prirent une vaillante part aux dernières luttes pour l'indépendance. Malgré cela, isolés entre les nobles propriétaires fonciers et le prolétariat agricole, ils forment une catégorie à part,

1. Nous ne parlons pas des lois attentatoires à la liberté religieuse qui ont fleuri entre 1830 et 1850 (censure tyrannique exercée sur les livres israélites, fermeture des imprimeries juives, etc.); elles ont aujourd'hui heureusement disparu.

au type national encore très accusé. Leur costume, leur jargon, leurs manières les distinguent des autres habitants ; leurs communautés (*kahal*), fortement organisées, veillent sur le maintien des anciens usages : le Talmud continue, comme au siècle dernier, à faire le fond, presque la totalité, de l'éducation scolaire.

Dans le « Territoire », la législation spéciale aux Juifs est plus minutieuse et plus oppressive ; elle est contenue principalement dans les lois de 1835 et de mai 1882. On peut résumer ces lois en disant qu'elles soumettent les Juifs à toutes les charges des sujets chrétiens de l'empire, parfois agravées, sans leur conférer les droits et les avantages qui devraient en être la contrepartie. Ainsi les Juifs ont reçu un état civil, la juridiction rabbinique a été abolie, le service militaire rendu obligatoire depuis Nicolas I^e, qui fit ou laissa baptiser beaucoup de recrues israélites ; tout rachat, toute dispense ont disparu depuis 1874 ; mais le Juif ne peut aspirer à l'épaulette, et la proportion des conscrits juifs déclarés propres au service est généralement plus forte que celle des chrétiens. Les Juifs payent les impôts ordinaires et, de plus, des taxes spéciales afférentes à l'exercice du culte : tant pour la viande *kascher*, tant pour les bougies du sabbat ; mais, au mépris de la loi, ces taxes supplémentaires ne sont pas régulièrement affectées à des œuvres d'instruction et de bienfaisance juives ; une notable partie en est détournée vers d'autres emplois. Soldats et contribuables, ils ne participent en rien à l'administration, même locale : dans

les villes, même dans celles où ils forment de beaucoup la majorité, ils ne sont plus ni électeurs ni éligibles aux conseils municipaux (1892); leurs intérêts n'y sont représentés que par des délégués que désignent les membres chrétiens du conseil. Leur commerce, leur industrie reçoivent de multiples entraves. Nicolas I^{er} les a autorisés à exercer tous les métiers; mais, depuis la loi de 1882, ils ne peuvent ni acheter, ni louer, ni prendre à hypothèque, ni même gérer des immeubles ruraux. Ils sont exclus de toutes les fonctions publiques, des compagnies de chemin de fer et de navigation. Dans les provinces où l'État s'est attribué le monopole de la vente de l'alcool — et tout le Territoire est dans ce cas depuis 1896 — jamais un Juif n'est désigné comme débitant; près de 100 000 familles qui vivaient de la fabrique et de la vente des spiritueux ont été, du fait de cette mesure, réduites à la misère. Aucun barreau ne doit compter plus de 10 pour 100 d'avocats juifs; à Odessa, le nombre des courtiers juifs est limité à 25 pour 100. Si Nicolas I^{er} les avait incités aux études académiques par de précieux priviléges, on s'est ravisé depuis. L'intelligence très vive des jeunes Israélites, leur ardeur extrême à l'étude menaçaient de les rendre envahissants : on s'est hâté de limiter la proportion d'élèves juifs que peuvent recevoir les écoles secondaires et spéciales, ainsi que les universités; il varie de 3 à 10 pour 100, et il y a généralement 5 à 10 fois plus de candidats que d'admis. Aux entraves légales, aux tracasseries et aux exactions administratives de toute sorte, viennent s'ajouter les explosions

périodiques de la brutalité et de la cupidité populaires, le pillage des boutiques, le massacre des boutiquiers : en 1881 notamment, les Juifs furent littéralement jetés en pâture à la multitude, et des excès horribles se commirent un peu partout aux cris de : « Notre père le Tsar le veut ! » On devine, au milieu de tant de vexations et d'inquiétudes, quel peut être l'état physique et moral de cette population tant éprouvée. Quatre ou cinq millions d'hommes, entassés dans un petit nombre de villes, où ils constituent souvent la moitié ou les deux tiers des habitants, s'étiolent et succombent à la tâche, malgré des efforts surhumains, malgré les salaires infimes dont ils se contentent. Dans les juiveries grouillantes et infectes de Wilna, de Berditchev, d'Odessa même, la plupart des habitations sont des masures où l'encombrement est indicible, le dénuement profond, le typhus endémique, où la famine et les épidémies exercent de cruels ravages.

La misère n'est productrice ni de lumière ni de moralité; le Juif russe est pourtant loin d'être aussi dégradé que le font croire à un observateur superficiel son aspect minable, son jargon, ses gestes, son costume archaïque et sordide. A en croire l'antisémitisme officieux, « ce pelé, ce galeux » aurait tous les défauts, tous les vices : usurier impénitent, cabaretier empoisonneur, fripon, accapareur, mauvais soldat, parasite, inapte à l'agriculture, révolutionnaire, partisan, ignorant, malpropre, telle sont quelques-unes des épithètes qu'on lui jette à la tête. Ces reproches, quand ils ne sont pas imaginaires ou très exa-

gérés, se retournent contre ceux qui les formulent. A l'encontre des prédictions sinistres, les colonies agricoles juives, sans être prospères, ont vécu, nourrissant 40 000 âmes et en nourririraient un bien plus grand nombre si le gouvernement consentait à les étendre. Tous les ans, des milliers de Juifs ont été employés comme ouvriers agricoles et s'en sont bien tirés. Le goût de l'instruction est très vif; la Société pour la propagation de l'éducation parmi les Juifs avait remporté de réels succès¹, et le mouvement aurait fait des progrès rapides si les persécutions de ces dernières années, par un contre-coup naturel, n'avaient replongé les Juifs dans le vieux piétisme et fait refleurir le *héder* stérile à la place de l'école moderne. Actuellement, dans le Territoire, sur mille enfants juifs, 35 seulement fréquentent les écoles publiques, 86 les écoles juives; le reste va au *héder* ou ne va nulle part. Les aptitudes intellectuelles des Juifs russes sont d'ailleurs incontestées: leurs succès dans la médecine, dans les sciences, au barreau, suffisent à les établir. En outre, le travail manuel ne les effraye nullement: il y a 300 000 artisans juifs dans le Territoire, 600 000 peut-être dans tout l'empire; ils acceptent les besognes les plus rudes et les plus dangereuses. Des Juifs ont développé ou créé plusieurs branches d'industrie ou de commerce, et dans des localités d'où on les a chassés, la population, les fabricants ont réclamé leur rappel. L'usure et l'alcool-

1. Dès 1840 le docteur Lilienthal de Riga avait commencé en Livonie et en Courlande un admirable apostolat pédagogique.

lisme ne sont pas des fléaux déchaînés par eux; ils tiennent à l'état économique du pays, aux mauvaises habitudes du paysan russe : il est prouvé que le taux de l'intérêt est plus élevé¹, le nombre des ivrognes plus considérable² dans les provinces où il n'y a pas de Juifs que dans celles où ils sont tolérés. Ajoutons que le Juif n'est ni ivrogne, ni débauché, ni malfaiteur; sa fidélité touchante à sa religion prouve à elle seule qu'il est injuste de lui refuser, comme n'a pas craint de le faire un publiciste d'ailleurs bienveillant, « la conscience et l'honneur. » Quant à l'isolement moral des Juifs, il est le fruit d'un isolement légal qui va jusqu'à leur interdire de porter des prénoms chrétiens. Ils aimeront la Russie comme une mère quand elle aura cessé d'être pour eux une marâtre.

Plus d'une fois l'opinion en Russie ou à l'étranger s'est préoccupée de cette terrible *question juive*, qui s'attache comme une lèpre depuis plus d'un siècle aux flancs d'un grand empire. Sous Nicolas I^{er}, le mot d'ordre était la conversion des Juifs à la religion orthodoxe; mais les résultats obtenus ont été si dérisoires qu'il a bien fallu y renoncer : même aux

1. « Les paysans, écrivait la *Novoïé Vrémia* du 8/20 oct. 1892, sont tombés (depuis l'expulsion des Juifs des villages de Wolhynie) entre les mains d'usuriers chrétiens qui les écorchent et les ruinent avec une avarice que les Juifs n'ont jamais connue. Nos paysans ont souvent de pressants besoins d'argent et les nouveaux usuriers ne prêtent qu'à 100 ou 150 pour 100 par an. Aussi le départ des Juifs est-il vivement regretté par nos paysans emprunteurs. » Comparez plus haut, p. 151, l'extrait de Geoffroy de Paris.

2. Rapport de la commission consultative de 1880; rapport de la commission locale de Poltawa en 1882 (*Bulletin de l'Alliance israélite*, 1892, p. 44).

époques de persécution aiguë, le nombre des convertis, presque tous de la classe supérieure, ne dépasse pas 1200 ou 1300 par an. Il semble d'ailleurs que le législateur russe ne tienne plus à encourager l'apostasie : le clergé orthodoxe se montre très méticuleux, et le Juif converti reste pendant des années sous la surveillance de la police avant de jouir de la plénitude des droits civiques. On a songé ensuite à l'émigration, et cela dès 1846, où se placent les efforts du marseillais Altaras. Un courant spontané s'est dirigé au milieu de ce siècle vers la Roumanie, plus tard vers la Palestine, la Turquie, la République Argentine, mais surtout vers les États-Unis. Dans ces dernières années, le gouvernement, jadis hostile à l'émigration, ne la contrarie plus : aussi le mouvement a-t-il fini par atteindre des proportions énormes — 20 à 25 000 têtes par an, 70 000 en 1891, 50 000 les années suivantes — et néanmoins tout à fait insuffisantes pour faire de l'air dans la vaste et misérable fourmilière du Territoire. L'émigration présente d'ailleurs des dangers ; elle écrème la population ; ce sont les plus forts, les plus intelligents qui partent, et, même aux États-Unis, l'émigrant russe dénué de toutes ressources n'est plus admis. De quelque façon qu'on tourne et qu'on retourne le problème, on se convainc que la seule solution à la fois humaine et rationnelle, réclamée d'ailleurs par beaucoup de bons esprits en Russie même¹,

1. • L'abolition du territoire assigné aux Juifs est la condition essentielle et *sine qua non* de la solution régulière et impartiale de la question juive en Russie. • (Avis de la Commission locale de Wilna en 1882).

c'est la rupture des barrières qui emprisonnent les Juifs dans le Territoire et qui, dans le Territoire même, les parquent dans les villes, mutilant et paralysant leur activité. La Russie, quoi qu'on en dise, n'a pas à craindre d'être « envahie » ni « conquise » par les Juifs : du jour où ils seront libres, ils se *russifieront* avec la même rapidité qu'ils ont mise à se germaniser en Allemagne, à se magyariser en Hongrie. Extermination ou émancipation, c'est ainsi qu'on a formulé très justement le dilemme qui se pose devant le gouvernement russe à l'aurore du xx^e siècle.

VII

Nous terminerons cette rapide revue du judaïsme dans l'Europe chrétienne par les petits états danubiens : Serbie, Bulgarie, Roumanie. Dans les deux premiers, les juifs sont encore peu nombreux, et l'article du traité de Berlin (1878) qui prescrivait à ces jeunes États, comme condition de leur reconnaissance, l'égalité de toutes les confessions devant la loi a été loyalement observé. Les explosions de fanatisme local n'ont pas été encouragées par les gouvernements. Il n'en est pas de même en Roumanie. Là les Juifs sont au nombre de près de 300 000, le douzième environ de la population totale; une partie est d'origine espagnole; le reste, beaucoup plus nombreux, est venu, dans ce siècle, de Russie et de Pologne. Les Juifs ont été d'abord bien accueillis par les Roumains, qui, comme les Hongrois et les Polonais, n'avaient pas de classe marchande et trou-

vaient en eux d'utiles intermédiaires. Mais peu à peu, à mesure que le sentiment national se renforçait et que se formait un tiers-état roumain, qui domine dans les assemblées parlementaires, les Juifs, considérés comme un élément hétérogène par les uns, comme des concurrents gênants par les autres, devinrent l'objet de toute une série de lois d'exception dont l'initiative appartient à Jean Bratiano. Comme en Russie, on leur interdit d'acheter ou de louer des terres, d'habiter les communes rurales ; on les a exclus de la plupart des professions libérales, on a fini par leur défendre d'être cabaretiers, colporteurs ; en même temps de sanguinaires émeutes, comme celle de Galatz en 1864, jetaient la terreur dans leurs juiveries.

En vain des hommes d'État éclairés ont plaidé la cause de l'émancipation ; en vain un assez grand nombre de soldats israélites ont pris part à la guerre de 1877 ; en vain l'Europe, sur l'initiative de la France, a inséré dans le traité de Berlin (1878) l'abolition de toutes les incapacités fondées sur la religion. Les Chambres roumaines ont su éluder cette disposition : elles se sont contentées d'effacer de la Constitution l'article qui interdisait la naturalisation des non-chrétiens, mais on a déclaré « étrangers » — *peregrini sine civitate* — tous les Juifs établis sur le territoire roumain, même depuis plusieurs générations. A la faveur de cet artifice, on a pu continuer à accumuler sur la tête des étrangers — lisez Juifs — toutes les incapacités imaginables, tout en les assujettissant, par une insigne contradiction, au service militaire, sans aucun espoir, bien entendu, de devenir officiers.

La loi de 1893 est venue mettre le comble à leur désespoir en leur interdisant pratiquement l'accès des écoles publiques roumaines : les étrangers (Juifs) sont assujettis à une redevance scolaire et, si les places sont insuffisantes, les enfants roumains sont préférés. Sans doute les Juifs peuvent demander la naturalisation individuelle ; mais il faut, dans chaque cas particulier, un vote des deux Chambres, et celles-ci se montrent singulièrement avares de cette faveur ; c'est à peine si soixante-douze Israélites ont pu jusqu'à présent en bénéficier. Même les 800 soldats juifs de la guerre de l'Indépendance, qu'on avait déclarés citoyens en bloc, n'ont pas tous pu jouir de cette mesure : les municipalités ont refusé à plusieurs les pièces nécessaires pour établir leur identité !

L'Europe, bravée et jouée, assiste impuissante, sinon indifférente, à cette oppression que ne justifie aucune raison sérieuse, car le Juif roumain, s'il est peu cultivé, est sobre, laborieux, économique, nécessaire. Les publicistes hostiles à l'émancipation n'invoquent contre elle que le sophisme usuel : « la solidarité juive est incompatible avec le patriotisme roumain, et le seul gage efficace que le Juif puisse donner de ses sentiments roumains, c'est de se faire baptiser ! » Dans ces dernières années la situation n'a fait que s'aggraver. En 1897, à la suite d'un projet de loi excluant les Juifs de l'armée, des troubles graves ont éclaté à Bucarest. Plusieurs mauvaises récoltes suc-

1. Les écoles privées des Juifs roumains sont tout à fait insuffisantes, les *heder* comptent à peine ; près de 30 000 enfants sur 55 000 ne reçoivent aucune instruction !

cessives ont déchaîné une crise économique dont les Juifs ont été les premières victimes; la misère, le découragement, la famine envahissent de plus en plus leurs fourmilières, surtout en Moldavie. En 1900, le désespoir a fini par provoquer un commencement d'exode, et l'aspect navrant de ces longs convois d'émigrants, dénués de tout, qui s'acheminaient à pied vers Vienne et Hambourg a fini par émouvoir l'opinion européenne et par faire réfléchir les parlementaires roumains. Sortira-t-il quelque bien de cet excès de mal?

VIII

Dans les pays musulmans, l'importance numérique et l'activité intellectuelle des Juifs sont bien inférieures à ce qu'elles étaient aux premiers siècles du moyen âge; mais c'est là qu'on peut encore le mieux les étudier à l'état de nationalité déracinée. L'idée de patrie, en effet, est à peu près inconnue dans l'Orient musulman; ce sont les distinctions de race et de croyance qui en tiennent lieu. Groupées sous un gouvernement commun, les diverses confessions, les diverses races y vivent d'une vie propre, séparées par des cloisons morales presque infranchissables. Aussi les Juifs, qui ont cessé d'être une nation en France, en Angleterre, en Allemagne, qui cesseront d'en être une en Russie et en Roumanie dès que des principes plus libéraux y auront prévalu, resteront-ils longtemps encore un organisme national

en Asie et en Afrique, au même titre que les Grecs, les Arméniens, les Persans, qui forment des unités à la fois ethniques et religieuses dans toutes les contrées où ils sont dispersés.

Les principaux états mahométans habités par les israélites sont l'empire ottoman, la Perse et le Maroc.

Dans l'empire ottoman, les Juifs, établis depuis un temps immémorial, sont agglomérés surtout dans quelques grandes communautés. Dans la Turquie d'Europe, il faut citer Constantinople (40 000 âmes), Andrinople (15 000), Salonique (60 000) où l'élément espagnol, arrivé au xvi^e siècle, parle encore la vieille langue castillane; dans la Turquie d'Asie, Smyrne (25 000), Bagdad (35 000) — où se sont conservés de curieux usages, notamment celui des pèlerinages aux prétendus tombeaux d'Ezra et d'Ézéchiel —; Alep (10 000), Damas (10 000), Jérusalem (40 000). En Égypte, le Caire (7 000), Alexandrie, (10 000), Port-Saïd, ont des synagogues florissantes. Les Juifs de Tripolitaine sont négociants dans les ports de mer, nomades à l'intérieur. En Arabie, quelques milliers de Juifs habitent Sana et d'autres villes du Yémen. Ils subissent d'indignes persécutions de la part des tribus arabes, croupissent dans la misère et l'humiliation.

En général, les Juifs de Turquie, après une période d'éclat au xvi^e siècle, provoquée par l'afflux des fugitifs *Sefardim*, étaient retombés dans une profonde décadence au xvii^e et au xviii^e; ils ont commencé à se relever, avec la Turquie elle-même, lorsque les lois du *Tanzimat* (1839) eurent sensiblement amélioré la condition légale de tous les sujets non musulmans

(*rañas*) de l'empire. Sauf le service militaire, dont ils restent exclus ou dispensés, les Juifs jouissent désormais des mêmes droits que les musulmans et ont, en théorie, accès aux emplois publics. Depuis l'institution de tribunaux d'État, la justice rabbinique a disparu; mais les communautés continuent à s'administrer, à s'imposer elles-mêmes, et ont des droits assez étendus. En un mot, le gouvernement turc s'est acquis, par sa tolérance et son équité, des titres sérieux à la reconnaissance des Israélites; le malaise, là où il existe, vient de la misère économique, de l'ignorance, du fanatisme de certaines parties de la population, de l'âpre rivalité commerciale et nationale entre Grecs et Juifs, qui a plus d'une fois ensanglanté les échelles du Levant. Tout récemment, au seul bruit de l'envoi de colons juifs à Chypre, la plus vive agitation s'est manifestée dans la population grecque de cette île.

L'antique accusation de meurtre rituel, dont il y a eu des exemples récents en Prusse, en Hongrie, en Bohême, en Grèce, en Bulgarie (affaire de Vratza, 1891), et qui est endémique en Russie et en Roumanie, a fait aussi de nombreuses victimes dans l'empire ottoman. Une seule affaire de ce genre présente une importance historique : c'est celle de Damas, en 1840. A cette époque, quelques notables israélites furent accusés d'avoir assassiné un moine franciscain, le Père Thomas. Jetés en prison, soumis à d'odieuses tortures, plusieurs des accusés succombèrent à leurs blessures; on comprend que des aveux arrachés dans ces conditions sont dénués de valeur, et, si le mystère

continue à planer sur les circonstances de la mort du Père Thomas, il est du moins une chose certaine : c'est qu'il ne fut pas la victime d'un meurtre « rituel ». Cependant l'opinion publique s'était émue en Europe au récit des détails inhumains de cette affaire. Trois délégués des israélites d'Occident, Adolphe Crémieux, Salomon Munk et Sir Moses Montefiore, après avoir fait le tour des chancelleries européennes, entreprirent le voyage du Caire et obtinrent du Pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, alors maître de la Syrie, l'élargissement des détenus survivants. Peu après, le Sultan ordonnait définitivement la cessation des poursuites, et un firman adressé au chef de la justice impériale (7 novembre 1840)¹ dénonçait une fois de plus la fausseté de l'atroce légende qui avait failli faire à Rhodes de nouvelles victimes.

Le voyage des trois notables juifs, en leur faisant constater sur les lieux la décadence intellectuelle, la misère morale, l'état arriéré des Juifs du Levant, inspira à eux-mêmes et à leurs coreligionnaires d'Occident de sérieuses réflexions sur le devoir qu'une pareille situation leur imposait. De ces réflexions, après vingt ans d'élaboration, est née une excellente fondation, l'Alliance Israélite (1860), dont le second président fut un des trois délégués de 1840, Adolphe Crémieux. Cette société, qui recrute ses adhérents dans le judaïsme entier et ne refuse ni les concours ni les sympathies des non-juifs, a pour but « de travailler partout à l'émancipation et aux

1. On en trouvera le texte dans les *Archives israélites* de 1840, p. 661 et dans celles de 1899, p. 334.

progrès moraux des Israélites, de prêter un appui efficace à ceux qui souffrent pour leur qualité d'Israélite, d'encourager toute publication propre à assurer ce résultat. » C'est donc essentiellement une œuvre de haute charité et d'éducation, où s'affirme, sous la forme la plus efficace et la plus inattaquable, la solidarité morale du judaïsme. L'Alliance a plus d'une fois contribué à secourir d'affreuses misères ; elle a su éléver et faire entendre une voix autorisée en toutes les occasions où l'humanité était lésée dans la personne des Israélites d'Orient. Son principal champ d'action a été jusqu'à présent l'Empire Ottoman ; elle y a fondé ou subventionné, dans toutes les communautés juives importantes, des écoles primaires ou professionnelles, — plus de quatre-vingt-dix, avec une population scolaire de plus de 24 000 âmes — qui ont non seulement répandu les bienfaits de l'instruction occidentale parmi les jeunes Israélites, mais dirigé leur activité vers les professions honorables, vers les métiers manuels. L'Alliance a aussi des écoles en Roumanie, en Bulgarie, en Tunisie, au Maroc et jusqu'en Perse ; partout, après des commencements laborieux, la moisson a commencé de germer et s'annonce magnifique pour l'avenir ; cette moisson, c'est le relèvement moral de toute une race. Ajoutons que l'Alliance, quoique internationale dans sa composition, s'est acquis des droits spéciaux à la sympathie de la France en répandant dans toutes les écoles l'usage de la langue française et le goût de notre civilisation : c'est à Paris qu'est le siège de son comité, c'est là que l'*École orientale* forme ses insti-

tuteurs. Elle a trouvé d'ailleurs des collaboratrices dévouées dans deux fondations analogues, l'une à Vienne, l'autre à Londres (*Anglo-Jewish Association*).

Les Israélites de Palestine méritent une mention particulière. Leur misère est intense. Le plus grand nombre s'entassent à Jérusalem, dont la population juive a doublé en quelques années : ce sont en majeure partie des vieillards, des infirmes, des veuves ; venus des quatre coins du monde, ils tirent leurs subsistances des aumônes anonymes (*haloukka*) de leurs coreligionnaires dispersés, institution qui donne lieu à de regrettables abus. Les rabbins chargés de la gestion des fonds, dont le total atteint près d'un million et demi, gouvernent assez despotiquement leur troupeau et, seuls dans le monde israélite, font encore un fréquent usage de l'arme rouillée du *herem* (excommunication). Là sont représentés toutes les sectes, tous les ritcs, toutes les langues : Russes, Polonais, Askenazim, Sefardim, Hassidim, Karaïtes se couloquent dans un mélange pittoresquement sordide. Trainant de longues robes de soie, coiffés de bonnets de fourrure et de grandes boucles ramenées en papillotes devant les oreilles, suivant la prescription mal comprise du Lévitique, ils vont pendant de longues heures pousser des lamentations touchantes sous les murs de ce qui fut le temple d'Hérode et de Salomon. Les garçons se marient à quinze ans, les filles à treize. Il y a des synagogues, des hôpitaux, des établissements de charité, mais point d'écoles, nul travail manuel ; les études profanes sont proscrites, le Talmud règne encore en maître incontesté. C'est à peine si

depuis quelques années l'école de travail fondée par l'*Alliance israélite* a commencé l'œuvre de régénération. Il existe aussi des communautés assez considérables à Safed, à Tibériade, à Jaffa, qui possède une excellente école agricole de l'*Alliance*. Dans le voisinage, le baron Edmond de Rothschild a fondé des colonies agricoles qui, malgré de grosses dépenses, n'ont pas encore pris définitivement leur essor. A Naplouse vivent une centaine de familles samaritaines, gardiennes jalouses de leur fameux Pentateuque; elles ne se marient pas avec les Juifs proprement dits.

La Palestine est depuis un quart de siècle un des buts favoris de l'émigration juive de l'Europe occidentale. Les misères, les tribulations de toute sorte endurées par les Juifs de Russie et de Roumanie ont fait germer dans plusieurs cerveaux l'idée chimérique de la reconstitution d'un État juif, ayant Jérusalem pour capitale, et dont relèveraient les juifs dispersés dans le reste du monde. Ce rêve a même conquis des sympathies et des adhésions nombreuses dans les pays d'occident et jusqu'en Amérique: le *Sionisme* — car tel est le nom du nouveau Messianisme — tient ses assises annuelles sous forme de Congrès internationaux à Bâle, à Londres, etc. On comprend, on excuse sans peine ces aspirations; elles sont le fruit amer et légitime de la persécution; mais les conditions politiques et religieuses de la Syrie opposent, semble-t-il, à leur réalisation des obstacles insurmontables. Elles sont, d'ailleurs, en contradiction directe avec l'évolution historique du judaïsme, qui nous a montré

le passage graduel, très lent, très disputé, mais ininterrompu, du fait *national* au fait *religieux*. L'avenir du judaïsme n'est pas dans un retour en arrière.

Les Juifs du Maroc sont nombreux et maltraités, non du fait des lois et du gouvernement — dès le XVII^e siècle, Muley Archey les assura de sa protection — mais par suite de l'impuissance de l'autorité centrale. A Tanger, où ils sont une dizaine de mille, à Tétouan, à Mogador règne une sécurité relative, surtout depuis la conférence de Madrid (1880) et chez les Juifs protégés des puissances européennes. Mais dans les villes de l'intérieur, la population musulmane les accable de son mépris; les fonctionnaires les pressurent. Dès qu'ils sortent du ghetto, ils ne peuvent se promener que nu-pieds; les vols et les meurtres commis contre eux sont le plus souvent impunis ou rachetés au prix d'une composition dérisoire. Plus loin, dans le Sahara, sur le chemin de Tombouctou, le rabbin Mardochée Abi-Serour a décrit une tribu commerçante, au teint clair, au type hébreu prononcé : ce sont les *Daggatoun*, qui ont oublié leur religion, mais ont un vague souvenir de leur origine et ne s'unissent pas aux musulmans. Quant aux *Falachas* ou Juifs montagnards de l'Abyssinie, qui font remonter leur origine au roi Salomon et à la reine de Saba, on ignore également leur provenance, leur nombre et le véritable caractère de leur religion.

En Perse, les Juifs habitent les montagnes du Kourdistan et la plupart des grandes villes. Beaucoup sont marchands d'habits; ils sont d'ordinaire pauvres et souvent opprimés. A Hamadan, jusque dans ces der-

nières années, on leur a imposé le port de la rouelle. A Téhéran, en 1897, un *mollah* fanatique a cherché à le rétablir. « Ils ne peuvent faire leur marché qu'après les musulmans : quand il pleut, ils ne peuvent sortir, parce que l'eau est agent conducteur de l'impureté religieuse ; tout objet de consommation touché par un Juif est contaminé ; un Juif converti à l'islamisme hérite des biens de toute sa famille¹. » Le gouvernement du chah est plein de bonnes intentions, mais, comme l'écrivait en 1893 le ministre de France, « tout bon musulman se croyant le droit de molester les Juifs, le gouvernement est à peu près impuissant à réprimer les vexations isolées auxquelles ils sont journellement sujets. »

Ne quittons pas l'ancien monde sans citer, moins pour leur importance que pour leur curieuse histoire, les Juifs de l'Indoustan et de la Chine. Les premiers se rencontrent surtout à Bombay et à Cochin ; ils appartiennent à deux variétés différentes, l'une blanche, l'autre noire, qui ne se marient pas entre elles : la variété blanche, d'origine occidentale, se compose en partie de marranes portugais. Une troisième espèce, les *Beni-Israël* de Bombay, croient descendre d'ancêtres jetés sur la côte par un naufrage, il y a plus de mille ans ; leurs prêtres ou *kadjis* vénèrent comme père de leur race un certain Juif de Bagdad, David Rababia, qui aurait vécu vers 900. Ils parlent la langue

1. Isidore Loeb, art. *Juifs* du *Dictionnaire universel de géographie*, p. 99. En 1883 cette loi inique fut abrogée pour Téhéran seulement ; en 1897 il semble qu'elle l'ait été d'une manière générale (*Bulletin de l'Alliance israélite*, 1899, p. 65).

mahratte et l'ont même adoptée pour leur liturgie. Il y a aussi des Juifs à Ceylan depuis le ix^e siècle.

Les Juifs de Chine forment une petite communauté à Kai-foung, dans la province de Ho-nan, découverte par les missionnaires jésuites au xvii^e siècle. On manque de renseignements précis sur leur provenance et la date de leur arrivée; mais dès le xviii^e siècle ils ne savaient plus lire la Bible, dont ils possédaient un ancien exemplaire incomplet. Les Chinois les confondent avec les mahométans. Eux-mêmes parlent chinois; ils appellent leur religion *Tiao-kin-kiao* (extirpation des nerfs) et leur synagogue *Li-pai-sé* (lieu des cérémonies).

IX

Trop souvent persécutés dans l'Ancien Monde, les Israélites ont trouvé et trouveront de plus en plus un asile dans le nouveau.

Les Juifs de race, sinon de religion, ont pris une certaine part à la découverte de l'Amérique: des marranes avaient avancé les fonds pour l'équipement des galères de Colomb, des marranes avaient tracé ses cartes, des marranes faisaient partie de ses équipages. Bien entendu, l'Amérique espagnole resta fermée aux Juifs, mais au xvi^e siècle un certain nombre de marranes portugais furent déportés au Brésil; sous la domination hollandaise (1624-1654), ils jetèrent le masque et se grossirent de nouvelles recrues. Quand le Brésil retomba au pouvoir des Portugais, les uns reprisent un catholicisme apparent, d'autres émigré-

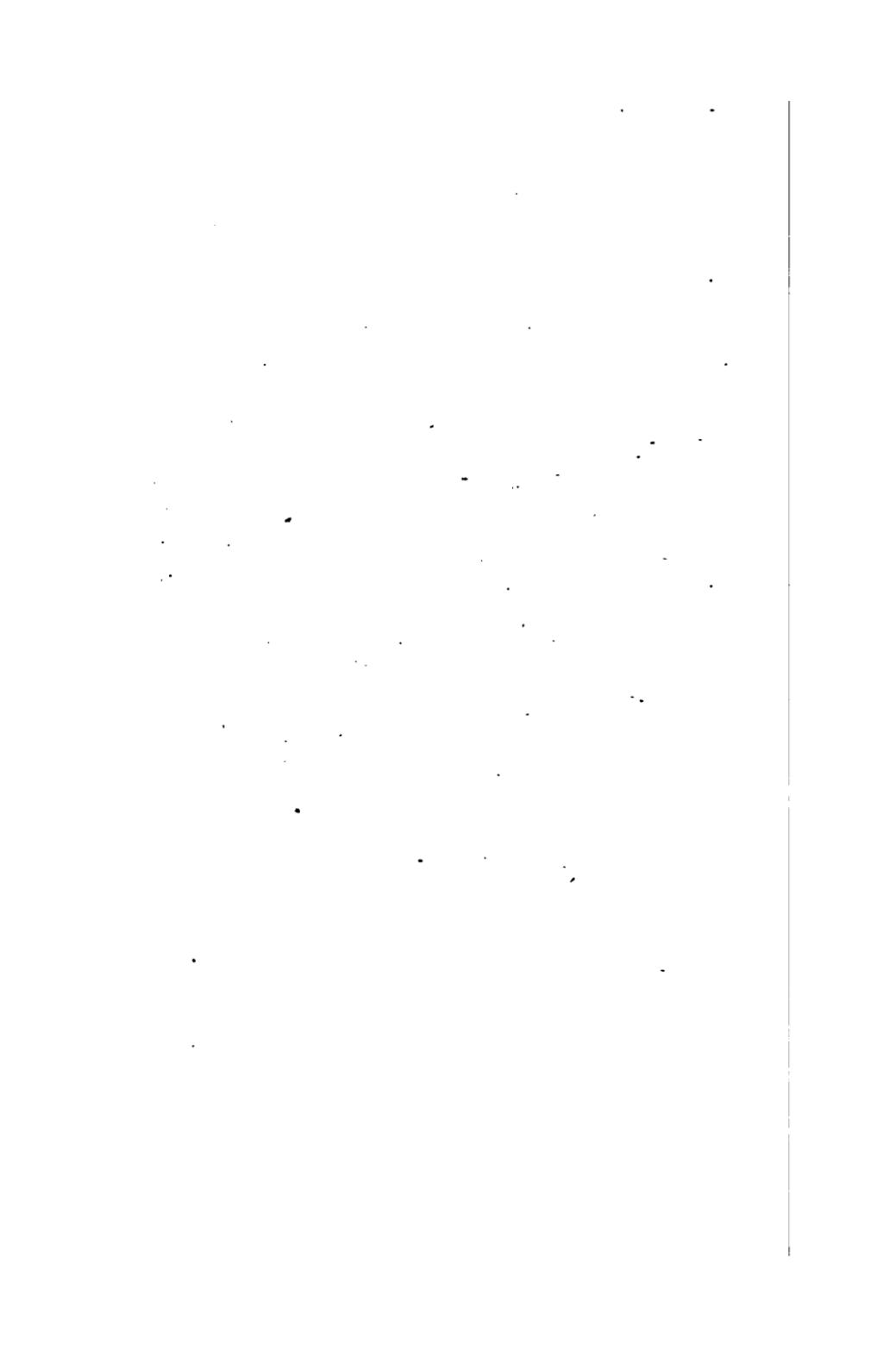
rent à Cayenne et dans les Antilles françaises; il y en eut à la Jamaïque depuis 1650. Nous avons déjà raconté leurs épreuves dans les colonies françaises; seules les colonies hollandaises leur offrirent un asile durable : Curaçao, Surinam eurent et ont encore des communautés israélites.

C'est aussi à la faveur de la domination hollandaise que les Juifs pénétrèrent dans les pays destinés à former les États-Unis de l'Amérique du Nord. Dès le XVII^e siècle on les trouve à la Nouvelle Amsterdam (New-York) et à Newport, d'où ils se répandent dans les autres colonies de la Nouvelle Angleterre. Les puritains anglais les laissèrent tranquilles; ils purent au siècle suivant s'établir à Philadelphie en Pennsylvanie, à Savannah en Géorgie. Vint la guerre de l'Indépendance : des Juifs, Aaron Lopez, Haym Salomon y prirent une part honorable comme soldats ou comme banquiers. La Constitution des États-Unis consacra l'égalité de toutes les religions; quelques États, comme le Maryland, qui avaient inscrit dans leurs codes des dispositions contraires, ne tardèrent pas à les abroger. Au XIX^e siècle, l'immigration allemande et polonaise a promptement submergé, aux États-Unis, l'ancien élément judéo-espagnol; mais c'est surtout depuis une vingtaine d'années, par l'effet des persécutions russes et roumaines, que cette immigration a pris d'énormes proportions. Aujourd'hui, le nombre des Juifs aux États-Unis est évalué à 600 000, dont plus de 300 000 entassés à New-York. Ces émigrants, malingres, mal nourris, presque dénués de ressources, ne parlant que leur jargon national, n'ont soutenu

leur vie que par des prodiges de labeur et d'abstinence; nulle part l'exploitation de l'ouvrier juif par des patrons cupides, le *sweating system*, n'a sévi plus cyniquement: telle branche de la fabrication, celle des chaussures par exemple, est presque tout entière entre des mains israélites. Le ghetto russe de New-York a déjà sa littérature et même un poète inspiré, Rosenfeld; mais il faut prévoir et espérer que les juifs immigrés ne tarderont pas à apprendre l'anglais, à s'instruire, à adopter les mœurs de la civilisation américaine; l'antisémitisme social n'est déjà que trop répandu aux États-Unis. Cet abandon d'un passé peu regrettable n'exigera aucun sacrifice religieux, car la liberté du culte la plus absolue règne aux États-Unis, et les rabbins y forment de puissantes associations, dont quelques-unes ont réformé très hardiment le service de la synagogue. S'il y a un terrain où des tentatives de rapprochement, de fusion peut-être, entre le judaïsme libéral et le protestantisme le plus avancé, pourraient se produire, c'est assurément l'Union américaine.

Le judaïsme dans l'Amérique du Nord est presque confiné dans les occupations industrielles et commerciales; les tentatives de colonisation agricole dans la Nouvelle-Angleterre, dans le Far-West, dans le Canada (Manitoba, etc.), sont trop récentes pour autoriser un pronostic. Dans l'Amérique du Sud, c'est au contraire vers l'agriculture qu'on a dès le début cherché à diriger l'immigration juive. Grâce aux magnifiques libéralités du baron Maurice de Hirsch, grâce aux efforts de la *Jewish colonization association*,

fondée sous ses auspices en 1891, huit à dix mille colons israélites ont été établis dans de vastes territoires (190 000 hectares) de la République argentine, et, après des débuts très laborieux, ont fini par obtenir des résultats satisfaisants. Il y a là non seulement une récompense d'efforts généreux, mais un encouragement et une promesse. L'israélite a pratiqué jadis l'agriculture avec succès et amour pendant quinze siècles; si une longue désuétude lui en a fait perdre l'aptitude, sinon le goût, rien n'empêche qu'on ne puisse la lui rendre : il y faut seulement du temps, de la persévérence et des capitaux.



CONCLUSION

Quelle conclusion ressort de ce rapide exposé du passé et du présent de la race juive dispersée à travers le monde? Le lecteur l'aura formulée de lui-même. La haine, les persécutions, les restrictions légales ont partout engendré chez les juifs la décadence physique et morale, tous les vices des races opprimées et déprimées; la tolérance et l'égalité des droits ont promptement refait d'eux des hommes, des citoyens dignes de prendre place parmi les meilleurs et les plus utiles. Ils ne sont en retard que là où les lois et les mœurs sont en retard elles-mêmes; et, comme les progrès de la civilisation, malgré d'appareils reculs, sont continus, ce qu'est aujourd'hui la moitié du judaïsme, le judaïsme entier le sera demain.

Il circule encore dans bien des pays de nombreux préjugés contre les israélites, préjugés qui sont

comme la survivance plus ou moins inconsciente des vieilles haines religieuses. Ici, on leur reproche leur paresse, là, leur activité fiévreuse; dans tel pays on les blâme de leur luxe, dans tel autre de leur avarice et de leur sobriété. Presque partout, on parle avec envie de leurs richesses, comme si les statistiques ne prouvaient pas que l'immense majorité des juifs sont pauvres, beaucoup plus pauvres peut-être que la masse des chrétiens; on conteste leur aptitude aux carrières productives, quoiqu'ils la démontrent chaque jour, partout où on leur en laisse les moyens; on ne veut connaître que leurs financiers, leurs millionnaires, et l'on oublie leurs avocats, leurs médecins, leurs industriels, leurs savants; on se persuade qu'ils sont voués exclusivement au culte du veau d'or, quand nulle race ne fournit autant d'âmes enthousiastes, autant de fidèles au culte désintéressé de la pensée. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer toutes ces critiques contradictoires, que leur banalité discrédite, que leur incohérence même devrait réfuter. Nous ne voulons ici en relever qu'une seule, parce qu'elle se rattache intimement à tout l'enseignement de ce volume.

Ce qui s'oppose le plus à la pleine émancipation des juifs, disent leurs détracteurs, c'est la résistance des juifs eux-mêmes, c'est leur attachement obstiné à des usages peu compatibles avec les exigences de la vie moderne, leur esprit d'isolement, leur tendance à ne frayer qu'entre eux, à se soutenir partout les uns les autres, à former comme un État dans l'État, ou plutôt parmi tous les États constitués.

Autant d'accusations, autant d'exagérations ou d'erreurs.

Assurément, si l'on veut dire qu'aujourd'hui encore la plupart des juifs renonceraient aux bienfaits de l'émancipation plutôt que de l'acheter au prix d'une abjuration mensongère, on énonce une vérité certaine, mais qui, loin de fournir un motif de blâme, est l'honneur du judaïsme devant l'histoire : pour le contester, il faudrait vouloir rétrograder au temps des Firouz, des Reccarède ou des Torquemada. Mais si ce n'est pas aux croyances des juifs que l'on s'attaque, si c'est leurs moeurs qu'on incrimine, leur patriotisme qu'on suspecte, alors la raison et l'expérience s'unissent pour convaincre de calomnie leurs accusateurs.

Non, il n'est pas vrai, d'abord, que les coutumes religieuses des juifs constituent un obstacle à leur fusion morale avec leurs compatriotes de religion différente. Suivant la judicieuse distinction consacrée par le sanhédrin français, les lois politiques du judaïsme ont disparu avec l'État juif; ses lois morales n'ont, Dieu merci, rien de contraire à l'esprit de la civilisation moderne; quant aux lois purement cérémonielles, ce sont de simples pratiques pieuses d'une valeur religieuse toute relative et qui ont leurs analogues dans la plupart des autres croyances. Étrangères à l'essence même de la religion prophétique, elles ont joué dans le passé le rôle précieux d'une enveloppe protectrice autour des consciences menacées. Mais ce culte individuel, ce culte de famille, dont l'utilité et la sévérité s'étaient accrues avec les entraves

apportées à la célébration du culte public, voit à son tour diminuer sa portée, s'adoucir ses formules, à mesure que ce dernier gagne en liberté, en importance et en éclat. Si l'on conserve aujourd'hui une partie de ces usages introduits à des époques bien diverses, c'est comme un souvenir curieux et touchant d'un passé inoubliable; mais tout ce qui choque le progrès des lumières ou simplement la sociabilité moderne, tout cela disparaît ou disparaîtra de soi-même, par la force des choses.

Non, encore, il n'est pas vrai qu'un « patriotisme » spécial et tout négatif, la haine du gentil, s'oppose dans la conscience du juif actuel à l'éclosion vraie et sincère du sentiment civique. Certes, il a fallu du temps pour qu'une race, ayant de brillants souvenirs d'indépendance et de grandeur politique, consentît à abandonner ses espérances et ses revendications, pour que le judaïsme, cessant d'être une nation, se résignât à ne plus être qu'une communauté religieuse. Cette transformation nécessaire s'est accomplie cependant. « Ton Dieu est partout où on l'adore », dit déjà un docteur du Talmud. « La loi de l'État est la loi », dit un autre. Aujourd'hui, combien peu d'esprits sensés caressent encore la chimère d'un royaume juif, combien peu surtout, si ce rêve devenait jamais une réalité, voudraient changer le rôle facile de rêveur contre le rôle, plus rude, de colon !

Dans certaines contrées où le sentiment civique des juifs semble avoir fait peu de progrès, on ajourne l'émancipation jusqu'à ce qu'il se manifeste; elle sera,

dit-on, la récompense du patriotisme. C'est l'inverse qui serait la vérité; c'est l'émancipation qui serait l'unique, mais efficace agent du patriotisme. Méprisé, honni, mis au ban de la société, le juif ne peut, à moins d'un miracle, se sentir de cœur et d'âme le compatriote de ceux qui le maltraitent: il est alors juif, rien que juif. Donnez-lui un réel intérêt à la prospérité du pays qu'il habite, accordez-lui une part effective à la direction des destinées de ce pays: aussitôt il l'aime, il le sert, il y reconnaît sa patrie, patrie d'adoption si l'on veut, mais qui n'en est pas moins chère parce qu'elle est élue.

Le patriotisme des juifs, dans les pays civilisés où l'on a compris ces vérités, a donné des preuves assez éloquentes, malgré sa fraîche date, pour qu'on ne doute pas de sa sincérité. Sans doute, il ne repose pas encore sur une longue hérédité, sur le simple et naïf instinct du terroir; il tire sa source des inspirations réfléchies de la raison; il naît de l'élan reconnaissant du cœur. En est-il pour cela moins pur et moins élevé? On serait fondé à soutenir qu'il l'est peut-être davantage; car, grâce à son origine même, il est forcément exempt de tous ces préjugés dits nationaux, de toutes ces haines « succées avec le lait », qui vicent trop souvent le patriotisme et le transforment, dans les âmes les plus honnêtes, en un chauvinisme orgueilleux et absurde. Précisément parce que tant de juifs ont des amis, des parents, des souvenirs de famille dans plus d'une partie du monde, l'attachement du juif pour le sol natal, sans être moins profond, est moins exclusif, moins injuste. Comme cette héroïne

du théâtre antique, il peut dire : « Mon cœur est né pour aimer et non pour haïr. » Il sert, il aime son pays, il s'y dévoue sans dénigrer de parti pris les autres, surtout sans refuser de s'en informer. Les connaissant mieux lui-même, il les fera mieux connaître à ses concitoyens; il servira encore, dans une certaine mesure, comme il le fit à deux reprises — à Alexandrie et au moyen âge — d'interprète et de conciliateur entre des civilisations qui souvent ne se haïssent que parce qu'elles s'ignorent. A une époque où tant d'éléments contribuent à diviser les peuples, est-il si mauvais qu'il s'en trouve quelques-uns pour les rapprocher, sinon pour les unir?

Enfin, dirons-nous, il n'est pas vrai que la solidarité des juifs d'un bout de la terre à l'autre dénote chez eux la persistance d'un esprit de secte ou de tribu. Cette solidarité existe, nous n'en disconvenons pas, mais dans une telle mesure, avec un objet si strictement limité, que loin de constituer un grief contre le judaïsme, elle est entièrement à son honneur.

De tout temps le sentiment religieux a tenu une si grande place dans l'âme humaine, que les hommes qui professaient une même religion se sont senti, toutes choses égales d'ailleurs, une parenté plus prochaine entre eux qu'avec le reste du genre humain. Lorsqu'à l'identité de croyance s'ajoutent, comme c'est le cas pour les israélites, la communauté vraie ou présumée d'origine, l'antiquité des traditions, le souvenir de maux glorieusement soufferts en commun, tout un ciment, enfin, de persécutions et de martyres,

alors cette fraternité des âmes devient encore plus étroite et impose des devoirs plus impérieux. Quelque sceptique qu'il puisse être, l'israélite d'Occident, arrivé à la liberté, à l'instruction, parfois à la fortune, reconnaît l'obligation morale de ne pas oublier ses coreligionnaires moins bien partagés, qui, dans le même pays ou dans des pays moins avancés, sont encore opprimés par leur propre ignorance ou par une législation barbare. Qui pourrait y trouver à redire? Que penserait-on d'un homme opulent qui laisserait périr de faim ses frères, nés pauvres comme lui, et qui le sont restés parce qu'ils ont été moins heureux ou moins habiles?

On peut l'affirmer : c'est surtout, c'est presque uniquement dans le sentiment de ce devoir de charité — nullement exclusif, d'ailleurs, de l'amour général de l'humanité et d'une bienfaisance sans exception de cultes — que réside, aujourd'hui, l'unité morale d'Israël; c'est à le satisfaire que se dévouent les sociétés d'assistance et d'éducation dont quelques-unes ont un caractère international. Ceux-là seuls qui ne connaissent pas leur œuvre peuvent la railler ou la suspecter : pour quiconque l'a vue sur place et a le cœur bien situé, les hommes qui travaillent à éclairer, à secourir, à relever une population si nombreuse, si malheureuse et si bien douée, ne travaillent pas uniquement pour le bien d'Israël, mais pour le bien de la civilisation générale. Tant qu'il y aura de par le monde des créatures méprisées ou persécutées par cela seul qu'elles sont israélites, ces efforts individuels ou collectifs auront leur raison

d'être, la solidarité qui les inspire sera légitime. Comme l'ont dit les anciens docteurs qui prophétisaient les temps messianiques, Israël ne cessera d'être une famille que lorsque l'humanité tout entière sera devenue une grande famille à son tour.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

Ap. J.-C.

70. Ruine du second Temple.
115-117. Rébellion des Juifs de Cyrène, de Chypre et d'Égypte.
132-135. Rébellion de Bar Cocheba.
Vers 190. Rédaction de la Mischna.
212. Constitution de Caracalla : les Juifs citoyens romains.
219. Rab fonde l'école de Soura en Babylonie.
320. Concile d'Elvire.
325. Concile de Nicée.
351. Révolte de Galilée.
358. Hillel II dresse le calendrier perpétuel.
415. Les Juifs chassés d'Alexandrie.
425. Abolition du patriarchat.
439. Code Théodosien.
Vers 500. Clôture du Talmud de Babylone.
520. Persécution de Kobad, roi de Perse.
529. Ruine du royaume himyarite.
536. Les Juifs défendent Naples contre Bélisaire.
582. Chilpéric contraint les Juifs au baptême.
Meurtre de Priscus.
589. Persécution de Reccared, roi des Visigoths.
612. Sisebut; baptême forcé des Juifs d'Espagne.

Ap. J.-C.

629. Dagobert chasse les Juifs du royaume franc.

Vers 640. Le pacte d'Omar.

694. Persécution d'Égica, roi des Visigoths.

711. Conquête de l'Espagne par les Arabes.

Vers 730. Conversion du roi des Khazares au judaïsme.

Vers 760. Anan fonde le Karaïsme.

797. Le Juif Isaac, envoyé de Charlemagne.

840. Mort d'Agobard, archevêque de Lyon.

885. Exil des Juifs d'Italie par Louis II.

940. Abolition de l'exilarchat.

942. Mort de Saadia gaon.

970. Mort de Hasdai. Ruine des Khazares.

Vers 1030. Samuel ha-Nagid à Grenade.

1034. Synagogue de Worms.

1040. Fin du gaonat. Mort de Gerschom.

1066. Massacre des Juifs de Grenade.

1071. Mort de Salomon ibn Gabirol (Avicébron).

1086. Bataille de Zalaca.

1096. Massacres de la première croisade.

1103. Mort d'Isaac Alfassi.

1105. Mort de Rashi.

1114. L'affaire de l'enfant Guillaume de Norwich, première accusation de meurtre rituel.

1146. Massacres de la deuxième croisade. Mort de Juda Halévi.

1168. Mort d'Abraham ibn Ezra.

1171. Martyrs de Blois.

1173. Mort de Benjamin de Tudèle.

1182. Spoliation des Juifs par Philippe-Auguste.

1189. Troisième croisade. Massacres de Londres et de York.

1204. Mort de Maïmonide.

1215. Innocent III. 10^e concile du Latran. La rouelle.

1229. Traité de Paris; déchéance des Juifs du Languedoc.

1232. Première campagne contre le *More*.

Ap. J.-C.

1240. Colloque de Paris; condamnation du Talmud.
 1244. Règlement de Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche.
 1247. Les Juifs d'Aragon déclarés clients du roi.
 1263. Colloque de Barcelone.
 1270. Mort de Nahmanide. *Judenbreter en Alsace*.
 1286. Captivité de Méïr de Rothenburg.
 1288. Les martyrs de Troyes.
 1290. Exil des Juifs d'Angleterre.
 Vers 1300. Le *Zohar*.
 1305. Synode rabbinique de Barcelone; proscription des études profanes.
 1306. Philippe le Bel chasse les Juifs de France.
 1310. Mort de Salomon ben Adret.
 1315. Rappel des Juifs en France.
 1320. Croisade des Pastoureaux.
 1321. Peste de Guyenne; massacres de Juifs.
 1322. Seconde expulsion des Juifs de France.
 1342. Institution du « florin d'or » en Allemagne.
 Vers 1344. Législation de Casimir le Grand en Pologne.
 Mort de Lévi ben Gerson.
 1349. Massacres de la Peste Noire.
 1360. Samuel Levi Aboulafia, trésorier de Castille; synagogue de Tolède. Rappel des Juifs en France.
 1388. Les Juifs chassés de Strasbourg.
 1391. Fernand Martinez; massacre des Juifs en Espagne.
 1394. Exil définitif des Juifs de France.
 1410. Le *Or Adonai* de Hasdaï Crescas.
 1412. Vincent Ferrer; baptêmes forcés en Espagne.
 1413. Colloque de Tortose.
 1432. Abraham Benveniste; règlement de Valladolid.
 1444. Mort de Joseph Albo.
 1452. Campagne de Jean de Capistrano.

Ap. J.-C.

1475. Elie del Medigo, professeur à Padoue.
 1480. L'Inquisition en Espagne.
 1487. Campagne de Bernardin de Feltre.
 1492. Exil des Juifs d'Espagne et de Sicile.
 1496. Proscription des Juifs du Portugal.
 1506. Massacre des Marranes à Lisbonne.
 1508. Mort d'Isaac Abravanel.
 1510. Affaire du Talmud en Allemagne. **Martyrs du Brandebourg.**
 1516. Venise institue le ghetto.
 1530. Règlement de Joselmann de Rosheim.
 1532. Supplice de Salomon Malcho.
 1541. Exil des Juifs de Naples.
 1550. Première apparition des Marranes à Bordeaux.
 1553. Le Talmud brûlé à Rome.
 1556. Martyrs d'Ancône.
 1573. Les Juifs chassés du Brandebourg.
 1577. Mort de Joseph Karo, auteur du *Schulchan Arukh*.
 1579. Mort de Joseph Naci, duc de Naxos.
 1590. Mardochée Meisel; synagogue de Prague.
 1593. Premier établissement des Juifs espagnols en Hollande.
 1612. Colonie juive de Hambourg.
 1614. Émeutes à Francfort et à Worms.
 1615. Édit de Louis XIII contre les Juifs.
 1648. Massacre des Juifs en Pologne.
 1656. Spinoza excommunié.
 1657. Manassé ben Israël négocie le retour des Juifs en Angleterre,
 1666. Sabbataï Zevi, faux Messie.
 1670. Exil des Juifs de Vienne. Affaire Raphaël-Lévy de Boulay.
 1683. Les Juifs expulsés des Antilles françaises.
 1700. Les premiers Hassidim.
 1711. Le *Judatsme dévoilé* d'Eisenmenger.

Ap. J.-C.

1742. La Russie interdite aux Juifs.

1745. Proscription des Juifs de Bohême et de Moravie.

1750. Règlement sur les Juifs en Prusse.

1751. Querelle d'Eibeschütz et d'Emden.

1753. Bill d'émancipation de Pelham.

1755. Jacob Frank et les Zoharites.

1764. Dissolution du Synode des quatre pays en Pologne. Les nouveaux Hassidim.

1776. Le Pentateuque allemand de Mendelsohn.

1782. Édit de tolérance de Joseph II.

1784. Abolition du *Leibzoll* en Alsace.

1786. Mort de Mendelsohn. Première organisation du « Territoire juif » en Russie.

1787. Abolition du *Leibzoll* en Prusse.

1791. Émancipation des Juifs de France.

1796. Émancipation des Juifs de Hollande.

1807. Le grand Sanhédrin à Paris.

1808. Décrets restrictifs de la liberté commerciale des Juifs dans les provinces rhénanes.

1812. Les Juifs citoyens en Prusse.

1815. Réaction contre l'émancipation en Allemagne.

1819. Campagne du *Hep! hep!*

1831. Le culte israélite salarié en France.

1832. Les Juifs électeurs en Angleterre.

1835. Lois sur les israélites en Russie.

1840. Affaire de Damas.

1844. Assemblées de rabbins en Allemagne.

1850. Émancipation définitive des Juifs en Prusse.

1858. Entrée des Juifs au Parlement anglais. Affaire Mortara.

1860. L'Alliance israélite. Émancipation des Juifs d'Italie.

1867. Émancipation définitive des Juifs en Autriche-Hongrie.

1870. Les Juifs d'Algérie citoyens français. Ouverture du ghetto à Rome.

Ap. J.-C.

1878. Traité de Berlin. L'antisémitisme en Allemagne.

1881. Massacres en Russie.

1882. Lois de mai en Russie.

1883. Affaire de Tisza Ezlar.

1891. La *Jewish colonization association*. Expulsion en Russie.

1897. Le parti Sioniste.

1898. Désordres de Paris et d'Alger.

1900. Affaire de Polna.

BIBLIOGRAPHIE

Le judaïsme n'a pas eu d'historiens nationaux depuis Josèphe jusqu'à la Renaissance; à plus forte raison n'a-t-il pas trouvé, pendant cette période, d'historiens non israélites. Les matériaux de son histoire au moyen âge sont donc infiniment dispersés. Le judaïsme n'y a guère contribué que par les *Mémoriaux* ou *Memorbücher* de quelques synagogues (Nuremberg, etc.), qui sont surtout des martyrologes, et par quelques chroniques très fragmentaires, notamment sur les massacres des croisades. Les plus importants de ces documents ont été publiés par Neubauer (*Jewish medieval Chronicles*, Oxford, 1887 et 1895) et par Stern et Hoeniger (*Quellen zur Geschichte der Juden in Deutschland*, 1890 et suiv.). L'histoire littéraire est surtout représentée par la précieuse lettre du Gaon Scherira sur la succession des docteurs jusqu'au x^e siècle.

Au xvi^e siècle apparaissent de grandes chroniques juives qui sont des compilations édifiantes, sans critique, pleines de légendes et d'une chronologie souvent fautive; elles sont comme le développement littéraire des martyrologes et quelquefois entrelacées à des histoires générales¹. Les principales ont pour auteurs Ibn Verga (*Schebet Yehuda*, traduit en allemand par Wiener),

1. Consulter sur les chroniqueurs les études de Is. Loeb (*R. E. j.*, XVI et XVII).

Abraham Zacuto (*Yohasin*), Samuel Usque (*Consolacões*, en portugais), Joseph Haccohen d'Avignon, 1498-1575 (*Emek habbakhha*, traduit en allemand par Wiener, en français par Julien Sée sous le titre de *Vallée des pleurs*). Plus sèche encore est la Chronique universelle du rabbin polonais David Gans, 1541-1613 (*Cémah David*).

Les écrivains chrétiens se sont occupés d'abord de l'histoire et de la littérature juives dans une intention polémique; leurs histoires sont des réquisitoires érudits, parfois bien documentés, mais sans critique ni équité. Tels sont, à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e siècle, les recueils de Wagenseil (*Tela ignea Satanae*), d'Eisenmenger (*Das entdeckte Judenthum*) et même la curieuse compilation de Schudt (*Jüdische Merkwürdigkeiten*). La première histoire véritable du judaïsme depuis sa dispersion est due à un ministre protestant français, Jacques Basnage (1653-1723), que la révocation de l'édit de Nantes avait obligé de chercher un refuge en Hollande. Son ouvrage (Rotterdam, 1707, 5 volumes) est incolore, mais diligent, équitable, encore utile à consulter. Au XIX^e siècle il a été remplacé par deux grandes compositions dues à des écrivains israélites allemands : l'une par Jost (Berlin, 1820 et suiv., 13 volumes; bon abrégé en 2 vol., 1832; remaniement en 3 vol., 1857-9), l'autre par Graetz (Leipzig, 1856 et suiv., 11 volumes, dont quelques-uns plusieurs fois réédités; traduction française abrégée, sous la surveillance de l'auteur, par Wogue et Bloch, Paris, 1882 et suiv., 5 vol.). L'ouvrage de Jost, bien informé, clairement divisé, manque malheureusement de charme littéraire et n'est plus au courant de la science; celui de Graetz (auquel la présente *Histoire* doit beaucoup) est une œuvre d'infinitimement d'érudition et de talent, quelquefois déparée par une composition confuse, des rapprochements artificiels et des partis pris passionnés; c'est néanmoins le *standard work* sur la matière et qui ne sera pas remplacé de sitôt.

Parmi les histoires abrégées parues en ce siècle, nous

citerons : en français, celles de Léon Halévy (1828) et de Moïse Schwab (1866, 1895); en anglais, celle de lady Magnus (Philadelphie, 1890); en allemand, celles de Bäck, D. Cassel, Hecht et Kayserling, Brann, Levin, dont la plupart ont eu plusieurs éditions. On peut y rattacher les articles d'Encyclopédies, comme ceux de S. Cassel (Encyclopédie Ersch et Gruber, 1850), Isidore Loeb (Dictionnaire de Géographie, 1884), Th. Reinach (Grande Encyclopédie, 1894), Heman (*Realencyclopädie* de Herzog et Hauck, 1901). Mentionnons aussi à cette place deux brochures d'une grande hauteur de vues : James Dar mesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif* (1881), et Isidore Loeb, *Le juif de l'histoire et le juif de la légende* (1889). Un Dictionnaire historique du judaïsme, *The Jewish Encyclopedia*, par une Société de savants, est en cours de publication à New-York.

Les trois volumes d'Abraham Geiger, publiés sous le titre *Das Judenthum und seine Geschichte* (1865-1871), ne sont pas une histoire suivie, mais un recueil d'excellentes études qui se répartissent sur toute l'étendue de l'histoire juive.

L'histoire générale des Juifs en pays chrétien au moyen âge a été traitée dans trois ouvrages insuffisants : Beugnot, *Les Juifs d'Occident* (1824); Depping, *Les Juifs dans le moyen âge* (1834); Bédarrides, *Les Juifs en France, en Italie et en Espagne* (1867). La civilisation juive en Occident jusqu'au xv^e siècle est magistralement étudiée dans les ouvrages de Gudemann, *Geschichte des Erziehungswesens und der Kultur der abendländischen Juden* (un volume sur l'Espagne, 1873; trois sur la France, l'Italie et l'Allemagne, 1883-1888) et d'une manière plus sommaire, mais intéressante, par I. Abrahams, *Jewish life in the Middle Ages*, 1896. Sont encore d'un intérêt général le livre d'Ulysse Robert, *Les Signes d'infamie au moyen âge* (1889), qui traite particulièrement de la roue des Juifs, et le *Corpus inscriptionum hebraicarum* de Chwolson (Pétersbourg, 1882). L'histoire de l'antisémitisme a été esquissée avec talent par Bernard Lazare (1894).

Les monographies sur l'histoire politique et littéraire des Juifs au moyen âge sont extrêmement nombreuses et nous ne pouvons songer à les énumérer; les curieux consulteront les revues bibliographiques de la *Revue des Études juives* (depuis 1880) et les rapports annuels de Steinschneider et de Kayserling dans les *Historische Jahressberichte*. Nous donnons ici d'abord un choix très restreint d'ouvrages ou d'articles sur l'histoire politique et sociale des Juifs jusqu'à la Révolution française, classés par ordre géographique.

Rapport des Juifs avec le Saint-Siège. — M. Stern, *Urkundliche Beiträge über die Stellung der Päpste zu den Juden*, Kiel, 1893 et suiv. (en cours de publication). — Rodocanachi, *Le Saint-Siège et les Juifs*, 1891.

France. — Pas d'ouvrage d'ensemble. Celui de Henri Gross, *Gallia judaica* (1897), est un dictionnaire géographique de la France médiévale d'après les sources rabbiniques, avec des indications sommaires sur l'histoire et les rabbins de chaque communauté. — Gasnos, *La condition des Juifs dans l'ancien droit français*, 1897 (malveillant). — L. Lazard, *Les revenus tirés des Juifs de France dans le domaine royal, XIII^e siècle*, REJ, xv. — Plusieurs chapitres dans les *Études sur le régime financier de la France*, par Vuittry (1877 suiv.). — Léon Kahn a consacré plusieurs monographies aux Juifs de Paris (1^o depuis le VI^e siècle; 2^o sous Louis XV; 3^o au XVIII^e siècle; 4^o pendant la Révolution, 1899).

Presque toutes les provinces ou communautés importantes ont trouvé des historiens de valeur inégale. Nous nommerons : Orléans, par Cochard (1895, mauvais); Touraine, par Lazard (REJ, xvii); Nantes et Angers, par Brunschvicg (REJ, xiv, xvii, xix, xxix); Bretagne, par le même (ib., xxxiii); Bourgogne, par Gerson (1893); Franche-Comté, par Morey (1883); Nord-Est, par Bégin (Mém. Acad. Metz, 1843); duché de Lorraine et Lyon, par Alf. Lévy (1894 et Univ. israélite, t. xxxix); Dauphiné, par Prudhomme (1883); Savoie, par Gerson et I. Loeb

(REJ, VIII et X); Provence, par Arnaud (1879); Marseille, par J. Weyl (REJ, XVII); Arles, par Hildenfinger (*ib.*, XL); Tarascon, par S. Kahn (*ib.*, XXXIX); Languedoc jusqu'au XIV^e siècle, par Saige (1881, important); Montpellier, par S. Kahn (REJ, XIX, XXII, XXVIII, XXXIII); Nîmes, par Simon (1886); Bordeaux, par Detcheverry, et mieux par Malvezin (1875); Bayonne, par H. Léon (1893). Sur les Juifs des Antilles françaises on lira les articles de Ab. Cahen (REJ, II, IV, V). — Les inscriptions hébraïques de France ont été recueillies par Schwab (*Bull. archéol.*, 1897).

Comtat Venaissin et Avignon. — R. de Maulde, *Les Juifs dans les États français du Saint-Siège au Moyen Age*, 1886, et de nombreux articles de la REJ par Bar dinet (I, VI, VII, cf. *Rev. historique*, 1880); de Maulde (VII-X), Isr. Lévi (XXXII), Roubin (XXXIV-XXXVI). En particulier, sur Carpentras, Loeb, REJ, XII; sur Avignon, S. Kahn, REJ, XXV; Bauer, XXXIV et XXXVIII; sur Bédarides, Bauer, XXIX; Orange, Bauer, XXXII).

Algérie et Tunisie. — Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale*, dans le Recueil de la Soc. archéol. de Constantine, 1867. — Is. Bloch, *Les Israélites d'Oran de 1792 à 1815* (REJ, XIII); *Inscriptions tumulaires des anciens cimetières juifs d'Alger* (1888). — Cazès, *Israélites de Tunisie*, 1887.

Alsace-Lorraine. — Scheid, *Les Juifs d'Alsace* (1887); *Les Juifs de Haguenau* (REJ, II-IV, VI, VIII, X). — Glaser, *Geschichte der Juden in Strassburg*, 1894 (insuffisant); sur le même sujet, I. Loeb dans l'Annuaire de la Société des Études juives, t. II. — Feilchenfeld, *Josel von Rosheim*, 1898. — Ab. Cahen, *Le rabbinate de Metz pendant la période française* (REJ, VII, VIII, XIII, XIII).

Angleterre. — Voir Jacobs et Wolf, *Bibliotheca anglo-judaica*, dans les Publ. of the anglo jewish historical exhibition, 1888, III. — Tovey, *Anglia judaica*, 1788. — Picciotto, *Sketches of anglo jewish history*, 1875. — S. Goldschmidt, *Geschichte der Juden in England bis zu ihrer Verbannung*, 1886 (abrégé). — Davis, *Hebrew deeds of english*

Jews before 1290, 1888. — J. Jacobs, *Jews of angevin England*, 1893. — Kayserling, *Manassé ben Israël* (en all.), 1861. — *Transactions de la Jewish historical Society of England*, 1892 et suiv. — *Catalogue of the anglo-jewish exhibition*, 1888.

Belgique. — Articles de Carmoly (*Revue Orientale*, p. 42 suiv.) et d'Ouverleaux dans la *REJ*, VII-IX.

Hollande. — *Histoire*, par Koenen (en hollandais), Utrecht, 1843. — *Scènes de la vie juive*, par B. Picart (gravures réimprimées en 1884).

Suisse. — Ulrich, *Jüdische Geschichten in der Schweiz*, Bâle, 1768 (insuffisant).

Danemark. — A. D. Cohen, 1837 (en danois).

Italie. — Pas d'ouvrage d'ensemble. Sur les Juifs de Rome, deux bons ouvrages allemands de Berliner (1893) et de Rieger et Vogelstein (1895); cf. Rodocanachi, *Le ghetto à Rome*, *REJ*, XXII. — Mantoue : Carnevali, 1884. — Sicile : Di Giovanni, 1748; Zunz, *Zur Geschichte*, p. 484 suiv.; Lagumina, *Codice diplomatico dei Giudei di Sicilia*, Palerme, 1884 (1^{re} partie); plusieurs monographies de Lonti dans l'*Archivio Storico Siciliano*, ann. VIII et suiv.

Espagne. — Cf. Jacobs, *Sources of the history of the Jews in Spain*, 1894. — Ouvrages d'ensemble (tous les deux insuffisants) par Lindo, 1848 (en anglais) et Amador de los Rios, 1875 (en espagnol); les *Études sur les Juifs d'Espagne* de ce dernier ont été traduits en français par Magnabal. — Histoire abrégée par F. D. Mocatta (en angl.). — Fernandez y Gonzalez, *Instituciones jurídicas del pueblo de Israël in España*, 1881 (1^{re} partie). — Monographies sur les Juifs de Navarre par Kayserling (1861, all.); de Cerdagne et de Roussillon par P. Vidal (*REJ*, XV, XVI). — Nombreux articles de I. Loeb dans la *REJ*, et du P. Fidel Fita dans le *Boletín de la Acad. de Madrid*; plusieurs études de ce dernier sont réunies dans *La España Hebrea* (tome 1^{er}), 1890.

Portugal. — Kayserling, en allemand (1867); Mendes dos Remedios, en portugais (1896).

Allemagne. — Voir un essai de bibliographie dans L. Geiger, *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland*, III, 1887. — Stern et Hoeniger, *Quellen zur Geschichte der Juden in Deutschland*, 1890 et suiv. — Stobbe, *Geschichte der J. in Deutschland* (1866). — Aronius, *Regesten* jusqu'en 1273 (1887 et suiv., excellent); pendant le moyen age, par Wiener. — Berliner, *Aus dem Leben der deutschen Juden im Mittelalter*, 1900. — Sur les provinces et communautés isolées, nombreuses monographies; par exemple, Francfort, par Kriegk (voir aussi Horovitz, *Rabbiner von Frankfurt*); Worms, par Wolf; Berlin, par L. Geiger; Bamberg, par Eckstein; Juifs de Saxe, par Sidor (1840); de Posen, par Perles (1865); de Silésie, par Brann; du Palatinat, par Löwenstein (1895). — Kayserling, *Moses Mendelssohn* (2^e éd., 1888).

Autriche-Hongrie. — Autriche : Wertheimer, 1892; Gerson Wolf, 1883 (résumé); du même, *Gesch. der Juden in Wien*, 1876. — Kaufmann, *Samson Wertheimer*, 1888, et autres monographies énumérées REJ, xli. — Bohême : Grünwald, 1885. — Hongrie : Bergl, 1888.

Pologne et Russie. — Russie : Dubnov dans la trad. russe de l'*Histoire* de Bäck (Odessa, 1897). — Pologne : Sternberg, 1878 (en all.). — Lithuanie : Berchadski, 1883 (en russe). — Riga : Buchholtz, 1899 (en all.).

Grèce. — Juifs de Corfou : REJ, xxiii (Romanos), xxxii-xxxiv (Kaufmann).

Roumanie. — Divers articles dans l'Annuaire de la Société Jales Barasch, en roumain (1887 et suiv.).

Turquie. — Franco, *Essai sur l'histoire des israélites de l'empire ottoman*, 1897.

Arabie. — Hirschfeld, *Juifs de Médine*, REJ, vii et x.

Inde. — G. Oppert dans les *Mélanges Kohut*, 1897.

Chine. — Cordier, *les Juifs en Chine*, 1891.

Amérique. — Kohut, *les Juifs dans les colonies hollandaises*, REJ, xxxi. — Daly, *The settlements of the Jews in North America*, 2^e éd., 1893. — Publications de la *American Jewish historical Society*, 1893 et suiv.

Dix-neuvième siècle. — Sur l'époque contemporaine (depuis la Révolution française), l'émancipation progressive et l'état actuel du judaïsme, il existe également une littérature abondante. On lira avant tout Isidore Loeb, *Réflexions sur les Juifs* (REJ, xxvii et suiv. et à part, écrit en 1884) et Anatole Leroy-Beaulieu, *Israël chez les Nations* (1893). Les écrits déjà anciens de Scheidler, *Judenemancipation* (1850, dans l'Encycl. Ersch et Gruber) et de Roenne et Simon, *Die früheren und gegenwärtigen Verhältnisse der Juden* (1843) sont intéressants. Pour la France, les lois et décrets concernant le culte israélite ont été recueillis par Halphen (1851, continué par Uhry, 1887) et Penel Beaufin (1894). Fauchille a étudié *La Question juive en France sous le 1er empire* (1884). Le livre de Lemann, *L'entrée des Juifs dans la société française*, doit être consulté avec précaution. On doit à Léon Kahn de consciencieuses monographies sur les divers services de la communauté de Paris. L'histoire des juifs en France au xix^e siècle, à supposer qu'on puisse l'écrire, attend son historien; nous ne nommons pas les pamphlétaires. Il en est de même de celle des juifs d'Algérie. (Consulter Frégier, *Les juifs algériens*, 1865; Forest, *La naturalisation des juifs algériens*, 1897.) — Pour l'Allemagne : L. Auerbach, *Das Judenthum in Preussen* (1890) et la publication du Comité contre l'antisémitisme, *Die Juden in Deutschland* (1895); Bergmann, *Entwicklung der jüd. Bevölkerung in Posen* (1883). — Pour l'Angleterre, Russell et Lewes, *The Jew in London*, 1900. — Pour la Russie, les ouvrages du prince Demidoff (1884), de Jean de Bloch et de Leo Errera (1893), le recueil de textes législatifs de Gradovski (1891, 1^{er} vol.). Elk, *Die jüdischen Kolonien in Russland*, Francfort, 1886. — Pour la péninsule des Balkans, Isidore Loeb, *Situation des Israélites en Turquie, en Serbie et en Roumanie*, 1877. — Juifs d'Asie : Eben Saphir (voyage de Jacob Saphir, 1860-1874, en hébreu). — Juifs d'Afrique : Flad, sur les juifs d'Abyssinie (1869, all.); Loeb, sur les Daggatoun du Sahara (1880). — Amérique : S. Wolf, *The*

american jew, Philadelphie, 1895; Zangwill, *Children of the ghetto*, 1892.

Parmi les biographies contemporaines on peut citer, comme intéressant l'histoire du judaïsme en général, celles d'Albert Cohn par I. Loeb (1878), de sir Moses Montefiore par Wolf (1884), des Rothschild par Reeves (1887); de Philippson par Kayserling.

Anthropologie et démographie. — Legoyt, *Immunités biostatiques des juifs*, 1868. — R. Andree, *Zur Volkskunde der Juden*, 1881. — V. Jacques, *Types juifs*. (Actes de la Soc. Et. juives, 1893.). — Jacobs et Spielmann, dans le *Journal of the anthropological institute*.

Histoire et doctrines religieuses. — Léon de Modène, *Cérémonies des juifs*, trad. française par Rich. Simon, 1674. — P. Beer, *Geschichte aller religiöser Sekten der Juden*, 1823. — Fürst, *Geschichte des Karäerthums*, 1862-9. — H. Strack, *Der Blutaberglauben bei Christen und Juden* (1891 et suiv.; trad. française, 1900). — Michel Weill, *Le Judaïsme*, 1869. — Wogue, *Esquisse d'une théologie juive*. — Friedlaender, *The jewish religion*, 1891. — Berl, *le Sionisme*, dans la *Grande Revue*, 1900.

Histoire littéraire. — **RÉPERTOIRES BIBLIOGRAPHIQUES.** — Wolf, *Bibliotheca hebraea*, 1715-33. — Fürst, *Bibliotheca judaica*, Leipzig, 1803. — Rossi, *Bibliotheca judaica anti-christiana*, Parme, 1800. — Zeitlin, *Bibliotheca hebraica postmendelsohniana*, Leipzig, 1895. — Kayserling, *Biblioteca española portugueza judaica*, Strasbourg, 1890.

DICTIONNAIRES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE, etc. — Rossi, *Dictionnaire historique*, etc., 1802. — Mortara, *Rabbins italiens*, Padoue, 1886.

CATALOGUES DE BIBLIOTHÈQUES. — Oxford : manuscrits par Neubauer (1886), imprimés par Steinschneider (1857), capital, véritable histoire littéraire; Cambridge, par Schiller Szinessy. — Musée britannique, par Margaliouth, 1899. — Munich, Leipzig, Leyde, Berlin, par Steinschneider. — Parme, par Rossi (1803). — Paris, 1866 (manuscrits).

Le véritable fondateur de l'histoire littéraire des juifs au moyen âge est Léopold Zunz. C'est dans ses trois grands ouvrages (*Gottesdienstliche Vorträge*, réimprimé en 1892; *Die Synagogale Poesie des Mittelalters*, 1855; *Zur Geschichte und Literatur*, 1865) que les matériaux en ont été pour la première fois classés et analysés avec un esprit vraiment scientifique. Voir aussi ses *Gesammelte Schriften* et la *Jubelschrift* qui lui fut offerte en 1884 à l'occasion de son 90^e anniversaire. A côté de lui il faut citer dans la première moitié du xix^e siècle les travaux remarquables, mais malheureusement écrits en hébreu, de Rapoport, S.-D. Luzzatto, Krochmal et Zach. Frankel: dans la deuxième moitié du siècle, les belles études de A. Geiger (*Beiträge*, 1847; *Nachgelassene Schriften*, 1875-78), S. Munk, J. Derenbourg, Neubauer, Steinschneider, D. Kaufmann. Ce sont, pour la plupart, des éditions critiques ou des monographies dont la nomenclature sortirait du cadre de ce résumé.

La littérature juive médiévale, dans son ensemble, n'a pas encore trouvé d'historien; la *Geschichte* de Karpeles (1886) n'est qu'un bref aperçu. Comme introduction à cette étude on lira le sec mais substantiel tableau de Steinschneider, *Jüdische Literatur* (Encycl. Ersch et Gruber, 1850; index à part, 1893) et les extraits bien choisis et groupés de Winter et Wünsche, *Die Jüdische Literatur seit dem Abschluss des Kanons*, 1894-96, 3 vol.

TALMUD ET CODES TALMUDIQUES. — Articles d'ensemble par Arsène Darmesteter (Actes de la Soc. des Et. juives, I) et J. Derenbourg (Encyclop. des sciences religieuses). Strack, *Einleitung in den Talmud*, 1887 et suiv. La Mischna a été traduite en allemand par Jost, le Talmud de Jérusalem en français par Schwab (11 volumes), la partie haggadique du Talmud de Babylone en allemand par Wünsche (1886 et suiv.); une traduction complète en allemand a été commencée par Laz. Goldschmidt, une autre en anglais par Rodkinson (New York), mais on consultera avec plus de profit les excellents ouvrages de Bacher (en

all.) sur l'Haggada des Tannaïm et des Amoraïm (7 vol. 1884 et suiv.), ainsi que les études méthodiques sur la géographie du Talmud par Neubauer (en fr.); sur la zoologie, par Levisohn (all.); sur la médecine et la législation, par Rabbinowicz (fr.); enfin Hamburger, *Realencyclopädie sur Bibel und Talmud*, 1886. Le *Mischné Tora de Maimonide* a été traduit en allemand par A. Wolff (1890 et suiv.), la partie juridique du *Schulhan Arukh* de Karo en français par Sautayra et Charleville (Alger, 1869); I. de Pavly a commencé une traduction française complète de ce dernier ouvrage, qui ne méritait guère cet honneur. Enfin on recommande aux hébreuisans Weiss, *Dor dor ve dor schav* (Histoire de la tradition), 5 vol. en hébreu, qui font autorité.

LITTÉRATURE RABBINIQUE. — Renan et Neubauer, *Les rabbins français au XIV^e siècle* (Hist. litt. de la France, tomes XXVII et XXXI). — Carmoly, *La France israélite* (1858).

EXÉGÈSE BIBLIQUE. — Bacher, *Die Bibellexegese der jüdischen Religionsphilosophen*, etc., dans le recueil cité plus haut, de Winter et Wünsche.

PHILOSOPHIE. — Munk, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, 1859; trad. française du *Guide des égarés*, 1856 et suiv. — A. Geiger, *Gabirol* (1867); *Leon Modena* (1856). — Joël, *Levi ben Gerson*. — Monographies diverses par Kaufmann.

CABBALE. — L. Goldschmidt, trad. allemande du *Sefer Yecira*, 1894. — Franck, *La Kabbale*, 1842 (2^e éd., 1889). — Jellinek, *Beiträge zur Geschichte der Kabbala*.

POÉSIE RELIGIEUSE. — Michel Sachs, *Religiöse Dichtkunst der Juden in Spanien*, 1845; Dukes, *Anthologie* (poésie judéo-espagnole), 1842; Kayserling, *Sefardim*, 1859; Geiger, *Jüdische Dichtungen der spanischen und italienischen Schule*, 1856.

POLÉMIQUE RELIGIEUSE. — I. Loeb, *Polémistes chrétiens et juifs en France et en Espagne* (Revue de l'hist. des religions, 1888; cf. REJ., XVIII).

GRAMMAIRE. — Bacher, *Die Massora et Die hebräische Sprachwissenschaft* dans le recueil de Winter et Wünsche.

SCIENCES EXACTES, VOYAGEURS. — Steinschneider, *Die Mathematik bei den Juden* (Engeström, Bibl. mathém., 3^e fasc.). — Carmoly, *Histoire des médecins israélites*, 1844. — Baratier, traduction française du Voyage de Benjamin de Tudèle (1734).

TRADUCTEURS. — Steinschneider, *Die hebräischen Uebersetzungen des Mittelalters*, 1893 (capital).

PÉRIODIQUES. — Un très grand nombre de travaux utiles ont paru dans des recueils périodiques où il faut encore les chercher. Parmi les anciens recueils, aujourd'hui disparus, spécialement affectés à la science juive, nommons le *Meassef*, *Bikkuré Haitim*, le *Kerem Chemed* en hébreu; la *Revue orientale* de Carmoly, la *Wissenschaftliche Zeitschrift für jüdische Theologie* de A. Geiger, le *Magazin* de Berliner et Hoffmann, le *Letterbode* de Roest, le *Jahrbuch für die Geschichte der Juden* (1866 et suiv.). — Actuellement la production scientifique occidentale se concentre à peu près dans trois revues : la *Monatsschrift* de Breslau (depuis 1852); la *Revue des Études juives* (depuis 1880); la *Jewish Quarterly Review* (depuis 1888). — Parmi les journaux d'information courante nous citerons les *Archives israélites* (depuis 1840), l'*Univers isruélite* (1844), l'*Allgemeine Zeitung des Judenthums* (1837), le *Jewish Chronicle*, l'*American Hebrew*.

Les bulletins annuels de l'Alliance israélite renferment d'excellents aperçus historiques et statistiques pour tous les pays auxquels s'étend l'action de cette société; l'Anglo-Jewish Association publie également des bulletins instructifs.

On doit à Moïse Schwab un précieux *Répertoire* (auto-graphié) des articles relatifs à l'histoire et à la littérature juives parus dans les périodiques de 1783 à 1898 (Paris, Durlacher, 1899-1900). Le premier volume est classé par ordre alphabétique des noms d'auteurs, le second par ordre alphabétique des matières.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Aaron de Lincoln, 142.	Akha (rabbi), 60.
Aaron de Nicomédie, 56.	Akiba, 21, 22, 23.
<i>Ab-beth-din</i> , 10.	Akylas, 17.
Abaï, 27.	Albigeois, 147.
Abba Arekha, 26.	Alemanno (Iohanan), 197.
Abba Mari de Lunel, 113, 121.	Alep, 358.
Abbassides, 51.	Alexandre II, pape, 125.
Abd-er-Rahman III, 67 suiv.	Alexandre III, pape, 124.
Abner de Burgos, 170.	Alexandre IV, pape, 138.
Aboab, 183.	Alexandre VI, pape, 206.
<i>Abôth</i> (traité), 34.	Alexandre I ^{er} , de Russie, 345.
Aboul Walid, 74.	Alexandre II, 345.
Aboulaïda de Tolède, 111.	Alexandre III, 345.
Aboulaïda (Abraham), 240.	Alexandrie, 14, 15, 43, 358.
Abraham de Balmes, 194.	Alfassi, 75, 118.
Abraham Benveniste, 172.	Alger, 319.
Abraham ibn Daoud, 76.	Algérie, 317 suiv.
Abraham ibn Ezra, 76.	Al-Harizi, 76.
Abraham Farissol, 197.	Allemagne, 94, 100, 158 suiv., 225 suiv., 328 suiv.
Abraham de Lublin, 229.	Alliance israélite, 320, 360 suiv.
Abraham Maïmonide, 112.	Almansour, 51.
Abraham de Porteletone, 197.	Almohades, 79.
Abraham de Posquières, 111.	Almoravides, 71.
Abraham Zacuto, 184.	Almoxarif, 169.
Abravanel (David), 198.	Alphonse VI, de Castille, 71.
Abravanel (Isaac), 122, 170 suiv., 197.	Alphonse IX, de Castille, 55.
Abravanel (Juda Léon), 198.	Alphonse X le Sage, de Castille, 169.
Abravanel (Samuel), 197.	Alphonse V, de Portugal, 179, 184.
Abyssinie, 49, 364.	Alphonse, comte de Toulouse, 148.
<i>Adat Yeshouroun</i> , 324.	Alphonse de Spina, 121.
Adoniram, 63.	Alphonse de Valladolid, 170.
Ælia Capitolina, 9.	Alsace, 161, 227, 264 suiv., 277, 280 suiv., 285, 288, 291 suiv., 312.
Agen, 155.	Altaras, 353.
Agobard, 91 suiv.	Ambroise (saint), 43.
Ahlwardt, 334.	Amolon, 92, 93.
	Amérique, 366 suiv.
	<i>Amoraim</i> , 25.

Amsterdam, 215 suiv., 246, 323 suiv.
 Anan ben David, 55.
 Anbar, 53.
 Ancône, 204, 208.
 Andalousie, 179.
 Andrinople, 211, 244, 358.
 Angleterre, 102 suiv., 141 suiv., 222 suiv., 320 suiv.
Anglo-jewish Association, 362.
 Anjou, 148, 153.
 Anna de York, 103.
 Anségrise, 93.
 Antilles, 274, 275, 367.
 Antioche, 14, 39.
 Antisémitisme, 310, 334.
 Antoine (Nicolas), 192.
 Antonin le Pieux, 9, 11, 17.
Apostoli, 14.
 Arabie, 47 suiv., 358.
 Aragon, 79, 133, 171.
 Arbues (Pierre), 178.
 Archisynagogue, 15.
 Archontes, 15.
 Argentine (république), 369.
 Argoun, 160.
 Argovie, 327.
 Armleder, 161.
 Arnaud Amalric, 148.
 Arnaud de Tongres, 188.
Arvukh, 85.
Arrabi moor, 183.
 Arsacides, 44.
 Ascher ben Ychiel, 113, 119.
 Aschi, 27.
 Asie Mineure, 210.
Askenazim, 202 suiv.
 As-Samuel, 48.
 Astruc de Lunel, 113.
 Augsbourg, 163, 164.
 Auguste III, de Pologne, 249.
 Australie, 323.
Auto-da-fé, 176.
 Autriche, 100, 165, 227, 337 suiv.
 Avicebron, 74.
 Avignon, 183, 277 suiv., 290.
 Avignon (concile d'), 148.
 Avitus, évêque de Clermont, 86.
 Azaria de Rossi, 198.
Azharot, 26.

B

Baal Schem (Israël), 251 suiv.
Babli, 28.
 Babylonie, 26, 44 suiv.
 Bado, 338, 330.
 Bagdad, 358, 363.
 Bahya ben Joseph, 74.
 Bajazet II, 182, 200.
 Bâle, 162, 327.

Bar, 238.
Baraitot, 24.
 Barcelone, 79, 172.
 Barcelone (colloque de), 119, 126.
 Barcelone (synode de), 113.
 Basnage, 196.
 Bavière, 165, 227, 328.
 Bayonne, 273 suiv., 290.
 Beaucaire, 107.
 Beaumetz, 289.
 Bekhat, 74.
 Belgique, 324.
 Belgrade, 231.
 Béliaire, 84.
 Boni Israël, 365.
 Benito Garcia, 179.
 Benjamin de Tibériade, 46.
 Benjamin de Tudèle, 78, 107.
 Benoît XIII, pape, 173.
 Bordinchev, 350.
 Berek, 347.
 Berlin, 260 suiv., 270, 335.
 Berlin (traité de), 354, 355.
 Bernard (saint), 102.
 Bernardin de Feltre, 204.
 Berr Isaac Berr, 286, 293, 298.
 Berr (Michel), 298.
 Bertolio (abbé), 290.
 Bescht, 251.
 Beschn, 296.
 Béziers, 93, 106, 147.
 Béziers (concile de), 148.
 Biarritz, 274.
 Billettes (miracle de la rue des), 130.
 Bismarck, 333.
 Blanche de Castille, 148.
 Blois, 106.
 Bodon, 92.
 Boerne, 332.
 Bohême, 94, 165, 227, 231, 233, 336 suiv.
 Boleslav, 233.
 Bologne, 204, 325.
 Bombay, 365.
 Bomberg (Daniel), 195.
 Ronald, 206.
 Bonaparte (Jérôme), 328.
 Bonaparte (Louis), 324.
 Bonet (Honoré), 126, 140.
 Bordeaux, 273 suiv., 279, 289, 293, 294, 298, 304.
 Bostanai, 54.
 Boulan, 52.
 Boulogne, 132.
 Bourg Saint-Gilles, 107.
 Bourges (concile de), 134.
 Bourgogne, 104.
 Brabant, 163.
 Brancas, 276.
 Brandebourg, 226 suiv.
 Bratiano (Jean), 355.

Bray sur Seine, 106.
Brême, 330.
Brésil, 221, 366.
Breslau, 163, 185, 336.
Bresselau, 269.
Bretagne, 148, 153.
Bristol, 143.
Brody, 340.
Broglie (prince de), 200.
Brünn, 165.
Bruxelles, 163.
Bucharest, 356.
Buda-Pesth, 338, 340.
Bûde, 231.
Bulgarie, 354.
Buxtorf, 195.

C

Cabbale, 115 suiv., 201, 241 suiv.
Caire (le), 52, 68, 80, 242, 358.
Calendrier, 10, 12.
Calixte II, pape, 125.
Calonymos de Lucques, 94.
Calonymos de Narbonne, 107.
Calonymos, traducteur, 108.
Canada, 323, 368.
Candie, 206.
Capistrano (Jean de), 165, 234.
Caracalla, 17.
Carpentras, 277 suiv.
Carrière, 206, 278.
Casimir le Grand, roi de Pologne, 232 suiv.
Cassiodore, 84.
Castellane (comte de), 285.
Castille, 109.
Catalogne, 171.
Catherine II, 343.
Caucase, 342.
Cavaillon, 277.
Cayenne, 367.
Cerf Berr, 281.
Césarée de Cappadoce, 14.
Ceylan, 366.
Champagne, 97, 104, 147.
Charlemagne, 90.
Charles IV, empereur, 160, 162.
Charles Quint, 207, 227.
Charles le Chauve, 93.
Charles le Simple, 93.
Charles V, roi de France, 156 suiv.
Charles VI, 157 suiv.
Charles VIII, 183.
Charles d'Anjou, 108.
Charles de Valois, 147.
Charles-Albert, roi de Sardaigne, 325.
Chilpéric, 87.
Chine, 366.

Chinon, 155.
Chmielnicki, 238.
Chosroës le Grand, 46.
Christianisme, 36 suiv.
Chuintila, 65.
Chypre, 14, 359.
Clément VI, pape, 114, 162.
Clément VII, pape, 194, 206 suiv., 213.
Clément VIII, pape, 208.
Clément XIV, pape, 151.
Clermont, 86.
Clermont-Tonnerre (comte de), 286.
Cochin, 365.
Code Noir, 275.
Code Théodosien, 40.
Colbert, 275.
Colmar, 227, 276.
Cologna (Abraham de), 298.
Cologne, 14, 100, 101, 163.
Colomb (Christophe), 366.
Commendoni, 234.
Comtat Venaissin, 277 suiv., 280.
Constance, empereur, 42.
Constantin, empereur, 41, 42.
Constantinople, 43, 211, 338.
Cordoue, 67 suiv., 171, 174.
Corfou, 200, 326.
Cosques, 238 suiv.
Courlande, 351.
Cocari, 76.
Cracovie, 228.
Crémieux (Adolphe), 319, 318, 360.
Crescas (Hasdai), 121.
Crescas de Caylor, 151.
Crescas Davin, 158.
Crimée, 342.
Croisades, 99 suiv.
Cromwell, 223 suiv.
Crypto-sabbatiques, 246.
Cundongde, 189.
Curaçao, 367.
Cyrille, 43.

D

Dacosta (Benjamin), 275.
Da Costa (Uriel), 217 suiv.
Daggatoun, 364.
Dagobert, 87.
Damas, 210, 358.
Damas (affaire de), 350 suiv.
Daniel Bomberg, 195.
Dardanelles, 243.
Dauphiné, 156, 158.
David Alroi, 61.
David Rababia, 365.
David Ruben, 207.
Dembowski (Nicolas), 249.
Denis Machault, 157.

Denis Quinon, 157.
 Dessau, 261.
Deunmēh, 246.
 Dhou Novas, 49.
Disrädi (Benjamin), 323.
 Dob Beer, 252.
 Dohm, 266 suiv.
Dounasch ibn Labrat, 73.
 Dreux, 77.
 Duchsring, 334.
 Dulcigno, 245.
 Duport, 291.

E

Eben Ezer, 200.
 Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, 143.
 Edouard III, 144.
 Egica, 66.
 Egypte, 14, 210, 358.
Eibeschütz (Jonathan), 231, 247.
Ein Sof, 116.
 Eisenmenger, 259.
 Ekaterinoslav, 345.
 Eldad le Danite, 78.
 Eléazar Kalir, 57.
 Eléonore d'Angleterre, 143.
 Elia Mizrahi, 210.
 Elie del Medigo, 197.
 Elie Wilna, 252.
 Elvire (concile d'), 39, 64.
 Enden (Jacob), 247.
 Emicho, 100.
 Emmanuel, roi de Portugal, 184 suiv., 212.
 Emmanuel Romi, 196.
Emound ve dedit, 59.
 Enchel, 269.
 Endingen, 161.
Enschheim (Moïse), 284.
Ensisheim, 160.
 Erfurt, 163.
 Erwig, 65.
 Espagne, 14, 63 suiv., 167 suiv., 327.
 Esterka, 233.
 Esther Kicra, 210.
Etampes (comte d'), 156.
 Etats-Unis, 367 suiv.
 Ethnopsie, 49.
 Ethnologue, 15.
Eudes de Châteauroux, 149.
Eugène II, pape, 101.
 Eva Frank, 251.
 Everard, 223.
 Evrard, 91.
Exilarque, 44, 54.

F

Falachas, 364.
 Faradj, 108.
Farissol (Abraham), 197.
 Fatimites, 52.
 Ferdinand I^{er}, empereur, 221.
 Ferdinand II, 230.
 Ferdinand III, 230.
 Ferdinand le Catholique, 175.
 Ferdinand I^{er}, de Naples, 183.
 Ferrare, 204, 208.
Fettmilch (Vincent), 229.
 Foz, 52, 183.
 Fironz, 45.
Fisc judaïque, 15.
Flandres, 273.
Foulques de Neuilly, 106.
 France, 95 suiv., 133 suiv., 144 suiv., 272 suiv., 311 suiv.
Francfort sur le Main, 163, 165, 189, 228, 229, 328, 330, 331, 333, 335.
Francfort (parlement de), 332.
Francfort sur l'Oder, 260.
Franche-Comté, 156, 273.
Francolie, 161.
 Frank (Jacob Leibowitz), 247 suiv.
 Frankel (Z.), 336.
 Frédéric II, empereur, 108.
 Frédéric III, empereur, 161.
 Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche, 160, 232.
 Frédéric I^{er}, roi de Prusse, 260.
 Frédéric le Grand, 260, 262.
 Frédéric-Guillaume, grand électeur, 260.
Frédéric-Guillaume IV, 332.
 Fribourg, 163.
Friedlaender (David), 269, 335.
Furtado (Abraham), 298.
 Fürth, 164.

G

Galatz, 355.
 Galicie, 340 suiv.
 Galilée, 8, 10, 21, 42.
 Gamaliel II, patriarche, 11, 22.
 Gamaliel VI, patriarche, 12.
 Gans, 332.
 Gans (David), 237.
Gaons, 53, 107.
 Gaule, 14.
 Gautier Cornut, 149.
 Geiger (Abraham), 336.
 Gélae, pape, 124.
Gematria, 116.

Gênes, 183, 204 suiv., 209, 325.
 Geoffroy de Paris, 151.
 Gerson (Gerschom), 96.
 Gersonide, 114.
 Ghetto, 205.
 Girona, 79.
 Giustiniani (Augustin), 104.
 Godard, 290.
 Gradis, 274.
 Grant (Robert), 321.
 Grèce, 83, 263.
 Grégoire le Grand, pape, 90, 124.
 Grégoire VII, 71.
 Grégoire IX, 127, 149, 151.
 Grégoire de Tours, 87.
 Grégoire (l'abbé), 283 suiv., 285.
 Grenade 70.
 Grenade, (édit de), 180.
 Grodno, 345.
 Guemara, 25.
 Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas, 324.
 Guillaume d'Auvergne, 149.
 Guillaume de Norwich, 142.
 Gumperts (Elie), 260.
 Guyenne, 144, 155.

H

Hadrien, empereur, 9.
 Hagyada, 30, 43.
 Hal-Gaon, 60.
 Hakham, 10.
 Halakha, 21, 29.
 Halakhot, 75.
 Halakhot quedolot, 60.
 Halakhot ketorot, 60.
 Halévy (Elie), 296.
 Haloukha, 362.
 Hamadan, 364.
 Hambourg, 221, 247, 330, 333, 335.
 Hamon, 209.
 Hanoukka, 45, 55.
 Hanovre, 163, 332.
 Hardenberg, 330.
 Harizi (Juda), 76.
 Haroun al Rachid, 90.
 Hasdai Crescas, 121.
 Hasdai ibn Schaprout, 53, 67 suiv.
 Hassidim, 246.
 Hassidim (nouveaux), 251.
 Hayyim Vital le Calabrais, 201.
 Hayyoudj, 73.
 Heder, 351, 356.
 Heidelberg, 331.
 Heilperin (Yehiel), 239.
 Heine (Henri), 332.
 Héliot de Vesoul, 139.
 Hell, 265.
 Henri IV, empereur, 101.
 Henri II, roi de France, 273.

Henri III, roi d'Angleterre, 143.
 Henri de Transtamare, 170.
 Henri IV, de Castille, 174.
 Henri de Cologne, 149.
 Herp: hep / 331.
 Héraclius, 46, 87.
 Herder, 196.
 Heren, 11, 179, 219, 362.
 Herrera (Alonso de), 241.
 Herz (Henriette), 270, 282.
 Herz (Marcus), 269.
 Hesse, 330, 332, 335.
 Hillel le Grand, 21.
 Hillel II, patriarche, 12.
 Himyarites, 49.
 Hincmar, 93.
 Hirsch (J. R.), 336.
 Hirsch (Maurice de), 340, 368.
 Hochstraten, 188.
 Hofjuden, 230.
 Holdheim, 335.
 Holland, 215 suiv., 323 suiv.
 Homberg (Hersz), 269.
 Hongrie, 163, 165, 231, 233, 338 suiv.
 Horwitz (Isaïe), 241.
 Horwitz ou Hurwitz (Salkind), 283, 290.
 Höschen mischpat, 200.

I

Labné, 9.
 Iamnia, 9.
 Iaroslav, 236.
 Ibn Daoud (Abraham), 76.
 Ibn Djannah, 74.
 Ibn Ezra (Abraham), 76, 85, 98.
 Ibn Ezra (Moïse), 75.
 Ibn Gabiro (Salomon), 74.
 Ibn Nagrela, 70.
 Ibn Roumehis, 68 suiv.
 Ibn Tibbon, 108, 114.
 Ibn Yahia, 184.
 Iehouda, amora, 27.
 Ierouschalmi, 26.
 Ignatiev, 346.
 Ikkarim, 121.
 Imroukéïs, 48.
 Indoustan, 365.
 Innocent III, pape, 129, 145, 147, 194.
 Innocent IV, pape, 149, 151.
 Johanan ben Zaccâï, 9, 22.
 Johanan, amora, 25.
 Isosé (rabi), 23.
 Irak, 53 suiv.
 Isaac, interprète, 90.
 Isaac (l'aveugle) ben Abraham, de Posquières, 115.
 Isaac Abravanel, 122.
 Isaac Alfassi, 75.

Isaac Châtelain, 152.
 Isaac Cohen, 152.
 Isaac de Dampierre, 98.
 Isaac Israëli, 52.
 Isaac Louria, 201.
 Isaac ben Méir, 98.
 Isaac ibn Sid, 169.
 Isaac Trocki, 237.
 Isabelle la Catholique, 175.
 Isidor (Lazare), 312.
 Isidore, évêque de Séville, 65.
 Ismaël (rabbï), 115.
 Israëli (Isaac), 52.
 Isserlès (Moïse), 200, 237.
 Italie, 14, 83 suiv., 196 suiv., 204 suiv., 325 suiv.

J

Jacob Anatoli, 108.
 Jacob Berab, 200.
 Jacob ben Juda, 151.
 Jacob de Londres, 143.
 Jacob Polak, 237.
 Jacob Tam, 98, 106.
 Jacob Tirado, 215.
 Jacobson, 335.
 Jacques 1^{er}, roi d'Aragon, 119, 168.
 Jagellons, 234.
 Jaffa, 363.
 Jamaïque, 323, 367.
 Jean sans Terre, 143.
 Jean II, roi de Portugal, 180, 184.
 Jean III, roi de Portugal, 212 suiv.
 Jean Chrysostome (saint), 39.
 Jérôme (saint), 38.
 Jérôme de Santa Fé, 173.
 Jérusalem, 9, 46, 51, 119, 211, 228, 263, 358, 362.
 Jesus, 37.
 Jewish colonization association, 368.
 Joachim 1^{er}, margrave de Brandebourg, 227.
 José de Viseu, 184.
 Joselmann de Rosheim, 227.
 Joseph II, empereur, 269, 307.
 Joseph Albo, 121, 173.
 Joseph Caro, 200.
 Joseph Caspi de l'Argentièvre, 114.
 Joseph Hacohen, 197.
 Joseph Kara, 105.
 Joseph, roi des Khazares, 53.
 Joseph Naci (Juan Miques), 209.
 Joseph ibn Nagrela, 70.
 Joseph le Zélateur, 105.
 Jossé de York, 103.
 Josué de Lorca, 121, 173.
 Juda le saint, patriarche, 11, 23.
 Juda Cohen de Tolède, 108.
 Juda al-Harizi, 76.

Juda Halévi, 75.
 Juda ben Nathan, 98.
 Judenbreter, 161.
 Judengasse, 206, 228, 330.
 Judenschlager, 161.
 Judeo-chrétiens, 37.
 Jules II, pape, 206.
 Julien, empereur, 15, 42.
 Julien, archevêque de Tolède, 63.
 Justinien, empereur, 43.

K

Kadjis, 365.
 Kahul, 348.
 Kahya, 210.
 Kahn (rabbï), 31.
 Kai-foung, 366.
 Kairouan, 32, 60, 68.
 Kalir, 57.
 Kalisz, 233.
 Kalla, 27.
 Kant, 263, 269.
 Karaïtes, 55 suiv., 239, 342.
 Kasher (impôt sur la viande), 348.
 Khaïbar, 50.
 Khazares, 52 suiv., 76, 232, 342.
 Kherson, 344, 345.
 Kiov, 346.
 Kimhi, 108, 195.
 Kiouprili, 244.
 Klopstock, 269.
 Kobad, 45.
 Kocziusko, 347.
 Kourdistan, 364.

L

Ladislas, 165.
 La Fare, évêque, 288.
 Laffitte, 311.
 Lagrange, 265.
 Landshut, 164.
 La Rochelle, 274.
 Lassalle, 333.
 Latier (marquis de), 311.
 Latran (9^e concile du), 125.
 Latran (10^e concile du), 129, 131.
 Lavater, 263.
 Lazarus ben David, 269.
 Leibzoll, 159, 260, 280, 328, 337.
 Leipzig, 335.
 Lemberg (colloque de), 250.
 Léon X, pape, 191, 206.
 Léon l'Hébreu, 198.
 Léon l'Isaurien, 53.
 Léon Modena, 199, 241.
 Léon le Philosophe, empereur, 43.

Léopold 1^e, empereur, 230.
 Lessing, 261 suiv.
 Lévi (Hirtzel), 276.
 Lévi (Raphaël), 276.
 Lévi ben Gerson, de Bagnols, 114.
 Lévi de Villefranche, 113.
 Levita (Elie), 195, 197.
 Liebmann, 260.
 Ligne (prince de), 282.
 Lilienthal, 351.
 Limbourg, 163.
 Lincoln, 102.
 Lipman, avocat, 324.
 Lipman Heller, 230.
 Lisbonne, 185, 212, 328.
 Liste sur Sorgues, 277.
 Lithuanie, 252, 342.
 Livonie, 351.
 Livourne, 204, 304, 325.
 Loans, 190.
 Lodz, 347.
 Lombardie, 326.
 Lombards, 84.
 Londres, 102, 224.
 Lopez (Aaron), 367.
 Lorraine, 277, 288.
 Lotharingie, 96.
 Louis le Débonnaire, 91.
 Louis II, carolingien, 81.
 Louis VII, roi de France, 105.
 Louis VIII, 146, 147 suiv.
 Louis IX (saint Louis), 127, 148 suiv.
 Louis X le Hutin, 154.
 Louis XIII, 273.
 Louis XIV, 265.
 Louis XV, 274.
 Louis XVI, 206, 281.
 Louis, roi de Hongrie, 163.
 Louis-Philippe, 327.
 Lourin (Salomon), 237.
 Lublin, 236.
 Lucena, 75, 79.
 Lubeck, 330.
 Lucques, 94.
 Luncr, 107.
 Luther, 192, 193.
 Luzzato (Moïse Hayem), 199.
 Lynn, 102.
 Lyon, 91 suiv., 158.

■

Macaulay, 322.
 Madrid (conférence de), 361.
 Magdebourg, 94.
 Mages, 45.
 Mahomet, 49 suiv.
 Mahomet II, 209.
 Mahomet IV 244.

Mahouza, 27.
 Maimon (Salomon), 271.
 Maimonide, 80 suiv.
 Maine, 153.
 Majorque, 168, 171, 172.
 Makhlir, 107.
 Malesherbes, 281.
 Manassé ben Israël, 190, 219, 222 suiv., 263.
 Manin, 325.
 Mannheimer, 338.
 Mantoue, 198, 204.
 Mardochée Abi-Serour, 364.
 Marie-Thérèse, 231.
 Maroc, 79, 364.
 Marranes, 174 suiv., 205 suiv., 208, 212, 273 suiv., 327 suiv.
 Marseille, 86, 88, 107, 158, 280.
 Martin V, pape, 125.
 Martinez (Fernand), 271.
 Martinique (la), 275.
 Marx (Karl), 333.
 Maryland, 367.
 Massékhé, 23.
 Massora, 57.
 Mathias, 229.
 Mattatia Provenc, 157.
 Maury (abbé), 287.
 Maximilien, empereur, 189, 227.
 Mayonce, 94, 96, 100, 163, 164, 165.
 Meaux (concile de), 93.
 Measim, 269.
 Meassef (le), 268.
 Mecklembourg, 330, 333.
 Médine, 48.
 Mehemet Ali, 360.
 Meir, 22, 23.
 Mérir de Rothenbourg, 160.
 Mérir ben Samuel, 97.
 Meisel (Mardochée), 227 suiv.
 Mekhilta, 25.
 Menahem Recanato, 196.
 Menahem ibn Sarouk, 73.
 Mendelssohn (Moïse), 261 suiv., 282.
 Mendesia Gracia, 209.
 Menessier de Vesoul, 157.
 Mérilhou, 311.
 Merkaba, 115.
 Mersebourg, 94.
 Meschullam ben Jacob, 108.
 Mésopotamie, 44.
 Metatron, 115.
 Metilta, 27.
 Metternich, 330, 338.
 Metz, 232, 247, 276, 283, 286, 291.
 Middelbourg, 215, 224.
 Midraschin, 31.
 Milan, 209, 325.
 Milkhamot Adonat, 114.
 Mirim, 38, 170.

Minorque, 43.
 Mirabeau, 282, 289.
Mischna, 23 suiv., 69, 195.
Mischné Thora, 80.
 Mizrica, 252.
 Modène, 325.
 Mogador, 364.
 Moïse Capsali, 210.
 Moïse Cordouero, 201.
 Moïse de Coucy, 98, 99, 149.
 Moïse ibn Ezra, 75.
 Moïse ben Hénoch, 68.
 Moïse Isserlès, 200, 237.
 Moïse de Léon, 116.
 Moïse ben Maïmon, 80.
 Moïse ben Nahman, de Girono,
 118 suiv.
 Moïse de Narbonne, 114.
 Moldavie, 357.
 Molé, 296, 298.
 Mongols, 160, 233.
 Montefiore (Moses), 323, 360.
 Montesquieu, 257.
 Montpellier, 107.
 Moravia, 94, 165, 231.
More Néboukhim, 80, 111 suiv., 194,
 247, 261.
 Morée, 206.
 Morillo (Miguel), 175.
 Mortara (Edgar), 325.
 Morteira (Samuel), 219.
 Moscou, 346.
 Mostaganem, 319.
Motecallemin, 58.
 Muja (édit de), 185.
 Muley Archey, 364.
 Muloë (abbé), 290.
 Munk (Salomon), 330.

N

Naci, 10, 107, 209.
Nayid, 70, 72, 80, 210.
 Nahardca, 27.
 Nahmanide, 118 suiv.
 Nancy, 288.
 Nantes, 274.
 Naples, 84, 183, 204 suiv., 209,
 326.
 Naplouse, 363.
 Napoléon 1^{er}, 295 suiv.
 Narbonne, 68, 90, 91, 96, 107.
 Narbonne (concile de), 131.
 Nathan, rabbin de Cordoue, 69.
 Nathan d'Étampes, 105.
 Nathan de Gaza, 242.
 Nathan, official, 105.
 Nathan ben Yehiel, 85.
Nathan le Sage, 261.
 Navarre, 183.

Naxos, 209.
 Nedjran, 49.
 Néhémie Cohen, 944.
 Néhémie Hayon, 246.
 Nemirov, 238.
 Newport, 367.
 New York, 367.
 Nicée (concile de), 39.
 Nicolas V, pape, 165.
 Nicolas I^{er}, de Russie, 325, 34,
 349, 352.
 Nicolas Donin de la Rochelle,
 148 suiv.
 Nicolas de Lyre, 193.
Niddouy, 11.
 Nordlingen, 164.
 Norwich, 102.
 Nouvelle Amsterdam, 367.
 Nuremberg, 161, 163, 164.

O

Obadia di Bertinoro, 200, 211.
 Odessa, 345, 349, 350.
 Olivier (Emile), 318.
 Olmütz, 165.
 Omar, 50.
Ommiades de Damas, 51.
Ommiades d'Espagne, 67 suiv.
 Oppenheim (David), 231.
 Oppenheim (Samuel), 231.
Or Adonat, 121.
Orah hayyim, 200.
 Origène, 38.
 Orobio de Castro, 199.
 Ortain Gratius, 188.
 Ostrogoths, 84.
 Othon II, 94.
 Ouscha, 21.
Ovidores, 183.

P

Pablo Christiani, 119.
 Padoue, 197, 204.
Paftanim, 58.
 Palatinat, 330.
 Palestine, 8, 25, 46, 165, 190 suiv.,
 211, 246, 362 suiv.
 Palma, 171.
Parascha, 57.
 Paris, 89, 103, 280, 290, 304, 312.
 Paris (colloque de), 136, 149.
 Paris (traité de), en 1229, 148.
Parnassim, 324.
 Pasquier, 298.
 Pastoureaux, 155.
 Patriarche, 10 suiv.
 Paul (saint), apôtre, 37.

Paul IV, pape, 207.
 Paul de Samosate, 39.
 Pays-Bas, 163. Voir *Hollande*.
 Pedro (don), (Pierre le Cruel), roi de Castille, 120, 170.
 Peel (Robert), 322.
 Pelham, 321.
 Pereire, 274, 279, 313.
 Perek, 23.
 Perier (Augustin), 311.
 Pernambouc, 222.
 Perpignan, 113, 140.
 Perse, 60, 243, 364 suiv.
 Pesaro, 208.
Pesikta, 31.
Pesikta Rabbati, 31.
 Peste noire, 156, 161 suiv., 233.
Petahya de Ratisbonne, 78.
 Peters (Hugh), 223.
 Petit (Guillaume Haquinet), 194.
 Pfefferkorn (Joseph), 188 suiv.
 Phaïur, 89.
Phédon, 262.
 Philadelphie, 367.
 Philippe Auguste, 145 suiv.
 Philippe le Bel, 146, 150 suiv.
 Philippe V le Long, 155 suiv.
 Philippe II d'Espagne, 214.
 Philippsohn, 336.
 Pic de la Mirandole, 197.
 Pie V, pape, 208.
 Pie IX, 326.
 Piémont, 158, 325.
 Pierre (saint), apôtre, 37.
 Pierre de Cluny, 101.
 Pilpoul, 237.
 Pinto (Isaac), 222.
 Pinto (Jacob), 274, 279.
Pirké rabbi Eliezer, 31.
 Piso, 204.
Piyoutim, 58.
 Pobedonostsev, 346.
 Podolie, 246, 248, 251.
 Points-voyelles, 56.
 Poitou, 148.
 Polna (affaire de), 339.
 Pologne, 94, 232 suiv., 246, 347 suiv.
 Polonnoï, 238.
 Portalis, 296.
 Portalis fils, 298.
Porte du Ciel, 241.
 Port-Saïd, 358.
 Portugal, 131, 133, 183 suiv., 211 suiv., 257, 327 suiv.
 Posen, 228, 331, 333.
 Posquieres, 107.
 Poumbedita, 27, 53.
 Prague, 100, 131, 164, 227, 228.
 Priscus, 87.
 Profitat Duran, 121.
 Prosélytes, 17.

Provence, 153, 158, 273.
 Prusse, 259 suiv., 328, 331 suiv.

Q

Quemadero, 175.

R

Rab, 26.
 Râba, 27.
 Rabaud Saint-Etienne, 285.
 Rabba ben Nahmâni, 27.
 Rabba (midrasch), 31.
 Rabbanites, 55 suiv.
 Rabbi, 11, 23.
 Rabina, 27.
 Rambam, 96.
 Rameru, 97.
 Ramler, 268.
 Raoul, moine, 101.
 Raschba, 96.
 Raschbam, 96.
 Raschi, 96 suiv., 193.
 Ratisbonne, 94, 100, 163, 165, 227.
 Raymond V et VI de Toulouse, 106.
 Raymond VII de Toulouse, 148.
 Raymond de Pennafort, 110, 168.
 Rebbén, 253.
 Reccared, 65.
 Reccesuinth, 65.
 Regnault de Saint-Jean-d'Angély, 291.
Resch galouta, 44.
 Reuchlin, 180 suiv., 194.
 Rewbell, 286, 288, 291.
 Rhodes, 210, 360.
 Ribam, 96.
 Richard Cœur de Lion, 80, 102, 142.
 Richelieu (duc de), 279.
 Riesser (Gabriel), 332, 335.
 Kindfleisch, 161.
 Robert de Redding, 143.
 Robespierre, 288.
 Rodolphe de Habsbourg, 159.
 Rodolphe II, empereur, 228.
 Rome, 14, 15 suiv., 84, 183, 204 suiv., 207 suiv., 325, 326.
 Rôsch, 96.
Rosch-ieschiba, 11.
 Rosenfeld, 368.
 Rossi (Azaria de'), 198.
 Rothschild, 229, 313, 330.
 Rothschild (Edmond de), 303.
 Rothschild (James), 330.
 Rothschild (Lionel de), 322, 323.
 Rothschild (Meier Amschel), 330.
 Rouelle, 131, 365.
 Roumanie, 354 suiv.

Roussillon, 154.
Russie, 341 suiv.

S

Saad Addaoula, 160.
Saadia ben Joseph, 58 suiv., 115.
Sabbataï Donnolo, 85.
Sabbataï Zevi, 241 suiv.
Sabbatón, 78.
Saboraim, 28.
Sadolet, 193.
Safed, 200, 211, 363.
Sagonte, 63.
Sahara, 364.
Saint-Domingue, 275, 276.
Saint-Esprit, 275.
Saint-Ferron, 276.
Saint-Jean-d'Acre, 113.
Saint-Jean-de-Luz, 273.
Saint-Pétersbourg, 346.
Saint-Thomas (îles), 184.
Saladin, 80.
Salomon ben Abraham, de Montpellier, 112.
Salomon ben Adret, 113, 119.
Salomon Askenazi, 210.
Salomon ibn Gabirol, 74.
Salomon Isaki (Raschi), 96.
Salomon Louria, 237.
Salomon Malcho, 167, 240.
Salomon Schachna, 237.
Salomon (Haym), 367.
Salomons, 392.
Salonique, 211, 216, 358.
Samuel, docteur babylonien, 27, 45, 300.
Samuel, poète, 48.
Samuel Halevi ibn Nagrela, 70.
Samuel ibn Hofni, 60.
Samuel Levi Aboulafia, 170.
Samuel ben Mâir, 98.
Samuel Morteira, 219.
Samuel Usque, 197.
Sana, 358.
San benito, 176.
Sancho 1^{er}, de Majorque, 168.
Sanhédrin, 9, 10 suiv., 209 suiv.
San Martino, 175.
Santa Maria (Paul de), 172.
Santob de Carrion, 120.
Sartine, 276.
Sasportas (Jacob), 224.
Sara, femme de Sabbataï Zevi, 242.
Sassanides, 44.
Savoie, 162, 209.
Saxe, 165, 330.
Scandinavie, 326.
Schachna (Salomon), 27.
Scheeltot, 60.

Scherira, 60.
Schiour Koma, 115.
Schlöh, 241.
Schudt, 250.
Schulhan Arukh, 200, 238.
Schutzjuden, 260.
Sédeccias, 93.
Seder, 28, 57.
Scozen, 325.
Sofardim, 202 suiv.
Sefer Yezira, 115.
Sefirot, 116.
Ségovie, 174.
Seligman (Alexandre), 204.
Selim, 209.
Semikha, 10, 200.
Sens, 93, 103, 146.
Sepphoris, 21, 42.
Septimanie, 64.
Serbie, 354.
Serment *more judaico*, 130, 312.
Sévère, évêque, 43.
Séville, 60, 171, 175.
Sézé (de), 289.
Sforza, 190.
Sicile, 14, 83, 133, 205, 325, 326.
Sidra, 27.
Sifra, 25.
Sifré, 25.
Sigismond Auguste, roi de Polognac, 345.
Silesie, 165.
Siméon ben Iokhai, 22, 34, 116.
Simlat, 25.
Simon (Richard), 195, 199.
Simon Kahira, 26, 60.
Simon Maïmi, 185.
Simon de Montfort, 147.
Simson ben Abraham, 98, 112.
Sintzheim (David), 298, 299.
Sionisme, 363.
Sisebut, 65.
Sixte IV, pape, 175, 177.
Sixte Quint, pape, 208.
Smyrno, 210, 241 suiv., 358.
Sod, 117.
Sofrin, 21.
Soliman le Magnifique, 209.
Soura, 26, 45, 53, 68.
Spinoza (Baruch), 218 suiv., 241.
Spire, 100, 163.
Stanford, 102.
Star chamber, 143.
Stoscker, 334.
Strasbourg, 163, 164, 281, 291, 291,
295, 313.
Suisse, 327.
Sundgau, 265, 285.
Surenbuys, 195.
Surinam, 222, 367.
Süsskind de Trimberg, 120.

Sviatoslav, 53.

Synode des quatre pays, 236, 252.
Syrie, 50, 210, 295.**T**

Tables alphonsoines, 169.

Tachkemoni, 76.

Talleyrand, 289.

Talmud, 19 suiv., 148 suiv., 188 suiv., 198, 236 suiv., 249, 348.

Talmud de Babylone, 28 suiv.

Talmud de Jérusalem, 26.

Talmud Thora, 217.

Tam, 98, 106.

Tanger, 364.

Tanhuma, 31.*Tannaim*, 21.*Tanaimat*, 358.*Taryag*, 26.

Téhéran, 365.

Teima, 48.

Téouan, 364.

Théodoric, 84.

Théodore le Grand, 43.

Théodore II, empereur, 13, 40.

Thessalie, 327.

Thibaut de Champagne, 106.

Thierry, 283.

Thionville, 288.

Thomas (père), 359.

Thomas d'Aquin (saint), 132.

Tibériade, 10, 21, 25, 57, 210, 363.

Tirado (Jacob), 215.

Tisza Ezlai (affaire de), 340.

Todros de Narbonne, 107.

Tolède, 63, 79, 162, 170, 171, 170.

Torquemada (Thomas de), 177.

Tortose (colloque de), 126, 173.

Toscane, 325, 326.

Tosefta, 24.

Tossafistes, 97 suiv., 152, 160.

Toulcryn, 238.

Toulouse, 93, 106, 147, 155, 158.

Toulouse (concile de), 194.

Treitschke, 334.

Trèves, 100.

Trieste, 269.

Trinitaires, 246.

Tripolitaine, 358.

Trocki (Isaac), 237.

Troyes, 96, 97, 103.

Troyes (auto-da-fé de), 151.

Tudèle, 79.

Tunis, 320.

Tunisie, 319 suiv.

Turim, 120.

Turquie, 209 suiv., 358 suiv.

U

Urbin (duc d'), 208.

Ursicinus, 42.

Usque (Samuel), 197.

Usure, 135 suiv., 302.

V

Valence, 171.

Valence (charte de), 168.

Varsovie, 250, 347.

Venise, 204 suiv., 210, 325, 326.

Venouse, 57.

Verdun, 276.

Verdun sur Garonne, 155.

Vesoul, 139, 140.

Vidal Benveniste, 173.

Vienne, 163, 230, 231, 337 suiv., 362.

Vienne (congrès de), 329.

Vincent Ferrer, 172.

Vladimir, 342.

Volhynie, 252.

Voltaire, 256; 274.

Vratza (affaire de), 359.

W

Wagenseil, 259.

Wecelin, 94.

Wenceslas, 164.

Wessely (Hartwig), 269.

Westphalie, 328.

Wilna, 347, 350.

Wisigoths, 64 suiv.

Wolf, 195.

Worms, 94, 96, 100, 163, 165, 229, 301.

Wuelfer, 259.

Wurtemberg, 227, 330.

Wurzburg, 164, 331.

X

Ximénès (cardinal), 194.

Y*Yad hazaka*, 80.

Yathreb, 48.

Yedaïa Penini (Bedarschi), 114.

Yehiel de Paris, 149.

Yehudai l'aveugle, gaon, 60.

Yelamdenou, 31.
Yémen, 49, 358.
Yerdigerd II^o, 45.
Yerdigerd II, 45.
Yohanana, voir Iohanana.
Yom Tob de Joigny, 99, 103.
Yona ibn Djanah, 74.
Yoré Dés, 900.
York, 102, 103.
Yosippon, 85.

Z

Zaddikim, 252 suiv.
Zalaca (bataille de), 71.
Zanto, 326.
Zekenim, 10.
Zohar, 116, 198, 246, 247, 248.
Zoharites, 248 suiv.
Zuns, 337.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	v
Extrait de la préface de la 1 ^{re} édition.....	vii
Préface de la 2 ^e édition.....	xvii

LIVRE I

ÉPOQUE ORIENTALE FORMATION ET PROPAGATION DU TALMUD (100 à 950)

CHAPITRE I

LE JUDAÏSME SOUS LES EMPEREURS PAÏENS

§ 1. Coup d'œil sur l'histoire du judaïsme jusqu'à la destruction du second Temple. — § 2. Juifs de Palestine. Le sanhédrin et le patriarche. Fixation du calendrier. — § 3. La *diaspora*. Organisation des communautés. Attitude des empereurs. Prosélytisme. Edit de Caracalla. 1

CHAPITRE II

LE TALMUD

§ 1. Origine et nécessité des lois nouvelles. Principaux *tannaim* : Akiba, Méir, Rabbi Juda le Saint. La Mischna. — § 2. Écoles de Palestine et de Babylone. Principaux *amoraïm* : Iohanan, Rab, Samuel. Rédaction des Talmuds

de Jérusalem et de Babylone. — § 3. Forme et caractère du Talmud. <i>Halakha</i> et <i>haggada</i> . Critiques adressées au Talmud. Sa valeur et son influence.....	19
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE III

LES EMPEREURS CHRÉTIENS ET LES ROIS SASSANIDES

§ 1. Caractère du christianisme à son origine. Judeo-chrétiens et helléno-chrétiens. Rupture du clergé chrétien avec le judaïsme. Chrétiens judaïsants. — § 2. Concile de Nicée. Législation des empereurs chrétiens. Émigration des Juifs de Palestine ; l'empereur Julien. Juifs de Constantinople ; Justinien. — § 3. Juifs de Babylone sous les Sassanides. L'exilarchat. Persécutions des mages et des rois. Guerre de Syrie. Conquête arabe.....	36
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE IV

LE JUDAÏSME DANS LE MONDE ARABE ; KHAZARES,
KARAÏTES ET GAONAT

§ 1. Juifs d'Arabie avant Mahomet. Samuel ben Adiya, le poète de Médine. Le royaume himyarite. — § 2. Mahomet et les Juifs. Législation des califes. Traducteurs et médecins juifs. Les Khazares. — § 3. Le gaonat et les exilarques. Naissance et progrès de la secte karaïte. — § 4. Renaissance littéraire ; la Massora ; la poésie synagogale. Naissance de la philosophie religieuse : Saadia, Scherira et Hai. Extinction du gaonat.....	47
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

LIVRE II

ÉPOQUE ESPAGNOLE ET FRANÇAISE
(950-1200)

CHAPITRE I

LES JUIFS D'ESPAGNE SOUS LES WISIGOTHS
ET LES ARABES

§ 1. Origine des Juifs d'Espagne. Législation des rois wisigoths. Conquête arabe. — § 2. Le califat des Om-

TABLE DES MATIÈRES.

411

miades. Hasdaï. École de Cordoue. — § 3. Royaume d'Andalousie. Les deux Ibn Nagrela à Grenade. Les rois de Castille et les Almoravides.....	63
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE II

LA LITTÉRATURE JUIVE EN ESPAGNE. MAÏMONIDE

§ 1. Grammaire : Aboul-Walid. Philosophie : Bahya, Gabirol. Théologie : Alfassî. Poésie : Juda Halévi. — § 2. Voyageurs et savants. Ibn Ezra, Benjamin de Tudèle. — § 3. Persécutions des Almohades. Vie de Maïmonide. Ses principaux ouvrages. Caractère et influence de son œuvre.....	73
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE III

LES JUIFS D'ITALIE, DE FRANCE ET D'ALLEMAGNE

JUSQU'AUX CROISADES

§ 1. Juifs d'Italie. <i>L'Aroukh</i> de Nathan de Rome. — § 2. Juifs de France sous les Mérovingiens. Histoire de Priscus. — § 3. Activité commerciale des Juifs sous Charlemagne et Louis le Débonnaire. L'évêque Agobard. L'Église et les Juifs sous les derniers Carolingiens. Origine des communautés d'Allemagne.....	83
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

CHAPITRE IV

LE SIÈCLE DES CROISADES

§ 1. Les rabbins français : Gerson, Raschi, les Tossaïstes. — § 2. La première croisade : massacres sur les bords du Rhin. La deuxième croisade : spoliations, moines prêcheurs. La troisième croisade : les martyrs de York. — § 3. Juifs de France pendant les croisades. Prospérité des Juifs du Midi.....	95
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

LIVRE III

LES PROSCRIPTIONS

(1200-1500)

CHAPITRE I

LA LITTÉRATURE JUIVE DE MAÏMONIDE A ABRAVANEL

§ 1. Allégoristes et orthodoxes. Première campagne contre le <i>More</i> : Salomon de Montpellier. Deuxième campagne :

Abba Mari de Lunel, Rabbenou Ascher. Déclaration du synode de Barcelone. Lévi ben Gerson. — § 2. Origines de la Cabbale. Le <i>Zolar</i> . Propagation et funeste influence de la Cabbale. — § 3. Littérature rabbinique en Espagne. Nahmanide et Salomon ben Adret. Le troubadour Santob de Carrion. Littérature talmudique : les <i>Turim</i> . Polémique avec le christianisme : Hasdai Crescas, Joseph Albo, Isaac Abravanel.....	103
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

CHAPITRE II

L'ÉGLISE, L'ÉTAT ET LES JUIFS AU MOYEN AGE

§ 1. Origine des persécutions. Politique des papes. Controverses religieuses. — § 2. Le concile du Latran en 1215. Législation d'Innocent III. La rouelle. — § 3. Politique des rois. Impôts. Usure des Juifs.....	123
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

CHAPITRE III

LES EXPULSIONS EN ANGLETERRE, EN FRANCE
ET EN ALLEMAGNE

§ 1. Angleterre. Jean Sans-Terre. Édouard I ^{er} . Exil des Juifs. — § 2. France. Philippe-Auguste. Croisade des Albigeois; ruine des Juifs du Midi. Exactions des rois. Proscription du Talmud. Les martyrs de Troyes. — § 3. Philippe le Bel; expulsion de 1306. Les Valois; règne de Charles V. Expulsion de 1394. — § 4. Allemagne. Attitude des empereurs. Excès populaires : Méir de Rothenbourg. La Peste noire. Expulsions locales. Capistrano.	141
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

CHAPITRE IV

DÉCLIN ET EXPULSION DES JUIFS DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

§ 1. Raisons du déclin des Juifs d'Espagne. Zèle des dominicains et des Cortés. Juifs de Castille. Les almoxarifs juifs; Samuel Aboulafia et Pierre le Cruel. — § 2. Premières restrictions légales. Martinez; persécution de 1391. Les campagnes de conversion; Santa-Maria et Vincent Ferrer. Colloque de Tortose. — § 3. Les nouveaux chrétiens ou <i>marranes</i> . Institution de l'Inquisition par Ferdinand et Isabelle. Autodafés de Séville. Torquemada. Isaac Abravanel. Expulsion des Juifs d'Espagne. — § 4. Les exilés en Navarre, en Italie, en Afrique. Conversion forcée des Juifs du Portugal.....	167
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

LIVRE IV

LA STAGNATION
(1500-1750)

CHAPITRE I

RENAISSANCE ET RÉFORME

§ 1. Caractère de la révolution intellectuelle du xvi^e siècle. L'affaire du Talmud en Allemagne. Pfefferkorn, les dominicains de Cologne et Reuchlin. Première victoire de l'esprit nouveau. — § 2. Luther et les Juifs. Renaissance des études hébraïques parmi les catholiques et les protestants. Influence de la Bible sur l'esprit protestant. — § 3. Écoles juives d'Italie. Leur origine ; savants de Naples; Emmanuel Romi. Elie del Medigo, les Abravanel, Azaria de' Rossi. Condamnation du Talmud et décadence des écoles italiennes. — § 4. Savants hollandais et levantins. Ecole de Safed : Joseph Caro et Isaac Louria..... 487

CHAPITRE II

LES SEFARDIM EN ITALIE, EN TURQUIE ET EN HOLLANDE

§ 1. *Sefardim* et *Askenazim*. Juifs d'Italie. Politique favorable des républiques commerciales et des papes de la Renaissance. Salomon Malcho et David Rubeni. Réaction et persécutions dans les États pontificaux. — § 2. Turquie. Les sultans et les Juifs. Joseph, duc de Naxos. Condition légale des Juifs de l'empire ottoman : principales communautés. — § 3. Portugal. Condition des marranes portugais. Massacre de Lisbonne. Introduction de l'Inquisition. — § 4. Premier établissement des marranes en Hollande. Développement et prospérité des Juifs à Amsterdam. L'excommunication rabbinique; Uriel da Costa. Baruch Spinoza. — § 5. Colonies des Juifs de Hollande : Hambourg, Brésil, Surinam. Manassé ben Israël et Cromwell; retour des Juifs en Angleterre. 202

CHAPITRE III

LES ASKENAZIM EN ALLEMAGNE ET EN POLOGNE

§ 1. Juifs allemands depuis le xvi^e siècle. Expulsions locales. Juifs d'Alsace et des États autrichiens. Joselmann de Rosheim et Mardochée Meisel. Règlement des Juifs

de Francfort. Émeutes de Francfort et de Worms. Politique des empereurs; les Juifs de cour. Expulsion des Juifs de Vienne et de Prague. — § 2. Juifs de Pologne; leur origine. Législation de Casimir le Grand. Prospérité des Juifs de Pologne au xvi ^e siècle. — § 3. Vices du judaïsme polonais. Abus et fausse direction des études talmudiques; le <i>Pilpoul</i> . Souffrances des Juifs pendant la rébellion des cosaques. Immigration et influence des rabbins polonais	225
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

CHAPITRE IV

LES FAUX MESSIES ET LES SECTAIRES

§ 1. Progrès des idées cabalistiques au xvii ^e siècle. Histoire de Sabbataï Zevi. — § 2. Les sectaires messianiques. Les Deunméh, les Hassidim, les Crypto-Sabbatiens. Prédicateurs ambulants : Néhémie Hayon, Eibeschütz. Histoire des Frankistes ou Zoharites. — § 3. Les nouveaux Hassidim. Baal Schem et Dob Beer. État actuel de cette secte	240
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

LIVRE V

LES TEMPS NOUVEAUX

(1750-1900)

CHAPITRE I

MOISE MENDELSSOHN ET SON TEMPS

§ 1. Le xviii ^e siècle; les philosophes et le judaïsme. Voltaire et Montesquieu. — § 2. Origine et vicissitudes des Juifs de Prusse. Moïse Mendelssohn; sa jeunesse, sa liaison avec Lessing. Ses premiers écrits; le <i>Phédon</i> ; polémique avec Lavater. Mendelssohn défenseur et rénovateur du judaïsme; sa traduction de la Bible. Mémoire de Dohm composé pour les Juifs d'Alsace. Dernières années de Mendelssohn. — § 3. L'école de Mendelssohn. Le <i>Meassef</i> ; principaux collaborateurs. Les obscurants. Le cercle avancé de Berlin	255
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

CHAPITRE II

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET NAPOLEON

§ 1. État du judaïsme français au xviii ^e siècle. Juifs de Bordeaux, Juifs de Metz et d'Alsace, Juifs du Comtat	
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	--

